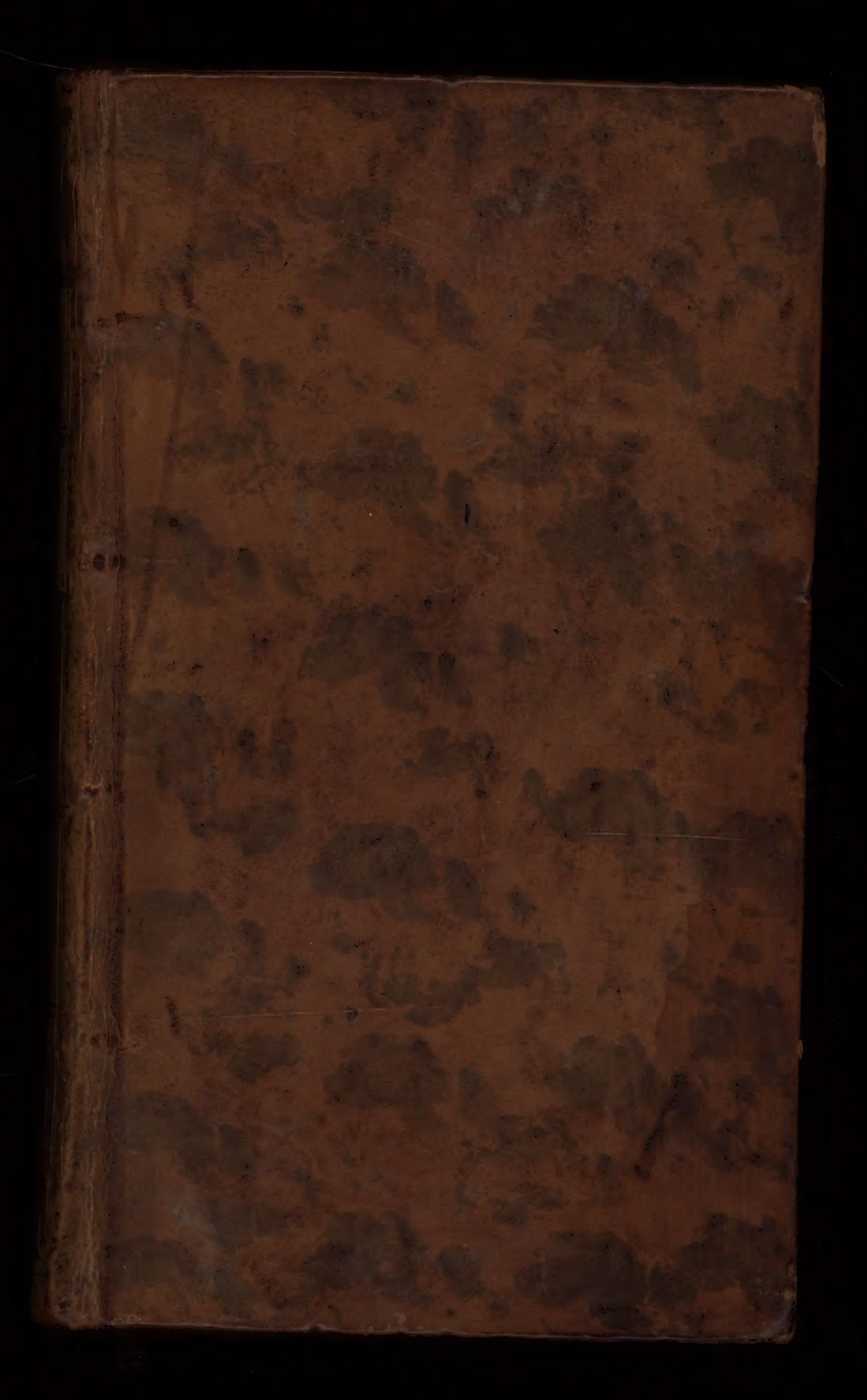
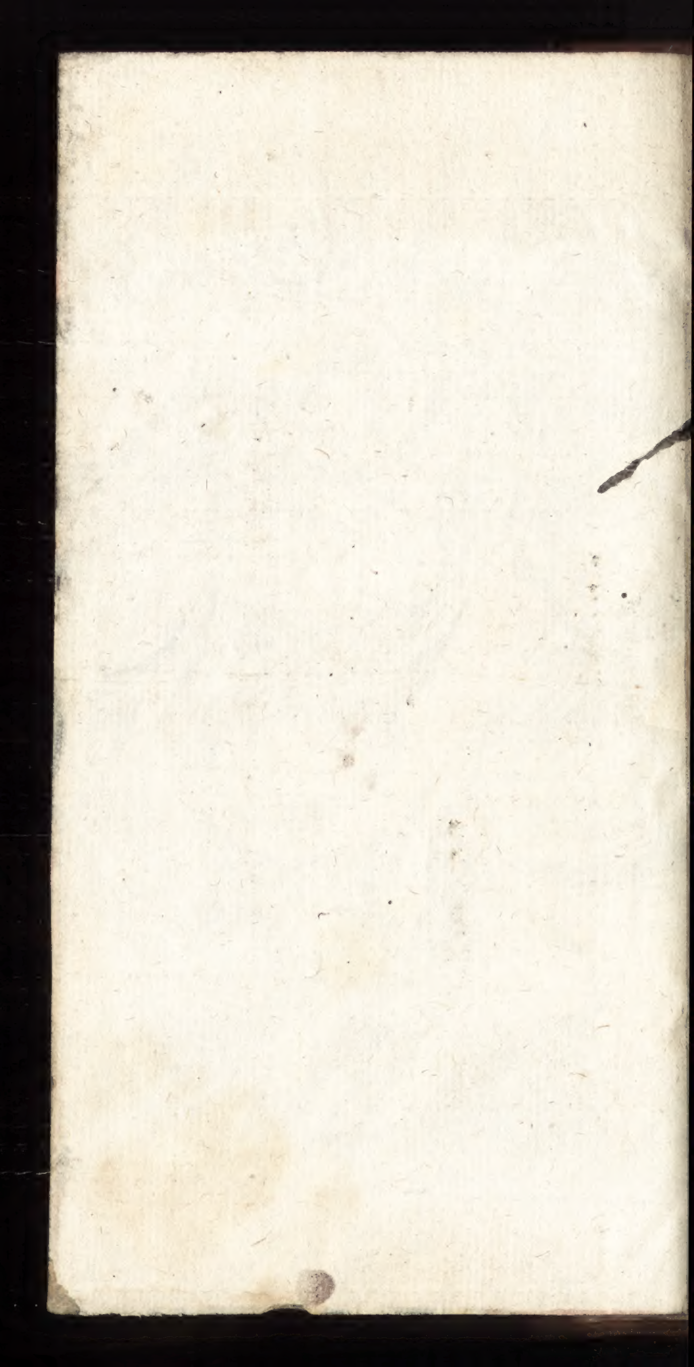
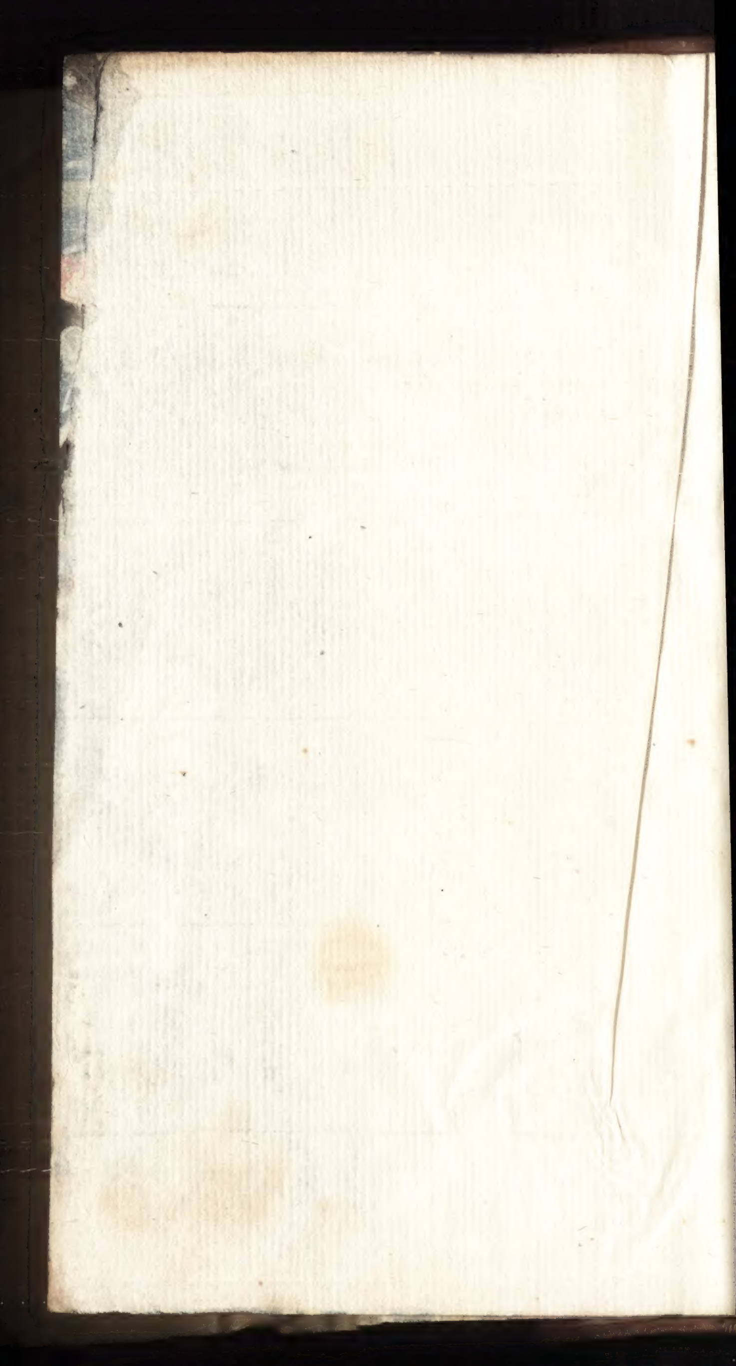




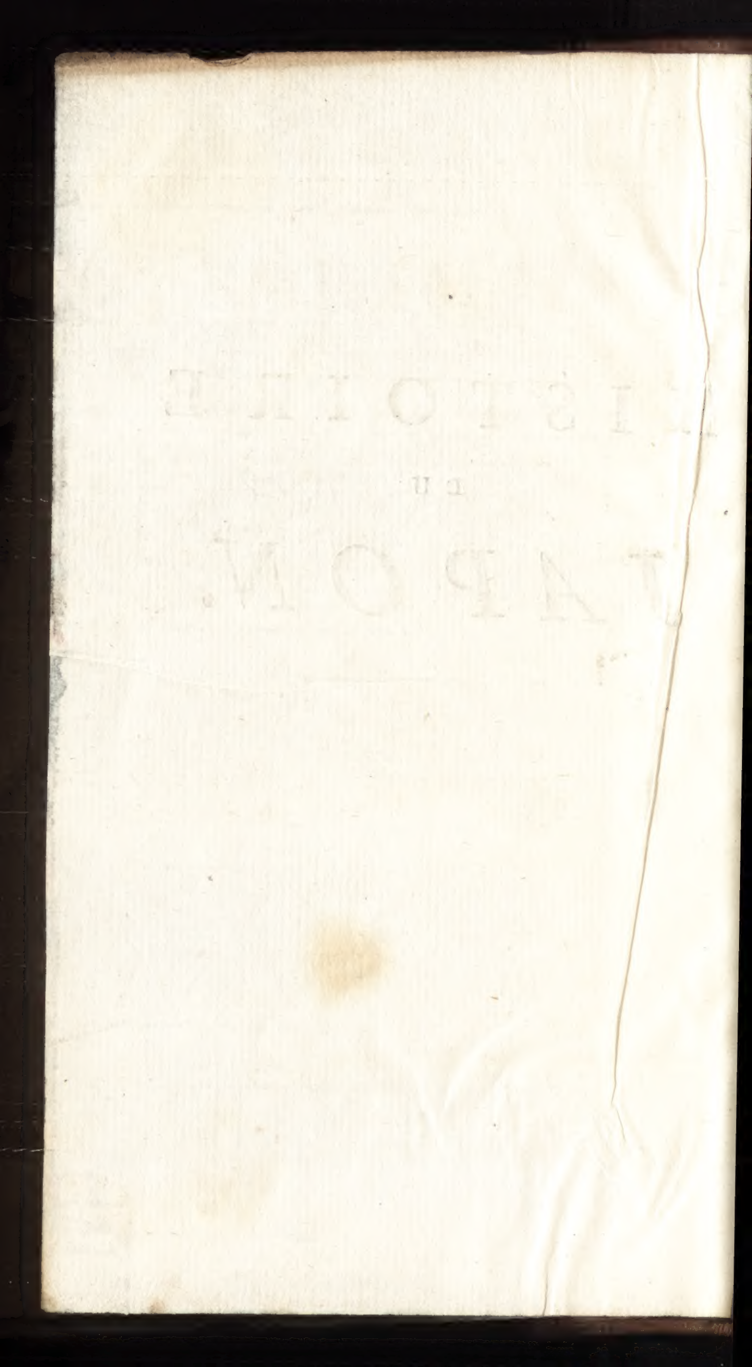








HISTOIRE
DU
JAPON.



HISTOIRE
DU
JAPON;

OU L'ON TROUVERA
TOUT CE QU'ON A PU APPRENDRE DE
la nature & des productions du Pays, du caractere & des Coûtumes des Habitants, du Gouvernement & du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire & dans la Religion; & l'examen de tous les Auteurs, qui ont écrit sur le même sujet.

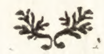
NOUVELLE ÉDITION.

Enrichie de Figures en taille-douce.

Par le Pere DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

Revûe, corrigée, augmentée, & mise dans un nouvel ordre par l'Auteur.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS.
Chez ROLLIN, Libraire, Quai des Augustins, à S. Athanase.

M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

HISTOIRE

DU

JAPON,

OU L'ON TROUVERA

TOUT CE QU'ON A PU APPRENDRE [illegible]

[illegible] & des productions du Pays, [illegible]

[illegible] Coutumes des Habitants [illegible]

[illegible] de son Commerce, [illegible]

l'Empire & dans la [illegible]

des Auteurs, qui ont écrit sur [illegible]

NOUVELLE ÉDITION

Enrichie de Figures en taille-douce.

Par le P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JÉSUS.

Revûe, corrigée, augmentée [illegible] nouvellement par l'Auteur.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez ROLLIN, Libraire, Quai des Augustins, à S. Athanase.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

SOMMAIRE
DU DIXIÉME LIVRE.

CONVERSION du Gouverneur de Nangazaqui, & d'un Grand nombre de Coréens. Etat floriſſant du Chriſtianiſme. Le Roi de Gotto rétabli ſur ſon Thrône. Progrès de la foi en Corée. Conduite peu meſurée des PP. de St François. On leur fait ſignifier la Bulle de Grégoire XIII. ce qu'ils y répondent. Arrivée d'un Evêque au Japon. L'Empereur lui accorde une Audience favorable. L'Empereur de la Chine envoye des Ambaſſadeurs à Tayco-Sama. Préparatifs de ce Prince pour les recevoir. Un des Ambaſſadeurs ſe ſauve à la Chine, & pourquoi? Le Fils de l'Empereur eſt revêtu du titre de Cambacundono, & reconnu héritier préſomptif de l'Empire. Phénomenes ſinguliers. Tremblement de Terre, & leurs effets. Providence de Dieu ſur les Chrétiens. La Mer franchit ſes bornes. Belle parole de Tayco-Sama. Il donne Audience aux Ambaſſadeurs Chinois. De quelle maniere ils ſont reconduits à Sacai. Demandes des Ambaſſadeurs. L'Empereur s'emporte contre eux & contre le Grand Amiral, & pourquoi. Les Ambaſſadeurs ſont renvoyés indignement. La Guerre recommence en Corée, & quel en fut le ſuccès. On ne peut engager les PP. de St François à faire leurs fonctions avec moins d'éclat. Un Galion Eſpagnol eſt jetté par la tempête dans un Port du Japon. Mauvaiſe

ſoi du Roi de Toſa. Mauvaiſes manœuvres du Commandant Eſpagnol. Le Galion eſt confiſqué. Réponſe extravagante d'un Pilote Eſpagnol. L'Empereur entre en fureur en l'apprenant. Les Jéſuites ſecourent les Eſpagnols dans leurs beſoins. Ils ſont calomniés à ce ſujet. En quoi conſiſtoient leurs revenus au Japon. Source de ces calomnies. Un Religieux Auguſtin les réfute. Mémoire adreſſé au Pape Clement VIII. contre les Jéſuites. Conduite de ces Religieux en cette occaſion. Six Franciſquains & trois Jéſuites ſont arrêtés. Qui ils étoient. Sur le bruit, qui ſe répand que l'Empereur vouloit qu'on fît mourir tous ceux, qu'on trouveroit dans les Egliſes, la joye ſe répand parmi tous les Chrétiens Ucondono veut aller à Meaco pour avoir l'honneur du Martyre. On lui dit que l'Empereur a déclaré n'en vouloir qu'aux Religieux venus des Philippines. Ardeur de trois jeunes Seigneurs pour le Martyre. Pluſieurs autres illuſtres exemples ſemblables. Martyre de deux Filles eſclaves. Courage héroïque d'un Enfant. Tout ce mouvement s'appaiſe. De quelle maniere l'Empereur s'explique au ſujet des Jéſuites; & à qui on en eut l'obligation. Le nombre des Priſonniers eſt réduit à quinze. On aigrit de nouveau l'Empereur, qui condamne à mort tous ceux, qui ſont arrêtés. Un Chrétien prend la place d'un des Priſonniers, qui ne ſe trouve point préſent pour être mis ſur la liſte. Ce qui empêche de ſauver les trois Jéſuites. Ferveur de trois Enfants. On coupe aux Confeſſeurs le bout de l'oreille gauche. Ils ſont promenés par les ruës de Meaco, de Sacai, & d'Ozaca. Leur voyage juſqu'à Nan-

gazaqui. Ils font plusieurs conversions. La charité de deux Chrétiens leur mérite l'honneur du Martyre. Mouvement á Nangazaqui. Constance de deux Enfans. Ferveur d'un autre Enfant de cinq ans. Les Religieux de St François sont complimentés de la part de l'Evêque. Réponse du Pere Commissaire. Le lieu du supplice est changé, & pourquoi. Les Confesseurs de J. C. se disposent à la mort. Ils marchent au supplice. Figure des Croix du Japon. Ce qui se passe entre Jean de Gotto & son Pere. Mort des Martyrs. Empressement des Chrétiens pour avoir de leurs Reliques. L'Evêque du Japon va se prosterner aux pieds des Croix. Un Apostat se convertit. Plusieurs merveilles opérées après leur mort. Concours des Chrétiens au lieu de leur Martyre. Conversions en grand nombre. Ferveur des Chrétiens. Nouvelle proscription des Missionnaires. & ses effets. L'Evêque passe aux Indes, & meurt en chemin. Mort du P. Froez. Le Séminaire des Nobles du Royaume d'Arima est évacué. Stratagême pour conserver un grand nombre de Missionnaires au Japon. Comment la Religion se conserve au Japon dans les endroits, où il n'y avoit point de Missionnaires. Le Gouverneur des Philippines écrit à l'Empereur. Réponse de ce Prince. Les corps des trois Jésuites Martyrs transférés à Macao. Grand nombre d'Eglises rasées dans le Ximo. Plusieurs Jesuites obligés de sortir de Meaco. Deux Peres de St François arrivent à Nangazaqui. Les Chrétiens inquiétés à leur occasion.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE DIXIÉME.

De J. C. 1595.

De Syn-Mu. 2255.



E si sanglantes exécutions, & plus encore le sujet qui y avoit donné lieu, rendirent Tayco-Sama extrêmement farouche : ses plus intimes Confidents ne sçavoient presque plus comment l'aborder ; & si jamais il fut besoin de le ménager dans la publication de l'Evangile, ce fut assurément dans ces tristes conjonctures ; mais tous ne le firent pas. C'étoit sans doute faute d'expérience, & de connoître assez le Caractere de ce Prince, & le génie de la Nation, car tous se portoient avec un zéle égal, & des intentions fort droites à l'œuvre de Dieu : mais il est bien difficile de s'instruire, & d'acquerir de l'expérience, quand on s'est fortement persuadé que ceux, dont on pourroit recevoir

des instructions & de bons conseils, sont eux-mêmes dans l'erreur, pour ne rien dire de pis, & qu'on s'est fait un point de conscience de se défier d'eux.

De J. C. 1595.

De Syn-Mu. 2255.

Il est pourtant certain que les anciens Missionnaires continuant d'avoir pour les ordres du Monarque irrité & plein d'ombrages, toute la soumission extérieure, qu'ils jugeoient compatible avec la sainte liberté du Ministere Evangélique, voyoient avec une sensible consolation de leurs Ames le Royaume de Jesus-Christ s'étendre tous les jours dans de nouvelles Contrées, & s'affermir de plus en plus dans celles, où l'Evangile avoit été annoncé d'abord. Le Christianisme n'avoit jamais été plus florissant à Nangazaqui, qu'il l'étoit alors, & l'exemple des Chrétiens avoit tellement charmé le Gouverneur Terazaba, jeune Seigneur de vingt-huit ans, d'un excellent esprit, d'un beau naturel, & qui avoit, après Guenifoin, le plus de part dans les bonnes graces de Tayco-Sama, qu'il se fit instruire & baptiser secretement cette même année 1595. par le Pere Gomez. Tous les Prisonniers, qu'on avoit faits en Corée, avoient été repartis dans le Pays d'Omura, & dans les Royaumes voisins; ils retrouverent dans la charité des Fidéles tout ce qu'ils avoient perdu, & dans leurs bons exemples un bien beaucoup plus estimable, que la liberté & la vûë de leur Patrie, qu'on ne pouvoit pas leur rendre, puisqu'en moins de deux ans ils furent tous baptisés.

Le Roi de Gotto rétabli sur le Thrône.

De nouveaux Missionnaires avoient repris dans le Firando la place de ceux de leurs Freres, qui y avoient été empoisonnés, & fai-

De J. C. 1595.

De Syn Mu. 2255.

ſoient des courſes dans tous les Royaumes voiſins; ils alloient juſques dans le Gotto, où le jeune Roi Louis venoit d'être rétabli ſur le Trône par le crédit du Grand Amiral, après la mort de ſon Oncle, arrivée depuis peu en Corée, & ils y faiſoient beaucoup de fruit. Il n'étoit reſté de Chrétiens dans le Bungo, que des Marchands & des Laboureurs, parce que toute la Nobleſſe avoit ſuivi la fortune de la Maiſon Royale diſperſée, partie dans le Naugato, & partie à Nangazaqui; mais la ferveur n'y étoit pas moins grande, que dans les plus beaux jours de cette Chrétienté, & les Miſſionnaires ne connoiſſoient, ni dangers, ni fatigues, lorſqu'il s'agiſſoit de les y entretenir; l'Egliſe même de Méaco & de toutes les Provinces voiſines, malgré la préſence, ou la proximité de la Cour, ne perdoit rien de ſon ancien luſtre par les ſoins particuliérement du P. Gnecchi, auquel le Pere Gomez avoit envoyé un bon nombre de Religieux, qui, ſans paroître en public, n'en exerçoient pas moins leurs Fonctions, ſoutenus qu'ils étoient de la faveur de Guenifoin. Il ſe faiſoit dans ces Qurtiers-là tous les jours d'illuſtres Converſions; mais il n'y en eut point, qui fît plus de plaiſir aux Ouvriers de l'Evangile, que celle de SAMBURANDONO, Petit-Fils, & Héritier légitime de Nobunanga, à qui l'Empereur avoit donné le Royaume de Mino & la Citadelle de GUISU, l'ancien Patrimoine de ſon Ayeul. Enfin l'Empereur lui-même n'avoit pû s'empêcher de témoigner en pluſieurs occaſions l'eſtime, qu'il faiſoit de la Religion Chrétienne; & un jour entr'autres, que quelques Courtiſans, pour lui faire leur

De J. C. 1595.
De Syn Mu. 2255.

Cour, s'aviſerent de lui dire qu'il avoit fait très-ſagement de chaſſer les Miſſionnaires de ſes Etats ; » Vous le dites, reprit ce Prince, » parce que je les ai congédiés ; mais ſça- » chez que je ne l'ai point fait, parce que je » crois leur Religion mauvaiſe, car elle eſt » très-bonne, mais elle ne s'accorde pas avec » la nôtre, & deux Religions ſi contraires » pourroient cauſer du trouble dans l'Empire. » C'eſt ce que j'ai voulu éviter «. Enfin à l'exception d'un petit nombre de Seigneurs, qui ſe laiſſoient gouverner par les Bonzes, ceux d'entre les Idolâtres, qui penſoient moins favorablement du Chriſtianiſme, étoient ceux, qui s'exprimoient comme l'Empereur ; mais la plûpart l'eſtimoient & le chériſſoient : pluſieurs même ne craignoient point de paroître en public avec de petites Croix d'or penduës à leur cou, & l'on ne doutoit nullement que, ſi l'Empereur venoit à mourir, preſque tout ce qu'il y avoit de Gens en place, ne ſe déclaraſſent Chrétiens, d'autant plus qu'on voyoit l'Impératrice aſſez diſpoſée a en donner l'exemple, & qu'il n'eſt pas fort conſtant qu'elle ſoit morte infidéle. Nous ne ſçavons pas ſi cette Princeſſe eſt la même, qui au commencement du Regne de Tayco-Sama fit tant d'amitiez aux Miſſionnaires.

Progrès de la Foi en Corée.

En Corée preſque toutes les Troupes Japonnoiſes étoient Chrétiennes, & depuis peu un des Généraux avoit été baptiſé par les ſoins du Grand Amiral ; il ſe nommoit HICUXIDONO. C'eſt apparemment la coutume en ce Pays-là, comme à la Chine & au Japon, d'expoſer dans les ruës les Enfants, qu'on n'eſt pas en état de nourrir ; car je trouve qu'une des oc-

De J. C. 1595.

De Syn-Mu. 2255.

cupations des Soldats & des Officiers Chrétiens, étoit de baptiser ces petites Créatures, qu'ils trouvoient souvent sur le point d'expirer, & qu'un seul Gentilhomme du Bungo en baptisa pour sa part plus de deux cents. En un mot les Missionnaires, qui cultivoient cette Chrétienté transplantée, & composée d'une bonne partie de ce que celle du Japon avoit de plus illustre, se flattoient qu'avec les bénédictions du Ciel, dont Dieu combloit leurs travaux, & les bons exemples des Japonnois, la Corée seroit bientôt toute Chrétienne. Ils furent néanmoins obligés d'en sortir pour quelques tems, parce qu'on eut avis que Toronosuque vouloit accuser Tsucamidono de les y avoir appellés contre les ordres de l'Empereur; mais ce Général, qui sur ces entrefaites fut mandé en Cour, pour quelques Affaires de conséquence, prit le parti de dire lui-même à Tayco-Sama, qu'il avoit fait venir en Corée le P. de Cespedez, & lui en apporta des raisons, qu'il lui fit agréer; ce qui éventa la mine, que Toronosuque vouloit faire jouer contre lui.

Conduite peu mesurée des Religieux de St François.

Tant d'heureux succès ne furent pourtant pas capables d'engager les Peres de S. François à approuver, encore moins à imiter une conduite, que Dieu bénissoit si visiblement. Il y eut plus; peu de tems après le retour à Méaco des deux Religieux, qui avoient voulu faire un Etablissement à Nangazaqui, ceux qui demeuroient dans cette Capitale, ayant eu la mortification d'y voir publier un Edit, qui défendoit sous peine de la vie de fréquenter leur Eglise, & leur Maison, comme il étoit arrivé à ceux de Nangazaqui, ils se laisserent

De J. C. 1595. De Syn-Mu. 2255.

persuader que c'étoit les Jésuites, qui leur attiroient tous ces chagrins, & ils ne s'en cacherent pas; ce qui commença de faire naître parmi les Fidéles une espéce de Schisme, dont les suites furent très-funestes. Nous avons sur cela une fort belle Lettre du Pere Gnecchi au Pere Aquaviva son Général, dans laquelle ce vénérable Vieillard, que tout le Japon regardoit alors avec tant de justice comme le plus grand Ouvrier, qui eût été depuis longtems dans cet Empire, déplore son malheur d'être obligé de voir tous les jours, & sans qu'il y pût apporter remède, des choses, qui lui remplissoient le cœur d'amertume; & les espérances les mieux fondées de voir bientôt le Christianisme dominant dans l'Empire, s'évanoüir par cette fatale désunion.

On leur fait signifier la Bulle de Gregoire XIII. & ce qu'ils répondent.

Le mal croissant tous les jours, on crut devoir en venir à une démarche, qui coûta beaucoup, & à laquelle on ne se détermina, qu'avec une extrême répugnance; ce fut de signifier aux Peres de Saint François la Bulle de Gregoire XIII. Mais ils répondirent qu'elle ne les regardoit pas; qu'ils étoient venus au Japon avec le titre d'Envoyés du Gouverneur des Philippines, pour traiter d'Affaires purement politiques, & non en qualité de Missionnaires; qu'y demeurant avec la permission de l'Empereur, personne n'étoit en droit de les empêcher d'y exercer en toute liberté les Fonctions de leur Ministere, & que ce n'avoit jamais été l'intention du Souverain Pontife. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est qu'ils ne voulurent pas même déférer à l'autorité de l'Evêque du Japon, qui arriva sur

De J. C. 1595.

De Syn-Mu 2255.

Arrivée d'un Evêque au Japon.

ces entrefaites à Nangazaqui, revêtu de toute l'autorité du Siége Apostolique, & dont il faut maintenant, que je parle.

Dès l'année 1566. le Pape Pie V. pressé par le Roi de Portugal de donner un Chef à la Chrétienté du Japon, afin qu'on y pût ordonner des Prêtres, & administrer à ces nouveaux Fidéles le Sacrement de Confirmation, & apprenant que le saint Patriarche d'Ethiopie, ANDRE' OVIEDO, souffroit de la part des Abyssins les traitements les plus indignes, sans aucune espérance de changement, manda à ce Prélat de passer aux Isles du Japon, & d'y prendre le Gouvernement de cette Eglise. Oviédo; qui ne pouvoit se résoudre à abandonner son Epouse, par la raison même, qu'elle étoit pour lui une Epouse de sang, fit réponse au Pape, que les choses pourroient s'accommoder en Ethiopie, & que toute sa vie il se reprocheroit d'en avoir manqué l'occasion, s'il s'éloignoit de son Troupeau. Le Saint Pere admira une si grande vertu, & ne crut pas devoir insister. Il fallut que le Pere MELCHIOR CARNERO, Evêque de Nicée, que Sa Sainteté avoit nommé son Coadjuteur pour le Japon, comme il l'étoit pour l'Ethiopie, prît sa place, & ce Prélat partit dès qu'il en eut reçu l'ordre; mais il mourut à Macao, où il dévoit résider, parce qu'il étoit en même tems chargé de l'Eglise de la Chine, de sorte qu'il ne vit point le Japon.

Enfin les Ambassadeurs Japonnois, qui arriverent à Rome en 1585. firent auprès du Pape Gregoire XIII. de nouvelles instances, pour avoir un Evêque: ce Pontife n'eut pas le tems de régler cette Affaire, mais Sixte V.

la prit fort à cœur, & la nomination d'un Evêque du Japon fut laissée au Roi d'Espagne Philippes II. comme Roi de Portugal. Ce Prince, à qui les Ambassadeurs en parlerent à Mouçon a leur retour de Rome, nomma en 1587. le Pere Sebastien de Moralez, natif de Funchal, Capitale de l'Isle Madere, & actuellement Provincial des Jésuites de Portugal. Le Pape approuva ce choix, envoya des Bulles à l'Evêque nommé, & lui accorda tous les Priviléges, dont il pouvoit avoir besoin dans un Pays, d'où le recours au Saint Siége n'étoit pas aisé. Le Pere Moralez fut aussitôt sacré à Lisbonne, & s'embarqua dès la même année pour le Japon avec deux autres Jésuites; mais la maladie s'étant mise sur son Vaisseau, lui & ses Compagnons se ménagerent si peu en assistant ceux, qui en furent attaqués, qu'ils le furent bientôt eux-mêmes; les deux Jésuites moururent sur le Vaisseau même, & l'Evêque en arrivant au Mozambique.

Il fallut donc nommer un quatriéme Evêque du Japon, & le Roi Catholique jetta les yeux sur le P. Pierre Martinez, natif de Conimbre, qui étoit Provincial aux Indes. C'étoit un Homme d'un rare mérite, habile Théologien & grand Prédicateur, & il avoit en cette derniere qualité accompagné le Roi Sébastien dans sa malheureuse Expédition d'Afrique, où il fut fait Esclave. Ayant été racheté, il s'embarqua en 1585. pour aller aux Indes avec cinq autres Jésuites, & fit naufrage sur les Côtes de la Cafrerie; quatre de ses Compagnons y moururent, & il gagna enfin les Indes avec le cinquiéme. Ce fut en 1591.

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

qu'il fut nommé Evêque du Japon, & dans le même tems le Pere Louis Serquieyra, natif d'Alvito, petite Ville de l'Alentejo en Portugal, & Professeur de Théologie dans l'Université d'Evora, fut nommé son Coadjuteur; il se fit sacrer à Lisbonne, & partit pour les Indes en 1594. Pour le P. Martinez, il ne fut sacré à Goa, que l'année suivante, & il arriva au Japon au mois d'Août de l'année 1596.

Il ne s'arrêta presque point à Nangazaqui, où il avoit pris terre, mais avant que d'en partir, il donna la Confirmation aux Chrétiens de cette grande Ville & des environs, & fit une Ordination, où il conféra la Prêtrise à Jean Rodriguez. Il avoit bésoin du ministere de ce Religieux, parce que Dom Mathias d'Albuquerque, Vice-Roi des Indes, l'avoit chargé de Présents pour l'Empereur, & d'une Lettre, où ce Seigneur témoignoit que le P. Valegnani avoit été Ambassadeur de Dom Edoüard de Menesez son Prédécesseur au Japon, & lui avoit fidélement remis la Lettre & les Présents de Sa Majesté. Il étoit question d'obtenir la permission de Tayco-Sama, pour l'aller trouver; la Providence y pourvut. Le Grand Amiral Tsucamidono venoit d'arriver à Nangoya pour les raisons, que je dirai tout-à-l'heure, & ayant appris que l'Evêque étoit débarqué à Nangazaqui, il s'y rendit sur le champ; il dit au Prélat en l'abordant, qu'il le supplioit de le regarder comme le plus dévoué & le plus soumis de ses Enfants; puis s'étant informé de l'état de ses Affaires, & ayant sçu qu'il n'avoit point de revenu, & que les Jésuites de

Nangazaqui vivoient d'aumônes, il lui assigna une Pension, qui devoit être payée en ris & en bled; ce que d'autres Seigneurs imiterent bientôt.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

Il fut ensuite réglé par le Conseil de ce Seigneur, que le Pere Rodriguez iroit à Fucimi, pour donner avis à l'Empereur de l'arrivée du Prélat, avec des Lettres & des Présents du Vice-Roi des Indes; & il y a bien de l'apparence que Tsucamidono précéda cet Envoyé, pour disposer le Prince en faveur de l'Evêque: ce qui est certain, c'est que Rodriguez fut bien reçu, & que Tayco-Sama lui dit que l'Evêque seroit le très-bien venu. Il repartit sur le champ, pour porter cette bonne nouvelle à Nangazaqui. Il y trouva le Prélat de retour d'une Visite, qu'il avoit faite pendant son Voyage dans le Royaume d'Arima, exerçant partout les fonctions de son Ministere avec toute la discrétion, que demandoit la conjoncture du tems, & une indicible consolation de son Ame, causée par la vûë de la piété & de la ferveur des Fidéles. Dès que Rodriguez l'eut assuré que l'Empereur le verroit volontiers, il se mit en chemin pour Méaco, où il arriva le seiziéme de Novembre. Il s'y arrêta, pour attendre les ordres de la Cour, mais il ne les attendit pas longtems. Arrivé à Fucimi, il eut Audience de Tayco-Sama, qui lui demanda d'abord, pourquoi le Vice-Roi avoit tant tardé à lui écrire; il répondit à cette demande d'une maniere, qui satisfit ce Prince, lequel après lui avoir marqué beaucoup de considération pour sa Personne, & pour le Caractere, dont il étoit revêtu, lui fit présenter du Thé, & le

L'Empereur lui accorde une Audience favorable.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

L'Empereur de la Chine envoye les Ambassadeurs à Tayco-Sama.

congédia assez content de ses manieres, mais fort peu de la disposition, où il lui parut à l'égard de la Religion Chrétienne.

Le Prélat resta quelque-tems à Méaco & aux environs de cette Capitale, pour la consolation des Fidéles de cette Chrétienté, la plus florissante en toutes manieres, qui fût alors au Japon; après quoi il visita les autres Villes Impériales, & retourna à Nangazaqui fort inquiet au sujet d'une Affaire, qui étoit survenuë aux Espagnols, & dont il étoit aisé de prévoir que les suites seroient fâcheuses pour la Religion. Je ferai le récit de cet événement, après que j'aurai raconté en peu de mots le sujet du Voyage du Grand Amiral à la Cour. Ce Général avoit pénétré il y avoit longtems, que son Maître souhaitoit passionnément, que l'Empereur de la Chine lui envoyât demander la Paix par une solemnelle Ambassade; il avoit entrepris d'y engager le Monarque Chinois, & c'étoit particuliérement à ce dessein, qu'il avoit fait passer à la Cour de Pekin Jean Naytadono son ancien Ami, & autrefois Roi de Tamba. Ce Seigneur avoit fort heureusement négocié en faveur de la Religion Chrétienne, qu'il étoit sur le point d'introduire à la Chine, lorsqu'il fut rappellé au Japon; il avoit même assez bien disposé l'Empereur Chinois à faire ce que souhaitoit le Grand Amiral; mais ce fut Juquequi, lequel intimidé par Tsucamidono, acheva de déterminer son Maître à une démarche, qui surprit tout l'Orient, & auroit couvert Tayco-Sama de gloire, s'il avoit sçu se modérer assez, pour en tirer tout l'avantage, qu'elle devoit naturellement lui procurer. L'Empereur Chinois nom-

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

ma deux jeunes Mandarins pour être tout à la fois ses Plénipotentiaires & ses Ambassadeurs auprès de ce Prince, mais il leur ordonna de ne rien faire, que par les avis du Général Juquequi. Dès que la nouvelle en fut arrivée en Corée, Juquequi, le Grand Amiral, & le Gouverneur de Nangazaqui (*a*) passèrent la Mer, pour en aller faire part à l'Empereur du Japon.

Préparatifs pour leur réception.

Tayco-Sama au comble de sa joye, régala Juquequi en public & en particulier avec une splendeur & une magnificence, qui surprit extrêmement ce Général; il le congédia ensuite chargé de Présents d'un fort grand prix; il combla d'éloges le Grand Amiral, & lui ordonna de retourner en Corée, de ne rien épargner pour y bien traiter les Ambassadeurs Chinois, & de les y retenir, jusqu'à ce qu'il lui eût fait sçavoir ses intentions touchant le tems de leur départ pour le Japon: après quoi il ne songea plus qu'à leur faire une réception, qui leur donnât une grande idée de sa puissance & de ses richesses. On dit des choses presque incroyables des Préparatifs, qui furent faits à Fucimi pour cette grande Action, & nous ne lisons rien de semblable dans l'Histoire d'aucune Monarchie. Les Relations, qui en furent envoyées en Europe, nous assûrent que cent mille Hommes y furent employés, qu'un pareil

(*a*) Le P. Louis Froez, de qui nous tenons une Relation fort detaillée de cette Ambassade, nomme ce Gouverneur SCIMANO CAMEDONO: il paroît néanmoins certain que Tarazaba étoit alors Gouverneur de Nangazaqui. Peut être y en avoit-il alors deux; peut-être aussi ce Gouverneur avoit-il deux noms.

De J. C. 1596.
De Syn-Mu, 2256.

nombre de Gens de Guerre, tous à Cheval, fut commandé pour se trouver auprès de Fucimi le jour de l'Audience, & que cette Armée, qui s'assembla auprès d'Ozaca, fut encore grossie de quantité de Volontaires; qu'on rasa une Montagne, qui étoit entre Fucimi & Meaco, parce qu'elle ôtoit la vûe de ce côté-là; qu'on bâtit exprès une Salle d'Audience, dont le Plancher étoit couvert de mille Nattes d'une aulne de long, & d'une demie de large, toutes garnies de franges d'or, & ornées de Cartouches d'un travail exquis; que les Matériaux, dont la Salle étoit construite, étoient très-précieux, & revêtus en dedans de lames d'or, qui jettoient un éclat merveilleux; qu'au delà du Fossé, qui environnoit le Palais, on éleva un Théâtre de soixante pieds de long, & de vingt-cinq de large, soutenu de très-belles Colonnes, les unes unies, les autres cannelées, & d'autres torses, toutes d'un Bois très-rares, avec des ornements de toutes les sortes, & d'un très-bon goût; que ces Colonnes soutenoient un Lambris, sur lequel on avoit répandu le plus beau Vernis du Japon, & qui étoit relevé de toutes sortes de Figures, & de quantité d'autres ornements d'or moulu; que pour aller commodément de la Salle d'Audience au Théâtre, on avoit jetté sur le Fossé un Pont, qui n'ayant que dix toises de long, coûta quinze mille ducats pour le seul Entrepreneur; qu'il étoit couvert d'un Toît, dont les Thuiles étoient dorées; qu'il régnoit des deux côtés une Balustrade revêtue, aussi-bien que le pavé, de Lames d'or battu; que les dehors du Palais paroissoient émaillés d'or avec cet art, dans

lequel les Japonnois ſont ſi grands Maîtres, qu'ils manient ce Métal, comme ſi c'étoit une ſimple couleur: enfin que toute la haute Nobleſſe eut ordre de ſe mettre en Equipage, pour paroître dans cette occaſion avec le plus grand éclat, qu'il ſeroit poſſible. Le Pere Froez ajoûte que cette dépenſe acheva de ruiner les Princes & les Seigneurs, & que c'étoit l'intention du Monarque.

De J.C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

Un des Ambaſſadeurs ſe ſauve à la Chine, & pourquoi.

Mais comme malgré le nombre prodigieux d'Ouvriers, qui étoient employés à tant de travaux, il fallut du tems, pour achever ces préparatifs, les Ambaſſadeurs fort inquiets ſur le ſujet, qui les retenoit en Corée, commencerent à ſe regarder comme priſonniers. Les honneurs militaires, qu'on leur rendoit, n'étoient pas fort du goût de deux jeunes Mandarins, qui juſques-là n'avoit gueres manié que des Livres. Ils ne regardoient, qu'en tremblant ces fiers Japonnois, dont ils avoient oui raconter les exploits ſurprenants, & qu'ils voyoient toujours armés de toutes pieces; & comme ceux-ci prenoient quelquefois plaiſir à augmenter leur frayeur, un des deux en fut à la fin tellement ſaiſi, qu'il s'échappa, s'embarqua ſecretement, ſans avoir communiqué ſon deſſein à perſonne, & ſe rendit à Pekin avec une précipitation, qui ne pouvoit venir que d'une terreur panique. Le Grand Amiral apprit cette fuite avec bien du chagrin. Il ſe trouvoit alors à Fucimi, où je ne ſçai quelle affaire l'avoit rappellé, & il en repartit ſur le champ pour aller raſſurer l'autre Ambaſſadeur. D'un autre côté le Mandarin fugitif fut reçu de l'Empereur ſon Maître, comme le méritoit ſa lâcheté. Ce Prince le

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

fit mettre dans un cachot, confiſqua tous ſes biens, & ceux de ſa Famille, qu'il déclara incapable de poſſéder jamais aucune dignité; il envoya à l'Ambaſſadeur qui étoit reſté en Corée, de nouveaux pouvoirs, pour traiter ſeul avec Juquequi, & pour reconnoître encore mieux ſa fidélité, il fit donner cinq mille écus à ſon Pere.

Le Fils de l'Empereur eſt revêtu du titre de Cambacundono.

Tout étant prêt à Fucimi, le Grand Amiral reçut commandement de conduire l'Ambaſſadeur Chinois à Sacai, & d'y attendre que le jour de l'Audience fût fixé. On ne croyoit l'Empereur occupé, que de ce ſoin, lorſqu'on apprit qu'il ſongeoit à aſſurer le Thrône à ſon Fils, qui n'avoit que trois ans, & qui avoit nom FIDE JORI, (*a*) & qu'il ſe diſpoſoit à l'envoyer à Meaco pour y être revêtu par le Dairy du titre de CAMBACUNDONO. Le jeune Prince partit en effet le troiſiéme de Juin, pour cette Capitale: toute la haute Nobleſſe eut ordre de l'y accompagner, & il y fit ſon Entrée avec une Pompe digne de l'héritier préſomptif de l'Empire. Le Dairy, auquel il fit des préſens magnifiques, le careſſa beaucoup, & le régala ſplendidement; preſque tous les grands Seigneurs, qui l'accompagnoient, reçurent auſſi des Titres d'honneur, & changerent preſque tous de nom. Tout le tems, que le nouveau Cambacundono fut à Meaco, ſe paſſa en fêtes & en ſpectacles, & chacun de ceux, qui avoient reçu quelque faveur du Dairy, ayant voulu paroître avec tout l'éclat de leur nouvelle dignité, le retour à Fucimi ſe fit avec encore plus de pompe, que n'avoit été la marche de Fucimi à Meaco.

(*a*) Le Pere Froez le nomme FIROI.

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

Phénomenes ſinguliers.

Tout proſpéroit alors à Tayco-Sama, & jamais aucun Monarque du Japon n'avoit été plus abſolu, ni auſſi glorieux. L'Empire ſoumis, autant par ſa prudence, que par ſa valeur, étoit gouverné avec une ſageſſe, dont on voit peu d'exemples; tout étoit tranquille au-dedans, les brigands & les voleurs publics, dont tout le Pays avoit été infecté depuis le commencement des Guerres civiles, avoient diſparu; les Corſaires, qui avoient ſi long-tems ravagé les côtes, n'oſoient plus s'y montrer, & l'Empereur, qui dans la vigueur de ſon âge ſe voyoit un Succeſſeur de ſon ſang, & tout l'Orient trembler devant lui, croyoit n'avoir plus qu'à jouir d'une proſpérité & d'une réputation, qu'il ſe devoit à lui-même: mais Dieu ſembloit n'avoir élevé ce Monarque à un ſi haut point de gloire & de bonheur, que pour lui faire plus vivement ſentir qu'il avoit un Maître, lequel pouvoit renverſer en un moment ſes ambitieux projets. Ce Prince ne s'occupoit l'eſprit que du ſpectacle flatteur d'un Ambaſſadeur du plus grand Prince de l'Aſie proſterné à ſes pieds en qualité de Suppliant, & lui demandant la paix, lorſque le vingtiéme de Juillet, il tomba du Ciel à Fucimi & à Meaco quantité de cendres; ce qui dura une demie journée. Dans le même tems il plut du ſable rouge à Ozaca & à Sacai, & peu après des cheveux gris; comme d'une perſonne âgée, avec cette différence, qu'ils étoient beaucoup plus doux, que les naturels, & qu'étant mis au feu, ils ne rendoient point de mauvaiſe odeur. Toutes les Provinces ſeptentrionales parurent auſſi couvertes de ces eſpeces de cheveux.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

Tremblemens de Terre.

Trois semaines après les Peuples, déja intimidés par de si étranges Phénomenes, le furent bien davantage par un autre, qui tout naturel qu'il pouvoit être, a toujours passé dans l'opinion du vulgaire, pour un présage sinistre. On vit sur Meaco une Comete chevelue, dont l'aspect sembloit avoir quelque chose d'affreux ; soit que cela fût véritablement ainsi, soit que la frayeur le fît paroître tel aux yeux du Peuple épouvanté : la position de ce Météore étoit de l'Occident au Septentrion, & l'on observa que pendant quinze jours, qu'il resta sur l'horison, il fut toujours environné de vapeurs fort noires. Enfin le trentiéme d'Août sur les huit heures du soir, il y eut presque partout le Japon un tremblement de terre, qui causa de furieux ravages. Il recommença le quatriéme de Septembre, & redoubla d'une si étrange maniere, qu'encore qu'il n'eût duré qu'une demi heure, à différentes reprises, tous les Palais que l'Empereur avoit fait construire à Ozaca, où le tremblement fut plus sensible, furent renversés ; & ce qui augmenta considérablement l'horreur de ce désastre, c'est qu'en plusieurs endroits, on entendit sous terre des mugissemens, des coups semblables à ceux du Tonnere, & comme le bruit d'une Mer extraordinairement agitée.

Le lendemain à onze heures de nuit le Ciel étant fort serein, il survint un troisiéme tremblement ; dont les deux premiers sembloient n'avoir été que les préludes ; il fut aussi accompagné de cris, de hurlements & d'un bruit semblable à des décharges de Canon. Il s'étendit fort loin, quantité de Villes furent

renversées toute entieres, & surtout celle de Fucimi, où il ne resta presque rien sur pied de ces magnifiques édifices, que Tayco-Sama y avoit fait construire ; pas même cette Montagne factice, dont nous avons parlé. En un mot on prétend que la perte, que ce Prince fit en cette occasion, monta environ à trois cent millions d'or ; il ne resta dans son Palais, que la Cuisine, où il se sauva presque nud, portant son Fils entre ses bras. Sept cents de ses Concubines furent écrasées sous les ruines. Le nombre des autres personnes, qui eurent le même sort dans toute l'étendue de l'Empire, est incroyable : mais on prétend, qu'il n'y périt aucun Chrétien ; ce qui est certain, c'est que toutes les maisons d'un côté d'une rue étant tombées à Sacai, celle d'un Chrétien nommé ROCH, où l'on avoit coûtume de s'assembler pour la Priere, & pour traiter des affaires de Religion, resta seule sur pied, & ne reçut aucun dommage.

De J. C. 1596.
De Syn-Mu. 2256.

L'Empereur, qui avoit passé la nuit dans de grandes allarmes, se retira le lendemain sur la hauteur voisine, d'où considérant les tristes effets de ce terrible accident, il s'écria, dit-on, que Dieu le punissoit avec justice, d'avoir osé entreprendre ce qui étoit au-dessus de la condition d'un Mortel. Les crevasses, qui parurent en plusieurs endroits dans la Campagne, & les secousses, qui continuoient à se faire sentir de tems en tems, obligerent ce Prince à demeurer quelque tems dans une cabanne de jonc, qu'il se faisoit dresser, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre. Mais ce qui causa les plus grand ravages, ce fut un gonflement de la Mer dans le détroit,

La Mer franchit ses bornes. Belles paroles de l'Empereur.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu 2256.

qui ſépare le Nipon & le Ximo, & ſur lequel eſt bâti le Port de Ximonoſeki; il fut ſi extraordinaire, que tout le Pays fut innondé juſqu'à Meaco d'une part, & de l'autre jusqu'à l'extrêmité du Bungo, & à Facata. On remarqua encore que dans une Ville du Bungo nommée VOQUINOSAMA, où il n'y avoit qu'un Chrétien, il fut le ſeul, qui ſe ſauva; & que la Fortereſſe, qui y avoit été bâtie depuis peu, ou réparée en partie des débris des Egliſes de Fucheo fut entierement détruite. La plûpart des Temples de Meaco, de Jeſan, & les plus célebres Sanctuaires du Japon, furent pareillement renverſés, & il périt un très-grand nombre de Bonzes ſous les ruines de leurs Monaſteres. On ajoûte que le petit Lac de Jeſan inonda auſſi tous les Pays circonvoiſins; qu'il parut agité comme la Mer pendant la plus violente tempête, & que partout, où l'eau ſe répandoit, on la voyoit boüillonner, comme ſi elle eût paſſé ſur une terre embraſée.

La protection du Ciel avoit paru trop marquée ſur les Chrétiens au milieu de tant de malheurs, pour ne pas faire impreſſion ſur les Infidéles mêmes; mais les Ennemis de la vérité profitent de tout, pour empêcher que ſon éclat, qui les éblouit, & qui les incommode, ne deſſille les yeux de ceux, qui ſeroient mieux diſpoſés à la reconnoître. Quelques Courtiſans, qui haïſſoient le Chriſtianiſme par paſſion, voulurent inſinuer à l'Empereur, que c'étoit cette Religion, qui avoit attiré le courroux du Ciel contre l'Empire; mais ce Prince leur ferma la bouche en leur demandant, s'il y avoit toujours eu des Chrétiens au Japon,

& si c'étoit la premiere fois, qu'on y avoit vû des tremblements de Terre & des inondations ? Il en demeura pourtant là, parce qu'apparemment Dieu l'avoit endurci, comme Pharaon, & il ne vit pas plutôt la Terre tranquille, & la Mer rentrée dans ses anciennes bornes, qu'il releva ses Palais. Quelques-uns ont avancé que ces nouveaux Edifices surpassoient encore les premiers en richesse & magnificence, mais je ne trouve point ce fait assez fondé en autorité, pour le pouvoir assurer. D'ailleurs on ne nous en a point donné la description.

De J.C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce ne fut point à Fucimi, que les Ambassadeurs Chinois eurent leur Audience, mais à Ozaca. Le tremblement de Terre n'y avoit néanmoins pas fait de moindres ravages, que dans les autres endroits, où il s'étoit fait sentir plus violemment, & il n'étoit resté du vaste Palais de l'Empereur, qu'une Tour, qui avoit même été fort ébranlée, une Maison de plaisance, & un Pont, qu'on appelloit *le Pont du Paradis*, & où l'or brilloit de toutes parts; mais sur les fondements des Edifices, qui avoient été renversés, on éleva à la hâte plusieurs corps de logis, qui furent meublés de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'Empire, & l'Empereur s'y étant rendu avec toute sa Cour le vingt-neuviéme de Septembre, il fit avertir les Ambassadeurs, qu'il leur donneroit Audience le vingt-uniéme d'Octobre. Je dis les Ambassadeurs, parce que Juquequi avoit été revêtu de ce caractere depuis la fuite d'un des deux Mandarins.

Il donne Audience aux Ambassadeurs

Ils partirent donc le vingtiéme d'Octobre

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

de Sacai, d'où j'ai dit qu'on ne compte que trois lieues à Ozaca ; les chemins avoient été applanis & ſablés, & les Dames de Sacai & des environs y avoient fait dreſſer des Echaffauts pour voir paſſer le Cortége. Il avoit véritablement quelque choſe de ſingulier, & il plut fort aux Japonnois, charmés d'ailleurs de voir leur Souverain honoré d'une Ambaſſade du plus puiſſant Prince de l'Aſie ; mais, au jugement des Européens, on y voyoit peu de goût, & un grand étalage de choſes, qui ne faiſoient pas un fort bel effet. Les Ambaſſadeurs furent logés à Ozaca dans des Palais ſéparés, & le lendemain ils allerent à l'Audience dans le même ordre, qu'ils étoient partis de Sacai. Les Préſents étoient magnifiques, les Lettres de l'Empereur Chinois étoient écrites ſur une Lame d'or, & accompagnées de deux Couronnes auſſi d'or, l'une pour Tayco-Sama, & l'autre pour Mandocoro-Sama, ſon Epouſe. Il y avoit auſſi vingt Habits pour vingt Seigneurs, qui étoient nommés, & à la tête deſquels étoit le Grand Amiral Roi de Fingo, & vingt autres pour un pareil nombre, dont le choix étoit laiſſé à la diſcrétion du Monarque Japonnois.

L'Audience ſe paſſa en civilités réciproques ; le premier Ambaſſadeur y fut aſſis ſur la même Eſtrade & à côté de Tayco-Sama, dans une parfaite égalité ; auſſi l'Empereur de la Chine ſe regardoit-il fort au-deſſus de ce Prince, qu'il ne reconnoiſſoit pas pour Empereur du Japon, & qu'il avoit prétendu honorer de la Dignité Royale, en lui envoyant une Couronne. Le Pere Froez dit même que dans

dans la Lettre, qu'il lui écrivit, & dont il cite les termes, il lui commandoit avec menaces de laisser désormais la Corée en repos. Cependant les Ambassadeurs demanderent avec de grandes instances à Tayco-Sama la grace des Coréens, & ne pûrent l'obtenir; & il y a bien de l'apparence que ce Prince, ou ignora ce que portoit la Lettre, ou voulut bien feindre de n'y pas faire attention.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

Comment ils sont reconduits à Sacai.

En effet le Pere Froez, qui nous a donné la Relation la plus détaillée de cette Ambassade, ne dit point que la Lettre ait été lûe, mais que Tayco-Sama la mit sur sa tête; qu'il reçut ensuite les Présens; que les Ambassadeurs lui rendirent les mêmes honneurs, qu'ils ont accoutumé de rendre à l'Empereur leur Maître, c'est-à-dire, qu'ils *l'adorerent;* que ce Prince alla le même jour visiter Juquequi, chez lequel le premier Ambassadeur se trouva, qu'ils furent l'un & l'autre régalés splendidement, chargés de Présens, & reconduits par Mer à Sacai dans des Bâtimens, où tout, jusqu'aux rames, étoit d'or moulu; mais que Tayco-Sama n'avoit fait la dépense, que d'un de ces Bâtimens; que les Grands de sa Cour avoient fait faire chacun le leur, & que celui de MAZAMONEY, Prince d'Oxu, dons nous aurons souvent occasion de parler dans la suite, étoit le plus riche de tous, les Cordages en étant de Soye teinte en Ecarlate.

Demandes des Ambassadeurs. L'Empereur s'emporte contre eux & contre le Grand Amiral.

Les Ambassadeurs étant arrivés à Sacai, & l'Empereur, qui agissoit souvent par saillies, les ayant fait assurer qu'il ne leur refuseroit rien de tout ce qu'ils lui demanderoient, ils lui écrivirent pour le prier de faire évacuer

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

les Places, que ses Troupes tenoient en Corée, & de trouver bon qu'elles fussent rasées. Ils ajoutoient que ces Places ne pouvoient lui servir de rien, puisqu'on étoit convenu de part & d'autre que la guerre ne se continuëroit point, & qu'il y auroit bien plus de gloire pour lui à pardonner aux Coréens, après les avoir châtiés, comme il avoit fait, qu'à les pousser à bout. Tayco-Sama à la lecture de cette Lettre entra en fureur; on assûre même qu'il fut quelque tems hors de lui-même, & dans un état, dont il dut avoir honte, quand cet accès fut passé. On lui avoit fait entendre que les Chinois & les Coréens trembloient au seul nom des Japonnois, & que l'Empereur de la Chine se borneroit à lui demander de se contenter de la moitié du Royaume de Corée: nous avons vû même que les Ambassadeurs Coréens l'avoient flatté de quelque chose de plus; il ne put digérer de voir que tout le fruit d'une guerre, où il avoit dépensé des sommes immenses, & perdu ses meilleures Troupes, se réduisît à une vaine cérémonie, dont toutes les circonstances ne lui avoient pas même été fort glorieuses, & il déchargea le premier feu de sa colere sur le grand Amiral, qu'il soupçonna de s'entendre avec les Chinois. Il s'emporta contre ce grand Homme d'une maniere indécente, il en parla avec le dernier mépris, il le chassa de sa Cour, & dit que s'il eût fait la guerre en personne, il seroit maître de la Corée, ou qu'il eût réduit en cendres tout ce Royaume. Terazaba ne fut gueres mieux traité, & pour faire dépit à Tsucamidono, l'Empereur rappella Toronosuque de son exil, lui fit des excuses

d'avoir si mal reconnu les services, qu'il lui avoit rendus en Corée, & lui dit de se disposer à le suivre dans ce Royaume, dont il vouloit recommencer la Conquête. Enfin il fit dire au Gouverneur de Sacai, que si dans deux jours les Ambassadeurs, & tous les Chinois & Coréens, qui se trouvoient dans son Gouvernement, n'étoient embarqués, il lui en coûteroit la vie.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

Il fallut obéïr, mais il n'y eut personne, qui ne fût touché de compassion, & qui ne fût même indigné de voir ainsi traiter les Ministres d'un grand Empereur, & des personnes d'un vrai mérite, qui s'étoient comportés avec beaucoup de sagesse; d'autant plus, qu'ils avoient tout lieu de craindre, que l'Empereur leur Maître n'attribuât un tel traitement à leur mauvaise conduite. On ne plaignit pas moins le Grand Amiral, que sa vertu, & sa Religion soutinrent merveilleusement dans ce revers de fortune; tout ce qu'il y avoit de Grands dans l'Empire lui témoignerent à l'envi la part qu'ils prenoient à l'injustice, que lui faisoit l'Empereur; l'Impératrice envoya faire compliment à la Reine JUSTE son épouse, & il n'y eut personne, qui ne fût persuadé, que Tayco-Sama n'avoit ainsi éclaté contre ce grand Homme, que pour avoir un prétexte de ne pas lui tenir les magnifiques promesses, qu'il lui avoit faites.

Les Ambassadeurs sont renvoyés indignement.

Cependant ce Prince se radoucit un peu, mais il parut plus déterminé que jamais à recommencer la Guerre Il nomma pour son Généralissime un jeune Seigneur, nommé QUINGENDONO, Neveu de l'Impératrice, lui donna une très-belle Armée divisée en trois

La Guerre recommence.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

corps, qui devoient être commandés sous ses ordres par le Grand Amiral, Toronosuque & le jeune Roi de Buygen; mais il obligea Condera, le Pere de celui-ci, à l'accompagner, pour lui servir de conseil. Terazaba eut aussi commandement de se rendre à Nangoya, qui étoit de son Gouvernement, & d'y faire en diligence tous les préparatifs nécessaires pour la Campagne. Enfin l'Empereur ne parla plus de se mettre lui-même à la tête de ses Troupes.

Les Japonnois entrerent en action au commencement de Mars de l'année 1597. Le Grand Amiral marcha les long des Côtes, Toronosuque s'avança vers le Nord, & Camocami pénétra dans le milieu du Pays. Les Coréens, qui n'avoient pas de Troupes à opposer à de si nombreuses Armées, firent alors proposer à l'Empereur du Japon un tribut annuel, qui excédoit la plus grande partie des revenus du Royaume, & de lui livrer le second des Fils de leur Roi. Tayco-Sama rejetta ces offres, & envoya de nouveaux ordres, pour pousser la guerre à toute outrance. Il ne restoit plus de ressource aux Ennemis, qu'en une Flotte de quatre-vingt voiles, sur laquelle ils avoient embarqué tout ce qu'il leur restoit de gens de guerre, mais le Grand Amiral ayant assemblé la sienne avec une promptitude incroyable, l'alla chercher, & la combattit avec tant de vigueur, qu'il la mit en fuite. Les Coréens se sauverent à terre, & abandonnerent leurs Vaisseaux au Victorieux, lequel après s'en être emparés, débarqua avec toutes ses Troupes, & poursuivir les fuyards, qui n'oserent l'attendre dans aucune Place: en

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

forte que toutes ouvrirent leurs portes à Tſucamidono, & que les Japonnois ſe virent encore une fois Maîtres de preſque toute la Corée.

On ne peut engager les Religieux de St François à faire leurs fonctions avec moins d'éclat.

Tandis que cette guerre, & tout ce qui l'avoit précédé occupoit toute l'attention de l'Empereur, les Peres de S. François continuoient à travailler au ſalut des Japonnois avec un zele, & des vertus, qui dans un tems plus propice auroient pû convertir tout le Japon, mais qui ne convenoit pas à la ſituation, où ſe trouvoit la Religion dans cet Empire. Leur intention étoit droite ſans doute & elle les ſanctifia; mais ils s'y confierent trop, & cette confiance les empêcha d'arriver au but, qu'ils s'étoient propoſé, à ſçavoir d'achever de convertir un Peuple ſi propre à la plus éminente ſainteté. Le Gouvernement de l'Etat étoit alors entre les mains de quatre Seigneurs, dont le plus accrédité étoit Guenifoin, qui portoit depuis peu le titre de Vice-Roi de Meaco: les trois autres ſe nommoient Maxita Yemondono, c'eſt le même, dont nous avons déja parlé, XIBUNOJO, (a) & XATEUCA VOCURA. Ils avoient paru juſques-là tous quatre aſſez favorables aux Chrétiens, mais ils ſouffroient impatiemment, que les Religieux venus des Philippines contrevinſſent ouvertement aux Edits de l'Empereur, & le Vice-Roi leur avoit même fait ſur cela de grandes menaces, qui ne les avoient pas rendu plus réſervés. Le Pere Gnecchi ne fut pas plus heureux: il avoit

(a) Quelques Auteurs le nomment GIBONOSCIO. Ces deux noms ne different que par la prononciation.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu 2296.

envoyé au Pere Baptiste leur Commissaire, le Pere MOREJON Jésuite Espagnol, pour lui représenter le danger, auquel ses Religieux exposoient toute la Chrétienté du Japon ; il n'y eut aucun égard. Enfin Faranda, à qui il importoit beaucoup que les Religieux des Philippines sortissent du Japon, ou y périssent, leur donna les mêmes avis, qu'il sçavoit bien sans doute ne devoir pas être plus efficaces dans sa bouche, que dans celle des autres, & cela étant arrivé, comme il l'avoit prévû, lui & Faxegava informerent l'Empereur de tout ce qui se passoit, & des efforts inutiles, qu'ils avoient fait, pour engager ces Etrangers à se conduire avec plus de modération.

Un Galion Espagnol est jetté par la tempête sur une côte du Japon.

Tayco-Sama à cette nouvelle entra dans une très-grande colere ; il y avoit cependant bien de l'apparence que son indignation se borneroit à l'exil des Peres Franciscains : Faxegava & Faranda n'ayant point intérêt qu'il la poussât plus loin, & tous ceux, qui avoient quelque accès auprès du Prince, étant extrêmement modérés ; mais une fâcheuse affaire survenuë sur ces entrefaites engagea l'Empereur à faire par raison de politique ce que l'on n'avoit pas même appréhendé jusques-là de ses plus furieux emportements. Il étoit parti au mois de Juillet de cette année 1586. un grand Galion des Philippines nommé *le Saint Philippes*, richement chargé, & commandé par Dom Matthias de LANDECHO, pour aller à la Nouvelle Espagne. Il eut les vents si contraires, qu'après avoir tenu la Mer un peu plus de trois mois, le 19 d'Octobre un coup de vent le surprit à la hauteur du Port d'URANDO dans le Royaume de Tosa

Le Roi nommé CHOSUGAMI étoit actuellement dans ce Port, & on l'avertit qu'on découvroit un grand Navire, qui paroissoit avoir été incommodé de la tempête.

Mauvaise foi du Roi de Tosa.

Ce Prince envoya sur le champ au Capitaine un Officier pour l'inviter à entrer dans son Port, à s'y reposer, & à y rafraîchir son Equipage: Landecho répondit, qu'il étoit infiniment obligé au Roi de Tosa de ses offres obligeantes, mais qu'il n'avoit besoin de rien, & qu'il étoit en état de continuer sa route: L'Officier insista, & cet empressement inspirant de la défiance au Capitaine, il persista dans son refus. L'Officier s'en retourna donc sans avoir rien obtenu, & fort peu de tems après le Galion se trouva comme investi de Barques, ou de Chaloupes, dans l'une desquelles le Roi de Tosa étoit en personne. Ce Prince renouvella ses instances, assûra le Capitaine qu'il trouveroit à Urando un Port sûr, des vivres en abondance, & tous les agrès, dont il pouvoit avoir besoin, & lui engagea sa parole Royale, qu'il ne lui seroit fait aucun tort. De telles sollicitations approchoient fort d'une véritable violence, Landecho ne pouvant faire mieux, promit d'entrer dans le Port, & dès le lendemain plus de deux cents Bâtiments, de ceux qu'on nomme *Funes*, allerent au-devant du Navire, pour le remorquer, & le conduisirent en triomphe dans le Port, avec les mêmes cris de joye, que s'ils y eussent mené une prise faite en guerre. En entrant dans le Port; le Galion toucha si rudement sur un banc de sable, qu'il s'ouvrit, & on eut à peine le tems de le décharger. On en avoit jetté à la Mer beaucoup de marchan-

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

dises pendant la tempête, sa charge pouvoit néanmoins valoir encore six cent mille écus, ou deux millions. Tout fut mis dans les Magazins du Roi, qui se voyant entre les mains tant de richesses, changea de style, & déclara nettement, que le tout appartenoit à l'Empereur en vertu des Loix du Pays, qui l'autorisoient à se saisir de tout ce qui se trouvoit dans les Vaisseaux échoués sur les Côtes de son Empire.

Mauvaise manœuvre du Commandant Espagnol.

Pour adoucir néanmoins ce que cette déclaration avoit de dur, le Roi de Tosa dit à Landecho, qu'il ne doutoit point que l'Empereur n'eût égard aux circonstances de son naufrage, & ne lui fit grace au moins d'une partie de ses effets; qu'il lui conseilloit d'envoyer à Sa Majesté un homme de confiance, de le charger de présents pour ce Prince, & pour ses Ministres; qu'il n'oublieroit rien de son côté pour lui rendre service; qu'il lui donneroit son Secrétaire, pour accompagner son Envoyé, & qu'il chargeroit cet homme de Lettres de recommandation pour des personnes puissantes à la Cour de l'Empereur. Le Capitaine n'avoit plus gueres d'autre parti à prendre; il dépêcha à la Cour Dom Antoine MALAVER son Sergent Major, & Dom Christophe MERCADO son Porte-Enseigne, tous deux Gens de condition, & de mérite. Le Roi de Tosa leur donna son Sécrétaire, comme il le leur avoit promis, mais avec des instructions biens différentes de celles, dont il avoit flatté le Capitaine Espagnol, lequel de son côté recommanda fort à ses deux Officiers de ne rien faire, que de concert avec le Pere Commissaire des Peres Franciscains, & sur-

tout de ne donner communication de rien aux Jésuites. Cet article de leurs instructions, fut le plus fidélement exécuté, jusques-la que Malaver ayant rencontré l'Evêque du Japon à Meaco, & ce Prélat lui ayant fait offre du crédit de ses Amis, il le remercia; il est vrai qu'il ne tarda pas à s'en repentir.

De J. C. 1596.
De Syn-Mu. 2256.

Le Galion est confisqué.

Le Roi de Tosa, qui trahissoit les Castillans, avoit adressé les Députés Espagnols à Maxita Yemondono, qui étoit son Ami particulier, & un des quatre Ministres de l'Empereur. Ce Seigneur leur promit de leur rendre tous les bons offices, qui pourroient dépendre de lui : toutefois il fit entendre à Tayco-Sama, que la charge de ce Galion venoit fort à propos, pour lui aider à remplir ses coffres épuisés par les dépenses, qu'il lui avoit fallu faire, pour la guerre de Corée, & pour l'Ambassade de la Chine. Le Monarque n'eut pas besoin d'etre beaucoup pressé, pour faire ce qu'on lui proposoit; car c'est de tout tems, qu'on a remarqué que les extrémitez des vices, qui paroissoient les plus diamêtralement opposés, n'ont rien de contradictoire, ni d'incompatible dans la pratique, & que ceux, qui dépensent avec moins de ménagement, sont souvent les plus disposés à faire une bassesse, pour amasser. L'Empereur envoya donc Maxita lui-même au Port d'Urando avec ordre de saisir en son nom les effets du Saint Philippe, & le Bâtiment même, s'il en valoit la peine. Malaver, Mercado, & le Pere Baptiste, qui eurent quelque vent de cette résolution, & qui ne sçavoient plus à qui avoir recours, s'adresserent enfin au Vice-Roi Guenifoin. Ce Seigneur leur té-

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

moigna d'abord quelque ressentiment, de ce que pouvant sçavoir a quel point il favorisoit les Chrétiens, ils s'étoient adressés a un autre, qu'à lui : il leur dit ensuite, que puisque l'Empereur leur avoit autrefois permis par un Rescrit, dont ils étoient porteurs, de trafiquer au Japon, il ne doutoit pas que Sa Majesté ne leur rendît justice en cette occasion. Guenifoin procédoit en cela de très-bonne foi, mais il ne sçavoit pas ce qui s'étoit passé entre Maxita & l'Empereur, ni précisément ce que portoit l'ordre, que celui-là avoit reçu en partant pour Urando. Cependant la réponse, qu'il avoit faite au Pere Commissaire, inspira tant de confiance à ce bon Pere, que l'Evêque du Japon lui ayant encore fait offre de service, il le remercia. Quelques jours après il fut informé des véritables instuctions de Maxita & de la saisie des effets du Galion : il retourna chez le Vice-Roi, qui lui dit nettement, qu'il croyoit son affaire désespérée, & que si l'on se fût d'abord adressé à lui, elle auroit pris tout un autre tour. Il ne laissa pas à la priere de l'Evêque, du Pere Rodriguez, & du Pere Gnecchi, de se mettre en devoir de servir les Espagnols, mais il étoit trop tard ; un Pilote du Galion avoit tout gâté, & par la plus grande extravagance, que puisse commettre un Homme, à qui il reste une lueur de bon sens, il avoit fait à la Religion une playe, qui saigne encore depuis un siécle & demi.

Ce Pilote voyant, que Maxita procédoit à la saisie des effets du Galion, se mit dans la tête qu'il pourroit parer ce coup en intimidant les Japonnois, & en leur donnant une haute

idée de la puissance du Roi Catholique. Un jour qu'il étoit chez le Roi de Tosa, avec le Commissaire de l'Empereur, ayant fait tomber le discours sur la grande puissance des Espagnols, il dit que le Roi son Maître possédoit toute cette vaste étendue de Pays, que l'on comprenoit sons le nom des Indes Orientales, les Philippines, quantité de Places en Affrique, & plus des deux tiers de l'Amérique; puis comme il eut apperçu une Mappemonde, il s'en approcha, & promenant les yeux de tous les Assistans dans l'un & l'autre Hemisphere, il leur montra toutes les Régions, qui obéissoient aux Castillans. Tous parurent extrêmement surpris qu'un seul Homme fût le maître de presque la moitié du Monde, & Maxita demanda au Pilote de quels moyens on s'étoit servi, pour former une si vaste Monarchie? » Rien de plus aisé, répondit » ce Malheureux; nos Rois commencent par » envoyer dans les Pays, qu'ils veulent con» quérir, des Religieux, qui engagent les » Peuples à embrasser notre Religion, & » quand ils ont fait des progrès considéra» bles, on envoye des Troupes, qui se joi» gnent aux nouveaux Chrétiens, & n'ont » pas beaucoup de peine à venir à bout du » reste.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

On peut bien croire, que ni Maxita, ni le Roi de Tosa ne laisserent point tomber à terre un discours de cette nature. L'Empereur en fut bientôt informé, & rien n'est égal à l'impression, que ce rapport fit sur son esprit. » Quoi donc, s'écria-t'il en fureur, mes » Etats sont remplis de traîtres, & le nombre » en croît tous les jours. J'avois proscrit ces

L'Empereur entre en fureur en l'apprenant.

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

» Docteurs Etrangers, mais par pitié pour la » vieillesse, & pour les infirmitez de quel- » ques-uns d'entre eux, je leur avois per- » mis de rester au Japon ; je fermois les » yeux sur plusieurs autres, parce que je les » croyois tranquiles, & incapables de former » aucun mauvais dessein, & ce sont des ser- » pens, que je nourrissois dans mon sein ! » Les perfides ne sont occcupés qu'à me sus- » citer des Ennemis parmi mes propres Su- » jets, & peut-être jusques dans ma Famille ; » mais ils apprendront ce que c'est que de » se joüer à moi. Il fit ensuite les serments les plus inviolables parmi les Japonnois de ne pas laisser un seul Missionnaire en vie ; puis prenant un ton un peu plus modéré : » Je » ne crains point pour moi, dit-il ; tant » qu'il me restera un souffle de vie, je dé- » fierois bien toutes les Puissances de la Ter- » re d'oser s'attaquer à moi ; mais je vais » peut-être laisser l'Empire à un Enfant, & » le moyen, qu'il puisse se soutenir contre » tant d'Ennemis Domestiques & Etrangers, » si je n'y mets ordre incessamment ?

Ayant ensuite apperçu UFIOYO Fils de Faxegava, il lui fit de grands reproches sur la protection, que son Pere avoit donnée aux Religieux venus des Philippines ; Ufioyo répondit, que son Pere n'avoit regardé d'abord ces Etrangers ; que comme les Envoyés de leur Gouverneur ; que s'étant apperçu dans la suite, qu'ils avoient un autre dessein, que celui de négocier un accommodement avec Sa Majesté, & que malgré ses défenses ils prechoient publiquement leur Religion, il leur avoit donné de fort bons avis ; qu'ils n'en avoient

tenu aucun compte, non plus que de tous ceux, que le Vice-Roi leur avoit encore donnés a sa priere, & que voyant cette obstination, il avoit dressé une liste de tous ceux, qui contrevenoient ouvertement aux Edits. Tayco-Sama lui dit, qu'il vouloit voir cette liste: Usioyo la lui montra; il la lut, & la remettant à Usioyo, il lui commanda de la porter à Xibunojo, avec ordre de donner des gardes à tous ceux, qui y étoient inscrits, ce qui se bornoit à ceux, qui étoient dans le Couvent des Peres Franciscains d'Ozaca.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

Ceci se passoit à Ozaca même, où depuis le tremblement de terre la Cour se tenoit plus ordinairement. Landecho, qui ne se doutoit de rien, & qui croyoit peut-être que son Pilote avoit donné à penser aux Japonnois, y suivit de près le Roi de Tosa & Maxita, qui y arriverent le huit de Décembre, & il fit présenter à l'Empereur une Requête, pour se plaindre de la violence, qu'on lui avoit faite contre le droit des Gens, & pour demander la restitution de tous ses effets. Mais il se trouva bien loin de son compte, lorsqu'on vint lui dire de la part de Tayco-Sama, que *Sa* Majesté avoit tout lieu de le regarder comme un Corsaire, & que si elle usoit de son droit, Elle le traiteroit, comme on fait les Ecumeurs de Mer, qu'elle lui faisoit pourtant grace de la vie, mais qu'il eût à s'en retourner au plutôt à Manile avec tous ses Gens. Ce fut quelque chose de bien déplorable que l'état, où se trouva réduit ce Capitaine, après qu'on lui eut fait une telle déclaration; ni lui, ni ceux qui l'accompagnoient, n'auroient pas même eu de

Les Jésuites secourent les Espagnols dans leurs besoins.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

quoi vivre, si le Pere Gnecchi ne leur eût ramassé quelques aumônes. Son Equipage s'étoit rendu a Nangazaqui, où le Pere Gomez Vice-Provincial le fit subsister; & l'on a sçu depuis par le Capitaine Diego GARCIA de PEDRAZAS, que sans les Jésuites, les uns & les autres auroient péri de misere. Il y avoit sur le Galion quatre Religieux Augustins, un de Saint Dominique, & deux Franciscains. Ces derniers demeurerent au Japon avec leurs Confreres, les autres s'en retournerent aux Philippines sur un Bâtiment, que le Vice-Provincial leur fit trouver, & sur lequel il fit mettre toutes sortes de provisions. Ils firent heureusement le trajet, & à leur arrivée à Manile, ils publierent tout ce qui s'étoit passé au sujet du Galion de la maniere dont nous venons de la rapporter, mais d'autres ne rendirent pas la même justice aux Jésuites.

Calomnies répanduës contre eux aux Philippines, & ailleurs.

Ils s'y étoient assez attendus, mais il ne leur étoit pas venu dans l'esprit de croire qu'on leur feroit un crime de la saisie de ce Navire, encore moins qu'on en prendroit occasion de les faire passer dans l'Ancien & le Nouveau Monde, pour des Gens, qui avoient mis sous les pieds, non seulement toute Religion, mais encore tout sentiment d'honneur. Ce fut cependant ce qui arriva bientôt après le retour de l'Equipage du S. Philippe aux Maniles. Il y parut une Relation imprimée de l'Aventure de ce Galion, laquelle fut envoyée au Mexique, courut toute l'Amérique Espagnole, & de là passa en Europe, où elle fut répanduë avec une extrême affectation. Elle portoit entr'autres choses que l'Evêque du Japon, Dom

Pedro Martinez, & après lui d'autres Jésuites, étoient allé trouver Tayco-Sama, pour l'engager a faire sortir de son Empire les Religieux Espagnols ; qu'ils n'avoient épargné pour réüssir dans leur abominable dessein, ni accusations, ni prieres, ni promesses : mais que l'Empereur étrangement scandalisé d'une telle conduite, leur avoit répondu en colere que ces Religieux étoient des Saints ; que bien loin de les chasser de ses Etats, il les y vouloit établir, & que pour eux, il les exhortoit de tout son cœur à imiter la vertu de ceux, dont ils se faisoient les accusateurs d'une maniere si indigne, & qui deshonoroit leur Profession.

On ajoûtoit à ce premier article que les Jésuites avoient averti *les Gouverneurs*, que le Galion le *S. Philippes* ne s'étoit point trouvé par hazard sur les Côtes du Japon, mais que Dom Matthias de Landecho y étoit venu exprès pour faire révolter le Pays contre l'Empereur, & que cet avis auroit sans doute coûté la vie à tout l'Equipage, si le Saint Roi *Fernand de Firando* n'avoit pris les Castillans sous sa protection ; & il est bon de remarquer qu'il n'y eut jamais au Japon de Roi Chrétien, qui portât le nom de Fernand, & que depuis l'Etablissement du Christianisme dans ces Isles, jusqu'à son entiere décadence, les Rois de Firando furent toujours ses plus opiniâtres Ennemis ; mais rien ne coûte à un Calomniateur, & tout lui est bon, pourvû qu'il puisse faire l'impression, qu'il prétend. Ainsi dans les premiers Mémoires ; dont nous avons déja parlé, on n'avoit fait aucune difficulté de ressusciter un saint Roi de Bungo,

De J. C. 1596.
De Syn-Mu. 2256.

pour le traduire en Apostat, & pour l'ériger même en Chef de plusieurs milliers d'Apostats, & voici qu'on s'avise ici de faire passer pour un Prince compatissant & pour un Saint, un Prince Idolâtre & actuellement Persécuteur, ainsi que nous le verrons bientôt

Mais l'article du Libelle, sur lequel l'Auteur triomphoit le plus, étoit celui du grand Commerce, dont il accusoit les Jésuites du Japon; article odieux, dont les Ennemis de la Société se sont si souvent prévalus depuis avec la même mauvaise foi, qui l'avoit fait inventer, quoique les Jésuites y eussent répondu d'abord d'une maniere, qui ne laissoit aucun lieu à la réplique. Ils avoient même d'autant plus de sujet de s'étonner, qu'on les eût attaqués par cet endroit-là, qu'il n'y avoit rien dans toute la conduite de leurs Missionnaires, sur quoi ils eussent usé de plus grandes précautions, pour ne donner aucune prise sur eux à leurs Ennemis. On en jugera par ce que je vais dire en peu de mots de ce qui se pratiquoit à cet égard au Japon.

En quoi consistoient leur revenus au Japon.

Les revenus des Jésuites dans cette Mission ne furent long-tems que les charitez de quelques Particuliers, ausquelles les Rois de Portugal ajoûterent cinq cent Ducats, qu'ils leur faisoient payer tous les ans à Macao. En 1574. le Roi Dom Sebastien doubla cette aumône pour faciliter la fondation d'un Collége. Cependant le nombre des Missionnaires augmentant à mesure que les Chrétiens se multiplioient, ces Religieux se trouverent jusqu'à cent trente, ayant deux cent cinquante Eglises, deux ou trois Séminaires, un Noviciat, & plusieurs autres Maisons. Il est vrai que

les Rois de Bungo & d'Arima, le Grand Amiral Roi de Fingo, l'ancien Roi de Buygen, le Prince d'Omura, Ucondono, & plusieurs autres Princes & Seigneurs Chrétiens, avoient de tems en tems fait de grandes libéralitez aux Missionnaires, mais ces secours n'avoient pas duré long-tems: le Roi de Bungo étoit mort, le Roi d'Arima & la plûpart des Princes & des Seigneurs Chrétiens se ruinoient en Corée au service de l'Empereur, Ucondono avoit eu besoin lui-même qu'on le secourût, & quoiqu'il fût rentré en grace, on ne lui avoit pas restitué ses biens. D'ailleurs presque tout ce qu'on tiroit des Fidéles du Japon, étoit employé aux Hôpitaux, & en diverses autres bonnes œuvres semblables; de sorte que les Missionnaires auroient souvent manqué du nécessaire pour vivre, si la Providence ne leur eût de tems en tems menagé quelques ressources, lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Ainsi nous avons vû que Louis Almeyda, avant que d'entrer dans la Compagnie, avoit employé la meilleure partie de son bien en fondations utiles, surtout pour les Pauvres & pour les Malades. Il en avoit séparé quatre mille Ducats, dont il avoit fait un fonds pour l'entretien des Missionnaires, & il l'avoit confié à des Marchands Portugais, pour le faire valoir à leur profit, ce qui fut exécuté de bonne foi par ces Marchands, sans que les Jésuites, qui n'avoient point traité avec eux, y eussent aucune part, que de recevoir à titre d'aumône ce qu'on vouloit bien leur donner.

Les choses demeurerent sur ce pied-là jusqu'à l'arrivée du Pere Alexandre Valegnani

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

à Macao en 1578. pour aller exercer au Japon l'Emploi de Visiteur. Dès-lors il s'en falloit bien que les revenus des Missionnaires fussent suffisans pour leur entretien; & quoique dans la suite les Papes Gregoire XIII. & Sixte V. y eussent ajoûté quelques Pensions, comme elles se payoient en argent, & que l'argent d'Europe étoit extrèmement bas au Japon, ces Religieux n'auroient pas laissé de se trouver fort a l'étroit, si la Compagnie du Commerce de Macao n'eût imaginé un moyen de remédier à cet inconvénient, qui croissoit avec le nombre des Ouvriers Evangéliques dans le Japon. Elle régla que de seize cents paquets de Soye, qu'elle envoyoit chaque année dans ces Isles, il y en auroit cinquante pour le compte des Jésuites, qui en donneroient le prix à Macao, & en retireroient le produit à Nangazaqui. Cet Arrèté fut autorisé d'un Rescrit de Dom François Mascarenhas, Vice-Roi des Indes, au nom du Roi Catholique, lequel augmenta dans la suite le nombre de ces Paquets jusqu'à quatre-vingt-dix, tant parce que ces Religieux, disent les Lettres Patentes, qui furent délivrées pour ce sujet, n'avoient point d'autre moyen de pouvoir vivre, que parce qu'en leur accordant ce nombre de Paquets, c'étoit moins de cinq pour chacune de leurs Maisons; au lieu que tous les Particuliers de Méaco, mariés, ou non, avoient droit d'en mettre jusqu'à trente dans ce Commerce.

En ce tems-là chaque Paquet s'achetoit ordinairement à la Chine quatre-vingt-dix Ducats, qui en produisoient communément, tous frais faits, environ six vingt, lorsque la Soye

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

ſe vendoit au Japon. Au reſte les Habitans de Macao étoient d'autant plus eloignés de ſe formaliſer de ce qui avoit été accordé aux Jéſuites, qu'outre qu'ils en reconnoiſſoient eux-mêmes la néceſſité, aucun d'eux n'ignoroit que ces Peres, bien loin d'aller au-delà de ce qui leur étoit permis, ſe bornoient preſque à la moitié ; qu'ils ne ſe méloient non plus de ce Commerce, que s'ils euſſent été en Allemagne, ou en Pologne ; que le Procureur de leur Miſſion, qui demeuroit à Macao, étoit le ſeul, qui eût ſoin de donner leur argent au Bureau du Commerce, & de le recevoir au retour de la Flotte ; & qu'ayant été obligés dans la ſuite d'établir un ſecond Procureur à Nangazaqui, pour y débiter leur part de la Soye, ce Procureur, qui n'étoit ni Miſſionnaire, ni même Prêtre, avoit pour cela une maiſon ſéparée des autres Jéſuites. Il ne faut donc pas être ſurpris, ſi on n'écouta point à Rome, non plus qu'à Madrid, ceux qui y publioient hardiment, que les Jéſuites faiſoient au Japon un Trafic de cent ſoixante mille Ducats par an, qui leur en produiſoient cinquante ou ſoixante mille de profit : car comment ne pouvoit-on pas ſe mocquer d'une pareille ſottiſe, puiſqu'on y ſçavoit que tout ce Commerce des Portugais, où les Jéſuites n'entroient que pour une trente-deuxiéme partie, ne montoit pas à beaucoup près ſi haut ?

On n'ignoroit pas d'ailleurs dans ces deux Cours toutes les meſures, qu'avoient priſes les Supérieurs de la Société, avant que d'accepter le bénéfice, que la Compagnie des Marchands de Macao leur avoit offert : car quoi-

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

qu'il n'y eût rien en cela, qui répugnât aux saints Canons, ainsi qu'il fut décidé dans la suite à l'occasion des Sucres, que les Communautés Régulieres du Brésil envoyoient tous les ans en Europe ; le Pere Everard Mercurien, Général des Jésuites, avoit ordonné au Pere Valegnani de faire examiner ce Point par tous les Théologiens des Indes, & de lui mander leur sentiment. Tous avoient répondu que la chose ne souffroit aucune difficulté, ni pour le fonds, ni pour la maniere, les Jésuites ne faisant autre chose, que donner leur argent, & en recevoir le produit. Cette réponse n'avoit pas encore calmé le Pere Aquaviva, qui avoit succédé au Pere Mercurien, lorsqu'elle arriva à Rome, & le nouveau Général avoit jugé à propos d'en parler au Pape Gregoire XIII. lequel lui dit qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été réglé, puisqu'il n'y avoit pas moyen de faire autrement.

Source de ces calomnies.

Ceux qui faisoient sur cela le plus de bruit, étoient quelques Castillans des Philippines, qui jaloux du Commerce des Portugais au Japon (source funeste, ainsi que je l'ai déja remarqué, de tant de scandales, qui ont ébranlé l'Eglise du Japon jusques dans ses fondemens) cherchoient toutes les voyes de les en chasser, pour s'y établir sur leurs ruines ; à quoi ils ne croyoient pas pouvoir réussir, qu'ils n'en eussent fait sortir les Jésuites, qui étoient de la même Nation, ou qui en dépendoient ; & comme l'on voyoit assez que ces Religieux ne pouvoient subsister au Japon, ni entretenir leurs Catéchistes sans les secours, qu'ils tiroient du Commerce, on n'omit rien pour les rendre odieux de ce côté-là, afin de

leur faire perdre cette ressource, & on eut l'adresse de faire publier tout ce qu'on mit à ce sujet sur leur compte, par quelques Missionnaires venus des Philippines, qu'on avoit trouvé le moyen de séduire par les faux rapports de gens apostés à ce dessein.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

Les autres points du Mémoire, qui a donné lieu à cette digression, & dont l'Auteur étoit un Religieux, qui en eut de grands scrupules à la mort, & qui le condamna au feu, étoient si absurdes, qu'ils se détruisoient d'eux-mêmes; ce qui ne l'empêcha point d'avoir d'abord un très-grand cours, comme c'est l'ordinaire de toutes les calomnies, même les plus grossieres & les plus mal digérées; mais Dieu suscita aux Missionnaires du Japon un Défenseur, qui travailla efficacement à désabuser le Public. Ce fut un Religieux de l'ordre de Saint Augustin, nommé le Pere Emmanuel DE LA MERE DE DIEU, lequel se trouva heureusement à Acapulco dans le tems, que ces calomnies commençoient à se répandre dans cette partie de l'Amérique. Il y fit une fort belle Réponse, laquelle fut signée par quantité de Japonnois, qui trafiquoient au Mexique, & par plusieurs Castillans & Portugais, qui avoient été au Japon.

Pour ce qui est de l'Europe, il n'y eut gueres, que les Protestans, dont le plus grand moyen, pour établir leur Secte, est de décrier ceux, qui s'opposent avec moins de ménagement à ses progrès, qui ajoûterent foi à ce qu'on y débita pour lors au désavantage des Jésuites; parce qu'en même tems qu'on voulut répandre à Madrid le Mémoire fabriqué contre eux à Manile, on y reçut un Procès

De J. C. 1596.
De Syn-Mu 2256.

Verbal signé au Japon par tous les Officiers du Galion le Saint Philippes, par les Religieux Franciscains & Augustins, qui y avoient été embarqués, & par plusieurs personnes dignes de foi, où les choses étoient exposées, & attestées par serment de la maniere, que je les ai rapportées. Que pouvoit penser après cela le Conseil Royal des Indes, de ce qu'on ajoûtoit que les Jésuites, Maîtres du Ximo, y avoient appellé Tayco-Sama, & l'en avoient mis en possession, au lieu, disoit l'Auteur du Mémoire, adressé au Roi Catholique, d'y appeller le Gouverneur des Philippines? que ces Religieux ne reconnoissoient en rien l'autorité de Sa Majesté Catholique; qu'eux-mêmes avoient en propre dans le Japon quatre Seigneuries égales aux meilleurs Duchés d'Espagne; qu'ils y étoient outre cela Souverains de quatre Royaumes, dont on ne marquoit pourtant pas les noms: qu'ils y établissoient les Magistrats, y exerçoient par eux-mêmes la Justice Criminelle, & y levoient des Tributs; qu'ils avoient des Villes, des Citadelles, & des Ports bien fortifiés, avec une Flotte armée, une très-belle Artillerie, & de bonnes Troupes, dont ils se servoient pour faire la Guerre aux Princes voisins: que dans Nangazaqui seul ils avoient jusqu'à trente mille Arquebusiers; qu'ils ôtoient & donnoient les Royaumes du Japon a qui il leur plaisoit; que c'étoit le Pape, qui leur en avoit accordé le pouvoir par un Bref, au préjudice du Roi d'Espagne, & que sans avoir égard aux Droits de ce Prince, leur Souverain, ils n'attendoient que la mort de l'Empereur, pour faire tomber l'Empire, dont ils étoient en état de disposer,

sur le Grand Amiral Tsucamidono, ou sur quelque autre de leurs Créatures ?

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que l'Auteur ne débitoit tant de belles choses du grand pouvoir des Jésuites, qu'après avoir dit un peu auparavant, que ces Peres n'osoient pas même se montrer au Japon, & qu'ils y étoient contraints de se déguiser & de se cacher, ne paroissant que la nuit, & à la dérobée dans quelques maisons de leurs Amis, qu'il n'étoit plus question de Christianisme dans ces Isles, tous, excepté six, ayant renoncé la Foi; calomnie ancienne, dont on avoit si évidemment reconnu la fausseté : que les Ambassadeurs, qu'on avoit vûs en Europe, n'étoient rien moins, que ce qu'on avoit dit, & que s'ils ne se fussent pas faits Jésuites à leur retour, ils eussent été réduits à demander l'aumône. Le Mémoire finissoit par exhorter le Roi Catholique à conquérir le Japon, la Chine, Siam & tout le Pays jusqu'à Malaca; à soumettre ces Conquêtes au Gouvernement Général des Philippines, & à en rendre tous les Evêques Suffragans de l'Archevêché de Manile. Un tel projet caractérisoit assez l'Auteur du Mémoire, & lui ôta toute créance dans l'esprit des personnes sensées.

Mémoire adressé contre eux au Pape Clement VIII.

Dans un autre Mémoire, qui fut présentée à Clement VIII. le dix-neuviéme de Mars 1598. on avançoit entr'autres choses, que ce n'étoit pas en haine de la Foi, que l'Empereur du Japon persécutoit les Chrétiens, mais par la crainte, qu'il avoit de l'excessive puissance des Jésuites; que ces Religieux étoient seuls proscrits, tandis que les Peres de Saint François étoient par-tout comblés d'honneurs, &

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

avoient une liberté entiere de prêcher l'Evangile ; ce qu'ils faisoient avec tant de succès, qu'ils avoient déja ramené dans le sein de l'Eglise un nombre infini d'Apostats ; que le Pere Valegnani avoit paru a la Cour dans un Equipage, qui ne convenoit point à un Religieux, ayant deux cents Hommes de livrée, & étant lui-même revêtu des Habits Pontificaux, & la Mitre en tête. Après quantité d'autres chefs, à peu près de la même espece, l'Auteur concluoit en suppliant très-humblement le Saint Pere de rappeller les Jésuites du Japon ; ce que Clement VIII. se garda bien de faire. Au contraire dans une Bulle, que ce Pontife expédia deux ans après, a la requête du Roi Catholique, pour permettre aux Religieux des autres Ordres d'aller au Japon au secours des Peres de la Compagnie, lesquels ne pouvoient plus fournir à tous ceux, qui demandoient des Missionnaires, il défendit d'y aller par les Philippines, ni par aucune autre voye, que celle de Macao, & sous le Pavillon de Portugal ; ordonna à ceux, qui y seroient allés par les Philippines, d'en sortir au plûtôt, & déclara que tout Supérieur Ecclésiastique pourroit les y contraindre par les Censures. Or il n'y avoit point en ce tems-là, & il n'y eut même jamais au Japon d'autres Supérieurs, à qui cela pût convenir, que des Jésuites, qui aimerent pourtant mieux souffrir le désordre, qu'entraîna la désobéissance à cette clause d'un Bref Apostolique, que de s'exposer aux scandales, qu'auroit infailliblement causé l'exercice d'un Pouvoir légitime, & autorisé par les deux Puissances, dont dépendoient tous ceux qui travailloient

travailloient au ſalut des ames dans le Japon. J'avouë qu'en écrivant ceci, j'ai plus d'une fois appréhendé que le grand nombre de ceux, qui liront cette Hiſtoire ne me ſoupçonnaſſent d'avoir exagéré ce qui s'étoit publié contre les Miſſionnaires du Japon, pour répandre ſur leurs Accuſateurs un odieux, à l'abri duquel leurs fautes mêmes, s'ils en avoient fait quelques-unes, pûſſent demeurer inconnuës. Mais n'avons-nous pas vû de nos jours ces mêmes calomnies renouvellées, & d'autres plus atroces encore, ſuſcitées contre eux & leurs Succeſſeurs, dans des Ecrits publiés ſous les noms les plus reſpectables, & ſervir de Mémoire à des Ouvrages, qui ont été reçus en France avec un applaudiſſement, dont l'impreſſion dure encore? Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ce prétendu Commerce des Jéſuites, qu'on leur avoit tant reproché, tous les autres Religieux furent bientôt dans l'obligation de le faire comme eux, & le firent, ſans que perſonne ſe ſoit jamais aviſé d'y trouver à redire.

Cependant ces Peres, qu'on traitoit alors ſi mal dans l'ancien & dans le nouveau Monde, n'ignoroient rien de ce qui ſe débitoit contr'eux : ils en avoient été avertis d'avance, & une Copie des Mémoriaux, dont je viens de parler, étoit tombée entre les mains de leur Vice-Provincial ; & du Pere Antoine Lopez, qui l'avoient communiquée à l'Evêque du Japon ; mais bien loin de récriminer, comme ils le pouvoient faire ſi aiſément, à peine même pûrent-ils ſe réſoudre à envoyer à Rome & à Madrid de quoi répondre à ce qu'on leur imputoit ſi fauſſement ; tant le témoignage

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

de leur conſcience les raſſuroit contre la calomnie. D'ailleurs un mal plus préſent les occupoit tout entiers, c'étoit l'impreſſion qu'avoit fait dans tout l'Empire le diſcours extravagant du Pilote du Saint Philippes.

Alors plus que jamais ils auroient bien ſouhaité qu'on ſe conduisît avec plus de précaution, & qu'on agît avec plus de concert, & avec la ſubordination ſi néceſſaire dans l'exercice du Miniſtere Evangelique ; mais ils éprouverent de nouveau, que la Loi intérieure d'amour & de charité, qui unit les cœurs en Jeſus-Chriſt, ne ſuffit pas toujours pour réunir les eſprits dans un même ſentiment. D'ailleurs le coup fatal étoit porté, & l'on ne fut pas longtems, ſans voir accomplir les triſtes, mais trop juſtes preſſentimens des anciens Miſſionnaires.

Trois Jéſuites & ſix Franciſquains ſont arrêtés, qui ils étoient.

J'ai déja dit que la nuit du neuviéme de Décembre, le Gouverneur d'Ozaca avoit eu ordre de donner des Gardes aux Religieux de Saint François ; il crut en devoir donner auſſi aux Jéſuites, & un ordre pareil fut envoyé & exécuté de même à Méaco ; mais quoique les Jéſuites de ces deux Villes n'euſſent pas été avertis, il ne s'en rencontra à Ozaca qu'un ſeul avec deux Proſélytes. Ce Jéſuite ſe nommoit Paul MIKI, les deux Proſélytes avoient nom Jean SOAN, & Diego ou Jacques KISAÏ, tous trois Japonnois. On me permettra ſans doute de faire connoître ici ces Religieux & les Franciſcains, que l'Egliſe regarde comme les premiers des Martyrs du Japon, & qu'elle a en cette qualité placés ſur les Autels.

Selon quelques-uns, Paul Miki étoit du Royaume d'Ava, le plus Oriental de tous ceux,

qui composent l'Isle de Xicoco; mais suivant la plus commune opinion, il étoit de la Province de Jamasciiro, dont Méaco est la Capitale. FANDAIDONO, son Pere, étoit un Seigneur de la Cour de NOBUNANGA, & avoit reçu le Baptême avec ses Enfants en 1568. Paul Miki, le Cadet de tous, n'avoit alors que cinq ans, mais comme dans un âge si tendre il faisoit paroitre une grande inclination à la vertu, son Pere le mit de bonne heure au Séminaire d'Anzuquiama. Il y a bien de l'apparence, qu'il n'en sortit, que pour entrer au Noviciat des Jésuites : ce qui est certain; c'est que quand il perdit son Pere, qui fut tué en 1586. pendant la Guerre de Bungo, il étoit déja Religieux, & dans la vingt-troisiéme année de son âge. Ses Etudes finies, on l'appliqua tout entier à la Prédication, pour laquelle il avoit un rare talent. On dit qu'il possédoit surtout dans un dégré éminent le don de gagner les cœurs, & qu'il n'y avoit point de pécheur, quelque endurci, qu'il fût, dont il ne vînt à bout. Il prêcha les premieres années dans le Royaume d'Arima & dans la Principauté d'Omura, & il le fit avec un concours si prodigieux, que depuis l'établissement de la Religion dans ces Quartiers-là, on ne se souvenoit point d'y avoir rien vû de semblable. Ce succès du jeune Prédicateur fit jetter les yeux sur lui, pour l'envoyer au secours du P. Gnecchi, qui cultivoit avec de grandes fatigues les Chrétientez de Méaco & d'Ozaca. Miki eut dans la Tense la même vogue, qu'il avoit euë dans le Ximo, on accouroit de tous côtés pour l'entendre, & il étoit rare que ses Prédications ne fussent pas suivies de quelque con-

De J. C. 1596.

De Syn-Mu 2256.

avec ces Religieux, & obſervoient exactement la même forme de vie. Il y avoit déja pluſieurs années, que Kiſai avoit été élevé à cette dignité : il ne ſe pouvoit rien ajouter à la ferveur, avec laquelle il en rempliſſoit tous les devoirs ; & ce qui relevoit infiniment le mérite d'une vie ſi ſaintement occupée, c'étoit l'eſprit intérieur, dont il étoit animé. Tout le tems, qu'il avoit de libre, il l'occupoit à la priere, & ſurtout à contempler la Paſſion du Sauveur des Hommes, qu'il ne manquoit pas un ſeul jour de lire toute entiere, & qu'il portoit toujours avec lui.

Trois jeunes Jéſuites, nommés LOUIS, PAUL & VINCENT, demeuroient auſſi à Méaco avec le Pere Gnecchi, mais ils avoient été envoyés, les uns d'un côté, & les autres d'un autre, pour le beſoin des Fidéles. Ils retournerent à la Capitale, dès qu'ils ſçurent ce qui s'y paſſoit ; mais les Fidéles les empêcherent par force de rentrer dans la Maiſon, où il y avoit des Gardes, & les conduiſirent dans le logis d'un Particulier, où ils trouverent le P. Gnecchi, qu'on avoit enlevé de ſa propre Maiſon, ſans que les Gardes s'en fuſſent apperçus ; ce qui étoit d'autant plus facile, que cette Maiſon n'étoit gardée, que pour la forme. Les Peres Jean Rodriguez, Pierre Morejon & François Perez ſe trouverent auſſi abſents, parce qu'ils étoient allés à Sacai conduire l'Evêque du Japon, qui le même jour neuviéme de Décembre s'y embarqua pour Nangazaqui.

Les Peres de Saint François ſe rencontrerent au nombre de ſix dans les Villes d'Ozaca & de Méaco, à ſçavoir trois Prêtres, un Clerc &

deux Laïcs. Les trois Prêtres étoient les Peres Pierre BAPTISTE, Martin d'AGUIRE ou de l'ASCENSION, & François BLANCO. Le Clerc se nommoit Philippes DE LAS CASAS, ou de JESUS. Les deux Laïcs avoient nom François DE PARILHA ou de Saint MICHEL, & GONZALEZ GARCIA, dont nous avons déja parlé.

Le Pere Pierre Baptiste étoit de CASTEL-SAN-STEPHANO dans le Diocèse d'Avila; il entra jeune en Religion, & après y avoir passé par plusieurs Charges, il fut envoyé aux Philippines: on le fit d'abord Custode à Manile, puis Commissaire. Il se démit quelque tems après de cet Emploi, pour vacquer à la contemplation dans la solitude; mais on l'engagea à le reprendre, pour l'aller exercer au Japon. Parmi plusieurs choses merveilleuses, que l'on rapporte de ce grand Religieux, on assure qu'un jour de la Pentecôte, il guerit une Fille Japonnoise, qui étoit toute couverte de lépre, & qu'en même tems il parut comme des Langues de feu sur la tête de tous ceux, qui étoient présents à ce Miracle, & dont la plûpart eurent depuis l'honneur de confesser Jesus-Christ, les uns par la perte de leurs biens, ou de leur Patrie, les autres par celle de leur vie.

Je n'ai rien trouvé de fort particulier sur les deux autres Prêtres; quelques-uns font le Pere de l'Ascension natif de VERGARA dans la Province de GUIPUSCOA, & les autres de Varanguëla en Biscaye. Il sçavoit assez bien la Langue du Japon, & prêchoit avec un grand zéle, & beaucoup de fruit. Le Pere Blanco étoit de MONTEREY en Galice. Ils étoient tous deux fort jeunes, quoique le premier

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

eût enseigné la Théologie, avant que de passer au Japon.

Philippes de Jesus étoit né à México, de Parents Espagnols ; sa conduite, pendant les premieres années de sa jeunesse, ne donna pas lieu d'espérer qu'un jour il seroit Saint. Il les passa dans un si grand libertinage, qu'il s'attira la haine de sa Famille. Les marques, qu'elle lui en donna, le firent rentrer en lui-même, il changea de vie, & prit l'habit de Saint François. Il ne le porta pas long-tems, il ne s'étoit pas assez consulté, avant que de faire cette démarche ; dès les premieres attaques du Tentateur, il rendit les armes, & rentra dans le siécle. Ses Parents, pour n'avoir point devant les yeux un objet, qui leur causoit tant de chagrins, l'envoyerent trafiquer à la Chine : mais Philippes ne se vit pas plutôt abandonné à lui-même dans un Pays, où il pouvoit avoir tant d'occasions de satisfaire son penchant pour le plaisir, que le danger, où étoit son salut, l'effraya. Il se rappella en même tems les grands exemples de vertu, dont il avoit été si souvent témoin dans le Cloître, & tout cela fit une si vive impression sur son cœur, qu'il résolut de reprendre le saint Habit, qu'il avoit si lâchement quitté. Sur ces entrefaites il fut obligé de se transporter à Manile, pour quelques affaires, qui regardoient apparemment son commerce, & il ne les eut pas plutôt terminées, qu'il entra au Monastére des Anges, occupé par les Peres Françiscains Réformés de Saint Pierre d'Alcantara.

Cette nouvelle ayant été portée au Mexique, les Parents de Philippes en conçurent une

deux Laïcs. Les trois Prêtres étoient les Peres Pierre BAPTISTE, Martin d'AGUIRE ou de L'ASCENSION, & François BLANCO. Le Clerc se nommoit Philippes DE LAS CASAS, ou de JESUS. Les deux Laïcs avoient nom François DE PARILHA ou de Saint MICHEL, & GONZALEZ GARCIA, dont nous avons déja parlé.

Le Pere Pierre Baptiste étoit de CASTEL-SAN-STEPHANO dans le Diocèse d'Avila; il entra jeune en Religion, & après y avoir passé par plusieurs Charges, il fut envoyé aux Philippines : on le fit d'abord Custode à Manile, puis Commissaire. Il se démit quelque tems après de cet Emploi, pour vacquer à la contemplation dans la solitude; mais on l'engagea à le reprendre, pour l'aller exercer au Japon. Parmi plusieurs choses merveilleuses, que l'on rapporte de ce grand Religieux, on assure qu'un jour de la Pentecôte, il guerit une Fille Japonnoise, qui étoit toute couverte de lépre, & qu'en même tems il parut comme des Langues de feu sur la tête de tous ceux, qui étoient présents à ce Miracle, & dont la plûpart eurent depuis l'honneur de confesser Jesus-Christ, les uns par la perte de leurs biens, ou de leur Patrie, les autres par celle de leur vie.

Je n'ai rien trouvé de fort particulier sur les deux autres Prêtres; quelques-uns font le Pere de l'Ascension natif de VERGARA dans la Province de GUIPUSCOA, & les autres de Varanguëla en Biscaye. Il sçavoit assez bien la Langue du Japon, & prêchoit avec un grand zéle, & beaucoup de fruit. Le Pere Blanco étoit de MONTEREY en Galice. Ils étoient tous deux fort jeunes, quoique le premier

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

eût enſeigné la Théologie, avant que de paſſer au Japon.

Philippes de Jeſus étoit né à México, de Parents Eſpagnols; ſa conduite, pendant les premieres années de ſa jeuneſſe, ne donna pas lieu d'eſpérer qu'un jour il ſeroit Saint. Il les paſſa dans un ſi grand libertinage, qu'il s'attira la haine de ſa Famille. Les marques, qu'elle lui en donna, le firent rentrer en lui-même, il changea de vie, & prit l'habit de Saint François. Il ne le porta pas long-tems, il ne s'étoit pas aſſez conſulté, avant que de faire cette démarche; dès les premieres attaques du Tentateur, il rendit les armes, & rentra dans le ſiécle. Ses Parents, pour n'avoir point devant les yeux un objet, qui leur cauſoit tant de chagrins, l'envoyerent trafiquer à la Chine: mais Philippes ne ſe vit pas plutôt abandonné à lui-même dans un Pays, où il pouvoit avoir tant d'occaſions de ſatisfaire ſon penchant pour le plaiſir, que le danger, où étoit ſon ſalut, l'effraya. Il ſe rappella en même tems les grands exemples de vertu, dont il avoit été ſi ſouvent témoin dans le Cloître, & tout cela fit une ſi vive impreſſion ſur ſon cœur, qu'il réſolut de reprendre le ſaint Habit, qu'il avoit ſi lâchement quitté. Sur ces entrefaites il fut obligé de ſe tranſporter à Manile, pour quelques affaires, qui regardoient apparemment ſon commerce, & il ne les eut pas plutôt terminées, qu'il entra au Monaſtére des Anges, occupé par les Peres Franciſcains Réformés de Saint Pierre d'Alcantara.

Cette nouvelle ayant été portée au Mexique, les Parents de Philippes en conçurent une

De J. C. 1596.
De Syn-Mu. 2256.

Joye extrême, & prierent instamment le Commissaire Général de cette Congrégation, qui se trouvoit alors dans la Nouvelle Espagne, de leur donner la consolation de voir leur Fils, puisqu'il étoit rentré dans la voye de la sainteté, l'unique chose, qu'ils avoient toujours souhaitée pour lui. Le Commissaire charmé de leur faire ce plaisir, manda à Philippes de profiter de la premiere voye, qui se présenteroit, pour se rendre à Mexico. Celui-ci reçut la Lettre dans le tems, que Dom Matthias de Landecho se préparoit à appareiller pour l'Amérique, il lui demanda le passage sur son Navire, & l'obtint. On dit que pendant le Voyage on apperçut un jour dans le Ciel du côté du Japon, une Croix blanche de la figure de celles, qui sont en usage dans ces Isles, pour le supplice des Criminels; qu'au bout d'un quart d'heure cette Croix devint rouge, & qu'après un autre quart d'heure un nuage obscur la déroba aux yeux de l'Equipage fort étonné de ce Phenomene. La même Relation ajoute que Philippes de Jesus ne douta point dès-lors que Dieu ne voulût par-là lui donner un présage du bonheur, qui l'attendoit au Japon. Après la saisie du Galion, il fut envoyé à Méaco, où il étoit, quand on mit des Gardes au Couvent de son Ordre.

Gonzalez Garcia étoit né à Bazain dans les Indes Orientales, de Parents Portugais; nous avons dit qu'il avoit longtems trafiqué au Japon; je ne sçai à quelle occasion il fit un Voyage aux Philippines, où ayant eu la connoissance des Religieux Franciscains Réformés, il conçût un si grand mépris des biens de la

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

Terre, qu'il renonça aux grandes richesses; qu'il avoit amassées, & embrassa la pauvreté Evangélique. Il soutint cette démarche avec tant de ferveur, que le Pere Baptiste le choisit pour l'accompagner au Japon, où Dieu lui préparoit quelque chose de plus précieux, que ce qu'il y avoit négocié d'abord. Tayco-Sama fut, dit-on, extrémement édifié en apprenant, que ce pauvre Religieux avoit été un riche Commerçant, il le prit en affection, & le voyoit volontiers.

François de Saint Michel, à qui d'autres donnent le nom de JEAN, étoit Castillan, de PADILHA au Diocèse de Palencia. Il entra d'abord chez les Cordeliers, parmi lesquels il vécut quelque tems dans une grande réputation de sainteté: ensuite le désir d'une plus grande perfection, le fit passer de la Province de la Conception dans celle de S. Joseph, où l'on gardoit l'Etroite Observance, & au bout de quelques années il fut envoyé aux Philippines, où Dieu récompensa son éminente vertu du don des Miracles. Il rencontra un jour une Femme Indienne, qui étoit prête d'expirer, & qui avoit déja perdu la parole, il ne fit autre chose, que former le signe de la Croix sur la bouche de la Malade, & dans le moment elle recouvra la parole; le premier usage, qu'elle en fit, fut de demander le Baptême, & il lui fut accordé. Un Indien avoit été mordu à la jambe d'un Serpent, dont la morsure passe pour être incurable; le Saint Religieux fit le signe de la Croix sur la Playe, & la jambe, qui étoit déja excessivement enflée, revint à son état naturel. Dieu avoit encore

favorisé son Serviteur d'une Oraison continuelle, & d'un zéle très-ardent pour le salut des Ames.

De J. C. 1596.
De Syn-Mu. 2256.

Voilà quels étoient les neuf Religieux, qui furent arrêtés en vertu des ordres de Tayco-Sama. Ce Prince avoit encore commandé qu'on dressât une liste de tous les Chrétiens, qui fréquentoient les Eglises de Méaco, & d'Ozaca, & le nombre en monta si haut, que Xibunojo, qui étoit spécialement chargé de cette Affaire, en fut effrayé : aussi la fit-il supprimer, disant que l'intention de Sa Majesté n'étoit pas de dépeupler son Empire, en faisant mourir tous les Chrétiens, mais seulement de punir les Religieux venus des Philippines, qui contrevenoient ouvertement à ses Edits. Il est vrai néanmoins, que s'étant rendu l'onze de Décembre à Fucimi, où l'Empereur étoit venu visiter le nouveau Palais, qu'il y faisoit bâtir, il en avoit reçû un commandement exprès de faire mourir tous les Religieux Etrangers, mais il s'étoit contenté de l'assurer, qu'il seroit obéi, bien résolu de ne rien omettre pour faire restraindre cette sentence, & en faire modérer la rigueur. Le bruit ne laissa point de se répandre partout, qu'on alloit faire main-basse sur tous les Chrétiens, qu'on trouveroit dans les Eglises, ou avec un Missionnaire, & cette nouvelle excita dans tous les cœurs des Fidéles une joye, & un désir du martyre, qui causerent de l'admiration aux Idoles.

Empressement de tous les Chrétiens pour le Martyre.

Ucondono, qui quelques mois auparavant avoit eu la douleur de voir expirer entre ses bras son Pere, l'illustre Darie Tacayama, & la consolation de l'entendre loüer le Seigneur

Ucondono veut aller à Méaco pour avoir l'honneur du Martyre.

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256

jusqu'au dernier soupir, & le remercier de l'avoir jugé digne de mourir Confesseur de Jesus-Christ ; Ucondono, dis-je, fut le premier, qui donna dans cette rencontre à toute l'Eglise du Japon l'exemple de ce courage, dont nous verrons tant de traits surprenants dans toute la suite de cette Histoire. Nous avons vû que ce Seigneur avoit été rappellé à la Cour pendant la Guerre de Corée ; ce rappel & l'accueil, que lui avoit fait l'Empereur, avoient fait croire qu'on le reverroit bientôt partager au moins avec Tsucamidono le premier commandement dans les Armées, & avoit excité la jouloufie de la plûpart des Courtisans, à qui son mérite faisoit ombre ; mais il y avoit dans l'esprit de Tayco-Sama un fonds de haine contre le plus fidéle, & le plus illustre de ses Sujets, qui l'emporta sur les services, qu'il en pouvoit tirer, & la nouvelle faveur d'Ucondono avoit abouti à le relever de l'état de Proscrit. Il ne quittoit point le Roi de Canga, dont il s'étoit fait un ami ; mais sur le bruit, dont je viens de parler, il vint à Méaco, & se rendit auprès du Pere Gnecchi, pour avoir la consolation de mourir avec ce Religieux, dont il respectoit fort la vertu.

On lui dit que l'Empereur déclare, qu'il n'en veut qu'aux Religieux venus des Philippines.

Il voulut néanmoins prendre auparavant congé du Roi de Canga, il l'alla trouver à Fucimi, où ce Prince étoit avec l'Empereur, & le pria de vouloir bien agréer quelques bijoux, qui lui restoient, & de les garder, comme des témoignages de son amitié, & de sa reconnoissance. Le Roi de Canga bien étonné d'un adieu si imprévû, lui demanda, d'où il sçavoit qu'on devoit faire mourir le Pere Gnecchi ? » Ce que je puis vous dire de cer-

De J. C. 1596.
De Syn-Mu. 2256.

» tain, ajouta-t-il, c'eſt que j'étois derniere-
» ment chez l'Empereur; Sa Majeſté décla-
» ra, qu'elle n'avoit aucun ſujet de plainte
» des Peres de la Compagnie, & qu'elle n'en
» vouloit qu'aux Religieux venus des Philip-
» pines; ainſi vous vous allarmés ſans ſujet,
» & je vous conſeille de demeurer tranquille
» chez vous, ſans faire un éclat, qui pour-
» roit avoir de fâcheuſes ſuites pour votre
» Religion. Tayco-Sama n'ignore point que
» vous êtes Chrétien, il ſçaura bien vous trou-
» ver, s'il a envie de vous faire mourir; mais
» n'achetés point cet honneur, dont vous pa-
» roiſſés ſi jaloux, par une indiſcrétion, qui
» pourroit coûter la vie à des Perſonnes, que
» vous eſtimés, & auſquelles on ne penſe
» point. « Cet avis étoit ſage, Ucondono le
ſuivit, ſans perdre néanmoins, ni le déſir,
ni l'eſpérance du Martyre.

Les deux Fils de Guenifoin firent auſſi pa-
roître pour un ſort pareil une ardeur, qui fut
longtems le ſujet des entretiens. Paul Sacan-
dono (*a*) l'aîné des deux, & déja reçû en ſur-
vivance des Charges de ſon Pere, qui étoit
en même tems Vice-Roi de la Tenſe, &
Grand-Maître de la Maiſon de l'Empereur,
ſe trouvoit à deux cents lieuës de la Capitale,
lorſqu'il apprit la détention des Miſſionnai-
res, qu'il croyoit tous dans les Fers. Il partit
ſur le champ, congédia ſes Domeſtiques, dont
pas un ne voulut le quitter, ſe déguiſa en
Jéſuite, dans l'eſpérance qu'il ſeroit plus aiſé-
ment arrêté ſous cet habit, & arriva en poſte
chez le Pere Gnecchi, auquel peu s'en fallut
que ce grand fracas ne valut la Couronne du

(*a*) Ou Sacaidono.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

Martyre. Sacandono commença à ſe préparer par une Confeſſion générale de toute ſa vie à la mort, qu'il étoit venu chercher de ſi loin, Conſtantin ſon Cadet, qui étoit dans ſa Famille, eut à combattre toute la tendreſſe de ſes Parents, & les menaces de ſon Pere ; mais animé d'en-haut, il fit comprendre à tous, qu'aucune crainte, ni aucune eſpérance humaine n'étoient capables de l'ébranler, & il eut le courage de voir avec des yeux ſecs couler des larmes, dont les plus inſenſibles étoient touchés. Un de leurs Couſins Germains, nommé Michel, dont j'ai déja parlé, ne fit pas moins paroître de fermeté, il vit, ſans en être émû, tomber en foibleſſe à ſes pieds, la Vice-Reine ſa Tante, allarmée du péril, où ſes Enfans & lui s'expoſoient ; il tâcha même, après qu'elle fut revenue à elle, de lui faire regarder la mort, qu'on ſouffre pour ſon Dieu, comme quelque choſe de plus grand, que tous les honneurs, à quoi on les deſtinoit. Il parla en vain, cette Dame & ſon Mari étoient de ces Ames droites, qui ſçavent eſtimer la vertu, mais que les grandeurs du ſiécle ébloüiſſent, & que l'attachement aux biens de la Fortune éloigne du Royaume des Cieux.

Plusieurs autres illuſtres exemples ſemblables.

Un Seigneur fort riche, & fort puiſſant, baptiſé depuis très-peu de tems, fit publier dans ſes Terres, qu'il puniroit ſévérement quiconque étant interrogé par ordre de l'Empereur, ſi ſon Maître étoit Chrétien, diſſimuleroit la vérité : un autre appréhendant qu'on n'ôsât point venir chez lui, pour ſe ſaiſir de ſa Perſonne, alla ſans ſuite avec ſon Epouſe, le Pere conduiſant un petit Garçon de dix ans, & la Mere portant entre ſes bras une petite

FIlle, qui ne pouvoit encore marcher, se présenter à un de ceux, qui commandoient à Méaco. Un Parent de Tayco-Sama, à qui ce Prince avoit donné trois Royaumes, alla s'enfermer avec quelques Jésuites, pour ne pas perdre l'occasion de mourir avec eux. On trouva un jour cette illustre Reine de Tango, dont nous avons rapporté ailleurs la conversion & les souffrances, qui travailloit elle-même avec ses Filles à se faire des habits magnifiques, pour paroître avec plus de pompe au jour de leur triomphe, ainsi qu'elles s'exprimoient. Partout on ne rencontroit, que Gens de tous les ordres, uniquement attentifs à ne pas laisser échapper le moment favorable de confesser Jesus-Christ devant les Officiers de l'Empereur. Les Femmes de qualité se réunissoient dans les Maisons, où elles croyoient pouvoir être plus aisément découvertes, & il y eut à Méaco une jeune Dame, qui pria ses Amies, que si elles la voyoient trembler, ou reculer, elles la traînassent par force au lieu du supplice. En un mot, les moyens de se procurer l'honneur du Martyre étoient la grande occupation des Fidéles de tout âge, de tout Sexe, & de toute condition; & souvent la seule vûë de la joye & de la tranquillité, qu'ils faisoient paroître en se disposant à la mort, inspiroit les mêmes sentiments & la même ardeur à ceux, en qui la grace n'avoit pas opéré d'abord aussi puissamment. Je n'en rapporterai qu'un exemple, qui pourra faire juger en quelle disposition se trouvoit alors toute cette Chrétienté.

Un Gentilhomme Bungois nommé André ONGASAYARA, après la désolation de sa Pa-

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

trie & la dégradation de ſon Roi, s'étoit retiré à Ozaca, où, comme il avoit perdu tout ſon bien, il étoit réduit pour vivre à apprendre à tirer de l'Arc, & à monter à cheval, qui ſont deux Arts fort honorables dans le Japon. Du reſte il menoit une vie tout-à-fait édifiante, & par ſa conduite il faiſoit honneur à ſa Religion. Du moment qu'il eût avis qu'on dreſſoit des liſtes des Chrétiens, il en témoigna une joye, dont il ne fut pas le maître, & dit aſſez publiquement, qu'on ne pouvoit pas lui diſputer l'honneur d'y être écrit des premiers. On fit ce qu'il ſouhaitoit, & il travailla enſuite à procurer à toute ſa Famille le bonheur, qu'il croyoit s'être aſſûré à lui-même. Il avoit encore ſon Pere, qui étoit âgé de quatre-vingt ans, & qui n'étoit baptiſé, que depuis ſix mois. Il craignit que ce Vieillard, qui dans un âge ſi avancé conſervoit toute la vigueur de ſa jeuneſſe, & qui avoit paſſé toute ſa vie pour un des plus braves Hommes du Japon, n'eût pas encore bien connu le prix, & la véritable grandeur de la douceur & de l'humilité Chrétienne, & ne voulût ſe défendre, ſi on ſe mettoit en devoir de l'arrêter. Il crut donc que le plus sûr étoit de l'engager à ſe retirer dans quelque maiſon à la Campagne, où l'on ne s'aviſeroit pas de l'aller chercher.

Il le va trouver, & lui demande, s'il eſt bien inſtruit, & bien perſuadé qu'il ne peut rien arriver de plus glorieux à un Chrétien, que de mourir pour ſon Dieu: » Oüi, mon » Fils, répondit-il, je le ſçai, & s'il eſt beau » de mourir pour ſon Prince, à plus forte » raiſon l'eſt-il de mourir pour ſon Dieu, &

» pour un Dieu, qui le premier a donné tout
» ſon ſang pour nous ? Mais, mon Pere,
» ajouta Ongaſavara, il y a ici une différen-
» ce, que vous ne ſçavés peut-être pas enco-
» re ; c'eſt que quand on meurt pour Dieu,
» il faut recevoir la mort, ſans ſe mettre en
» défenſe. « Sans ſe mettre en défenſe, re-
» prend le Vieillard tout en colere, & ſe laiſ-
» ſer maſſacrer comme un lâche ! Mon Fils,
» il faut aller débiter ces maximes à d'au-
» tres. Je prétens bien me défendre, & dé-
» fendre les Peres, qui nous ont inſtruits ;
auſſitôt il tire ſon Sabre, & le tenant nud à
la main : » Allons, dit-il, chez nos Maîtres,
» ſi les Soldats approchent, pour leur faire
» la moindre inſulte, j'en abattrai ſept ou
» huit à mes pieds, & ſi je péris en combat-
» tant pour une ſi belle cauſe, à la bonne
» heure, je ſerai Martyr. Mon Pere, repli-
» qua Ongaſavara, ce n'eſt point là l'eſprit
» du Chriſtianiſme : croyez-moi, il n'eſt pas
» néceſſaire de ſe préſenter à la mort ; il eſt
» même quelquefois de la prudence de s'y
» ſouſtraire, & le Sauveur des Hommes l'a
» recommandé à ſes Diſciples, quoiqu'il ſem-
» ble que ce ſoit a eux à nous donner l'exem-
» ple de mourir pour lui ; j'ai un Fils fort
» jeune, retirés-vous avec cet Enfant, l'uni-
» que eſpérance de notre race ; on n'ira point
» vous chercher à la Campagne, pour moi
« je reſterai avec les Peres, & je mourrai en
» leur compagnie. Comment, repartit le
« Vieillard outré de dépit, comment as-tu la
» hardieſſe de me faire une pareille propo-
« ſition ? Il feroit beau me voir craindre la
» mort à mon âge, après l'avoir ſi ſouvent

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

» affrontée dans les Combats. Non non je
» ne fuirai point, on me trouvera partout
» en bonne posture, je casserai la tête aux
» premiers, qui se mettront en devoir de
» faire violence aux Peres, ou à moi, & si
» je meurs les Armes à la main, en faisant
» mon devoir d'Homme d'honneur, & de
» Chrêtien, je le répete, je serai volontiers
» Martyr, mais comme il me convient de
» l'être.

Il entre ainsi plein d'émotion dans l'Appartement de sa Belle-Fille, & la trouve occupée à se faire des habits fort propres; il voit en même tems les Domestiques, & jusqu'aux Enfants, qui s'empressoient a préparer, l'un son Reliquaire, l'autre son Chapelet, d'autres leur Crucifix; il demande la cause de tout ce mouvement, & on lui répond que l'on se dispose au Combat: *Quelles Armes, & quelle espéce de Combat*, s'écrie-t-il! Il s'approche de la jeune Femme: *Que faites-vous-là, ma Fille*, lui demande-t-il: *j'ajuste ma robe*, répond-elle, *pour être plus décemment, lorsqu'on me mettra en Croix; car on assure qu'on y va mettre tous les Chrétiens.* Elle dit cela d'un air si doux, si tranquille, si content, qu'elle déconcerta son Beau-Pere. Il demeura quelque tems à la regarder en silence; puis, comme s'il fût revenu d'une profonde léthargie, il quitta ses Armes, tira son Chapelet, & le tenant entre les mains, *ç'en est fait*, dit-il, *je veux aussi me laisser crucifier avec vous.*

Martyre de deux filles Esclaves.

La constance des Chrétiens ne se borna point à d'inutiles protestations, ni à de vains préparatifs, & le Sexe le plus foible eut mê-

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

me la gloire d'entrer le premier en lice. Une Femme Chrétienne, dont je n'ai pû ſçavoir, ni le nom, ni le Pays, avoit un Mari Idolâtre, qu'elle ne ceſſoit d'exhorter à renoncer au culte de ſes Dieux; le Mari de ſon côté prévoyant l'orage, qui alloit fondre ſur les Chrétiens, avoit entrepris de faire abjurer le Chriſtianiſme à ſa Femme, qu'il aimoit avec paſſion. Après avoir employé pour la ſéduire les raiſons, les careſſes, & les menaces, il en vint aux mauvais traitements. Un jour qu'il la trouva plus ferme que jemais, ou qu'il étoit de plus mauvaiſe humeur qu'à l'ordinaire, il la mena dans le fond d'une Forêt avec une Eſclave auſſi Chrétienne, & dont la Foi étoit pareillement à toute épreuve. Là, tirant ſon Sabre, il le fit briller aux yeux de ces deux Femmes; comme il vit qu'elles n'en étoient point ébranlées, il fait ſemblant de vouloir fendre la tête à ſon Epouſe, & d'un revers il abbat à ſes pieds celle de l'Eſclave. Auſſitôt la généreuſe Chrétienne ſe jette à genoux, & ſe met en état de recevoir auſſi le coup de la mort; mais Dieu ſe contenta de ſa bonne volonté; l'amour conjugal fut le plus fort dans le cœur de l'Idolâtre, il releva ſa Femme, & prit le parti de diſſimuler ce qu'il ne pouvoit empêcher. Quelque tems après il recommença ſes pourſuites; alors ſa Femme ſe crut obligée de le quitter, & ſe réfugia ſecretement à Nangazaqui. Il en fut au déſeſpoir, & l'on ajoûte, qu'après bien d'inutiles recherches, pour découvrir le lieu de la retraite de ſon Epouſe, le chagrin qu'il eût de n'y avoir pas réuſſi, le porta à ſe fendre le ventre.

De J. C. 1596.

De Syn - Mu. 2256.

Une Fille de Qualité du Royaume de Bungo fut encore plus heureuſe ; elle avoit été faite Eſclave pendant la Guerre, qui avoit déſolé ſa Patrie, & elle étoit tombée entre les mains d'un Idolâtre furieux ; mais elle s'apperçut bientôt que ſon honneur couroit encore plus de riſque auprès de ſon Maître, que ſa Religion ; & pour attirer ſur elle les graces, dont elle avoit beſoin pour ſe ſoutenir contre ſes pourſuites, elle fit vœu de perpétuelle Virginité. Ce fut en effet par l'endroit, qu'elle avoit prévû, qu'elle fut attaquée d'abord ; mais comme elle s'étoit préparée au combat, elle triompha de tous les aſſauts, qui lui furent livrés. Son Maître laſſé de ſes réſiſtances, envoya des Libertins pour la déshonorer ; elle eut le courage & la force de les mettre en fuite. L'Infidéle crut pouvoir l'intimider en la menaçant de la faire paſſer, comme Chrétienne, par la rigueur des Loix ; elle témoigna qu'il ne pouvoit lui faiun plus grand plaiſir ; il s'imagina que les mauvais traitements la rendroient plus docile, & il la fit cruellement fouetter ; mais ce Supplice ne fit qu'animer ſon courage. Alors la paſſion de ce Barbare ſe tourna en rage, il mena ſon Eſclave dans la Place, où l'on avoit accoutumé de faire mourir les Criminels, l'y poignarda de ſa propre main, & jetta ſon corps dans un cloaque, où l'on laiſſoit pourrir ceux, qui avoient péri par la main du Bourreau.

Courage héroique d'un Enfant.

Enfin l'âge le plus tendre donna en cette occaſion des exemples d'un courage digne des premiers ſiécles de l'Egliſe. Un Enfant de dix ans avoit un Pere, lequel, après avoir lâche,

ment abjuré sa Foi, entreprit d'engager son Fils dans son Apostasie. Il y trouva une résistance, à quoi il ne s'étoit point attendu, mais il fut encore bien plus surpris, lorsque l'Enfant, fatigué de ses discours, lui parla en ces termes : » Un Pere, qui est Homme » d'honneur, ne doit avoir rien plus à cœur, » que de porter ses Enfants à la pratique de » la vertu; il est bien surprenant, mon cher » Pere, qu'après avoir, par une insigne lâ- » cheté, renoncé au culte du vrai Dieu, vous » preniés à tâche de rendre votre Fils com- » plice d'une si grande infidélité; vous de- » vriés bien plutôt songer à rentrer vous-mê- » me dans le sein de l'Eglise, qu'à vouloir » m'en faire sortir. Mais vous ferés par rap- » port à vous tout ce qu'il vous plaira; il n'y » a point de Loi, qui ordonne à un Enfant » d'être l'imitateur de la perfidie de son Pe- » re, & j'espere que Dieu me fera la grace » de lui être fidéle jusqu'au bout malgré tous » vos efforts. « Cette déclaration irrita extrêmement le Pere Apostat, & dans le premier mouvement de sa colere, il chassa son Fils de chez lui. L'Enfant sortit fort content, & se regardant comme un Orphelin, sans aucune ressource de la part de ceux, qui lui avoient donné le jour, il se jetta entre les bras de l'Eglise, qui lui servit de Mere; un Missionnaire s'étant chargé de lui. Quantité d'autres Enfants firent paroître la même fermeté, & une ardeur, pour être inscrits dans les Listes, qui jetta tout le Monde dans l'admiration.

Tout ce mouvement s'appaise.

Mais tout ce mouvement, qui avoit donné lieu à un Spectacle si glorieux à la Religion,

De J. C. 1596.

De Syn-Mu 2256.

s'appaisa tout à coup : la nouvelle se répandit de toutes parts qu'on ne feroit mourir, que les Religieux, qui étoient actuellement arrêtés à Ozaca & a Méaco, avec quelques Chrétiens, qu'on avoit trouvés chez eux, & voici de quelle maniere on s'y étoit pris pour borner la le grand fracas, qu'avoit fait l'Empereur. J'ai, dit qu'Ufioio, Fils de Faxegava, avoit été chargé de dresser la liste de tous ceux, qui contrevenoient ouvertement aux Edits de ce Prince. Cet Officier s'étant transporté à Méaco, pour y exercer sa Commission, trouva que Xibunojo, en vertu des premiers ordres, qu'il avoit reçus de Tayco-Sama, avoit mis des Gardes à la Maison des Religieux de Saint François. & qu'il n'y en avoit plus à celle des Jésuites ; il ne laissa point de faire sa liste, y comprit indifféremment ceux, qu'il sçavoit être attachés aux uns & aux autres, & mit Ucondono à la tête de tous. Il alla ensuite trouver Xibunojo, & lui demanda pour quoi l'on faisoit cette différence entre des Religieux, qui étoient tous également coupables ? Xibunojo, qui commandoit dans la Capitale, choqué de voir un jeune Homme sans caractere agir avec cette indépendance, & oser encore lui demander raison de sa conduite, le traita fort mal, lui dit qu'il étoit bien informé des intentions de l'Empereur, & qu'il pouvoit s'en rapporter à lui. Il ajoûta que le Prince n'avoit jamais prétendu faire mourir tous les Chrétiens, qu'il n'ignoroit pas qu'Ucondono l'étoit, & n'avoit donné aucun ordre, qui regardât ce Seigneur ; enfin qu'il devoit sçavoir qu'il étoit contre le respect dû à la Majesté du Souverain, de mettre

des Gardes à une Maiſon, où demeuroit ſon Interpréte.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

Xibunojo adoucit l'Empereur en faveur des Jéſuites.

Uſioio repliqua qu'outre l'Interpréte de l'Empereur, pluſieurs autres Religieux demeuroient dans cette Maiſon contre la volonté de l'Empereur; qu'ils prêchoient leur Doctrine au Peuple, quoiqu'avec moins d'éclat, & baptiſoient tous les jours un grand nombre de Japonnois. *Je ſçai*, repartit le Commandant, *ce qui eſt du devoir de ma Charge, & je ſçaurai en rendre bon compte* Uſiojo ſe retira: & Xibunojo faiſant réflexion que le reſſentiment de ce Gentilhomme pourroit le porter à le rendre ſuſpect de favoriſer les Chrétiens, envoya un Officier au Collége des Jéſuites, pour avoir droit de dire qu'il s'étoit aſſûré de ces Peres. L'Officier ne trouva dans cette Maiſon que deux Domeſtiques, il ſe contenta de prendre leurs noms, & ſe retira. Ce que Xibunojo avoit prévû arriva, il fut accuſé de connivence en ce qui regardoit les Chrétiens, & l'Empereur lui en fit de grands reproches. Il répondit qu'il n'ignoroit pas que les Religieux venus des Philippines avoient contrevenu ouvertement aux ordres de Sa Majeſté, qu'il les avoit avertis dès le commencement de ſe modérer dans l'exercice de leur Religion; mais qu'ils lui avoient fait réponſe que Faxegava leur avoit obtenu de l'Empereur la permiſſion de ſe comporter à cet égard, comme ils voudroient. Faxegava & Uſiojo ſon Fils étoient préſents, & n'oſerent rien repliquer. » Quant aux anciens » Miſſionnaires, ajoûta Xibunojo, je puis » proteſter à Votre Majeſté que, quelques » perquiſitions, que j'aye pû faire, je n'ai

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

» jamais rien découvert en eux, qui pût les » rendre criminels. « Il montra ensuite une Lettre de Terazaba, Gouverneur de Nangazaqui, où ce Seigneur loüoit extrêmement la sagesse des Peres de la Compagnie, qui étoient dans son Gouvernement.

Xibunojo ajoûta à cela beaucoup d'autres choses vraies ou fausses; & quelques jours après, comme le Prince visitoit les Ouvrages, qu'il faisoit faire à Fucimi, quelques Seigneurs Amis d'Ucondono, du Grand Amiral, & de l'ancien Roi de Buygen, remirent le discours sur les Religieux d'Europe; & l'un d'eux dit, de depuis cinquante ans, que les Jésuites étoient entrés au Japon, non-seulement ils y avoient été fort paisibles, mais qu'ils s'y étoient toujours employés de toutes leurs forces à maintenir l'ordre & la tranquillité dans les Familles & parmi le Peuple; que personne ne recommandoit plus fortement le respect & l'obéissance dûs aux Puissances légitimes; qu'on ne voyoit point de Gens plus charitables, plus patients, plus compatissants; qu'il suffisoit d'être pauvre, infirfirme, ou malheureux, pour devenir l'objet de leurs soins les plus empressés, & cela sans aucune distinction de Religion; enfin que Sa Majesté pouvoit leur rendre cette justice, qu'on ne lui avoit jamais fait la moindre plainte contre aucun d'eux. Tandis que ce Seigneur parloit de la sorte, le Vice-Roi Guenifoin survint, & encherit encore sur ce qui venoit d'être dit; puis il ajoûta que le Pere Gnecchi, à qui Sa Majesté avoit permis de demeurer à Méaco, avoit changé d'habit, & ne paroissoit jamais en

en public, quoiqu'il n'eût aucun ordre de se comporter en Banni.

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

Tayco-Sama ne repliqua rien pour lors, mais on remarqua qu'il avoit pris plaisir à tout ce qu'on venoit de lui dire, & l'on manda à Terazaba que ce Prince ne feroit mourir aucun Jésuite; que leur modération l'avoit charmé, & qu'il ne vouloit pas rompre avec les Portugais, en maltraitant leurs Religieux. Le douziéme de Décembre Xibunojo alla trouver l'Empereur, & lui dit: » Votre Majesté m'a » commandé de faire mourir les Peres, je » viens sçavoir de quels Peres elle veut par- » ler. J'entends ceux, qui sont venus des » Philippines, répondit le Prince: ne sçavés- » vous pas que ces Religieux ont déja rangé » sous l'obéissance de leur Roi ces mêmes » Philippines & la Nouvelle Espagne! ils pré- » tendoient en faire autant du Japon, mais » ils avoient compté sans moi; si je trouvois » leur Religion bonne, je permettrois bien » plutôt au Pere Rodriguez mon Interpréte, » & à ses Confreres de la prêcher dans mes » Etats, qu'à ces nouveaux venus, qui ne s'y » sont introduits sous ce prétexte, que pour » révolter mes propres Sujets contre moi. » Qu'en pensés-vous vous-même? Je pense, » repliqua Xibunojo, que Votre Majesté agit » en Prince équitable & judicieux. En effet, » quelques avis, que l'on ait pû donner aux » Religieux des Philippines, il n'a jamais été » possible de les obliger à se contenir dans le » devoir, comme ont toujours fait les autres. » Envoyés donc, repliqua l'Empereur, un » Bateau léger au Pere Rodriguez, qui doit » être dans l'affliction, pour lui dire de ma

De J. C. 1596.

De Syn Mu. 2256.

» part qu'il ne s'inquiéte point ; faites aussi » avertir l'Evêque que je fais grace à tous » ceux, qui sont avec lui ; & ne perdés point » de tems, pour donner le même avis au bon » Vieillard Gnecchi.

Le nombre des Prisonniers est reduit à quinze.

Xibunojo obéit avec bien de la joye à cet ordre, il fit partir sur le champ un Exprès pour Méaco, & lui recommanda de faire retirer l'Officier, qui gardoit le Collége des Jésuites, s'il y étoit encore ; d'informer le Pere Gnecchi des intentions de l'Empereur, & de s'embarquer aussitôt pour Nangazaqui, où étoient l'Evêque & le Pere Rodriguez, & de leur apprendre les intentions de Sa Majesté Il écrivit en même tems à celui, qui commandoit en son absence à Méaco, de faire une nouvelle Liste de tous ceux, qui fréquentoient l'Eglise des Peres Espagnols, & de la lui envoyer. Cet Officier donna la commission à un de ses Domestiques, d'aller maison en maison demander, si l'on étoit Chrétien, & chacun s'empressant de répondre qu'il l'étoit, la Liste se trouva extrêmement chargée. L'Officier en fut effrayé ; mais comme il sçavoit les intentions de Xibunojo, il en fit une autre, où il ne marqua que quinze Personnes.

On aigrit de nouveau l'Empereur. La sentence qu'il rend contre les Prisonniers.

Les choses en demeurerent-là jusqu'au trente de Décembre, & l'on commençoit même à espérer que l'Empereur, dont les accès de colere étoient aussi peu durables, qu'ils étoient violents, se contenteroit d'exiler les Peres de Saint François, & ne feroit point répandre de sang, lorsque Jacuin Toçun, qui connoissoit parfaitement le génie de son Maitre, & qui ne pouvoit souffrir qu'un feu, qui lui avoit tant coûté à allumer, & qu'il n'avoit jamais dis-

continué depuis d'attiser sous main, s'éteignit, sans qu'il en coûtât la vie à quelqu'un, parla à l'Empereur ; & l'on regarda comme un miracle, qu'il ne lui eût pas fait prendre de plus violentes résolutions. Mais soit qu'il se fût un peu radouci lui-même à l'égard des Jésuites, à qui il avoit même fait quelques politesses dans le tems, que l'Evêque avoit eu Audience de Tayco-Sama, soit qu'il ne voulût point se broüiller avec ceux, qui protégeoient ces Peres, il paroît certain, qu'il ne parla point en cette occasion contre eux. En effet, l'Empereur ayant fait appeller le même jour Xibunojo, il lui dit: » Je vais partir pour Ozaca, d'où je vous envoyerai les Prisonniers, » qu'on y a arrêtés, joignés-les à ceux, qui » sont à Méaco. Je veux qu'ils soient tous promenés sur des Charettes par les ruës de » Méaco, qu'on leur coupe le nez & les oreilles, qu'on les envoye ensuite à Ozaca, où » on les promenera aussi par les ruës ; que » la même chose se fasse à Sacai, & qu'on » porte devant la Charette la Sentence de » mort, que j'ai prononcée contre eux. Elle étoit conçûë en ces termes.

De J. C. 1596.

De Syn-Mu 2256.

TAYCO-SAMA.

J'ai ordonné qu'on traîtât ainsi ces Etrangers, parce qu'ils sont venus des Philippines au Japon, se disant Ambassadeurs, quoiqu'ils ne le fussent pas ; qu'ils y ont resté long-tems sans ma permission, & que contre ma défense, ils y ont bâti des Eglises, prêché leur Religion, & commis de grands désordres. Je veux qu'après avoir ainsi été exposés à la risée du Peuple, ils soient crucifiés à Nangazaqui.

De J. C. 1596.
De Syn-Mu. 2256.

Un Chrétien prend la place d'un des prisonniers, qui étoit absent.

Xibunojo ayant reçu cet ordre, se rendit à Méaco, où il donna commission à son Lieutenant de faire conduire chez lui tous les Prisonniers, qui étoient sur la Liste, qu'il lui envoyoit. Ils étoient dix-sept, cinq Religieux de Saint François, & douze Laïcs, la plûpart Domestiques ou Catéchistes de ces Peres; & comme on appelloit ceux-ci par leurs noms, il s'en trouva un de moins; car ils n'étoient pas tous dans la Maison des Peres de Saint François, & on leur avoit laissé sur leur parole la liberté de vacquer à leurs Affaires. Celui qui étoit absent, se nommoit MATHIAS; on eut beau l'appeller, il étoit allé faire quelques emplettes pour le Convent, dont il étoit le Pourvoyeur, & personne ne put dire où il étoit. Alors un bon Artisan du voisinage, qui portoit le même nom, entendant le Domestique du Lieutenant, qui crioit de toutes ses forces, *Où est donc Mathias?* s'approcha de cet Homme, & lui dit: » Je me nomme *Mathias*, je ne suis point apparemment celui, » que vous demandez, mais je suis Chrétien, » aussi-bien que lui, & fort disposé à mourir » pour le Dieu que j'adore. Cela suffit, dit le » Lieutenant, peu m'importe, pourvû que » ma Liste soit remplie. « Le généreux Chrétien ravi de joye, se joignit à la Troupe des Confesseurs de Jesus-Christ, se félicitant de ce que par un trait particulier de la Providence, qui paroissoit un effet du hazard, il se voyoit en possession d'un sort, après lequel tant de milliers de Chrétiens avoient vainement soupiré, & qu'à l'exemple de son Saint Patron, *il avoit été ajouté aux onze.*

Le trente-uniéme de Décembre l'Empereur

De J. C. 1596.

De Syn-Mu. 2256.

arriva à Ozaca, & sur le champ ordonna au Gouverneur de cette Ville d'envoyer a Méaco ceux, qui étoient sur sa Liste : ils étoient sept, les trois Jésuites, un Religieux de Saint François & trois Séculiers. Le Gouverneur d'Ozaca auroit pû, suivant l'ordre, qu'il avoit reçu de faire retirer la Garde, qui étoit à la Maison des Jésuites, renvoyer libres Paul Miki & ses deux Compagnons, mais il n'osa le prendre sur lui ; & Xibunojo, à qui le Pere Gnecchi en porta ses plaintes, lui répondit, que ces trois Prisonniers, s'étant trouvés sur la Feüille, qui avoit été lûë à l'Empereur, il n'étoit pas possible de les élargir, sans en parler à Sa Majesté ; que cette démarche seroit dangereuse, puisque par-là on feroit connoître à ce Prince, qu'il étoit resté des Jésuites à Ozaca, malgré ses défenses ; qu'il le trouveroit assurément très mauvais ; qu'ainsi son sentiment étoit, qu'il falloit sacrifier quelques Particuliers, pour sauver le Corps.

Constance de trois Enfants.

Parmi les Chrétiens condamnés à mourir, il y avoit trois Enfants, dont la ferveur & la constance étonnerent les Infidéles, & attirerent sur toute la Troupe la compassion de la multitude. L'un se nommoit LOUIS, & n'avoit que douze ans ; les deux autres avoient nom ANTOINE & THOMAS, & n'en avoient pas plus de quinze : ils servoient à l'Autel chez les Peres de S. François, & avoient été mis des premiers sur la Liste. Il n'avoit tenu qu'à eux de n'y être pas, on avoit même refusé d'abord d'y mettre le petit Louis ; mais il fit tant par ses pleurs & par ses prieres, qu'on lui donna cette satisfaction. Il refusa dans la suite un moyen, qu'on lui suggéra

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

On coupe aux Confesseurs le bout de l'oreille gauche; on les promene dans les rues de Meaco, d'Ozaca, & de Sacai.

de s'évader, & ils soutinrent tous trois jusqu'au bout de la carriere ce grand courage, qui les y avoit fait entrer.

Enfin le troisiéme jour de Janvier 1597. les vingt-quatre Prisonniers furent menés à pied dans une Place de la haute Ville de Méaco, où on leur coupa à chacun un bout de l'oreille gauche, Xibunojo n'ayant pû se résoudre à les faire défigurer, comme il étoit porté par l'Arrêt de leur condamnation. On les fit ensuite monter trois à trois dans des Charettes, & on les promena de ruë en ruë. C'est la coutume au Japon d'en user ainsi à l'égard de ceux, qui sont coupables des plus grands crimes, & le plus souvent la Populace accable d'opprobres ces Malheureux, à qui la confusion cause un tourment beaucoup plus sensible, que le supplice même, qui doit terminer leur déplorable destinée. Mais il arriva tout le contraire en cette occasion; on voyoit un Peuple infini dans un morne silence, qui n'étoit interrompu, que par des soupirs & des sanglots, qu'arrachoit aux Payens mêmes la vûë de tant de Personnes innocentes, si indignement traitées. Les trois Enfants surtout, dont la joye, la tranquillité & le sang, qui couloit sur leurs jouës, avoit véritablement quelque chose d'attendrissant, excitoient la compassion des plus insensibles, & de tems en tems on entendoit crier: *Oh l'injustice! oh la cruauté! Quel crime ont commis ces Enfants & tant de Gens de bien, pour être punis comme des Malfaiteurs?*

Quelques Chrétiens venoient après les Gardes, & leur demandoient en grace de les faire aussi monter sur les Charettes, mais ceux-ci

n'oserent passer leurs ordres. Les Martyrs de leur côté s'occupoient de la Priere, tandis que le Pere Baptiste, digne Chef de cette glorieuse Troupe, les exhortoit à la persévérance, & prêchoit avec beaucoup de zéle au Peuple. Après qu'on eut fait faire bien des tours aux Confesseurs de Jesus-Christ, & parcourir presque toute la Ville, on les remena en prison. Le lendemain on les fit partir pour Ozaca, & pour Sacai, où ils furent promnés de la même maniere. Sur ces entrefaites le bruit se répandit que tous les Missionnaires venoient d'être condamnés à mort par l'Empereur, & cette nouvelle, qui réveilla parmi les Chrétiens l'espérance du Martyre, remua tellement toute la Ville de Méaco, que Xibunojo craignant une Révolte, crut être obligé d'envoyer dans cette Capitale un Officier, pour détromper le Peuple.

Terazaba, fort à propos pour lui, étoit occupé à la Guerre de Corée; l'Empereur avoit nommé, pour commander en son absence, un de ses Freres appellé FAZABURODONO, (a) lequel étoit Idolâtre, & ce fut lui, qui reçut la commission de faire mourir les Prisonniers. On lui mit aussi en main une copie de la Sentence, où l'Empereur avoit fait ajoûter une nouvelle défense, sous peine de la vie, d'embrasser la Religion Chrétienne, & des ordres exprès, en vertu desquels Fazaburodono commença par signifier aux Jésuites, qu'il ne souffriroit plus qu'aucun Japonnois entrât dans leur Eglise, ni qu'eux-mêmes parcourussent le Pays, comme ils avoient toujours fait jus-

(a) Ou FASAMBURO.

De J. C. 1597.

Dai Syn-Mu. 2257.

ques-là, prêchant, baptisant, & faisant toutes leurs autres Fonctions. Il fit ensuite embarquer dans un Navire Portugais, qui étoit en Rade, quatre Religieux Franciscains, lesquels étoient revenus à Nangazaqui, pour y tenter de nouveau un Etablissement: enfin il disposa toutes choses, pour exécuter sa principale Commission.

Le neuviéme de Janvier les vingt-quatre Prisonniers partirent de Sacai. Le Voyage eût été bien plus court & plus aisé par Mer; mais Tayco-Sama, soit pour intimider les Peuples, soit pour augmenter les souffrances des Confesseurs de Jesus-Christ, voulut qu'ils le fissent par terre; & l'on peut juger ce qu'ils eurent à souffrir de froid & d'autres incommoditez dans le cours d'une si longue route au cœur de l'Hyver. Il est vrai que la charité industrieuse des Fidéles, qui se rencontrerent sur leur passage, ne laissa pas de leur procurer quelque soulagement; les Soldats mêmes, qui les escortoient, touchés de compassion, ou peut-être dans la crainte, que si quelques-uns venoient à mourir dans le chemin, on ne les en rendît responsables, avoient assez de soin qu'on leur fournît partout le nécessaire; mais cela n'empêcha point qu'ils ne manquassent de beaucoup de choses.

La charité de deux Chrétiens leur procure l'honneur du Martyre.

Le Pere Gnecchi l'avoit prévû, & avoit engagé un bon Chrétien, nommé Pierre COSAQUI, à les suivre avec plusieurs rafraîchissements, dont il l'avoit chargé. Un autre Fidéle, nommé François DAUTO, fort affectionné aux Peres Franciscains, s'étoit joint à Cosaqui dans le même dessein: d'abord les Gardes les laisserent faire, mais au bout de quel-

ques jours ils entrerent en mauvaiſe humeur contre eux, & les maltraiterent pluſieurs fois. Comme ceux-ci ne ſe rebutoient point, le Commandant de l'Eſcorte leur demanda, s'ils étoient auſſi Chrétiens; ils répondirent qu'ils qu'ils déteſtoient les Dieux du Japon: ce qui irrita tellement cet Officier, que de ſon autorité propre, & ſans aucune formalité de Juſtice, il les joignit aux autres Priſonniers. Ces fervents Chrétiens en eurent une joye, qui ne ſe peut exprimer, & bénirent le Ciel de la grace, qu'il leur faiſoit de partager la Couronne de ceux, dont ils ne pouvoient plus adoucir les ſouffrances. L'Empereur, à qui on rapporta cet événement, ne put s'empêcher de dire: *Il faut avoüer que les Chrétiens ont véritablement du courage, & que rien ne leur coûte, pour ſe ſoulager les uns les autres.*

De J. C. 1597. De Syn-Mu. 2257.

Les Martyrs font pluſieurs converſions.

Les Martyrs de leur côté prêchoient Jeſus-Chriſt avec beaucoup de zéle dans tous les lieux de leur paſſage, ſurtout le Pere de l'Aſcenſion, qui avoit aſſez bien appris la Langue Japonnoiſe, & Paul Miki, à qui elle étoit naturelle. Il ſembloit d'ailleurs que le Saint-Eſprit ſe fût emparé du cœur de celui-ci, au moment qu'il fut arrêté Priſonnier. Ses Gardes diſoient qu'il n'étoit preſque pas poſſible de ne ſe pas rendre, après l'avoir entendu parler de ſa Religion, & un Officier Idolâtre en fit un jour une heureuſe expérience. Les Martyrs paſſant par le Naugato, furent conſignés en arrivant un ſoir fort tard à cet Officier, Homme dur juſqu'à la brutalité, qui les traita avec une inhumanité extrême, & les enferma tous enſemble, comme on auroit fait un troupeau de Bêtes, dans une eſ-

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

péce d'Etable obscure, d'une malpropreté & d'une puanteur insupportable. Miki plus touché de ce qu'il voyoit souffrir à ses Compagnons, & surtout aux trois Enfants, dont nous avons parlé, que de ce qui le regardoit, chercha l'occasion de voir cet Officier, & la trouva; il lui parla du vrai Dieu, & lui dit des choses si touchantes, que non-seulement il lui inspira de l'humanité, mais qu'il le convertit même, & en fit un fervent Chrétien. La même chose lui arriva en plusieurs autres endroits, & les Bonzes se plaignirent hautement de ce que l'Empereur prenoit, pour abolir le Christianisme, des moyens, qui étoient bien plus capables de l'étendre dans les lieux, où il n'étoit point établi.

Le premier jour de Février la Troupe des Confesseurs partit de Facata, & se rendit à CORAZU, qui n'est qu'à trois lieuës de Nangoya, où elle rencontra Fazaburodono, qui l'attendoit. Ce Gentilhomme avoit autrefois connu très-particuliérement Paul Miki, & fut également surpris & mortifié de le voir parmi ceux, qu'il étoit chargé de faire mourir; mais il ne put que plaindre son sort, & lui donner des larmes inutiles. Le Saint Religieux les désapprouva, & fit des reproches à son Ami, de ce qu'il sembloit être fâché de son bonheur; il ajoûta bien des choses, pour tâcher de lui faire comprendre qu'il avoit sujet de lui parler ainsi, mais Fazaburodono n'étoit pas capable de les goûter. Miki lui demanda ensuite une grace, qu'il crut pouvoir espérer de son ancienne amitié, c'étoit de pouvoir se confesser, entendre la Messe, & communier; il ajoûta qu'il souhaitoit

fort aussi de mourir le Vendredi, parce qu'étant au même âge, où le Sauveur des Hommes avoit donné sa vie, pour racheter le Monde au prix de son Sang, & le supplice, auquel il étoit condamné, étant le même, qu'avoit enduré ce Dieu-Homme, il ne lui manquoit plus pour avoir une ressemblance parfaite avec lui, que la conformité du jour. D'abord Fazaburodono promit tout sans difficulté; mais après avoir lû les derniers ordres de l'Empereur, il ne put tenir qu'une partie de ses promesses.

Constance de deux Enfans.

Le Commandant ayant aussi jetté les yeux sur le petit Louis, il en eut compassion, se le fit amener, & lui dit que sa vie étoit entre ses mains, s'il vouloit s'attacher à son service, & renoncer à sa Religion; mais Louis rejetta son offre avec horreur. Il crut pouvoir venir plus aisément à bout du jeune Antoine, parce qu'il le vit environné de ses parents, lesquels, quoique bons Chrétiens, ne laissoient pas de mettre par leurs larmes sa constance à une très-dangereuse épreuve: il s'approcha donc de lui, & après lui avoir représenté la misere de sa Famille, qui étoit en effet très-pauvre, il lui déclara qu'il ne tenoit qu'à lui de se mettre en état de la soulager, & qu'il ne lui en coûteroit, que de changer de Religion. Le courageux Enfant l'écouta jusqu'au bout, puis lui demanda en riant, s'il pouvoit faire part aux Peres de S. François des avantages, qu'il lui offroit? Le Commandant lui ayant répondu que non; » hé bien, Seigneur, reprit Antoine, » réservés donc » votre crédit pour d'autres: les biens de ce » Monde ne me touchent point, & bien loin

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

» d'être effrayé du ſupplice, qui m'eſt préparé,
» je regarde comme le plus grand bonheur,
» qui ait pu m'arriver, d'être condamné à
» mourir en Croix pour un Dieu, qui y eſt
» mort pour moi. « Il ſe retira en finiſſant ces mots, puis prenant ſa Mere en particulier, il lui fit un petit Préſent, qu'il la pria de garder pour l'amour de lui; il lui dit enſuite que la douleur, qu'elle témoignoit, n'étoit, ni raiſonnable, ni édifiante. » Que peu-
» vent penſer les Infidéles, ajoûta-t-il, en
» voyant que vous, qui êtes Chrétienne, pleu-
» rez ma mort, comme ſi vous ne connoiſſiez
» point le prix du ſacrifice, que je fais à Dieu
» de la vie, qu'il m'avoit donnée pour le ſer-
» vir, & rendre témoignage à ſon Evangile ?
Après que ce Saint Enfant eut expiré, on trouva dans ſes habits une Lettre adreſſée à ſes Parents, où il les exhortoit à demeurer fidéles à Dieu en des termes ſi touchants, qu'on ne pouvoit douter que le Saint-Eſprit ne la lui eût dictée.

Le Commandant n'ayant donc pû rien gagner ſur ces deux Enfants, il déſeſpéra de venir à bout des autres, & ne ſongea plus qu'à régler toutes choſes pour le reſte de leur Voyage; après quoi il écrivit à Nangazaqui, qu'on y dreſſât cinquante Croix dans la Place publique. Comme ce nombre excédoit preſque de moitié celui des Priſonniers, cet ordre donna beaucoup à penſer; l'Evêque, les Jéſuites, les Religieux de Saint François, les Eſpagnols du Galion le Saint Philippes, qui n'étoient point encore partis, & quantité de Perſonnes de tout ordre, & de tout âge ſe flatterent de l'eſpérance d'être aſſociés aux Confeſſeurs de Jeſus-

Christ. Bientôt même, comme il arrive dans ces rencontres, on publia comme une chose certaine, que tous les Fidéles alloient passer par la rigueur des Loix, & il n'y en eut pas un dans la Ville, & aux environs, qui ne prît ses mesures, pour n'être pas oublié.

De J. C. 1597.

De Syn Mu. 2257.

Ferveur d'un Enfant de cinq ans.

Un Enfant de cinq ans se fit remarquer entre tous les autres d'une maniere, qui augmenta encore la ferveur des Chrétiens & l'étonnement des Infidéles. Ayant rencontré dans la ruë un Missionnaire, il lui demanda, s'il étoit vrai, que l'Empereur envoyât des Soldats, pour mettre à mort tous ceux, qui ne voudroient pas abjurer la Foi; *on le dit ainsi*, répondit le Pere, *mais que direz-vous, mon Fils*, ajoûta-t-il, *quand on vous demandera, si vous êtes Chrétien; je dirai hardiment, que je le suis, & que je le serai jusqu'au dernier soupir*, repartit l'Enfant; *& si l'on veut vous couper la tête*, reprit le Pere, *que ferez-vous? je m'y disposerai de mon mieux*, repliqua-t-il: *comment cela*, dit le Religieux? Alors ce petit Innocent faisant paroître une contenance assurée, *je m'écrierai*, continua-t-il, *Jesus miséricorde, & j'attendrai sans rien craindre le coup de la mort.* Tandis qu'il parloit de la sorte, son visage s'enflamma, son cœur soupira, & ses yeux doucement élevés vers le Ciel jetterent quelques larmes, mais de ces larmes, que la plénitude de l'onction céleste fait verser avec tant de douceur; ce qui donna à connoître, que sa bouche n'exprimoit que bien foiblement les sentimens de son Ame. Ces traits dans des Enfants sont admirables sans doute, & marquent sensiblement le pouvoir de la grace sur les cœurs, qu'elle posséde; mais

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

il n'ont rien contre la vraiſemblance par rapport à ceux, qui ont pratiqué cette Nation. La raiſon y eſt de très-bonne heure dans ſa maturité, ſans qu'on puiſſe dire pour cela, que ce ſoit un fruit précoce ; & juſques dans un âge, où la langue n'eſt pas encore bien dénoüée ; on ſent le caractere dominant de ce Peuple, c'eſt-à-dire, un courage, une intrépidité, & une élévation, qui préviennent encore de beaucoup le développement de la raiſon. Je reviens à mon ſujet.

Le jour, que les Priſonniers étoient arrivés à Facata, le Pere Baptiſte, & Paul Miki avoient trouvé le ſecret d'envoyer deux Lettres, qu'ils avoient écrites, l'une au Pere Gomez, Vice-Provincial des Jéſuites ; & l'autre au Pere Antoine Lopez, Recteur du Collége de Nangazaqui, par leſquelles ils le conjuroient de leur ménager les mêmes graces, que Miki avoit depuis demandées à Fazaburodono. Ces Lettres furent communiquées à l'Evêque, lequel fit ſur le champ partir les Peres Paſio & Rodriguez, pour aller au-devant des Confeſſeurs, & leur procurer tous les ſecours ſpirituels & temporels, qui pourroient dépendre d'eux. Les deux Peres ſe rendirent en diligence à CONOQUI, petite Bourgade de la Principauté d'Omura, éloignée de huit ou neuf lieuës de Nangazaqui, & y attendirent les Priſonniers, qui devoient y paſſer ; & qui y arriverent en effet peu de tems après eux. C'étoit le quatriéme de Février. Le Pere Paſio avoit compté d'y dire la Meſſe, & de les communier, mais le Commandant, qui avoit pris une autre route, pour ſe rendre à Nangazaqui, avoit expreſſément défendu aux Gardes de s'arrêter

dans aucun endroit, de ſorte qu'on eut à peine le tems de s'embraſſer de part & d'autre.

Les deux Miſſionnaires firent aux Religieux de Saint François beaucoup de civilitez de la part du Prélat & des Supérieurs de la Compagnie : le Pere Baptiſte de ſon côté, après s'être entretenu quelques moments avec le Pere Rodriguez, lui dit d'un air fort touché ces paroles, qui firent bien voir, que le charme étoit enfin levé, & que ce Saint Religieux étoit alors très-convaincu, qu'on l'avoit trompé, qu'il s'étoit trop laiſſé prévenir contre les Jéſuites, & qu'il enviſageoit les objets bien autrement, qu'il n'avoit fait juſques-là : » Mon » cher Pere, il pourra bien arriver, qu'on » nous exécute ſi promptement, que nous » n'ayons pas le loiſir de faire tout ce que » nous ſouhaiterions. En ce cas-là je vous » ſupplie de préſenter mes très-humbles reſ» pects au digne Prélat, qui gouverne cette « Egliſe, & d'aſsurer le Révérend Pere Vice» Provincial, & tous les Peres de la Compa» gnie, que je ſuis infiniment mortifié de » tous les chagrins, que nous leur avons cau» ſés, & que je le prie inſtamment de vou» loir bien nous les pardonner. Le Pere Rodriguez répondit, que ni lui, ni aucun autre Jéſuite n'avoit douté un ſeul moment de la droiture de leurs intentions, que Dieu avoit permis tout ce qui étoit arrivé pour des raiſons, que lui ſeul pouvoit ſçavoir, & qu'il en tireroit aſsûrément ſa gloire. Il ajoûta, que ſi de la part de la Compagnie on leur avoit donné quelque ſujet de peine, il pouvoit proteſter, que ç'avoit été ſans deſſein, & qu'il le

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

Les Religieux de St François ſont complimentés de la part de l'Evêque & des Supérieurs de la Compagnie.

Réponſe du P. Commiſſaire.

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

Le lieu du supplice est changé, & pourquoi.

conjuroit de l'oublier. Après ces honnêtetez & ces excuses réciproques, les deux Religieux s'embrasserent avec beaucoup de larmes.

Le Pere Pasio pendant cet entretien étoit retourné en diligence à Nangazaqui, pour sommer Fazaburodono de la parole, qu'il avoit donnée à Miki au sujet de la Messe; cet Officier répondit, qu'il auroit bien voulu donner à son ancien Ami, aussi-bien qu'aux autres Prisonniers, toute la satisfaction, qu'ils souhaitoient; qu'il avoit même retenu à ce dessein une maison dans la Ville, afin qu'ils y pussent voir en liberté tous ceux, avec qui ils seroient bien-aise de traiter; mais que tous les Chrétiens d'alentour s'étant rendus à Nangazaqui sur la nouvelle de ce qui alloit s'y passer, il avoit tout lieu de craindre un mouvement, dont les suites seroient sur son compte. Cette même raison lui avoit encore fait changer le lieu de l'exécution; mais ce changement se fit aussi à la priere des Jésuites, parce que l'endroit, qui avoit été marqué d'abord, étoit celui, où l'on avoit accoutumé de faire mourir les Malfaiteurs. Il fit donc transporter les Croix, dont il réduisit le nombre à vingt-six, qui étoit celui des Prisonniers, il les fit, dis-je, transporter sur une des collines; dont Nangazaqui est presque environnée, & qui donne sur la Mer; & comme dans la suite quantité de Fidéles & des Missionnaires arroserent ce lieu de leur sang, on l'appella le *Mont des Martyrs*, ou *la sainte Montagne*. Fazaburodono ajoûta, au Pere Pasio, que lui & le Pere Rodriguez n'avoient qu'à se tenir à l'Hermitage de Saint Lazare, qui se trouvoit sur

le paſſage des Priſonniers, & qu'ils pourroient les y entretenir quelque tems, avant qu'on les conduisît au ſupplice.

De J. C. 1597.

De Syn Mu. 2257.

Les Confeſſeurs de J. C. ſe diſpoſent à la mort.

Le Pere Paſio, ſans perdre de tems, ſe rendit avec un Domeſtique du Commandant au lieu, qui lui avoit été marqué, ayant fait avertir le Pere Rodriguez de s'y trouver auſſi. Le cinquiéme de Février, qui étoit un Vendredi, ſelon quelques-uns, & ſelon d'autres un Mercredi, les Confeſſeurs arriverent par Mer à un petit Havre tout joignant l'Hermitage de S. Lazare, où ils ſe rendirent à pied. Le Pere Paſio les y attendoit, & le Pere Rodriguez, qui s'étoit avancé pour leur apprendre qu'ils devoient mourir ce jour-là, les y conduiſit. Ils marchoient tous avec une allégreſſe, qui étonna le Commandant; il en témoigna ſa ſurpriſe au Pere Rodriguez, & ce Religieux lui en ayant dit la raiſon, il répondit que rien ne lui paroiſſoit plus beau, mais qu'il ne ſeroit pas de ce goût-là. Dès que les Martyrs furent arrivés au lieu, où étoit le Pere Paſio, Paul Miki entra avec lui dans la Chapelle, & lui fit une Confeſſion générale de toute ſa vie; les deux Novices en firent autant, & le Pere reçut leurs Vœux. (*a*) Tandis que le P. Paſio étoit ainſi occupé à diſpoſer à la mort les trois Jéſuites, les Peres de S. François ſe confeſſoient auſſi les uns les autres, & le Pere Rodriguez prenoit ſoin de préparer les Séculiers au Combat.

(*a*) Ces Vœux n'étoient point des Vœux de Religion, tels qu'on les fait dans la Compagnie de JESUS au bout des deux premieres années de Noviciat; mais des Vœux de dévotion, dont le Provincial peut diſpenſer.

De J. C. 1597.
De Syn-Mu. 2257.

Ils marchent au supplice. Figure des Croix du Japon.

Quelque tems après on leur vint dire que le Commandant les attendoit sur la Colline, où ils devoient consommer leur sacrifice ; ils se mirent aussitôt en chemin pour s'y rendre, suivis d'un Peuple infini. Les Chrétiens, qui se trouvoient sur leur passage, se prosternoient devant eux, & les yeux baignés de larmes se recommandoient à leurs prieres : ils arriverent enfin au pied de la Colline, & du plus loin, qu'ils apperçurent leurs Croix, ils coururent les embrasser, ce qui causa un nouvel étonnement aux Infidéles.

Les Croix du Japon ont vers le bas une piéce de bois en travers, sur laquelle les Patients ont les pieds posés, & au milieu une espéce de billot, sur lequel ils sont assis. On les attache avec des cordes par les bras, par le milieu du corps, par les cuisses, & par les pieds, qui sont un peu écartés. On ajoûta à ceux-ci, je ne sçai pourquoi, peut-être est-ce une coutume locale, un Colier de fer, qui leur tenoit le cou fort roide. Quand ils sont ainsi liés, on éleve la Croix, & on la place dans son trou. Ensuite le Bourreau prend une maniere de Lance & en perce de telle maniere le Crucifié , qu'il la fait entrer par le côté & sortir par l'épaule ; quelquefois cela se fait en même tems des deux côtés, & si le Patient respire encore, on redouble sur le champ, de sorte qu'on ne languit point dans ce supplice.

Ce qui se passe entre Jean de Gotto & son Pere.

On alloit commencer l'Exécution, lorsque Jean de Gotto apperçut son Pere, qui étoit venu pour lui dire un dernier adieu. » Vous » voyez, mon cher Pere, lui dit le Saint No- » vice, qu'il n'y a rien, qu'on ne doive sa-

» crifier pour assûrer son salut. Je le sçai mon
» Fils, lui répondit le vertueux Pere, je re-
» mercie Dieu de la grace, qu'il vous a fai-
» te, & je le prie de tout mon cœur de vous
» continuer jusqu'au bout ce sentiment si di-
» gne de votre Etat. Soyés persuadé, que
» votre Mere, & moi sommes très-disposés
» à imiter votre exemple; & plût au Ciel,
» que nous eussions eu l'occasion de vous le
» donner! « On attacha ensuite le Martyr à sa Croix, au pied de laquelle, dès qu'elle fut dressée, le Pere eut le courage de se tenir. Il y reçut une partie du sang de son Fils sur lui, & ne se retira, que quand il l'eut vû expirer, faisant connoître par la joye, qui éclatoit sur son visage, qu'il étoit bien plus charmé d'avoir un Fils Martyr, que s'il l'eût vû élever à la plus brillante fortune.

Mort des Martyrs.

Presque tous étoient attachés à leurs Croix & prêts à être frappés du coup mortel, lorsque le Pere Baptiste, qui se trouva placé au milieu de la Troupe rangée sur une même ligne, entonna le Cantique de Zacharie, que tous les autres acheverent avec un courage, & une pieté, qui en inspirerent à tous les Chrétiens, & attendrirent les Infidéles. Quand il eut fini, le petit Antoine, qui étoit à côté du Pere Commissaire, l'invita à chanter avec lui le Pseaume *Laudate pueri Dominum*, le saint Religieux, qui étoit absorbé dans une profonde contemplation, ne lui répondant rien, l'Enfant le commença seul, mais ayant, quelques moments après, reçû le coup de la mort, il l'alla achever dans le Ciel avec les Anges. Le premier, qui mourut, fut Philippes de Jesus, & le Pere Baptiste fut le dernier. Paul Miki

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

prêcha de dessus sa Croix avec une éloquence toute divine, & finit par une fervente priere pour ses Bourreaux : tous firent éclater leur zéle, & leur joye, & ces grands exemples exciterent dans le cœur des Fidéles, qui en furent les témoins, une merveilleuse ardeur pour le Martyre.

Empressement des Chrétiens pour avoir de leurs reliques. L'Evêque du Japon va se prosterner aux pieds des Croix. Un Apostat se convertit.

Dès qu'ils eurent tous expiré, les Gardes ne furent plus les Maîtres, & quoiqu'ils se fussent d'abord mis en devoir d'écarter à grands coups de bâton la foule du Peuple, ils furent contraints de céder pour quelque tems, & de s'éloigner. Ils laisserent donc les Chrétiens contenter leur dévotion, & recueillir tout ce qu'ils pûrent du sang, dont la terre étoit teinte : les Idolâtres même témoignerent une grande estime pour une Religion, qui inspiroit tant de joye à ceux, qui en étoient les victimes & une si sainte jalousie à ceux, qui en étoient les Spectateurs, & l'on assure que Fazaburodono se retira de très-bonne heure les larmes aux yeux. Sur le soir l'Evêque, à qui ce Commandant n'avoit pas voulu permettre d'assister les Martyrs à la mort, & qui les avoit vû mourir de sa fenêtre, vint avec tous les Jésuites de Nangazaqui se prosterner au pied de leurs Croix, & donner à leurs sacrées Reliques les marques sincéres d'une religieuse vénération. Un Apostat, qui avoit, dit-on, contribué à leur condamnation, ne put leur voir pratiquer tant de vertus jusqu'au dernier soupir, sans se reprocher son infidélité & sa perfidie, & la grace agit si puissamment sur son cœur, qu'ayant apperçu un Portugais de sa connoissance, il courut à lui, l'embrassa en pleurant amerement, lui avoüa ses crimes, & prit avec

lui de justes mesures pour rentrer dans le sein de l'Eglise.

De J. C. 1597.
De Syn-Mu. 2257.

Plusieurs merveilles opérées après leur mort.

Enfin le Ciel fit connoître par quantité de signes sensibles la gloire, dont il avoit récompensé le courage de ces invincibles Soldats de Jesus-Christ. On assure que le troisiéme jour après leur mort, quelqu'un ayant coupé un doigt du pied du Pere Baptiste, il en sortit du sang ; qu'au bout de deux mois le corps du même Saint étant détaché de la Croix, fut trouvé aussi blanc, que s'il n'eût fait que d'expirer ; qu'on le vit même trembler jusqu'à trois fois, & qu'il sortit de la playe de son côté une si grande abondance de sang, qu'on y trempa plusieurs mouchoirs. On ajoûte qu'un Soldat Italien, qui étoit allé au Japon sur un Navire Portugais, & qui avoit assisté à ce Martyre, ayant reçû dans son chapeau du sang du même Pere Baptiste, du Pere de l'Ascension, de Paul Miki, & d'un autre, qui n'est pas nommé, & l'ayant mis ensuite dans un vase de porcelaine, le porta à Macao, où neuf mois après il fut visité par le Vicaire Général en présence de six Religieux Franciscains, d'un Pere de Saint Dominique, de deux Jésuites, d'un Médecin, & de plusieurs autres Témoins, qui le trouverent liquide, sans odeur, & aussi vermeil, que s'il eût encore coulé des Playes. Le Vendredi, qui suivit le Triomphe de ces Héros Chrétiens, on apperçut au-dessus de la sainte Montagne, comme trois Colonnes de feu, qui brilloient en l'air, & rendoient la nuit presque aussi claire que le jour. Ce Phénoméne dura deux heures, ensuite la Colonne du milieu s'avança sur l'Eglise du Collége, & disparut. Plusieurs Vendredis suivants, on

De J. C.
1597.

De Syn-Mu.
2257.

vit encore au-dessus des Croix quantité de lumieres, ce qui peut faire juger que ce Martyre arriva en effet un Vendredi.

Je passe quantité d'autres merveilles, qu'on pourra voir dans Bollandus, qui les rapporte avec les témoignages juridiques sur lesquels le Pape Urbain VIII. trente ans après, décerna aux vingt-six Confesseurs de Jesus-Christ les honneurs des Saints Martyrs, que l'Eglise révere, & permit d'en faire l'Office dans toutes les Eglises de la Compagnie de JESUS, pour les trois Jésuites, & pour les vingt-trois autres, dans celles de l'Ordre de S. François, parce que les Séculiers étoient du Tiers-Ordre; le tout par provision, & jusqu'à ce qu'on ait pû procéder a une plus solemnelle Canonisation. Mais comme la véritable gloire des Saints aux yeux des Hommes n'admet point de preuves incertaines de celle, dont ils jouissent dans le Ciel, je crois devoir avertir, que le bruit, qui se répandit, que tous les corps de ceux-ci étoient demeurés quarante jours sans se corrompre, se trouva faux par les informations, qui se firent sur les lieux à la requisition des Commissaires nommés; pour vérifier ce fait. Il arriva à ces sacrés dépôts, ce qui a coutume d'arriver aux Cadavres ainsi exposés à toutes les injures de l'air, ils se noircirent, au moins pour la plûpart & s'enflerent d'abord; il est vrai, que le froid excessif, qu'il faisoit alors, les conserva pendant quelque tems en cet état, mais il en fut de même du corps d'un Scélérat, qui avoit été crucifié assez près du même endroit; & le dégel étant ensuite survenu, ils se corrompirent entiérement, & tomberent par morceaux.

Ce prétendu miracle se trouva néanmoins dans la Relation de ce Martyre envoyée de Macao à Rome par les Jésuites, mais il fut prouvé qu'un des Portugais, à qui ces Religieux avoient confié la Relation, l'y avoit inséré de son chef.

De J. C. 1597.
De Syn Mu. 2257.

Ce qui est certain, c'est que le concours des Fidéles de tout le Ximo, pour honorer ces précieuses Reliques, fut si grand, que les Officiers de l'Empereur en appréhenderent les suites, & que le Commandant de Nangazaqui menaça de brûler toutes les Maisons des Chrétiens de cette Ville, s'il continuoit. Le bruit s'étant ensuite répandu que les Espagnols vouloient enlever les Corps des Religieux Franciscains, pour les porter à Manile, & les Portugais ceux des Jésuites, pour les envoyer à Macao, Fazaburodono fit barricader le lieu du supplice, y mit une Sentinelle, & fit dire aux Chrétiens que, si l'on faisoit la moindre violence à ses Soldats, il en coûteroit cher à toute la Chrétienté. Cette menace obligea l'Evêque à défendre sous peine d'Excommunication de passer les barricades, & cela eut son effet; les Chrétiens de Nangazaqui se contenterent d'aller en petites bandes, & non en foule, comme auparavant, rendre leurs devoirs aux Corps des Martyrs.

Concours des Chrétiens au lieu de leur Martyre; conversions en grand nombre.

Il n'en fut pas de même de ceux des Royaumes circonvoisins; ils remplissoient sans cesse la sainte Montagne & les environs. Le Roi d'Arima & le Prince d'Omura y vinrent aussi en allant en Corée, où j'ai dit qu'on se disposoit à recommencer la Guerre. Le premier étoit accompagné de toute sa Cour, & le second, qui étoit Ami de Paul Miki, lequel

De J. C. 1597.

De Syn Mu. 2256.

lui avoit écrit la veille de sa mort une fort belle Lettre, pria l'Evêque de lui envoyer le Corps du saint Martyr, quand on le pourroit avoir. La Princesse son Epouse, la Princesse Marine sa Sœur aînée, & quantité d'autres Personnes du Premier rang, firent aussi le même Pélerinage, & l'on ne sçauroit croire la ferveur, qu'excita dans tous les cœurs la vûë de ces précieux restes de tant de Saints. L'impression en passoit jusqu'aux Infidéles mêmes, qui ne les regardoient qu'avec respect; & ce qu'on peut regarder comme un vrai miracle de la Foi, il se fit alors des Conversions, dont on n'auroit osé se flatter dans le tems, que l'Empereur étoit le plus favorable au Christianisme. Aussi faut-il avoüer qu'il régnoit dans toutes ces Provinces, une ferveur, & qu'on y voyoit des exemples de vertu, qui ne pouvoient manquer de faire fructifier au centuple le grain de la Parole, lequel se semoit d'ailleurs avec un zéle, que rien ne ralentissoit. Les deux Branches de la Maison Royale d'Arima étoient composées de Saints; & l'on racontoit des choses merveilleuses de la piété & de l'austérité de la Princesse Maxence, Sœur du Roi d'Arima, & Mere du Prince d'Isafay, laquelle étoit morte il n'y avoit pas encore un an.

Ferveur des Chrétiens.

La ferveur n'étoit pas moins grande dans tous les autres Etats du Ximo, où les Princes & les Seigneurs Idolâtres avoient voulu faire leur cour à l'Empereur, en persécutant les Fidéles. Le Roi de Firando ne manqua pas une occasion, qu'il croyoit si favorable d'inviter la Princesse Mancie sa Belle-Fille à renoncer à une Religion, qu'il paroissoit que

Tayco-

De J. C. 1597.
De Syn Mu. 2257.

Tayco-Sama vouloit, à quelque prix que ce fût, exterminer dans l'Empire mais elle lui fit réponse qu'elle étoit prête à mourir pour sa Foi, & il n'osa passer outre. Ceux, qui gouvernoient le Bungo au nom de l'Empereur, voulurent aussi inquiéter les Fidéles de ce Royaume; mais ils trouverent partout une fermeté, qui les arrêta. Paul Scingandono étoit rentré en grace auprès de l'Empereur, pour s'être distingué à son ordinaire dans la Guerre de Corée; & quoique ce Prince ne lui eût pas rendu tous les biens, dont il avoit été dépouillé en vertu de la Proscription du Roi de Bungo, il lui avoit laissé de quoi vivre en grand Seigneur, & de quoi assister les Chrétiens ses anciens Vassaux, dont la plûpart étoient réduits à une extrême misere.

Nouvelle proscription des Missionnaires, & ses effets.

Ces nouvelles consoloient beaucoup les Missionnaires; mais elles ne les dédommagerent pas des pertes, qu'ils venoient encore tout récemment de faire à l'occasion, que je vais dire. L'Empereur se disposant à retourner à Nangoya, pour donner par sa présence plus de chaleur à la Guerre de Corée, & ayant été instruit que tout le Ximo étoit encore rempli de Missionnaires, écrivit au mois de Mars à Terazaba de se transporter au plutôt à Nangazaqui, d'y rassembler tous les Religieux, qui étoient répandus dans toutes les Provinces voisines, & de les embarquer sur les premiers Vaisseaux, qui feroient voiles pour la Chine, ou pour les Indes, à l'exception du P. Rodriguez son Interpréte, & de deux ou trois Jésuites, qui demeureroient à Nangazaqui, pour le service des Portugais. On eut dans cette

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

Ville le vent de ces nouveaux ordres, avant que le Gouverneur y arrivât, & dans une Aſſemblée des Miſſionnaires, qui ſe tint à ce ſujet chez l'Evêque du Japon, il fut réglé que, pour prévenir ce nouvel orage, & adoucir l'eſprit de Tayco-Sama par une feinte déférence a ſes volontez, ce Prélat, qui étoit bien-aiſe d'aller conférer avec le Vice-Roi des Indes ſur les preſſants beſoins de ſon Egliſe, s'embarqueroit ſur le Navire, qui l'avoit amené de Macao, & qui étoit ſur le point d'y retourner; que l'on abandonneroit le Noviciat & le Collége d'Amacuſa; que quelques-uns de ceux, qui compoſoient ces deux Maiſons, ſe tranſporteroient a Nangazaqui, faiſant courir le bruit qu'ils alloient paſſer aux Indes, pour obéir aux ordres du Prince, & que tous les autres ſe diſperſeroient dans les Provinces, pour y aſſiſter les Fidéles; mais qu'ils apporteroient une extrême attention à ne faire aucun éclat, qui pût faire connoître aux Officiers de la Cour qu'ils y étoient.

L'Evêque paſſe aux Indes, & meurt en chemin. Mort du Pere Froez.

Ces réſolutions priſes, l'Evêque Dom Pedro Martinez paſſa à Macao, où il rencontra ſon Coadjuteur Dom Louis Serqueyra, qui ne faiſoit que d'y arriver avec le Pere Valegnani: il lui recommanda le ſoin de ſon Egliſe déſolée, & le pria de profiter de la premiere occaſion, qui ſe préſenteroit de paſſer au Japon. Pour lui, il pourſuivit ſa route vers Goa, mais il fut ſaiſi pendant la traverſée d'une fiévre lente, dont il mourut ſur Mer à quarante lieuës de Malaca, où ſon corps fut porté & inhumé avec beaucoup d'appareil le dix-huitiéme de Février de l'année ſuivante

1598. Au mois de Juillet de celle-ci quelques anciens Missionnaires avoient aussi terminé leur course au Japon ; le plus célébre étoit le Pere Louis Froez, qui fut fort regretté. Le le P. Matthieu de COUROS, dont nous parlerons beaucoup dans la suite, fut chargé après lui d'envoyer à Rome les Mémoires pour l'Histoire du Japon.

De J. C. 1597.
De Syn-Mu. 2257.

Le Séminaire des Nobles du Royaume d'Arima est évacué.

Cependant le bruit étoit toujours fort grand que l'Empereur venoit à Nangoya, & Terazaba en fut si persuadé, qu'il manda à son Frere, qui commandoit toujours à Nangazaqui, de faire exécuter les ordres de ce Prince. Fazaburodono commença par faire embarquer sur un Bâtiment, qui étoit en rade, tout ce qu'il put découvrir de Franciscains, & il fut si bien servi, qu'il ne resta dans le Japon qu'un seul de ces Religieux, nommé Jerôme de JESUS. Il avertit ensuite le P. Gomez de tenir tous les Jésuites prêts à partir sur le premier Vaisseau, qui feroit voiles pour Macao. Terazaba fit en même tems prier le Roi d'Arima, le Prince d'Omura, & le Grand Amiral, qui étoient en Corée, de faire sortir de leurs Etats tous les Missionnaires, mais ils lui répondirent qu'ils n'en feroient rien, dût-il leur en coûter la vie. Quelque tems après il se rendit lui-même à Nangazaqui, & engagea le Vice-Provincial des Jésuites à dissoudre le Séminaire des Nobles, qui étoit à Aria dans le Royaume d'Arima, ce qui fut exécuté. De cent jeunes Gentilshommes, qui composoient ce Séminaire, très-peu voulurent retourner chez eux ; plusieurs se donnerent aux Missionnaires, qui étoient cachés en

De J.C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

divers endroits du Ximo ; le reste, qui montoit au nombre de soixante-dix, fut mis dans une maison écartée proche de Nangazaqui, en attendant que les tems devinssent meilleurs.

Stratagême pour conserver un grand nombre de Missionnaires au Japon.

On comptoit alors cent vingt-cinq Jésuites au Japon, dont il y en avoit quarante-six de Prêtres. Il en resta douze dans les Pays d'Arima & d'Omura, huit dans l'Isle d'Amacusa, quatre dans le Bungo, autant dans le Firando & le Gotto : deux passerent en Corée. Le Pere Gnecchi demeura à Méaco avec deux Prêtres & quatre ou cinq Religieux, qui ne l'étoient pas. Les autres se montrerent à Nangazaqui, faisant mine de se préparer à partir pour Macao. En effet, le mois d'Octobre suivant un Navire Portugais étant sur le point d'appareiller, tout le Pont parut rempli de Jésuites, quoiqu'il n'y eût que quelques Etudians avec leur Professeur, deux Prêtres malades, & quelques Freres Catéchistes : les autres étoient des Portugais déguisés en Jésuites, & par cet innocent stratagême, qui avoit sans doute été concerté avec Terazaba, le P. Gomez sauva sa Mission. Mais comme, malgré les sages précautions, qu'il avoit prises pour empêcher que ses Religieux ne fussent découverts, il pouvoit se faire que ce malheur arrivât à quelques-uns, il fit répandre le bruit que tous n'avoient pas eu le tems de se rendre au Port avant le départ du Navire, & qu'il profiteroit de la premiere occasion pour les faire embarquer.

Comment la Religion se

Au reste, il est aisé de juger que tandis que l'Empereur dispersoit les Pasteurs, le

Troupeau fut en grand danger de se dissiper. Aussi ne se conserva-t-il que par une espéce de miracle de la Providence. Les Bonzes s'étoient flattés d'abord qu'il leur seroit aisé de ramener au culte de leurs Idoles des Gens, qu'ils croyoient abandonnés de leurs Guides & dont plusieurs étoient véritablement privés de tout secours humain, mais ils se tromperent. Jusques dans le Palais de l'Empereur une Femme maintenoit la Religion en honneur ; c'étoit l'illustre Magdeleine, Mere du Grand Amiral Tsucamidono ; nous avons vû que cette Dame, qui avoit une des premieres Charges dans la Maison de l'Impératrice, avoit été chassée au commencement de la Persécution, pour n'avoir pas sçu modérer son zéle ; elle avoit été rappellée & rétablie dans le tems de la grande faveur de son Fils, & sa disgrace n'avoit fait qu'augmenter sa ferveur ; mais l'Impératrice l'aimoit, l'Empereur avoit besoin de son Fils, toute la Cour respectoit sa vertu, & on lui laissoit une liberté entiere sur ce qui regardoit sa Religion. La Reine de Tango avoit aussi regagné, ou du moins fort adouci l'esprit du Roi son Epoux ; & l'avoit obligé à fermer les yeux sur la conduite, qu'elle tenoit avec ses Enfants, dont elle vint à bout de faire de fervents Chrétiens. Ces grands exemples étoient sans doute des Miracles de la Grace, qui retenoient les Fidéles dans la ferveur, & les rendoient inaccessibles aux traits des Ennemis de la Foi. Le Ciel y concourut aussi par plusieurs effets merveilleux, qu'on voit avec plaisir dans les Relations de ce tems-là, & que je supprime à regret.

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

Comment la Foi se conserve dans les endroits, où il n'y avoit point de Missionnaires.

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

Le Gouverneur des Philippines écrit à l'Empereur.

Les Affaires du Christianisme étoient en ces termes, lorsqu'on vit arriver au Japon un Gentilhomme Espagnol, nommé Louis NAVARRETTE, avec une Lettre & des Présents pour l'Empereur, de la part de Dom Francisco TELLO, qui avoit succédé à Dom Gomez Perez de Marinas dans le Gouvernement des Philippines. La Lettre, après quelques plaintes assez mesurées de la confiscation du Galion le Saint Philippes, & du supplice des Religieux Espagnols, dont quelques-uns étoient revêtus du Caractere d'Envoyés de son Prédécesseur, demandoit qu'il fût permis aux Castillants d'embarquer sur leurs Navires les corps de ces mêmes Religieux, & que Sa Majesté voulût bien garantir par un Sauf-conduit en bonne forme tous les Navires de sa Nation, qui dans la suite se trouveroient dans le même cas, où s'étoit trouvé le Saint Philippes; c'est-à-dire, qui seroient obligés par quelque accident imprévû d'entrer dans un des Ports du Japon.

Réponse de ce Prince.

Tayco-Sama reçut assez bien Navarrette, agréa les Présents, & fit au Gouverneur une Réponse en forme de Manifeste, que les Peres de Guzman & Bartoli ont insérée toute entiere dans leurs Histoires. Ce dernier, qui avoit l'Original entre les mains, nous apprend qu'elle étoit écrite en Caracteres Chinois, & que c'est l'ordinaire des Empereurs du Japon d'en user ainsi, persuadés, ajoûte-t-il, qu'une Langue Etrangere marque plus de majesté & de grandeur: d'ailleurs, on prononce toujours ces Caracteres en Japonnois. Il ne faut point demander de raison de ce qui dépend de l'opinion des Hommes. Mais ne pourroit-on pas

tirer de cet uſage, s'il eſt ancien, une conjecture en faveur de ceux, qui croyent que la Nation Japonnoiſe a commencé par une Colonie venuë de la Chine ?

Quoiqu'il en ſoit, la Lettre de Tayco-Sama, après quelques compliments aſſez polis, portoit en ſubſtance, que le Japon dès le commencement du Monde, avoit reconnu pour Dieu ſuprême & adoré le XIN, (a) qui eſt le principe de toutes choſes ; que des Religieux Etrangers y étoient venu publier une nouvelle Religion, & prêcher un autre Dieu ; qu'ils avoient perverti un très-grand nombre ds Japonnois de la lie du Peuple ; mais qu'il avoit jugé à propos d'arrêter le progrès de ces nouveautez, & qu'il avoit proſcrit ceux, qui les débitoient ; qu'après le départ de ces Docteurs, (a) il en étoit venu d'autres, qui avoient parcouru toutes les Provinces du Japon, y avoient répandu les mêmes erreurs, que les premiers, & s'étoient fait ſuivre d'un grand nombre de Serviteurs & d'Eſclaves ; qu'il les avoit fait mourir, parce qu'il avoit été averti que ſous prétexte d'établir leur Secte, ils lui débauchoient ſes Sujets, & ne prétendoient rien moins, que de s'emparer du Japon, com-

(a) C'eſt le même, que TENSIO DAI DSIN, que les Japonnois confondent ſouvent avec le Soleil XINXI DSIN, & SIN, ſont la même choſe. Cette Doctrine eſt le SINTO, dont nous avons parlé, & qu'on nomme quelquefois XINTO, ou DSINTO.

(b) L'Empereur ſuppoſoit toujours que preſque tous les Jéſuites etoient ſortis du Japon, en vertu du premier Edit de Banniſſement, qu'il avoit prononcé contre eux.

De J. C. 1597.

De Syn Mu. 2257.

me leurs ſemblables avoient fait des Philippines. » Mettez vous en ma place, continuoit-» il, & ſuppoſez pour un moment que des » Japonnois aillent chez-vous prêcher la Loi » du Xin, les écouteriez-vous, &, ſi vous » vous apperceviez que le zéle de la Religion » eſt un maſque, pour cacher un deſſein for-» mé de s'emparer de vos Etats, ne les trai-» teriés-vous pas en véritables Corſaires? » Voilà ce que j'ai fait. Dans le tems, que » je recevois de toutes parts des avis de ce » que tramoient contre moi ces Religieux, » & que j'avois peine à le croire, un Navire » Eſpagnol parut ſur mes Côtes, & voulant » entrer dans un de mes Ports, ſous prétex-» te de ſe ſouſtraire à la tempête, ou de ſe » ravitailler, après en avoir été maltraité, il » ſe briſa. Dès que j'en fus informé, j'en-» voyai ordre de mettre en lieu sûr tous les » Effets, dont il étoit chargé, & mon deſ-» ſein étoit de vous les renvoyer; mais ayant » ſçû que ceux, qui les avoient apportés, » violoient mes Edits, j'ai fait tout ſaiſir, » & je ſuis bien réſolu de ne les point ren-» dre. Toutefois votre maniere d'agir avec » moi m'engage à un retour de politeſſe en-» vers vous. J'entretiendrai volontiers un » commerce réglé entre les Eſpagnols & mes » Sujets, & je n'ai aucune peine à donner à » vos Navires toutes les sûretez, que vous » déſirez; mais à une condition, c'eſt qu'ils » n'apporteront aucun Religieux dans mes » Etats. Si les Japonnois, qui iront trafiquer » aux Philippines, y tranſgreſſent les Loix du » Pays, je conſens que vous les faſſiez pu-

» nir «. La Lettre ne parloit point des corps des Martyrs ; il paroît néanmoins que Navarrette eut la permission de les emporter, mais qu'ils ne se trouverent pas tous. Au moins on ne montre à Manile, que quelques Reliques de Saint Pierre Baptiste. Les Jésuites avoient été mieux servis : des Portugais avoient obtenu, & fait transporter à Macao les corps entiers de leurs trois Saints, & on les y révere encore aujourd'hui. Tayco-Sama rendit aussi à Navarrette tous les Esclaves, qui s'étoient trouvés sur le Saint Philippes, & qu'il avoit retenus.

Grand nombre d'Eglises rasées dans le Ximo. Plusieurs Jésuites obligés de sortir de Meaco.

C'est ainsi que se passa l'année 1597. Au commencement de la suivante le bruit se répandit de nouveau que l'Empereur alloit venir à Nangoya, & l'on n'en douta point à Nangazaqui. Fazaburodono, qui commandoit toujours dans cette partie du Ximo, s'avisa alors de faire réflexion que cette Isle étoit remplie d'Eglises, & il n'étoit que trop instruit que les Missionnaires continuoient à y faire leurs Fonctions à l'ordinaire, quoiqu'avec toute la discrétion possible ; il envoya sur le champ des Soldats, qui dans les seuls Pays d'Omura, d'Arima, & de Firando en raserent jusqu'à cent trente-sept avec un grand nombre de Maisons, où les Peres se retiroient. On épargna seulement le Fingo & l'Isle d'Amacusa par respect pour le Grand Amiral. Xibunojo apprit en même tems qu'avec le Pere Gnecchi il y avoit plusieurs Prêtres ; il leur fit dire qu'il étoit leur Ami, qu'ils n'en pouvoient douter, mais que s'ils vouloient conserver son amitié, ils ne differassent point de

De J. C. 1597.
De Syn-Mu. 2257.

se rendre à Nangazaqui, pour s'y embarquer à la premiere occasion, & il fallut le contenter; de sorte que le Pere Gnecchi resta avec quatre ou cinq Jésuites Japonnois, qui n'étoient point Prêtres, & qui pouvoient plus aisément se déguiser.

Fazaburodono après l'Expédition, dont je viens de parler, fit dire au Pere Gomez qu'il étoit tems de satisfaire aux ordres, qu'il avoit reçus l'année précédente, d'envoyer tous ses Religieux à Macao, & dont il n'avoit pû alors exécuter qu'une partie. Par bonheur il n'y avoit alors, qu'un très-petit Navire Portugais dans le Port; le Pere Gomez y fit encoembarquer onze Jésuites, dont les uns étoient hors de combat, & les autres alloient achever leurs Etudes, & recevoir les Ordres sacrés à Macao. Le Vaisseau n'en pouvoit pas recevoir davantage, & le Commandant de Nangazaqui fut obligé de se contenter des assurances, que lui réitéra le Pere Gomez de profiter de la premiere occasion, pour lui donner une satisfaction entiere. Le Vice-Provincial lui engagea en même tems sa parole, qu'en attendant cette occasion, ses Religieux se comporteroient de maniere à ne lui attirer aucun reproche de l'Empereur, & il la lui garda exactement.

Deux PP. de S. François arrivent au Japon; effet, que leur arrivée produit.

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire, vers la fin de Juin, un Vaisseau Marchand du Japon arriva des Philippines à Nangazaqui, portant deux Religieux de Saint François déguisés en Japonnois, dont l'un s'appelloit Jérôme de JESUS, & l'autre GOMEZ DE S. LOUIS Le premier étoit demeuré au Japon jusqu'au

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

mois d'Octobre de l'année précédente, s'étant si bien caché, lorsqu'on avoit fait embarquer ses Confreres, qu'on ne l'avoit pû trouver; il avoit enfin été découvert, & on l'avoit obligé de partir; mais à peine étoit-il arrivé à Manile, que sans rien communiquer de son dessein, ni à l'Archevêque, qui étoit de son Ordre, ni au Gouverneur, qui avoit fait de très-expresses défenses à quiconque de passer au Japon sans sa permission, il s'étoit embarqué avec le P. de S. Louis sur un petit Bâtiment, où il n'y avoit que quelques Marchands Idolâtres, qui tout en débarquant à Nangazaqui, les décélerent. Le P. de Saint Louis fut saisi d'abord, & mis en lieu sûr; mais son Compagnon, qui avoit déja quelque connoissance du Pays & de la Langue, échappa aux recherches de Fazaburodono, lequel en donna aussi-tôt avis à Terazaba son Frere. Ce Gouverneur en fut fort irrité, & les Princes Chrétiens, avec qui il étoit en Corée, eurent bien de la peine à l'empêcher d'en informer l'Empereur. Quelque tems après on eut de forts indices que ce Religieux étoit allé du côté de Méaco, & l'on en avertit ceux, qui commandoient dans cette Capitale. Ils en furent allarmés, & firent publier à son de Trompe, que si quelqu'un étoit convaincu d'avoir sçu, où étoit l'Etranger, & ne l'auroit pas dénoncé, lui, toute sa Famille, & tout son Quartier seroient punis comme Criminels d'Etat. On ne peut croire combien cette méchante affaire inquiéta toute l'Eglise du Japon, dans la crainte, que si l'Empereur en étoit jamais instruit, ses ombrages contre les

De J. C. 1597.

De Syn-Mu. 2257.

Espagnols ne se réveillassent, & ne lui fissent prendre les plus extrêmes résolutions; mais par bonheur tous ceux, qui se trouvoient alors en place, étoient assez bien intentionnés; ils se contenterent de renvoyer le P. de Saint Louis à Manile, & de continuer leurs diligences, pour découvrir le lieu de la retraite de son Compagnon.

Fin du dixiéme Livre.



SOMMAIRE
DU ONZIE'ME LIVRE.

L'Empereur *tombe malade. Ses inquiétudes au ſujet de ſon Fils. Caractere de Gixaſu, qu'il lui donne pour Tuteur, & qu'il nomme Régent de l'Empire pendant la Minorité. Meſures, qu'il prend pour l'attacher à ſa Famille, pour tempérer ſon autorité, & pour ſe faire mettre au rang des Dieux. Le P. Rodriguez le viſite, & en eſt bien reçû. Sa mort. Ses bonnes & ſes mauvaiſes qualités. Les Troupes Japonnoiſes reviennent de Corée, ce qui rend au Chriſtianiſme tout ſon luſtre. Conduite des Miſſionnaires dans ces circonſtances délicates. Le P. Valegnani écrit à quelques-uns des Régents, & les réponſes, qu'il en reçoit. Zele des Princes Chrétiens. Brouilleries entre les Régents. Conduite généreuſe du Grand Amiral. Perſécution dans le Firando. Conſtance d'une Princeſſe. Six Princes & plus de ſix cents autres Chrétiens s'exilent volontairement pour conſerver leur foi. De quelle maniere ils ſont reçus à Nangazaqui. Mouvement à ce ſujet, & comment il s'appaiſe. Mort du P. Gomez & ſon éloge. Apothéoſe de Tayco-Sama. Effet, qu'elle produiſit par rapport au Chriſtianiſme. Zele des Roix de Fingo & de Mino. Baptême de la nouvelle Reine d'Arima. Les Régents ſe déclarent contre Dayſu-Sama. Le Roi de Fingo prend leur parti. Les Jéſuites calomniés à cette occaſion. Mauvaiſe conduite des Régents. Ils remportent pluſieurs avantages. Mort tragique de la Reine de Tango. Eloge de cette Princeſſe. Ses Obſé-*

ques. Le Roi y assiste, & comment il parle des Chrétiens. Succès divers de la guerre civile. Le Roi de Bungo est défait par l'ancien Roi de Buygen. Bataille décisive. Les Roix d'Omi & de Fingo sont faits Prisonniers. Belle retraite du Roi de Saxuma. Lâcheté du Roi de Naugato. Action généreuse de l'Evêque du Japon. Les deux Roix Prisonniers sont exécutés à mort. Piété & constance du Roi de Fingo. Son éloge. Mort tragique de son Fils. Conduite de Dayfu Sama avec les Missionnaires. Arrivée de plusieurs Religieux au Japon. Indiscrétion de l'un d'eux, & ce qui en arrive. Terazaba met la Religion en grand danger. Témoignage, que Dayfu-Sama rend aux Jésuites & au Christianisme. Divers changements dans l'Empire, & l'avantage qui en revient à la Religion. Le Roi de Tango la protége. Dayfu-Sama prend le titre de Cubo-Sama. Description de Surunga. Incendie singulier. Canzugedono désole le Fingo. Siége d'Uto. Persécution dans le Fingo, & ses effets. Exemple mémorable de fermeté Chrétienne dans un Enfant. La persécution cesse dans le Fingo, & recommence bientôt après. Martyre de quelques Personnes de condition. Effet, que cela produit parmi les Chrétiens. Le Roi de Buygen tire l'épée pour les Chrétiens contre le Roi de Fingo. Un Calomniateur rétracte juridiquement ce qu'il avoit avancé contre les Jésuites. Le Cubo-Sama s'indispose contre les Chrétiens. Il fait donner à son Fils le titre de Xogun-Sama. Imprudente réponse d'un Castillan. Le Cubo-Sama ordonne qu'on fasse sortir du Japon tous les Religieux Espagnols. Commencement de persécution dans l'Isle d'Amacusa, & dans le Naugato. Ce qui en empêche les suites. Séminaire de Nobles rétabli à Nangazaqui.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE ONZIÉME.

De J. C. 1598.

De Syn-Mu. 2258.



POUR peu qu'on fasse attention à ce qui s'étoit passé au sujet du Christianisme dans le Japon depuis le premier Edit de Tayco-Sama, on ne pourra guéres s'empêcher de reconnoître que le danger, où se trouvoit cette florissante Eglise d'une entiere destruction, venoit principalement de l'empressement des Espagnols des Philippines, pour partager avec les Portugais de Macao le Commerce de ces Isles, & du peu de concert entre les Ouvriers de l'Evangile, qui en avoit été la suite. En effet, il y a tout lieu de croire, que si les Missionnaires se fussent toujours comportés, comme on avoit fait les premieres années de la Persécution, l'Empereur, qui voyoit assez tranquillement les progrès d'une Religion, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'estimer, ne se seroit porté à aucun

De J. C. 1598.

De Syn-Mu. 2258.

coup d'éclat pour l'arrêter ; & qu'à sa mort le nombre & la qualité des Chrétiens auroient obligé le Gouvernement à les ménager.

Il est encore certain qu'au tems, dont je parle, la bonne intelligence, qui avoit été dès les commencements entre les Japonnois & les Portugais, n'avoit encore reçu que quelque atteinte passagere & que la Cour n'étoit nullement en garde contre ceux-ci, même par rapport aux Missionnaires ; ce qui parut sensiblement à l'arrivée du nouvel Evêque Dom Louis Serqueyra, que le grand Navire du Commerce de Macao amena sur ces entrefaites à Nangazaqui avec le P. Valegnani, & plusieurs autres Jésuites, sans que personne y trouvât à redire. Il est vrai que la nouvelle, qui se répandit tout à coup, que l'Empereur étoit à l'extrêmité, empêcha qu'on ne pensât plus, ni aux Missionnaires, ni aux Chrétiens.

La maladie de ce Prince commença par une Dyssenterie, dont ses Médecins firent d'abord assez peu de cas. Elle continua sur le même pied depuis le dernier de Juin jusqu'au cinquiéme d'Août, que le Malade tomba dans une foiblesse, qui dura longtems, & l'on crut même qu'il alloit passer ; il en revint pourtant, mais il sentit bien qu'il étoit frappé à mort, & il ne songea plus qu'aux moyens d'assurer l'Empire à son Fils, qui n'avoit que six ans. Ce n'étoit pas une chose aisée, & l'exemple tout récent du Petit-Fils de Nobunanga, à qui lui-même avoit ôté le Sceptre, lui faisoit comprendre que les plus grands Hommes ne laissent souvent après eux, que des ombres impuissantes, & qu'un Enfant n'est pas bien affermi sur un Trône, auquel il n'a point

d'autre droit, que l'Usurpation de son Pere.

Si sa passion contre les Chrétiens, ou plutôt les défiances, qu'il avoit conçûës contre eux, ne l'avoient point aveuglé, il auroit pû, en laissant l'Empire à l'Impératrice, ce qui s'étoit souvent pratiqué sous le Regne des Dairys, ou du moins la tutelle de son Fils, lui donner pour Ministres, & pour Lieutenant-Généraux, le Grand Amiral, Ucondono, & l'ancien Roi de Buygen. Il devoit être fort assuré de trouver dans ces trois grands Hommes ce qu'il ne pouvoit même trouver tout à la fois, que dans eux; assez d'habileté pour gouverner l'Empire; assez de mérite, pour ne point donner de jalousie aux Grands; assez de fermeté, pour réprimer les Factieux; & assez de modération, pour ne pas toucher à un Trône, dont ils auroient été les soutiens. Mais Dieu ne vouloit pas que la Postérité de ce Monarque régnât dans un Pays, où il avoit entrepris d'exterminer son culte; & ce qui doit faire admirer la maniere, dont la Justice divine se joüa des projets de ce grand Politique, les mesures, qu'il prit pour assurer la Couronne à son Fils, furent ce qui la lui fit perdre.

S'il y avoit au Japon un Homme, de qui l'Empereur dût se défier dans la circonstance présente c'étoit sans doute GIXASU (*a*) Roi de Bandoüé. Ce Prince ne possédoit d'abord que le Royaume de Micava, & il en avoit été dépoüillé, pour avoir pris le parti du Roi d'Ava son Neveu, & le troisiéme des Fils de Nobunanga; mais il s'étoit si bien réconcilié de-

(*a*) GYASU, GEIASO, JEJAS, ONDOSCHIO. On trouve ce Prince ainsi nommé par différens Auteurs.

De J. C. 1598.

De Syn-Mu. 2258.

puis avec l'Usurpateur, qu'il en avoit obtenu la restitution de son Royaume, & qu'il en étoit même devenu en quelque façon le Favori.

Dans la suite, en échange du Micava, & de trois autres Royaumes, qu'il avoit conquis, l'Empereur lui avoit donné tout le Bandoüe, & il croyoit se l'être entiérement attaché par un si grand bienfait; mais la reconnoissance n'est pas une vertu, sur laquelle les Souverains doivent compter, surtout de la part de ceux, qu'ils ont rendu assez puissants pour pouvoir être impunément ingrats. Le Roi de Bandoüe étoit un Prince bien-fait, brave, habile & heureux à la Guerre, & d'une grande dextérité à manier les esprits. Il étoit d'ailleurs extrêmement aimé de la Nation, à cause de son alliance avec Nobunanga, dont il avoit épousé la Sœur, & dont la mémoire étoit toujours chere & respectable aux Japonnois. Il possédoit un grand Pays fécond en Mines d'or & d'argent, & recommandable par la commodité de ses Ports ouverts au commerce, & aux secours, qu'il pouvoit recevoir du dehors. Enfin l'intérêt qu'il devoit prendre à la Famille, sur laquelle son Maître avoit usurpé l'Empire, lui fournissoit un prétexte spécieux, pour l'arracher au Fils de son Bienfaicteur, & le rendre à ses Neveux, si avec le mérite, qui peut faire réussir une grande Révolution, il n'avoit pas eu l'ambition, qui fait les Usurpateurs. Tel fut cependant l'Homme, que le politique Tayco-Sama choisit, pour lui confier son Fils, & son Empire.

Cette résolution prise, il fit appeller le Roi

De J. C. 1598.
De Syn-Mu. 2258.

de Bandouë, & lui parla ainsi en présence de toute la Cour, qu'il avoit fait assembler à ce dessein : » Cher Ami, je meurs, & la mort » n'a rien, qui m'effraye ; c'est une Loi com- » mune a tous les Hommes, les plus grands » Princes n'en sont pas exempts, & je m'y » soumets sans peine. Une seule chose m'in- » quiéte ; je laisse sur mon Trône un Fils » bien jeune, il lui faut un appui, & puis- » je trouver un Homme dans tout l'Empi- » re, qui soit plus capable de lui en servir, » que vous ? Je connois votre valeur, & vo- » tre sagesse, je ne puis douter, que quand » mon Fils sera en âge de régner, vous ne » lui remettiez fidélement le dépôt, que je » vous aurai confié ; je ne sçaurois donc mieux » faire, que de déposer entre vos mains mon » Sceptre, & celui qui le doit porter après » moi ; mais afin que vous ne travailliez pas » seulement pour ma Famille, je veux l'unir » avec vous. Votre Fils aîné a une Fille, j'en » veux faire l'Epouse de mon Fils, que vous » regarderez ainsi comme le vôtre.

Gixasu ne répondit d'abord à ce discours, que par des larmes, que toute sa conduite a depuis donné lieu de croire, avoir été des larmes de joye ; il fit ensuite à l'Empereur mille protestations d'une reconnoissance éternelle & d'une fidélité à toute épreuve. Tayco-Sama ne douta point qu'elles ne fussent sinceres ; il fit sur le champ venir la petite Princesse de Bandouë, qui n'avoit que deux ans, & la cérémonie de son mariage avec FIDE-JORI (nous avons déja dit, que c'étoit le nom du Fils de l'Empereur) fut célébrée dès le même jour, & suivie d'une Fête magnifi-

De J. C. 1598.
De Syn-Mu. 2258.

que. Le Roi de Bandouë prêta ensuite serment de fidélité entre les mains du Monarnaque, qui lui fit prendre le nom de DAYSU-SAMA, c'est-à-dire, le *Grand Gouverneur*, puis il ordonna, que tous les Princes, & Seigneurs feroient serment entre ses mains de maintenir de tout leur pouvoir Fide-Jori sur le Trône de son Pere, & pour les y engager davantage, il fit à tous des Présents magnifiques. Les Absents, & surtout ceux, qui étoient en Corée, ne furent pas oubliés, non plus que leurs Femmes, & toutes les Dames du Palais, que Tayco-Sama crut devoir intéresser à la conservation de son Fils. On auroit de la peine à imaginer, jusqu'où il porta l'attention, pour ne mécontenter personne. Cela fait, il prit quelques mesures, pour tempérer un peu l'autorité presque absoluë, dont il venoit de revêtir le Daysu-Sama, & la principale fut de lui former un Conseil de Régence composé de neuf Personnes, qui devoient à la vérité le reconnoître comme leur Chef, mais sans la participation desquels il ne devoit lui-même rien entreprendre de considérable. Parmi ces Seigneurs, à qui nos Histoires donnent la qualité de Régents, je trouve les noms de Xibunojo & d'Asonadario, dont nous avons souvent parlé, mais je ne trouve point celui de Guenifoin, Vice-Roi de la Tense, ce qui pourroit faire juger que ce Seigneur étoit mort, n'étant pas naturel de croire, qu'un Homme dans cette place, & qui avoit eu toute la confiance de son Maître, demeurât tellement obscur, qu'il ne fût plus parlé de lui dans toute la suite de cette Histoire.

De J.C. 1598.

De Syn Mu. 2258.

Quoiqu'il en ſoit, l'Empereur, après avoir ainſi travaillé, pour ſon Succeſſeur, ne s'occupa plus, que de lui-même. Sa paſſion dominante, ainſi que nous l'avons vû, avoit été l'ambition, & il n'avoit jamais eu rien plus à cœur, que de s'aſſurer une place diſtinguée parmi les Dieux *Camis*. Dans cette vûë, quoiqu'au fonds il n'eût aucun principe de Religion, il avoit affecté depuis pluſieurs années un grand zéle pour le culte des Divinitez, qu'on adore au Japon. Après avoir magnifiquement rebâti pluſieurs Temples, & un grand nombre de Monaſteres détruits par Nobunanga, & par lui-même, ou par le malheur des Guerres, il avoit augmenté Méaco d'un nouveau Quartier, & y avoit conſtruit un ſuperbe Temple, où il prétendoit être adoré ſous le titre de XIN FACHIMAN, qui veut dire nouveau Fachiman, c'eſt le nom que l'on donne à un Cami, célébre par ſes Conquêtes, & qui eſt regardé dans le Sinto, comme le Dieu de la Guerre. Il n'étoit entré dans les ferrements de ce Temple, que des lames de Sabres, & pour cela il avoit ordonné à tous ceux, qui n'étoient pas Nobles, de livrer les leurs, n'étant pas convenable, diſoit l'Empereur, qu'un autre fer entrât dans la fabrique d'un Sanctuaire érigé à un Dieu Guerrier. Ce Prince avoit fondé en pluſieurs autres endroits des Monaſteres accompagnés de Temples, ou de Chapelles, qui devoient pareillement lui être conſacrés. Pour ce qui eſt de ſon corps, il défendit de le brûler, comme on a coutume de faire, mais il ordonna qu'il fût enfermé dans un riche Cer-

De J. C. 1598.

De Syn Mu. 2258.

cueil, & déposé dans un endroit de son Palais de Fucimi, qu'il marqua.

Peu de jours après ces dispositions, le Pere Rodriguez, à qui on avoit fait sçavoir l'extrémité, où étoit ce Prince, vint à Fucimi avec un Officier Portugais nouvellement arrivé de Macao sur le grand Navire du Commerce, & chargé du Présent, qui se faisoit tous les ans en cette occasion à l'Empereur. Le Présent fut d'abord montré au Malade, qui témoigna en être très-satisfait, mais il fit dire que le P. Rodriguez entrât seul dans sa Chambre. Ce Religieux le trouva couché sur une espéce de Courte-pointe piquée entre des coussins de velours, mais si défait, & si défiguré, qu'il ne l'auroit jamais reconnu, si on ne lui eût dit, que c'étoit l'Empereur. Ce Prince le fit approcher, & lui parla de la maniere du Monde la plus aimable. Il voulut même que lui, & l'Officier Portugais fussent de toutes les Fêtes, qui se faisoient tous les jours entre les nouveaux Régents, qu'il avoit obligés à s'allier les uns avec les autres, pour s'assurer qu'ils demeuroient unis, & agiroient de concert dans le Gouvernement de l'Etat. Le Missionnaire essaya de profiter des témoignages de bonté, que lui donnoit Tayco-Sama, pour lui faire prendre des pensées de salut : mais un Homme tout occupé a s'égaler à Dieu étoit bien éloigné d'entrer dans les sentiments de pénitence & d'humilité, que la Foi Chrétienne exige de ceux, qui veulent l'embrasser. Le Pere ne voyant donc nul jour à sa conversion, pris congé de Sa Majesté, qui, en lui disant le dernier adieu,

De J. C. 1598.

De Syn-Mu. 2258.

lui fit délivrer de fort beaux présents, pour lui & pour l'Officier Portugais.

A voir ce Monarque gouverner aussi absolument, que dans sa plus vigoureuse santé, on n'eût jamais crû, qu'il eût été si proche de sa fin. Le Pere Pasio, qui étoit alors à Ozaca, marque dans ses Lettres, qu'on faisoit par son ordre dans cette grande Ville des Ouvrages d'une magnificence extraordinaire. Aussi l'avoit-il choisie, comme une des plus fortes du Japon, pour être le séjour ordinaire de son Fils pendant sa minorité. Lorsqu'on y pensoit le moins le mal diminua, & pendant plusieurs jours le Malade alla de mieux en mieux, du moins on le publia ainsi, mais le huit de Septembre, il lui survint une nouvelle foiblesse, qui le réduisit en un tel état, que souvent on le croyoit mort. Il fut dans cette espéce d'agonie jusqu'au seize, qu'il expira âgé de soixante-quatre ans, autant haï de la plûpart des Grands, qu'il en étoit craint; y en ayant fort peu, dit un Auteur moderne, (*a*) qui n'aimassent mieux le voir parmi les Dieux morts, que parmi les Hommes vivants.

Ce Prince étoit d'une complexion extrêmement robuste, mais ses débauches, les fatigues de la Guerre, & son excessive application aux Affaires l'avoient fort vieilli. Il avoit l'esprit grand, mais trop vaste. Ses emportements étoient terribles, c'étoit un Tigre en fureur, mais on l'adoucissoit aisément, quand on sçavoit le prendre. Rien de plus présomptueux que lui dans la bonne fortune, il croyoit

(*a*) Le Pere CRASSET.

De J. C. 1598.

De Syn-Mu. 2258.

alors pouvoir devenir le Maître de l'Univers; rien de plus timide dans l'adversité, il craignoit tout, & les moindres revers lui faisoient abandonner les Entreprises, qu'il avoit eu le plus à cœur; mais il avoit bientôt honte de sa foiblesse, & il reprenoit d'abord sa premiere confiance. Il fut grand Homme de Guerre, mais plus prudent encore, que vaillant, & dans ses Conquêtes, il employa plus souvent la ruse, que la force ouverte. Il gouverna avec beaucoup de sagesse, de fermeté, & de bonheur; il montra même assez d'équité, & les Peuples se plaignirent rarement de lui, mais il ne sçut pas se borner, ni cacher ses défauts. J'ai déja observé que la plûpart de nos Auteurs ne lui ont pas rendu assez de justice, & je ne puis m'empêcher de dire qu'il y a quelque chose de plus que de l'exagération dans ce qu'un Auteur contemporain a avancé que ce Prince avoit l'Ame encore plus hideuse que le corps, & qu'il fût le Tibere du Japon. Il ne sçavoit rien, & il avoit la vanité de vouloir parler de tout; ce qu'il faisoit ordinairement du même ton, dont il dictoit des Arrêts. Il avoit surtout la ridicule démangeaison de vouloir décider en Maître les questions les plus épineuses de la Religion, & cette manie eut peut-être autant de part, que sa politique, & la passion, qu'il avoit d'être mis après sa mort au rang des Dieux, aux mauvais traitements, qu'il fit successivement aux Bonzes, & aux Missionnaires. Les Premiers, qui avoient aisément reconnu son foible, sçurent en profiter, pour l'indisposer contre les Seconds, à qui il ne convenoit point de lui faire bassement leur Cour, en

le

le flatant sur cet article, comme faisoient leurs Adversaires sans aucun scrupule.

De J. C. 1598.

De Syn-Mu. 2258.

Les Régents eussent bien voulu tenir quelque tems secrette la mort de l'Empereur, mais malgré les soins, qu'ils y apporterent, & la rigueur, dont ils userent contre les premiers, qui oserent en parler, la nouvelle s'en répandit bientôt partout. On diroit que certains Hommes laissent dans le Monde un vuide, qu'on sent d'abord, surtout quand ils occupoient une grande place, qui n'est pas d'abord bien remplie. D'ailleurs les Peuples comme par un instinct naturel, s'apperçoivent aussi-tôt, quand le timon de l'Etat a changé de main. Toutefois Daysu-Sama & ses Collégues mirent si bon ordre à tout, qu'il ne se fit aucun mouvement. Une des premieres choses, à quoi ils penserent, fut de terminer la Guerre de Corée. Asonadario, & Xibunojo se rendirent pour ce sujet à Facata, & il y a bien de l'apparence qu'il n'y eut point d'autre accommodement, que celui d'abandonner la meilleure partie d'une Conquête, qui n'avoit jamais été du goût de la Nation, & qui n'aboutissoit, qu'à retenir dans un véritable exil la meilleure partie de la Noblesse Japonnoise. Ce qui est certain, c'est qu'au commencement de l'année suivante toutes les Troupes avoient repassé la Mer, que ceux, qui les commandoient rendirent en personne leur obéissance au nouvel Empereur dans tout le mois de Janvier, & que depuis ce tems-là les Japonnois n'ont été Maîtres, que de la partie Méridionale de cette Péninsule, qu'ils n'ont pas même gardée longtems.

A l'ombre de tant de Protecteurs, qui fu-

De J. C. 1598.

De Syn-Mu. 2258

rent rendus à l'Eglise du Japon, elle reprit bientôt son premier lustre, & les Chrétiens commencerent à respirer, comme on fait en arrivant dans le Port, après avoir été longtems battu de l'orage. Quelques-uns même se flatterent de voir le Christianisme monter sur le Trône Impérial en la personne de Jean SAMBURANDONO, Roi de Mino, Petit-Fils de Nobunanga, sur lequel le feu Empereur avoit usurpé la souveraine Puissance. Le Roi de Bandouë son grand Oncle (a) étoit le Maître de l'Empire, mais ce Prince n'étoit point d'humeur à travailler pour un autre, quand il le pouvoit faire pour lui-même; ainsi l'espérance qu'on avoit conçuë de voir rentrer le Roi de Mino dans les droits de sa Famille, & qui n'avoit guéres d'autre fondement, que le souhait des Chrétiens, s'évanoüit bientôt. Celle, dont les Missionnaires s'étoient flatés, de voir renaître les plus beaux jours du Christianisme, étoit plus solide & fut plus durable. Daysu-Sama leur avoit donné en plusieurs rencontres de grandes marques d'estime; ils croyoient avec raison pouvoir compter sur quelques-uns de ceux, qui lui étoient associés au Gouvernement de l'Empire; Xibunojo, que le feu Empereur avoit fait Roi d'Omi, en le faisant entrer dans le Conseil de la Régence, s'étoit en toute occasion déclaré en leur faveur, & il étoit Ami intime du Grand Amiral. Enfin les Troupes deux fois victorieuses de la Corée, étoient entiérement dévoüées aux Princes & aux Seigneurs Chrétiens, sous la conduite desquels elles avoient cueilli tant de lauriers; & il im-

(a) Ce Prince étoit Frere de l'Impératrice, Femme de Nobunanga.

portoit extrémement à ceux, qui avoient l'autorité en main, de se les attacher, ce qu'ils ne pouvoient faire, qu'en favorisant la Religion Chrétienne.

Toutefois, comme cette Religion avoit encore des Ennemis puissants, & qu'il ne falloit pas juger des dispositions, où Daysu-Sama pouvoit être à son égard; depuis qu'il étoit dépositaire de la suprême Puissance, par celles, où il avoit paru, lorsqu'il n'étoit que simple Vassal de Tayco-Sama, il fut très-sagement réglé entre les Missionnaires, de l'avis des Princes Chrétiens; qu'on se comporteroit dans ces commencements avec beaucoup de modération; ainsi on ne jugea point à propos, que l'Evêque parût sitôt en public, ni que les Missionnaires changeassent rien dans leur conduite extérieure, avant que d'en avoir reçu la permission de ceux, à qui il convenoit de la demander, & qui, par cette marque d'une déférence, qu'ils avoient lieu d'attendre, n'en seroient que mieux disposés à accorder tout ce qui dépendroit d'eux.

Ces résolutions prises, le P. Valegnani, qui étoit fort connu de la plûpart des Grands, écrivit au Roi d'Omi; à Asonadario, qui étoient encore à Facata; & à Terazaba, qui étoit toujours Gouverneur de Nangazaqui, & Commandant en Chef dans le Ximo, pour leur donner part de son arrivée, & les prier de trouver bon qu'il visitât ses Religieux, comme il avoit déja fait deux fois sous les Régnes précédents, & il chargea de ces Lettres le P. Rodriguez, qu'il jugea plus capable qu'aucun autre de conduire cette Négociation. Elle eut en effet tout le succès, qu'on

De J. C. 1598.

De Syn-Mu. 2258.

on pouvoit espérer. Les trois Seigneurs firent au P. Visiteur une réponse fort gracieuse; ils lui témoignerent que la nouvelle de son arrivée au Japon leur avoit été très-agréable; qu'ils estimoient la Religion Chrétienne; que quand leurs Affaires leur laisseroient un peu plus de loisir, ils se procureroient l'avantage de s'en faire instruire plus amplement; que le feu Empereur ne l'avoit proscrite, que parce qu'on l'avoit mal à propos prévenu contre ceux, qui la prêchoient: mais qu'ils lui conseilloient d'engager ses Religieux à continuer la même conduite, qui leur avoit si bien réussi dans les dernieres années du Regne précédent, parce que l'intérêt du Gouvernement présent étant de ne point toucher sitôt à ce qui avoit été ordonné par Tayco-Sama, si les Chrétiens faisoient le moindre éclat hors de saison, la Régence seroit dans l'obligation de les punir dans toute la rigueur des Ordonnances; au lieu que si les Missionnaires avoient soin de les contenir, ils pouvoient tout espérer de la part de tous ceux, qui étoient à la tête des Affaires.

Le P. Valegnani profita de ces avis; il ne parut aucun mouvement de la part des Fidéles, les Prédicateurs de l'Evangile ne firent aucune démarche que de concert avec leurs Protecteurs, & ils s'en trouverent si bien, que peu à peu les Eglises se rebâtirent, les Colléges, & les Séminaires furent rétablis, & toutes choses furent remises presque sur le même pied, qu'elles étoient avant le premier Edit du feu Empereur contre le Christianisme. Il arriva même que plusieurs Princes Idolâtres, que la seule crainte de déplaire à Tayco-Sama avoit empêché de protéger la Reli-

gion Chrétienne, se déclarerent en sa faveur. Le Roi de Bigen fut des premiers à permettre aux Missionnaires de s'établir dans son Royaume, où ils baptiserent un très-grand nombre d'Infidéles, & où il se forma une très-nombreuse Chrétienté par le zéle d'un Beau-Frere de ce Prince, qui avoit été baptisé long-temps auparavant & se nommoit Jean ACAXICAMON. Le Fils & le Successeur du vieux Morindono Roi de Naugato, donna aussi un fort bel Etablissement aux Jésuites dans ses Etats : ceux qui commandoient dans le Bungo suivirent son exemple, & il n'y eut pas jusqu'au Roi de Saxuma, qui trouva bon que les Missionnaires prêchassent librement l'Evangile dans son Royaume.

De J. C. 1598.

De Syn-Mu 2258.

Pour ce qui est des Princes Chrétiens, ils firent en cette occasion tout ce que l'on pouvoit attendre de leur zéle & de leur piété. Le Grand Amiral ayant sçû que les Peres étoient dans une grande disette de toutes choses, parce que ce qu'ils tiroient du Commerce de Macao, suffisoit à peine pour réparer les pertes qu'ils avoient faites les années précédentes, leur fit assigner sur sa Maison une Rente de mille six cent Paquets de Ris ; à sçavoir quatre cent pour l'Evêque, quatre cent pour le P. Valegnani, & le reste à la disposition du Vice-Provincial. Le Roi de Zeuxima, son Gendre, le Roi de Chicungo, Gendre du feu Roi de Bungo, le Roi de Fiunga, le Roi de Mino, les deux Rois de Buygen, Pere & Fils, celui d'Arima, & le Prince d'Omura, rétablirent aussi les Missionnaires dans leurs Etats, & pourvûrent à tous leurs besoins. Daysu-Sama ne s'étoit point encore trop ouvert au su-

De J. C. 1598.

De Syn-Mu. 2258.

jet du Christianisme ; mais les Prédicateurs de l'Evangile étoient toujours si bien reçus à sa Cour, que personne ne doutoit de son estime & de son affection pour eux, & l'opinion que l'on en eut dans tout l'Empire, donna lieu à un très-grand nombre d'illustres Conversions, jusques dans les Provinces les plus reculées, où la Religion avoit fait jusques-là moins de progrès.

Un orage imprévu arrêta un peu le cours de tant d'heureux succès. Tayco-Sama sembloit avoir pris les moyens les plus efficaces de conserver la paix dans l'Empire pendant la minorité de son Fils, & la bonne intelligence entre ceux, à qui il avoit confié l'autorité Souveraine ; mais il n'y a guéres, ou plutôt il n'y a point de mesures contre l'ambition de régner, quand elle est jointe au pouvoir. Daysu-Sama donna bientôt de l'ombrage à ses Collégues, & Xibunojo Roi d'Omi, fut le premier, qui se plaignit du Tuteur. Il le fit même si haut, qu'on en vint à une rupture ouverte ; tout le Japon se partagea, & le Grand Amiral se déclara pour Xibunojo son Ami : on courut aux Armes de tous côtés, & en très-peu de tems il se trouva entre Ozaca & Fucimi deux cent mille Hommes prêts à en venir aux mains.

Daysu-Sama étoit trop habile Homme, pour se mettre au hazard d'une Bataille, ayant surtout affaire au plus grand Homme de Guerre, qui fût alors dans l'Empire. Il prit donc le parti de négocier sous main, & il le fit si heureusement, que la plûpart de ses Collégues se réconcilierent avec lui, & que le Roi d'Omi resta seul de son côté. Alors le Tu-

De J. C. 1599.

De Syn-Mu. 2259.

teur, qui pendant la Négoçiation s'étoit saisi d'Ozaca, où étoit l'Empereur, avec tous les Trésors de Tayco-Sama; commença à parler en Souverain, & envoya commander à Xibunojo de se fendre le ventre. Ce Prince n'en étoit point encore réduit là; il gagna Fucimi, d'où il lui fut aisé de traiter d'un accommodement, dont les conditions furent, qu'il renonceroit à la Qualité de Régent, & se retireroit dans ses Terres. Daysu-Sama ayant ainsi donné la loi à un de ses Collégues, se vit bientôt en état de se faire craindre des autres. Pour mieux affermir sa Puissance, il voulut s'attacher Tsucamidono, qui par générosité s'étoit exilé avec son Ami; mais ce Prince ne put jamais se résoudre à lier avec un Homme, dont il avoit pénétré les desseins ambitieux. Il ne put néanmoins se défendre de fiancer son Fils avec une Petite-Fille du Tuteur, mais il protesta hautement, que cette Alliance ne lui feroit jamais rien faire contre son honneur, ni contre le service de son légitime Souverain, dont le Pere l'avoit fait tout ce qu'il étoit.

La disgrace du Roi d'Omi fut sensible à tous les Chrétiens, qui perdoient le plus déclaré Protecteur, qu'ils eussent dans le Conseil de la Régence. Il ne parut pas néanmoins que les Affaires de la Religion en allassent plus mal, si ce n'est dans le Firando, où le Roi saisit, pour abolir le Christianisme dans ses Etats, une occasion, qu'il crut très-propre à justifier sa conduite aux yeux de ceux mêmes, qui estimoient cette Religion. Le Roi son Pere, que les Relations de ce tems-là nomment DOCA, le même apparemment,

F iv

De J. C. 1599.

De Syn-Mu 2259.

dont nous avons parlé au commencement de cette Histoire, sous le nom de Taqua-Nombo, & qui depuis plus de trente ou quarante ans avoit abdiqué la Couronne, étoit mort au mois de Juin de cette année 1599. dans une extrême vieillesse. Son Successeur en apprit la nouvelle à Méaco, & sur le champ il manda au Prince son Fils de faire faire à son Ayeul les plus magnifiques Obséques, & beaucoup de Priéres pour le repos de son Ame; d'obliger les Chrétiens à y prendre part, & de faire sortir du Royaume tous ceux, qui refuseroient d'obéir, sans en excepter même la Princesse Mancie son Epouse.

Un ordre si précis & si absolu mit le Prince dans un grand embarras; il aimoit éperduëment la Princesse, dont il avoit plusieurs Enfants, & il étoit convaincu, que ni l'exil, ni la mort même ne lui feroient jamais trahir sa Religion. Il lui déclara néanmoins la volonté du Roi, il lui représenta que ce Prince étoit fort entier dans ce qu'il avoit une fois résolu; il lui conseilla de faire de bonne grace, du moins en apparence, ce qu'il désiroit d'elle, & la conjura de ne point le réduire à user de rigueur contre la personne du Monde, qu'il auroit le plus de regret de chagriner. La réponse de la Princesse fut telle, qu'il l'avoit prévûë; elle le supplia de considérer qu'elle étoit Fille de Sumitanda, le premier des Princes du Japon, qui avoit embrassé le Christianisme, pour lequel il avoit si souvent exposé sa vie, & risqué ses Etats; qu'il faudroit qu'elle s'oubliât bien elle-même, pour ne pas suivre un si bel exemple; qu'il pouvoit lui rendre cette justice, qu'en

De J. C. 1599.
De Syn Mu. 2259.

toute autre chose, que ce qui concernoit sa conscience, il ne l'avoit jamais trouvée opposée à ses volontez, ni à celles du Roi son Pere, mais que sur cet article rien ne la feroit jamais varier; qu'il lui en coûteroit pour mécontenter un Epoux, qu'elle aimoit & qu'elle respectoit, mais qu'elle devoit encore plus à son Dieu, qu'à lui; que la Couronne du Firando, celle même du Monde entier, si elle étoit à sa disposition, ne seroit pas pour elle un grand sacrifice, & qu'elle feroit très-volontiers celui de sa vie, pour une si belle cause; elle ajoûta, que le plus court pour elle, & le plus honnête pour lui, seroit qu'elle se retirât chez le Prince d'Omura son Frere, & qu'au reste si cet azile lui étoit fermé, elle consentiroit plutôt au plus affreux exil, dût-elle y mandier son pain, que de voir tous les jours sa Foi exposée à de nouvelles attaques. Elle écrivit sur le même ton au Prince son Frere, à l'Evêque du Japon, & au Pere Valegnani, & pour montrer qu'elle ne disoit rien, qu'elle ne fût prête à exécuter, elle commença par se retirer avec quelques-unes de ses Femmes dans une espéce de Cabanne sur le rivage de la Mer, résoluë de s'embarquer dans le premier Bâtiment, qui voudroit la conduire à Omura; mais elle n'y demeura pas longtems. Le Prince son Epoux n'eut pas plutôt appris sa retraite, qu'il courut la chercher, & lui ayant protesté avec serment, que de sa vie il ne l'inquiéteroit sur sa Religion, il la fit consentir, quoiqu'avec un peu de peine, à retourner au Palais.

Les choses ne s'accommoderent pas si aisément à l'égard des autres Chrétiens, qui ne

De J. C. 1599. De Syn-Mu. 2259.

firent pas moins paroître de fermeté, & sur qui le Prince voulut décharger le chagrin, que lui avoit donné la résistance de la Princesse. La Famille du feu Prince Antoine étoit toujours la plus fervente, comme la plus noble portion de ce petit Troupeau; elle étoit alors composée de sept Princes, dont on ne nous a conservé les noms, que de trois, à sçavoir le Prince Jérôme le Chef de la Maison, le Prince Thomas son Fils, qui a depuis eu le bonheur de donner son sang pour la Foi, (*a*) & le Prince Balthazar, Cousin germain du premier, ils étoient actuellement dans les deux Isles, dont nous avons dit qu'ils étoient Seigneurs, & qui étoient toutes peuplées de Chrétiens. Le Prince de Firando leur envoya signifier les ordres du Roi, & ils répondirent qu'il étoit inutile de leur faire de pareilles propositions, qu'on pouvoit leur ôter la vie, mais non pas leur Foi, & que tous leurs Vassaux étoient dans les mêmes dispositions. Le Prince Jérôme donna aussi-tôt avis de tout à l'Evêque & au Pere Valegnani, qui leur envoyerent sur le champ un Missionnaire, pour les assister dans un si pressant besoin; & quatre autres, qui étoient dans le voisinage, accoururent pour le même sujet dans les Isles d'Iquizeuqui & de Tacuxima.

Le Prince de Firando piqué de cette fermeté des Princes, voulut être obéi, & commença par envoyer des Troupes dans les deux Isles, avec ordre d'investir le Palais des Princes, dont les Amis firent inutilement tous leurs efforts, pour les engager à donner quel-

(*a*) Il eut la tête coupée à Nangazaqui, en 1619. étant pour lors âgé de quarante ans.

De J. C. 1599.
De Syn Mu. 2259.

que légere marque de déférence aux volontez du Roi, qui n'en demandoit pas davantage. Sur ces entrefaites on apprit que ce Prince étoit parti de Méaco, & qu'on l'attendoit au premier jour dans sa Capitale. On ne douta point alors, que comme il avoit été de tout tems furieux contre les Chrétiens, il ne se portât à quelque violence, & les Missionnaires furent d'avis de prendre des mesures, pour y soustraire les Fidéles, & surtout leurs Chefs; sur quoi la résolution fut prise de passer à Nangazaqui. L'exécution suivit de près, & fut conduite avec tant de secret, qu'on fut fort étonné au bout de deux jours d'apprendre que tous les Princes, leurs Familles entieres, & six cent Chrétiens des plus apparents du Pays, s'étoient embarqués pendant la nuit, & avoient pris la route de Nangazaqui.

Le Roi, à qui l'on annonça cette nouvelle à son arrivée, en conçut un très-grand chagrin, qu'il sçut néanmoins couvrir des apparences d'une véritable joye, jusqu'à ordonner des réjouissances, comme s'il eût remporté une Victoire sur ses plus grands Ennemis; mais il fit en particulier de très-sanglants reproches au Prince son Fils, & à tous ceux, qui l'avoient engagé à pousser à bout tant de braves Gens; d'autant plus, qu'il voyoit tous les autres Chrétiens en mouvement, pour suivre les premiers, & qu'en effet il y en eut encore deux cent, qui peu de jours après prirent la même route. La maniere, dont les uns & les autres furent reçus à Nangazaqui, augmenta encore son dépit. Les Fidéles de cette grande Ville allerent au-devant de leurs Fre-

De J. C. 1599.

De S. Mu. 2259.

res, qui s'étoient ainsi exilés volontairement, pour conserver leur Foi, & n'avoient pas même songé à faire aucune provision, de sorte qu'ils manquoient absolument de tout. Ce fut a qui marqueroit plus d'empressement, pour les secourir dans un si pressant besoin, & les plus aisez se disposoient à s'arranger entr'eux pour les loger, & pour partager avec eux leurs biens, lorsqu'il vint un ordre de Terazaba de les faire sortir de son Gouvernement. Il y a bien de l'apparence, que ce Seigneur avoit dès-lors renoncé au Christianisme, qu'il n'avoit jamais eu le courage de professer ouvertement; d'ailleurs il étoit Ami particulier & Parent du Roi de Firando. Mais s'il avoit cru obliger par cette conduite les Fidéles Firandois à retourner chez eux, il s'étoit trompé; les Missionnaires possédoient un terrein assez près de Nangazaqui, dans la dépendance d'Omura, où ils avoient eu autrefois un Collége, sous le nom de tous les Saints, & ils y avoient encore quelques Maisons. Ils y envoyerent les Exilés. Des Portugais, qui y avoient aussi quelques logements, les céderent pareillement. On en bâtit avec beaucoup de promptitude autant qu'il en falloit, pour loger tous les autres: & les Peres, quoique fort à l'étroit pour leur subsistance, parce que le dernier Navire du Commerce avoit péri, & que celui de cette année n'étoit point encore arrivé, prirent sur leur nécessaire de quoi aider à les sustenter.

On croyoit cette Affaire finie, & les Exilés bénissoient le Ciel de se voir dans une pleine liberté de professer une Religion, à laquelle ils avoient tout sacrifié, lorsque le Ro-

de Firando parut avec une Armée à Nangazaqui, & fut joint par Terazaba, qui lui amena de bonnes Troupes, pour faire la Guerre au Roi de Saxuma. Ce Gouverneur voulut avant toutes choses faire restituer à son Allié tous ses Sujets fugitifs, & il commença par écrire aux Missionnaires, qu'il s'étonnoit fort qu'ils favorisassent une désertion d'un si pernicieux exemple, & qu'ils risquoient beaucoup, s'ils l'obligeoient à mander à Daysu-Sama, qu'ils soulevoient les Peuples contre leur Souverain légitime; d'autant plus, disoit-il, qu'il ne s'agissoit pas en cette occasion de l'essentiel de la Religion, mais d'une simple déférence extérieure, en quoi les Sujets devoient une obéissance entiere à ceux, que Dieu leur a donné pour Maîtres. La réponse fut, que l'Evangile ne souffroit point ce partage de l'extérieur & de l'intérieur, qu'ils avoient fait leur devoir, qu'il en arriveroit tout ce qu'il plairoit à la Providence, & qu'ils étoient résolus à tout.

De J. C. 1599.

De Syn Mu. 2259.

Les Exilés, à qui Terazaba avoit envoyé deux Gentilshommes, pour leur représenter à peu près les mêmes choses, répondirent par la bouche des Princes, que ce n'étoit point par un esprit de rébellion, qu'ils étoient sortit du Firando, mais parce qu'on les y avoit voulu contraindre de désobéir à Dieu, qui étoit leur premier Souverain. Que pour preuve de cela, si le Roi vouloit leur donner sa parole Royale, de ne les point inquiéter sur l'article de leur Religion, ils retourneroient sur le champ se ranger sous son obéissance, & qu'il n'auroit point de Sujets plus soumis qu'eux; qu'ils consentiroient même à ce prix,

De J. C. 1599.

De Syn-Mu 2259.

que tous leurs biens demeurassent confisqués, & que le Roi les employât eux-mêmes aux plus vils ministeres: mais que si on leur refusoit une si juste demande, il n'y avoit rien au Monde, à quoi ils ne s'exposassent plutôt, que de retourner dans un Pays, où leur Foi ne seroit pas en sureté.

Ces réponses ne firent qu'irriter le Roi de Firando, & la résolution fut prise entre lui & Terazaba, de faire main basse sur ces Chrétiens. Les Princes de leur côté crurent être en droit de se défendre, s'ils étoient attaqués. Ils pouvoient compter sur trois cents Hommes des plus aguerris, qui fussent au Japon, & il est certain qu'ils eussent au moins vendu cherement leur vie: mais les Peres, que cette résolution allarma avec raison, & qui prévoyoient les suites terribles, qu'elle ne manqueroit pas d'avoir, si on en venoit à l'exécution, représenterent aux Princes deux choses; la premiere, que leur résistance ne les empêcheroit pas de périr tous, puisqu'ils seroient à peine un contre vingt; & qu'elle allumeroit un incendie, dont toute l'Eglise du Japon seroit infailliblement embrasée: la seconde, qu'en mourant les Armes à la main contre leur légitime Roi, non-seulement ils se flattoient en vain de l'honneur du Martyre, mais qu'ils se rendroient criminels devant Dieu, & n'éviteroient pas devant les Hommes l'infamie attachée à une véritable rébellion; enfin, que s'ils vouloient avoir le mérite de mourir pour leur Foi, il falloit se présenter volontairement à la mort.

Une si sage remontrance eut tout l'effet qu'on en pouvoit espérer; tous ces braves

Chrétiens, qui commençoient déja à se retrancher, mirent d'abord les Armes bas, & le Prince Jérôme s'étant persuadé que toute la colere du Roi de Firando se calmeroit, si lui & son Fils se livroient à sa vengeance, ils prirent tous deux le parti de l'aller trouver sans Armes, & de s'abandonner à tout son ressentiment. Ils étoient dans cette disposition, lorsqu'un Gentilhomme les vint trouver de la part du Roi, pour leur dire qu'ils pouvoient se tenir tranquilles, & que ce Prince ne vouloit pas risquer un seul de ses Soldats, pour ranger les Rébelles à leur devoir; qu'il ne les regarderoit pas même comme tels, s'ils vouloient lui promettre de ne rien entreprendre contre lui, & que de son côté il leur engageoit sa parole, de ne troubler jamais leur repos. Ainsi se termina à la gloire de la Religion Chrétienne une Affaire, dont les Infidéles ne s'étoient rien moins promis, que la ruine entiere de la Chrétienté du Japon.

Mais la joye, qu'en conçurent les Missionnaires, fut un peu tempérée par la perte, qu'ils firent sur ces entrefaites de leur Vice-Provincial le P. Pierre Gomez. Ils le pleurerent avec des larmes d'autant plus sincéres, que depuis le Pere Côme de Torrez, ils n'avoient point eu de Supérieur plus sage, ni de modéle plus accompli d'un Ouvrier Evangélique, tel qu'en demandoit le Japon. Il eut pour Successeur le P. François Pasio Boulonnois, que la grande connoissance, qu'il avoit de la Langue & des Mœurs du Pays, & son expérience dans les Affaires de la Mission, faisoient juger infiniment propre à cet em-

De J.-C. 1599.

De Syn-Mu. 2259.

ploi, mais qui ne fut pas aussi heureux, que son Prédécesseur, à réunir en sa faveur tous les suffrages.

L'Apothéose de Tayco-Sama, qui fut célébrée vers ce même tems avec une pompe extraordinaire, ne contribua pas peu à inspirer aux Peuples & aux Grands un retour d'estime pour le Christianisme, & à leur faire concevoir du mépris pour les Sectes du Japon. Aussi y eut-il tant d'Infidéles, qui se convertirent alors, qu'on en compta soixante-dix mille cette année 1599. & vingt-cinq mille dans les seuls Etats du Roi de Fingo. Ce Grand Homme avoit bien autant contribué à une si abondante recolte, que les Missionnaires mêmes : avant que de se retirer dans son Royaume, il avoit voulu recevoir le Sacrement de Confirmation, & les grands exemples de vertu qu'il donnoit à ses Sujets, avoient rempli les Fidéles de ferveur, & les Idolâtres d'admiration pour le Christianisme. Pour profiter de ces heureuses dispositions, il s'appliqua tout entier à faire des conquêtes pour Jesus-Christ ; bien convaincu qu'elles lui seroient plus utiles, que celles, qu'il avoit faites pour son Prince ; mais le Ciel ne permit pas qu'il jouît longtems d'une tranquillité si nécessaire à l'œuvre de Dieu. Le vertueux Samburandono ne travailloit, ni avec moins de zéle, ni avec moins de succès dans son Royaume de Mino : heureux Prince d'avoir trouvé dans sa disgrace cette précieuse Perle de l'Evangile, pour laquelle le sage Chrétien doit tout vendre, selon le Sauveur du Monde ; & d'en avoir assez connu le prix, pour lui donner la préférence sur les Etats,

qu'il devoit hériter du Grand Nobunanga ſon Ayeul !

De J. C. 1599.

De Syn-Mu. 2259.

L'année ſuivante ne fut pas moins féconde pour la Religion ; mais nous n'avons point le détail de ces converſions, parce que la plûpart des Lettres ; qui furent écrites en Europe en 1600. furent perduës ; nous ſçavons ſeulement que le Roi d'Arima, qui avoit perdu la Reine ſon Epouſe, s'étant remarié avec une Princeſſe extrêmement attachée à l'Idolâtrie, le P. Valegnani, qui avoit déja eu le bonheur, ainſi que nous l'avons vû en ſon tems, de retirer le Roi d'un pareil entêtement, entreprit de réduire la nouvelle Reine, & en vint heureuſement à bout, après deux ou trois entretiens, qu'il eut avec elle. Nous la verrons dans quelques années montrer par ſa conſtance que la Foi avoit jetté de profondes racines dans ſon cœur. Enfin ces deux années furent pour l'Egliſe du Japon des ennées de récolte ; mais les Ouvriers de l'Evangile ne recueilloient pas avec une joye bien pure ce qu'ils avoient ſemé avec tant de fatigues, & ſi ſouvent arroſé de leurs larmes. Un certain preſſentiment leur diſoit au fonds de l'Ame que ce peu de tranquillité ne leur étoit donné, que pour ſe préparer à eſſuyer de nouveaux combats, dont ceux, qu'ils avoient eu juſques-là à ſoutenir, n'avoient été que de légers préludes, & nous allons voir que leurs craintes n'étoient que trop bien fondées.

Dayſu-Sama, qui avoit ſenti ſes forces, ne ſe ménageoit plus avec les autres Régents, leſquels s'appercevant qu'inſenſiblement ils n'avoient preſqu'aucune part aux Affaires, réſolurent enfin d'un commun accord de s'op-

De J. C. 1599.

De Syn-Mu- 2259.

poſer à la Tyrannie, qui s'établiſſoit ouvertement ſur les ruines de l'Autorité légitime. Ils commencerent par publier un Manifeſte, qui engagea dans leurs intérêts la plus grande partie de la haute Nobleſſe. Enſuite CANGERASU, celui des Régents, qui croyoit avoir plus de ſujet de ſe plaindre, alla porter la Guerre dans le Quanto, pour attirer de ce côté-là toute l'attention de l'Ennemi commun, tandis que les autres faiſoient aſſez ſecrettement leurs préparatifs, pour profiter de cette diverſion. Ceux-ci rappellerent d'abord leur ancien Collégue, le Roi d'Omi, lequel ne voulut pas s'engager, qu'il ne fut aſſuré que le Grand Amiral prendroit auſſi les Armes; il lui écrivit qu'il avoit des Affaires de la derniere conſéquence à lui communiquer, & le pria de le venir trouver dans ſa Forteresse de SAVOYAMA.

Tſucamidono s'y rendit, & Xibunojo commença par lui remettre devant les yeux les obligations, qu'ils avoient l'un & l'autre au feu Empereur Tayco-Sama; le ſerment, par lequel il s'étoient engagés au ſervice de Fide-Jori, ſon Fils, & ſon Succeſſeur, & le danger, que couroit ce jeune Prince de trouver dans ſon Tuteur un Tyran, qui ne ſe contenteroit peut-être pas de lui enlever ſa Couronne. Il lui déclara enſuite que tous les Collégues de Dayſu-Sama, aſſurés du ſecours de la plûpart des Grands, étoient réſolus de pouſſer ce Prince à toute outrance, & de ne point poſer les Armes, qu'ils ne l'euſſent mis hors d'état de ſatisfaire ſon ambition démeſurée: il lui montra la liſte des Princes & des Seigneurs Confédérez, parmi leſquels étoient en-

tr'autres le Roi de Naugato, assez fort lui seul, disoit-il, pour tenir tête au Roi de Bandouë; Tingondono Roi de Bigen, & Maitre de deux autres Royaumes; le Roi de Saxuma, le plus puissant des Rois du Ximo, & un des plus grands Capitaines de l'Empire; & quantité d'autres, la fleur & l'élite de la Noblesse Japonnoise.

De J.C. 1600.

De Syn-Mu. 2260.

Il n'en falloit pas tant pour déterminer le Roi de Fingo à entrer dans une ligue, qui lui paroissoit si bien concertée; il la signa, & le même jour il communiqua aux Peres Gnecchi & Morejon ce qu'il venoit de faire. Ces deux Religieux en parurent très-chagrins, & ne pûrent s'empêcher de lui témoigner leur inquiétude. Ils ne voyoient que trop le danger, où cette démarche précipitée alloit jetter ce Prince, & ne doutoient point que le contrecoup n'en retombât sur l'Eglise du Japon, mais il n'y avoit plus de remede, ou du moins il n'étoit pas en leur pouvoir d'y en apporter. Au reste il n'y eut alors personne au Japon, qui ne fût parfaitement convaincu que, ni ces deux Religieux, ni aucun des autres Missionnaires, n'avoient eu part à la conduite, que Tsucamidono tint en cette occasion; & la maniere dont Daysu-Sama en usa encore longtems après avec eux en est une preuve, qui ne souffre point de réplique. On ne voit donc pas sur quoi s'est fondé l'Auteur d'une Relation, qui fut envoyée les années suivantes en Europe; où il est dit que le Tuteur ne se vit pas plûtôt le Maître de l'Empire, qu'il persécuta les Chrétiens, pour se venger de ce que les Jésuites avoient conseillé au Grand Amiral de prendre les Armes contre lui, ou du moins

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2260.

ne l'en avoient pas détourné, comme ils l'auroient pû faire. Mais ce qu'ajoûte cet Ecrivain lui ôte toute croyance auprès des personnes sensées, par l'excès, où il porte sa malignité; car il attribuë à ces Missionnaires une Politique, qui ne peut avoir de vraisemblance, que dans l'esprit de ceux, à qui rien ne paroit incroyable de ce qu'on ose avancer contre la Société. Il ajoûte que la vûë des Jésuites en cette rencontre étoit de se rentre les Maîtres de l'Empire, en le faisant tomber à Tsucamidono, qui leur étoit tout dévoüé; projet, dont le ridicule saute d'abord aux yeux, si l'on fait réflexion que parmi les Régents, dont le Roi de Fingo prenoit en main la cause, aucun n'étoit Chrétien, ni d'humeur à se donner un autre Maître, que le Fils de leur défunt Empereur.

Ce n'étoit pas au reste la premiere fois, que l'on mettoit en jeu ce Grand Homme dans les Libelles diffamatoires, qui couroient contre les Jésuites; car dans un autre Mémoire, dont j'ai déja parlé, on prétendoit qu'ils avoient livré à Tayco-Sama, ou, comme on appelloit alors ce Prince, à Cambacundono, la grande Isle du Ximo, & on leur faisoit un crime de n'avoir pas profité de l'occasion, pour ranger tout le Japon sous les Loix du Roi Catholique, comme ils le pouvoient, ajoûtoit-on, avec leurs propres forces, en mettant à la tête de leurs Troupes Augustin Tsucamidono, Roi de *Bungo*. Chimérique Systême, & qui fait bien voir la passion de l'Auteur: comme si ce Général, qui ne fut jamais Roi de Bungo, supposé qu'il fût capable d'arracher l'Empire à son Souverain & à

De J. C. 1600.

De Syn-Mu. 2260.

son Bienfaiteur, eût été assez simple, pour céder à un Prince Etranger une si belle Conquête, & le fruit de sa trahison. Il ne faut pas connoître les Japonnois, ni même les Hommes, pour mettre sur la scène de pareils Personnages. Je reviens a mon Histoire.

La Ligue étant ainsi formée contre Daysu-Sama, en moins de rien tout le Japon parut en armes, & l'on ne vit jamais plus d'apparence d'une longue & sanglante Guerre. Il y avoit même tout lieu de croire que le Tuteur succomberoit à la fin contre tant de forces réünies; mais par bonheur pour ce Prince pas un de ses Collégues n'étoit ni grand Capitaine, ni Homme de tête; & comme les personnes d'un mérite ordinaire sont presque toujours les plus jalouses de leur autorité, les Roix de Fingo, de Bigen, & de Saxuma, qui seuls étoient capables de bien conduire cette Guerre, ne furent pas les plus écoutés dans le Conseil. Il arriva même qu'encore que les Régents fussent toujours assez unis entr'eux, ils n'agirent jamais bien de concert, & que chacun selon la Coutume des génies étroits, suivit ses propres projets, & se conduisit par ses vûes particulieres. Daysu-Sama s'en apperçut bientôt, & en tira tout l'avantage, qu'un habile Homme en pouvoit tirer.

Les succès ne laisserent pourtant pas d'être assez long-tems balancés, & les commencemens de la guerre furent très-favorables à la Ligue. Son Armée s'empara, sans presque tirer l'Epée, de la plus grande partie de la Tense. La seule Forteresse de Fucimi les arrêta quelque tems, mais elle fut forcée l'épée à la main, & réduite en cendres avec le ma-

De J. C. 1600.

De Syn-Mu. 2260.

gnifique Palais, qui étoit devenu le principal Sanctuaire du nouveau Dieu Tayco-Sama : de sorte que cette Ville est encore aujourd'hui reduite au premier état, où elle étoit, avant que ce Monarque en eût fait le Théatre de ses magnificences ; c'est-à-dire, à très peu de choses. Les Confédérés ne soutinrent pas longtems cette réputation, qu'ils avoient d'abord acquise à leurs Armes. Ils s'amusérent faute de s'entendre ; & donnerent à leur Ennemi le loisir d'assembler son Armée. Il pratiqua même des intelligences parmi leurs principaux Officiers, & l'on s'apperçut bientôt qu'ils étoient mal servis. Mais ce qui contribua davantage à mettre le Chef de la Régence en état de prendre le dessus, c'est qu'il trouva le moyen d'acquérir à son Parti le Roi de Buygen & son Pere, qui y entraînerent encore le Roi d'Arima & le Prince d'Omura. Ces Princes n'étoient pas apparemment aussi convaincus, que le Roi de Fingo, des ambitieux desseins du Tuteur : toutefois il est assez surprenant que le Roi d'Arima, dont le Fils aîné venoit d'épouser la Fille du Gouverneur de Sacai, laquelle étoit Niéce de Tsucamidono, ne suivît pas le parti que ce Prince, à qui même nous avons vû qu'il avoit de grandes obligations, venoit d'embrasser ; mais ce fut un coup de la Providence, que tous les Princes Chrétiens, & surtout ceux du Ximo n'eussent point armé en faveur des Confédérés.

Cependant, si nous en croyons quelques Mémoires, que le Pere Bartoli ne fait aucune difficulté de traiter d'Apochryphes, quoiqu'ils ayent été suivis, même après cet Ecrivain, par

des Hiſtoriens d'une grande autorité, cette Guerre fut dès-lors pour l'Egliſe du Japon l'occaſion d'une perte, qui, de quelque maniere, qu'elle ſoit arrivée, lui fut extrêmement ſenſible, & fut long-tems pleurée. Les Régents après s'être rendus maîtres d'Ozaca, où étoit l'Empereur avec l'Impératrice ſa Mere, firent publier un Edit, par lequel il étoit ordonné à tous ceux, qui avoient pris les Armes pour Dayſu-Sama, de ſe réünir avec eux, ſous peine d'être pourſuivis comme Rebelles & Ennemis de l'Etat. Il étoit marqué de plus, que les Femmes & les Enfans de ceux, qui refuſeroient d'obéir, payeroient pour leurs Peres & pour leurs Maris, de leur vie, ou de leur liberté; chacun ſuivant ſa condition. Jecundono Roi de Tango étoit fort attaché au Tuteur, & il s'étoit déclaré des premiers pour lui; il avoit laiſſé ſa Famille à Ozaca, l'y croyant beaucoup plus en ſûreté, qu'à Tango; néanmoins en partant pour l'Armée, il avoit à tout événement donné ordre à l'Intendant de ſa Maiſon, que ſi la Ville étoit forcée, & qu'il y eût le moindre danger pour la Reine de tomber entre les mains des Ennemis, il lui tranchât la tête, & mit le feu à ſon Palais.

Ce que Jecundono avoit appréhendé arriva bientôt, & l'Intendant fut ſommé de la part des Régents de leur livrer la Reine. Il y avoit tout lieu de croire que cette Princeſſe ſeroit fort en ſûreté entre les mains des Chefs de l'Armée victorieuſe, qui étoient, au moins pour la plûpart, de très-honnêtes gens; mais ſi Jecundono n'avoit pas craint pour ſa vie ni même pour ſa liberté, cette Princeſſe étoit

De J. C. 1600.

De Syn-Mu. 2260.

d'une beauté rare, & la pensée des dangers, à quoi elle pouvoit être exposée par cet endroit, étoit capable d'effrayer son Mari, le plus jaloux des Hommes, & qui après avoir rendu la plus aimable, & la plus vertueuse Personne, qui fût au Japon, la victime de son zèle aveugle, pour le culte de ses Dieux, la sacrifia à son injuste jalousie. Son Intendant fort embarrassé sur la réponse, qu'il devoit faire à la sommation des Généraux de l'Armée confédérée, chercha quelque tems les moyens de sauver sa Maîtresse, mais il n'en trouva point: il va donc la trouver, se jette à ses genoux, & fondant en larmes, il lui déclare le commandement absolu, qu'il avoit reçu du Roi son Maître. » Au reste, Madame, ajoûta-t'il, de tout ce que nous sommes ici de vos Serviteurs, il n'en est aucun qui ne soit résolu de ne vous pas survivre, & d'expier sur le champ un crime, que les Loix de l'Empire, & l'obéissance, que nous devons au Roi notre Seigneur, nous aura forcé de commettre; & ce ne sera pas une légere consolation pour nous, de voir finir des jours, que nous ne pourrions plus employer au service d'une Princesse, dont nous révérons les vertus, & que tout le Japon adore.

La Reine écouta ce discours, comme s'il ne l'eût pas regardée: » Vous sçavez, dit-elle, » que je suis Chrétienne, & que la mort n'a » rien, qui effraye ceux, qui font profession » de la véritable Religion: elle m'ordonne » d'obéir, cette Loi sainte, à celui, que nos » Loix ont rendu le Maître de ma vie; mais » je ne puis penser sans frémir, à ce que vous

» deviendrez

» deviendrez pour toute une Eternité, si vous
» persistez dans votre aveuglement. Du moins
» ne me refusez point la grace que je vous
» demande, & qui sera la derniere, que je
» vous demanderai jamais ; c'est de vous
» contenter d'exécuter les ordres du Roi en
» ce qui me concerne, & de ne point atten-
» ter sur vos jours. En cela les Loix du Ja-
» pon sont injustes, & elles ne vous excuse-
» roient pas au Tribunal du Maître absolu
» de la vie, & de la mort. Après qu'elle
eut ainsi parlé, elle entra dans son Oratoire,
où prosternée devant son Crucifix, elle s'of-
frit en sacrifice à la Majesté divine, & accepta
la mort en expiation de ses péchés : elle ap-
pella ensuite les Dames du Palais, & toutes
les Femmes, qui composoient sa Maison, les
embrassa tendrement, & leur dit, que puis-
qu'il n'y avoit point d'ordre de les faire mou-
rir, & qu'elles étoient toutes Chrétiennes,
leur conscience les obligeoit de sortir du Pa-
lais, avant qu'on y mît le feu.

De J. C. 1600.

De Syn-Mu. 2260.

Elles ne répondirent que par leurs larmes,
mais la Reine leur fit promettre qu'elles obé-
roient. Tout retentissoit de sanglots, & de
cris lamentables ; les uns s'arrachoient les
cheveux, les autres se déchiroient les habits,
tous ne paroissoient occupés, que du mal-
heur d'une Reine, dont ils se fussent estimé
heureux de pouvoir racheter les jours aux dé-
pens des leurs. Elle seule aussi tranquille, &
le visage aussi serein, que si on lui eût annon-
cé la plus agréable nouvelle, régloit tout, &
se préparoit à la mort, comme si elle eût or-
donné les préparatifs d'un voyage de plaisir.
Tout étant disposé, elle entra encore dans

De J. C. 1600.

De Syn-Mu. 2260.

ſon Oratoire, & un moment après elle appella l'Intendant, & l'avertit qu'il pouvoit, quand il voudroit, exécuter les ordres de ſon Maitre. Cet Officier lui dit, qu'il n'attendoit plus que les ſiens ; puis s'étant enſuite jetté a ſes pieds, il la pria de nouveau de lui pardonner ſa mort. Auſſi-tôt la Reine ſe mit à genoux, abattit elle-même ſa robe, & prononçant les ſacrés noms de Jeſus & de Marie, elle reçut le coup, qui lui trancha la tête.

Ainſi mourut Grace Reine de Tango, la plus belle perſonne, la Princeſſe la plus accomplie, & peut-être la plus fervente Chrétienne, qui fût au Japon. Bien loin d'être Idolâtre de ſa beauté, il ſembloit qu'elle eût pris a tâche d'en ternir l'éclat par tout ce que la Pénitence a de rigueurs, & elle auroit pû confondre en cela les Religieux les plus auſteres. Toute ſon occupation, après avoir ſatisfait aux exercices de ſa piété, étoit de ſe faire amener les Enfans des Pauvres : elle les lavoit & les nettoyoit de ſes propres mains, enſuite elle les inſtruiſoit de nos ſaints Myſteres, les exhortoit à la vertu, & en faiſoit de fervens Chrétiens. Elle aimoit fort la lecture, & pour être plus en état de contenter en cela ſa piété, elle avoit appris le Latin & le Portugais. Une vie ſi précieuſe méritoit ſans doute une fin moins tragique ; mais le Chrétien trouve ſa grandeur & ſa véritable félicité dans l'accompliſſement de la volonté de Dieu, & dans une réſignation parfaite aux ordres de la Providence.

Dès que la Reine fut morte, on couvrit ſon corps d'un Drap d'or, & l'on remplit de matieres combuſtibles tous les Appartements

du Palais. Ensuite les Officiers, les Pages, & les Soldats, qui n'étoient pas Chrétiens, s'enfermerent dans une Chambre un peu écartée de celle, où étoit le corps de la Princesse. Là ils se fendirent tous le ventre, & l'un d'eux ayant mis le feu à une traînée de poudre, qu'on y avoit faite, le feu prit en un moment partout, & le Palais fut bientôt réduit en cendres. Les Chrétiens recueillirent tout ce qu'ils pûrent distinguer des ossements de la Reine, & les porterent au Pere Gnecchi, qui demeuroit pour lors à Ozaca, & qui fit à cette illustre Défunte un Servive solemnel avec tout l'appareil, que pouvoit souffrir la conjoncture des tems. Le Roi de Tango, qui en fut informé au retour de la Guerre, en fut si touché, qu'après avoir témoigné au Missionnaire un gré infini de cette action, il fournit aux frais d'un second service, auquel il voulut assister lui-même avec tout ce qui se rencontra de Grands à Ozaca. Tout s'y passa avec beaucoup de piété, & le Roi avoüa, que nos Cérémonies lui paroissoient si augustes, qu'aux prix d'elles toutes celles des Bonzes n'étoient que des niaiseries d'enfans Mais ce qui le toucha encore plus, ce fut d'apprendre que ces Obseques avoient été suivies de grandes aumônes, *il faut convenir*, dit-il alors, *que ces Religieux Etrangers sont bien d'autres gens, que nos Prêtres.*

De J. C. 1600.

De Syn-Mu 2260.

Pour revenir à la Guerre civile, tandis que Dayfu-Sama étoit occupé dans le Quanto à défendre ses propres Etats contre Cangerazu, qui y avoit fait d'abord d'assez grands projets, mais qui n'avoit pas sçu profiter de ses avantages; il envoya trois mille Hommes pour

De J. C. 1600.

De Syn-Mu. 2261.

harceler l'Armée des Alliés, & conserver la Forteresse de Voary, qui tenoit pour lui, & qui lui étoit d'une très-grande importance. Le Général de cette petite Armée défit d'abord le Roi de Mino, qui avoit entrepris de l'arrêter dans sa marche, & le fit prisonnier; ensuite ayant appris que les Roix de Fingo, d'Omi, & de Saxuma étoient assez mal accompagnés dans un Château du Royaume de Mino; il fit une marche forcée, pour les y surprendre, & investir brusquement la Place. La résistance des Assiégés répondit a la réputation des Chefs, & déconcerta les projets des Assiégeans, qui se virent tout a coup investis par une Armée de quatre-vingt mille Hommes.

Le jeune Roi de Buygen étoit dans la petite Armée des Assiégeants, & il y a toute apparence, que c'étoit lui, qui la commandoit; ce qui est certain, c'est que pour faire une diversion, qui le tirât du mauvais pas, où il se trouvoit engagé, il envoya donner avis au Roi son Pere, que Joscimon Roi de Bungo étoit entré dans son ancien Royaume avec un corps de Troupes, que les Régents lui avoient assez mal-a-propos confié; qu'il en auroit bon compte, s'il vouloit marcher contre lui; & qu'il pourroit même attirer le fort de la Guerre de ce côté-là. Condera suivit le conseil de son Fils. Il avoit huit mille Hommes sous ses ordres, & il chercha Joscimon avec d'autant plus d'ardeur, que ce malheureux Prince, à qui il avoit autrefois procuré la grace du Baptême, en le rétablissant dans ses Etats, étoit retombé pour la seconde fois dans l'Apostasie. Il le joignit bientôt, tailla son Armée en

pieces, & le fit son Prisonnier. Mais il paroît que, soit compassion; soit mépris, il le laissa aller en liberté, sans quoi il est vraisemblable que Daysu-Sama lui auroit fait payer de sa tête la hardiesse, qu'il avoit euë de se déclarer contre lui.

D'un autre côté CANZUZEDONO, autre Chef du parti du Tuteur, & Ennemi personnel du Roi de Fingo, entra sur les Terres de ce Princs, & y prit plusieurs Places. Les Régents avoient quelque chose de mieux à faire; que de courir au secours du Fingo & du Bungo; il leur étoit d'une bien plus grande conséquence, & beaucoup plus aisé de défaire trente mille Hommes, qui étoient venus pour délivrer le jeune Roi de Buygen, & dont le Chef de la Régence n'eût jamais pû réparer la perte; mais ils ne firent ni l'un ni l'autre: ils demeurerent dans une inaction, qu'on ne peut excuser par aucun endroit, & ils donnerent à leur Ennemi le tems d'accourir avec vingt-mille Hommes d'élite au secours des siens. Ils dépensoient même si peu en Espions, qu'ils ne sçurent rien de sa marche, que lorsqu'ils lui virent ranger son Armée en bataille. Ils avoient pourtant encore trente mille Hommes plus que lui, & dans les Roix de Fingo & de Saxuma deux des plus habiles Généraux de l'Empire; mais pour leur malheur ces Généraux n'étoient pas les seuls, & Daysu-Sama, qui étoit apparemment sûr de son fait, ne laissa point de leur présenter la Bataille, qu'ils ne pûrent se dispenser d'accepter.

A peine avoit-on commencé à se mêler, qu'on entendit dans l'Armée de la Ligue un

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2260.

bruit confus de gens, qui crioient *trahison*; c'étoit des Officiers Généraux, qui passoient du côté de Dayfu-Sama avec toutes les Troupes, qu'ils commandoient. Un accident si imprévû mit le désordre, & jetta la consternation parmi les Alliez, qui ne songerent plus qu'à fuir. Les Rois de Bigen, & de Fingo, qui commandoient l'Avant-Garde, ne laisserent pas de maintenir assez longtems le Combat, & de tuër bien du monde aux Ennemis. Le Roi de Naugato étoit (a) au Corps de Bataille avec quarante mille Hommes; & s'il eût soutenu l'Avant-Garde, il eut apparemment réparé le mal, qu'avoit causé la désertion; mais il s'arrêta tout court, & fit ensuite retraite du côté d'Ozaca avec une précipitation, qui avoit tout l'air d'une fuite. La conduite qu'il tint dans la suite, donna même lieu de le soupçonner de perfidie. Peu de tems après le brave Tingondono Roi de Bigen fut tué d'un coup de Sabre, & tout l'effort des Ennemis tomba sur les Roix de Fingo, de Saxuma, & d'Omi, qui se surpasserent en cette occasion; mais ils furent bientôt accablés par le nombre, & réduits presqu'à eux seuls. Ils prirent alors chacun leur parti; le Roi de Sa-

(a) Les Historiens du Japon le nomment MORINDONO. Il se peut faire que ce Prince fût le même, don nous avons si souvent parlé, & qui, après avoit remis ses Etats entre les mains de son Fils, avoit repris la conduite des affaires à l'occasion de cette Guerre. Peut être aussi son Successeur portoit le même nom que lui. Ne peut-on pas dire meme que nos Historiens, accoutumès à nommer MORINDONO le Roi de Naugato, se sont trompés en cette occasion. En effet, l'ancien Morindono devoit être alors très-vieux, s'il vivoit encore.

xuma avec quarante Maîtres, ſe fit jour le Cimeterre à la main au travers de l'Armée victorieuſe, étonnée de ſa réſolution. Il gagna ainſi Ozaca, y prit le meilleur Navire, qui ſe trouva dans le Port, & ſe rendit dans ſes Etats ſans avoir été ſuivi ; les deux autres tinrent encore quelque tems ; mais ils ne combattoient plus que pour la gloire, & pour mourir les armes à la main. On voulut les avoir vifs, & on y réüſſit. Tſucamidono a depuis avoüé qu'il avoit eu beſoin de toute ſa Religion, & d'une grace particuliere de Dieu, pour réſiſter à la tentation de ſe fendre le ventre : pour Xibunojo, qui n'avoit pas été retenu par les mêmes conſidérations, ſa réputation ſouffrit de n'avoir pas évité par une mort volontaire la honte de ſuivre en Captif le Char du Vainqueur, & de porter ſa tête ſur un Echaffaut.

Jamais Victoire ne fut plus complette, que celle du Chef de la Régence. Dès que les deux Rois eurent été pris, tout ce qui reſtoit de l'Armée des Confédérés, mit bas les Armes, & depuis ce moment rien ne parut en Campagne, qui tint pour la Ligue. Il lui reſtoit pourtant encore une reſſource capable de lui faire reprendre le deſſus. Le Roi de Naugato étoit dans Ozaca avec une très-belle Armée, & rien n'y manquoit de ce qui étoit néceſſaire, pour faire briſer à cet écueil toutes les forces de Dayfu-Sama ; mais ſoit lâcheté, ſoit trahiſon ; dès qu'il vit le Victorieux s'approcher, ſans attendre que ce Prince ſe mît en devoir de l'inveſtir ; il lui fit ouvrir les Portes de la Ville, & tout plia ſous le Tuteur, après une ſuite de ſuccès ſi peu attenduë. La

De J. C. 1601.

De Syn-Mu. 2261.

premiere chose, à quoi il songea, dès qu'il n'eut plus d'Ennemis en tête, ce fut de faire saisir les Royaumes de ceux, qui avoient été tués, ou pris les Armes à la main contre lui; & il en fit des libéralitez à ses Créatures. Canzugedono eut le Fingo, qu'il avoit conquis, & où il possédoit depuis longtems de grandes Terres. Le bruit se répandit ensuite, qu'on alloit faire le procès aux deux Rois captifs, & que leurs Familles seroient enveloppées dans leurs disgraces.

Il y a bien de l'apparence que le Roi de Zeuxima étoit mort avant la Guerre; car il n'y est point du tout parlé de lui: ce qui est certain, c'est que la Reine sa Femme, qui étoit Fille du Roi de Fingo, se réfugia d'abord à Nangazaqui, & implora la protection de l'Evêque, & des Portugais. On fut quelque tems en doute, quel parti prendroit le Prélat dans une conjoncture si délicate, car il s'agissoit d'un côté de refuser d'assister une Princesse Chrétienne, Fille d'un Roi, qui étoit la gloire du Christianisme, & à qui les Missionnaires avoient les dernieres obligations; & de l'autre, de s'attirer l'indignation d'un Prince; qui étoit le Maître absolu dans l'Empire. Mais l'Evêque ne balança point à donner retraite à la Reine fugitive; il s'engagea même à fournir à tous ses besoins, & le Tuteur, non-seulement ne le trouva point mauvais; mais, après avoir pardonné à la Princesse, il se comporta avec les Missionnaires, & avec l'Evêque en particulier, de maniere à faire juger, que la conduite de celui-ci lui avoit paru digne d'estime.

Il s'en fallut bien, que ce Prince rendît

également justice aux deux Roix, qu'il tenoit dans ses fers; quoiqu'il ne pût douter, que la seule reconnoissance ne les eût armés contre lui. Ces deux illustres Prisonniers attirerent alors sur eux les yeux de tout l'Empire; mais la différence de leur Religion parut bien sensiblement dans la maniere, dont ils prirent leur disgrace. Xibunojo étoit un fort honnête Homme, & avoit montré bien de la valeur dans le dernier Combat: mais le courage n'accompagne pas toujours les plus braves hors de l'action, & un Payen n'a rien, qui le soutienne, contre certains coups de la Fortune: aussi le Roi d'Omi se laissa-t-il honteusement abbattre à son malheur. Pour son Ami, il ne fut jamais plus grand, que quand il fut réduit à sa vertu seule.

Il est vrai, qu'on les traita l'un & l'autre avec une indignité, qui ne fit point d'honneur au Victorieux. D'abord on les obligea de comparoître comme des Criminels devant le jeune Roi de Buygen, à qui cette commission causa un déplaisir, qui fit douter, lequel des trois Princes se trouvoit dans un état plus violent. Il n'y eut point d'interrogatoire, & il n'en étoit nullement besoin. On convenoit du fait de part & d'autre; le motif en avoit fait une vertu, & le succès le faisoit passer pour un crime. Après une courte entrevûë, où chacun garda le silence, le Roi de Fingo dit à Caïnocami, qu'il avoit une priere à lui faire: celui-ci crut qu'il s'agissoit de sa grace, & ne répondit rien: Tsucamidono s'apperçut de son embarras & en devina la cause: » Monsieur, lui dit-il, ce n'est point la vie, que » je demande, mais la permission d'avoir un

De J. C. 1601.

De Syn. Mu. 2261.

» Religieux, pour me confesser «. Caïnocami promit de faire son possible, pour lui donner cette satisfaction, mais il ne put jamais l'obtenir de Daysu-Sama. Enfin les deux Roix furent condamnés à avoir la tête tranchée, & la Sentence portoit, qu'ils seroient auparavant conduits dans des charettes par toutes les ruës d'Ozaca ; un Héraut portant devant eux leur Sentence, & criant qu'ils étoient traités de la sorte, pour avoir voulu troubler le repos de l'Etat. Tsucamidono ainsi exposé comme un Malfaiteur à la risée d'une Populace insolente, récitoit son Chapelet avec une sérénité de visage, qu'on ne se laissoit point d'admirer ; il ne fit paroître ni plus d'émotion, ni moins de piété sur l'Echaffaut ; il y donna des marques éclatantes de sa Religion, & il reçut le coup de la mort en prononçant les sacrés noms de Jesus & de Marie.

Telle fut la fin tragique d'Augustin Tsucamidono Roi de Fingo, Grand Amiral du Japon, Généralissime des Armées Impériales, après avoir conquis deux fois la Corée, fait trembler la Chine, & obligé le plus puissant Monarque de l'Orient à demander la paix à l'Empereur Japonnois. Le coup fatal, qui trancha ses jours, ne lui ôta rien de sa gloire, ceux mêmes, qui chercherent à le couvrir d'opprobres, furent contraints de l'admirer. Il termina sa course en Héros Chrétien, infiniment supérieur aux événements, & rendant graces au Seigneur des ignominies qu'il souffroit, pour avoir pris le parti de la justice. Après sa mort on trouva dans la fourure de sa robe une Lettre adressée à la Reine son

Epouse, & aux Princes ses Enfants, où après leur avoir raconté en peu de mots les traitements, qu'on lui avoit faits depuis sa prise, il s'étendoit beaucoup sur la soumission, qui est dûë aux ordres du Ciel; il les exhortoit ensuite avec bien du séle, & de la tendresse à demeurer fidéles au service d'un Dieu, dont les rigueurs mêmes ont des charmes, qui ne se peuvent exprimer. Tous les Fidéles, les Missionnaires, & toute la Compagnie de JESUS donnerent des témoignages publics & éclatants de leur douleur, pour la perte de ce Prince, qui laissa un grand vuide dans l'Eglise du Japon.

De J. C. 1601.

De Syn-Mu 2261.

Cette déplorable Famille avoit encore quelque espérance de se relever; l'aîné des Princes s'étoit sauvé chez le Roi de Naugato, l'ancien Ami de son Pere; & comme il avoit épousé la Petite-Fille de Dayfu-Sama, on ne doutoit point que le Tuteur ne lui fît grace. Sa jeunesse, car il n'avoit que douze ans; sa naissance, les grands services, que le Roi son Pere avoit rendus à l'Etat, son esprit, mille belles qualitez, qui brilloient en sa personne, & les semences de vertus, qu'on remarquoit en lui, tout parloit en sa faveur, & intéressoit jusqu'à ceux mêmes, que la jalousie avoit rendus ennemis de son Pere; mais rien ne put le mettre à couvert de la perfidie du Roi de Naugato. Ce lâche Prince ne fit aucune difficulté de violer les droits les plus sacrés de l'hospitalité, & crut ne pouvoir faire entiérement sa paix avec Dayfu-Sama, qu'en lui envoyant la tête d'un jeune Prince, qui s'étoit réfugié entre ses mains. Le Tuteur en fut indigné, & dit aux Envoyés du Roi qu'il

De J. C. 1[illegible]

De Syn Mu. 2201.

étoit surpris que leur Maître eût attenté à la vie d'un Prince, qu'il devoit respecter comme son Petit-Fils. Il s'appaisa néanmoins par l'adresse de ces mêmes Envoyés, qui lui assurerent, soit d'eux-mêmes, soit qu'ils en eussent reçu l'ordre, pour s'en servir dans le besoin; que le Prince de Fingo avoit été arrêté comme il s'enfuyoit, & que de désespoir il s'étoit fendu le ventre. Ce jeune Prince, aussi-tôt après être arrivé chez le Roi de Naugato, avoit mis ordre à sa conscience, ayant trouvé le moyen de parler en secret à un Missionnaire, à qui il ajoûta après sa Confession, qu'il ne sçavoit pas ce qu'on lui préparoit, mais qu'il étoit disposé à tout ce qu'il plairoit au Ciel d'ordonner de lui.

Si quelque chose eût pû consoler les Ouvriers de l'Evangile au milieu de tant d'afflictions, ç'eut été la maniere, dont le Régent en usa avec eux, quand il se vit le Maître absolu de l'Empire. Ce Prince faisoit en ce tems-là profession d'adorer Amida; & à l'instigation d'un Bonze, qui avoit pris un grand ascendant sur son esprit, il trouva bon que le jeune Empereur rétablît & dotât quantité de Temples & de Monasteres, qui avoient été abattus, ou brûlés pendant la Guerre, & sous les Régnes précédents. Il n'étoit apparemment pas fâché d'ailleurs de voir ce Prince se consumer en ces dépenses hors de saison, tandis que lui-même amassoit des richesses immenses, & s'emparoit de la plûpart des Revenus de la Couronne. Sur quoi l'on rapporte qu'une Tour, où il avoit renfermé ses trésors, n'en pouvant porter le poids, s'écroula au bout de quelque tems, & qu'on en

voyoit pleuvoir l'or, comme auroit pû faire l'eau d'un réservoir, qui seroit crevé. Au fonds Daysu-Sama n'avoit point de Religion, mais il vouloit imposer au Peuple par cet endroit-là.

De J. C. 1601.

Dé Syn-Mu. 2261.

Il étoit persuadé que les Chrétiens ne se fioient pas à lui, & de son côté il ne les aimoit pas : toutefois, soit modération, soit politique, soit égard pour les Princes Chrétiens, qui l'avoient si bien servi, soit estime pour la Religion, & pour ceux, qui la prêchoient, il est constant qu'il témoigna d'abord aux Jésuites beaucoup d'amitié, & qu'il leur permit par un Edit public de s'établir à Ozaca, à Méaco & à Nangazaqui. Mais quoique dans plusieurs rencontres il eût paru leur sçavoir bon gré d'avoir marqué jusqu'à la fin une reconnoissance parfaite pour les bienfaits, dont le Roi de Fingo les avoit comblés, & d'en avoir fait ressentir les effets à toute sa Famille, on prétend qu'il lui échappa en quelques occasions de dire que ces Peres avoient été le Conseil de son Ennemi : il paroissoit néanmoins dans toute sa conduite qu'il pensoit autrement. Le Pere Rodriguez avoit ordre de le voir souvent ; & un jour que ce Pere entrant chez lui, trouva la Cour fort nombreuse, ce Prince le fit approcher plus près de sa Personne, que tous les autres, le caressa beaucoup, & dit tout haut qu'il aimoit cet Etranger, parce qu'il étoit bon Religieux. En le congédiant il lui fit donner cinq cents écus d'or, ce qu'étoit une grande somme pour un Prince, qui donnoit peu, & qui ne songeoit qu'à amasser, pour se mettre en état d'exécuter le dessein, qu'il

De J. C. 1601.

De Syn-Mu. 2261.

avoit formé de monter sur le Trône Impérial.

L'arrivée de plusieurs Religieux de différents Ordres, venus tous ensemble des Philippines, troubla un peu ce calme; d'autant plus que la Puissance des Espagnols, & l'idée qu'on avoit de leur ambition, donnoient en ce tems-là de grands ombrages au Gouvernement. Ces Missionnaires étoient débarqués dans un Port du Quanto, & l'un d'eux s'étant établi a Jedo, commença les Fonctions de son Apostolat, par déclamer avec véhémence contre la conduite des Peres de la Compagnie, qu'il trouvoit trop réservés & trop circonspects dans la publication de l'Evangile. Il est aisé de juger que de pareils discours pouvoient produire de fort mauvais effets; les Habitants de ces Contrées, qui n'avoient jamais eu beaucoup de commerce avec les Religieux d'Europe, ne pouvant guéres manquer de s'en formaliser. Mais ce ne fut-là, que le commencement du mal, & il parut bientôt que l'Esprit, qui animoit ce Missionnaire, étoit encore moins selon la science, que selon la prudence & la charité. Il reçut dans une occasion une mortification, qui le rendit sans doute plus avisé, mais qui porta un coup bien funeste à la Religion. Voici le fait, tel qu'il est rapporté dans le Procès-Verbal, que l'Evêque du Japon en fit dresser sur les Informations juridiques de plusieurs Témoins oculaires, dont quelques-uns étoient du même Ordre, que ce Religieux, & qui fut envoyé au Pape.

Le nouveau Missionnaire se trouvant un jour sur le bord de la Mer avec un Hollan-

dois, qu'un mauvais tems avoit obligé de relâcher au même endroit, le discours tomba sur la Religion, & le Missionnaire, après avoir rapporté les preuves, dont on se sert plus ordinairement, pour appuyer la vérité de la Croyance Catholique contre les Protestants, insista fort sur les Miracles, qu'il assura avec raison ne se faire que dans l'Eglise Romaine. Comme l'Hérétique ne se rendoit point, son Adversaire emporté par la chaleur de la dispute, & aveuglé par sa présomption, s'avança jusqu'à se vanter de lui faire voir un Miracle, contre lequel il n'auroit rien à opposer ; & il lui en donna le choix. Le Hollandois n'avoit garde de manquer une occasion, qu'il croyoit infaillible de couvrir de confusion un Prêtre Catholique ; il prit celui-ci au mot, & le défia de marcher, comme Saint Pierre, sur les flots, sans enfoncer. Le Religieux ne recula point, & promit que le jour suivant, par la vertu d'un Crucifix, qu'il portoit sur sa poitrine, il traverseroit à pied sec toute la largeur de l'entrée du Port, lequel est fermé par deux Caps, qui servent a le faire connoître d'assez loin.

De J. C. 1601.
De Syn-Mu. 2261.

Le bruit de ce défi se répandit bientôt par tout ; & un Peuple infini, le Gouverneur de la Ville à la tête, se trouva sur le Port à l'heure marquée. Le Religieux s'y rendit ponctuellement, faisant voir un visage assuré & une confiance entiere, mais ce n'étoit pas de celle, qui fait les Miracles. Il parla d'abord aux Japonnois par Interpréte, puis dans sa Langue naturelle aux Hollandois ; après quoi il tira son Crucifix, & le tenant à la main, il entra dans la Mer. Il eut bientôt de l'eau

De J. C. 1601-02.
De Syn-Mu. 2261-62.

jusqu'au cou, & il commençoit à perdre terre, lorsque des Barques Japonnoises & Hollandoises allerent à son secours, & le retirerent bien moüillé, & plein de la plus extrême confusion On peut juger de quelles railleries fut accompagnée cette ridicule équipée, & combien les Protestants en triompherent. Le Téméraire, qui y avoit donné lieu, ne fut pas celui, qui y parut plus sensible; ses Confreres lui en ayant voulu faire des réprimandes, il leur répondit froidement qu'il avoit apporté de si bonnes raisons à l'Hérétique, qu'il avoit cru impossible que Dieu refusât de les confirmer par un Miracle, & il fit la même réponse à l'Evêque.

Parmi les Religieux, dont j'ai marqué l'arrivée au Japon, il y avoit des Augustins, des Dominicains, & des Franciscains; ils se séparerent bientôt: les premiers passerent dans le Bungo, & s'établirent à Vosuqui, les seconds s'arrêterent dans une petite Isle dépendante du Saxuma, & les troisiémes allerent reprendre leur premier Etablissement à Méaco, & en firent peu de tems après un nouveau dans Jedo. Les tems étoient alors assez favorables, & rien ne pouvoit venir plus à propos, que ce renfort d'Ouvriers Evangéliques, si tous eussent agi de concert; mais les anciens préjugés subsistoient, & passerent bientôt de ceux, en qui ils s'étoient formés d'abord, à la plûpart des autres.

Sur ces entrefaites il s'éleva dans le Ximo un orage, qui tint longtems toute cette Chrétienté en grande inquiétude. Terazaba, Gouverneur de Nangazaqui, avoit reçû ordre de soumettre le Roi de Saxuma, lequel après la

Bataille, dont il s'étoit si heureusement & si glorieusement sauvé, s'étoit cantonné dans ses Etats; & il l'avoit enfin obligé à recevoir la loi du Vainqueur. Il espéra qu'après un service si important le Tuteur ne lui refuseroit rien, & il lui demanda la Principauté d'Omura, ajoûtant que l'on pouvoit donner l'Isle d'Amacusa au Prince d'Omura, & qu'il ne perdroit rien au change. Il y a bien de l'apparence que le Seigneur d'Amacusa avoit été dépoüillé de son Isle, comme Vassal du Roi de Fingo. Quoiqu'il en soit, Dayfu-Sama consentit sans peine à ce que souhaitoit le Gouverneur de Nangazaqui; mais le P. Rodriguez, qui par bonheur se rencontra pour lors à la Cour, & qui comprit de quelle importance il étoit qu'un Pays tout peuplé de Chrétiens ne tombât point sous la domination d'un Apostat, qui même depuis quelque tems n'en usoit pas bien avec les Fidéles, trouva le moyen d'arrêter l'expédition des Patentes, jusqu'à ce que le Prince d'Omura eût parlé au Régent. Le Prince alla en effet trouver Dayfu Sama, lui représenta, qu'il lui avoit été attaché dans tous les tems, & qu'il ne s'étoit pas attendu de se voir, pour prix de ses services, dépoüillé de son Patrimoine

Le Régent eut tout l'égard qu'il devoit à de si justes représentations, & donna l'Isle d'Amacusa au Gouverneur de Nangazaqui. Ce Seigneur fut piqué d'avoir eu du dessous dans cette Affaire, & pour s'en venger sur le Prince d'Omura, il se fit donner la commission de renverser toutes les Eglises, qu'il trouveroit sur pied dans ses Terres, & dans celles du Roi d'Arima; mais ces deux Prin-

De J. C. 1601-02.

De Syn Mu, 2261-62.

ces ayant fait dire au Régent, qu'ils perdroient plutôt la vie, que de souffrir qu'on exécutât ces ordres, ils furent révoqués. Alors Terazaba en fureur engagea deux Seigneurs de la Cour à se rendre Accusateurs contre les Portugais, & contre les Missionnaires, qui étoient à Nangazaqui. On ne nous a point appris quel crime on leur imputoit: mais il est certain, que la calomnie fut bientôt découverte, que des Idolâtres mêmes se firent par équité les Apologistes des Accusés, & que Daysu-Sama ne répondit rien autre chose à ceux, qui lui parlerent pour la premiere fois de cette Affaire, sinon que la Religion Chrêtienne recommandoit sur toutes choses la droiture, & que ceux, qui la prêchoient, n'avoient jamais été surpris en faux. Ce Prince fit plus, il ôta le Gouvernement de Nangazaqui à Terazaba, & le commandement resta entre les mains de cinq Régisseurs, qui étoient tous Chrétiens. Le Ciel fit aussi justice des deux Calomniateurs d'une maniere, qui fit respecter le Dieu des Chrétiens, & Terazaba réduit à son Isle d'Amacusa, n'en eut pas plutôt pris possession, qu'il écrivit au Pere Valegnani, pour le prier de lui envoyer des Missionnaires, avec lesquels il vécut bien pendant plusieurs années.

Il s'étoit fait peu auparavant de grands changements dans l'Empire, & plusieurs avoient été favorables au Christianisme. Le jeune Roi de Buygen avoit obtenu le Royaume de Chicugen en échange du sien, qui étoit beaucoup moins considérable, & les Missionnaires étoient entrés dans ce Royaume, où depuis longtems ils n'avoient pas eu la liberté de prêcher Je-

sus-Christ. Simon Condera, Pere du nouveau Roi de Chicugen, étoit toujours mieux que personne à la Cour du Tuteur, il écrivit à l'Evêque du Japon, & au Pere Valegnani, qu'ils pouvoient s'assurer de le trouver toujours tel qu'il avoit été, & qu'il tâcheroit de les dédommager de la perte, qu'ils avoient faite dans la Personne du Roi de Fingo. Enfin à la place du Roi d'Omi, qui quoiqu'Idolâtre avoit toujours constamment favorisé les Missionnaires, la Providence substitua un autre Grand, aussi Payen, qui ne rendit pas de moindres services au Christianisme.

De J. C. 1601-02.

De Syn-Mu. 2261-62.

Ce fut Jecundono Roi de Tango. Ce Prince avoit une partie considérable de ses Officiers, & tous ses Enfants, qui faisoient profession ouverte du Christianisme ; & bien loin d'y trouver à redire, il en témoignoit beaucoup de satisfaction. Comme il étoit Homme de beaucoup d'esprit, naturellement éloquent, plus sçavant, que ne le sont pour l'ordinaire les Princes, & fort instruit des Vérités Chrétiennes ; il en parloit quelquefois à ses Courtisans, aussi bien qu'auroit pû faire le plus habile Missionnaire, & plusieurs en demandant le Baptême, avoüoient que c'étoit le Roi, qui les avoit convertis. Le Tuteur lui ayant donné le Royaume de Buygen, pour le récompenser de ses services, & le dédommager des pertes, qu'il avoit faites à la prise d'Ozaca par les Régents, il y fit venir le Pere de Cespedez, celui-là-même, qui avoit instruit la feuë Reine son Epouse de nos saints Mysteres. Il apprit ensuite que les huit cents Firandois, qui s'étoient volontairement exilés, ainsi que nous l'avons vû, pour conserver leur foi,

De J. C. 1601-02.
De Syn-Mu. 2261-62.

manquoient de beaucoup de choses, surtout depuis la mort du Roi de Fingo ; il leur fit offrir des Terres dans le Buygen, & pour les engager à accepter ses offres, il leur envoya le Pere de Cespedez, qui les amena presque tous avec lui. Ces fervens Chrétiens retrouverent en effet dans ce Royaume tout ce qu'ils avoient si généreusement abandonné pour Jesus-Christ.

Cependant la qualité de Chef de la Régence ne convenant plus à un Prince, qui s'étoit défait de tous ses Collégues, le Tuteur se fit donner par le Dayry le titre de CUBO-SAMA ; & quoiqu'il ne se portât pas encore pour le véritable Souverain du Japon, il commença à gouverner aussi absolument, que s'il l'eût été, & depuis ce tems-là nos Relations lui donnent sans façon le titre d'Empereur ; ce qui peut faire juger, que les Japonnois le lui donnoient aussi, au moins dans l'usage ordinaire. Il ne paroît pourtant pas qu'il se fût encore emparé de la Tense, & il est certain que Fide-Jori fut toujours traité en Empereur jusqu'à sa mort. Ce Prince ne sortoit point d'Ozaca, où il avoit une nombreuse Cour, & une forte Garnison, & comme si le Cubo-Sama eût affecté de s'éloigner, pour ne lui donner aucun ombrage, il alla établir sa Cour à Surunga Capitale d'un Royaume de même nom, à six journées de Meaco.

On peut juger de l'état florissant, où se trouva pour lors cette Ville, devenuë le centre de toutes les affaires de l'Empire, par celui, où elle est encore de nos jours. On compte une heure de chemin d'une extrémité de la Ville à l'autre ; & l'on y trouve partout des

Boutiques très-bien fournies. On y fait & on y vend de très-bon papier, de fort belles étoffes à fleurs, des paniers, des Boëtes, & autres ſortes d'ameublements & de curioſités faites de Roſeaux entrelaſſés d'une maniere tout-à-fait ingénieuſe, & quantité de vaiſſelles d'un bois léger verniſſé; on y bat auſſi monnoye, & il n'y a que cette Ville, & les deux Capitales, je veux dire, Meaco, & Jedo, qui ayent aujourd'hui ce Privilége. Mais ce qui la rend ſurtout très-conſidérable, ce ſont les Mines, qui ſont dans ſon voiſinage, & dont j'ai parlé ailleurs. Elle a encore un Château, qui eſt au Nord: c'eſt un Bâtiment quarré, bien fortifié avec des foſſez, & de hautes murailles de pierres de taille. Au milieu de cette Fortereſſe, il y avoit une Tour magnifique, laquelle a été réduite en cendres juſqu'aux fondements par un accident bien ſingulier.

Il s'étoit, dit-on, accumulé au haut de cette Tour une quantité prodigieuſe de fiente de Pigeons; cette matiere échauffée par les Pigeons mêmes, qui y couvoient leurs œufs, s'enflamma un jour tout-à-coup, & on ne s'en apperçut, que lorſqu'il fut impoſſible d'éteindre le feu; on ajoûte, que ces ſortes d'accidents étoient autrefois aſſez fréquents au Japon, & que c'eſt pour les prévenir, qu'on apporte préſentement une très-grande attention à empêcher les Pigeons de nicher au haut des Edifices, ſur leſquels il n'eſt pas ſi aiſé d'avoir l'œil. Les Maiſons de Surunga ſont petites, & baſſes, mais les ruës y ſont larges & coupées à angles droits. Au reſte le nouveau Cubo-Sama ne donna point dans le faſte de ſes deux Prédéceſſeurs; il aimoit à théſauriſer,

De J. C. 1601-02.

De Syn Mu. 2261-62.

& il prévoyoit qu'il pourroit avoir besoin de ses Trésors, pour quelque chose de plus solide. Mais pour ne pas loger dans de si magnifiques Palais, il n'en étoit pas moins absolu, & quoiqu'il rendît toujours de grands honneurs à son Pupille, ce Prince n'étoit pas moins un Phantôme d'Empereur à Ozaca, que le Dayri à Meaco. Ce n'étoit pas même en son nom que les graces se donnoient, & que les Traités se faisoient, soit au dedans, soit au dehors.

Je ne dois point omettre ici, que ce fut aux Quatre-Tems de Septembre de cette même année 1601. que l'on fit les premiers Prêtres Séculiers au Japon. Le peu de service, qu'on en tira dans la suite donna beaucoup de poids aux raisons de ceux, qui s'étoient longtems opposés à cette nouveauté, non par aucun principe, qui dérogeât à la dignité de cette partie du Clergé, la plus immédiatement u ie aux Chefs de la Hierarchie, mais parce que les Prêtres Japonnois avoient encore besoin alors d'être gouvernés par des Supérieurs, ausquels ils fussent obligés d'obéir, & qu'il ne fut pas possible d'établir des Séminaires, pour les y élever dans cette soumission. L'année suivante fut remarquable par l'arrivée d'une Troupe d'illustres Missionnaires, à la tête desquels étoient les Peres Charles SPINOLA Génois, & Jérôme DE ANGELIS Sicilien, dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite. Ils trouverent la face du Christianisme la plus brillante, qu'elle eût peut-être encore été au Japon. A chaque pas qu'ils faisoient, ils n'entendoient parler que de grandes conversions, d'actions héroïques, de fa-

veurs du Ciel, de graces extraordinaires, dont Dieu récompensoit la ferveur des Fidéles, & le désir ardent, qu'ils avoient de souffrir pour Jesus-Christ.

De J. C. 1601-02.

De Sya Mu. 2261-62.

Au milieu d'une paix si profonde, & si favorable à l'accroissement du Royaume de Dieu, le Fingo seul étoit dans l'affliction, & dans le trouble. On y comptoit cent mille Chrétiens, dont plus de la moitié avoient obligation d'être entrés dans le sein de l'Eglise, au feu Roi Augustin Tsucamidono. Nous avons vû que dès le commencement de la Guerre civile Canzugedono, qui possédoit de grandes Terres dans ce Royaume, ayant pris le parti du Chef de la Régence, avoit profité de cette occasion pour le conquérir; persuadé que cette Conquête lui demeureroit, comme il arriva en effet. Il n'avoit d'abord, que des Troupes ramassées, & peu aguerries, & il se contenta de faire des courses; elles causerent partout de grands désordres, parce que le Roi occupé ailleurs, n'étoit point à portée de secourir ses Vassaux. Toutes les Eglises, qui étoient dans les Campagnes, ou dans les Villes ouvertes, furent brûlées, & un nombre prodigieux de Chrétiens de toutes conditions se virent réduits à aller chercher ailleurs de quoi vivre. La consternation augmentant parmi les Sujets du Roi, qui se trouvoient sans défense, Canzugedono alla mettre le Siége devant la forte Place d'Uto, qui étoit comme la clef du Royaume.

Le Roi l'avoit très-bien munie, & y avoit laissé une nombreuse Garnison; aussi le siége fut-il long & meurtrier. Ce retardement inquiétoit Canzugedono, qui ayant appris qu'il

De J. C.
1601-02.

De Syn Mu.
2261 62.

y avoit cinq Jésuites dans la Ville, écrivit au Pere Valegnani, que s'il ordonnoit à ces Religieux de lui faire livrer la Place, il pouvoit compter sur sa reconnoissance, & que la Religion Chrétienne n'auroit point dans la suite de Protecteur plus déclaré, que lui. Le Visiteur lui fit réponse, que les Missionnaires ne se mêloient point des affaires de la Guerre, & qu'il leur convenoit encore moins d'engager des Sujets a manquer a la fidélité, qu'ils devoient à leur Prince; que s'il lui revenoit, que ses Inférieurs eussent passé les bornes de leur profession, il les abandonnoit à son indignation; mais qu'il ne devoit point trouver mauvais qu'ils fissent leur devoir, en quelque lieu, qu'ils se trouvassent. En effet il ne fut jamais possible à ceux, qui commandoient dans Uto, de gagner sur aucun des Peres, qu'ils assistassent aux Délibérations, où il s'agissoit uniquement des moyens de conserver la Place : mais il est certain, que par leur intrépidité à courir dans les endroits les plus exposés, pour ne laisser mourir aucun Soldat, sans lui procurer tous les secours, qui dépendoient de leur Ministere; & par la ferveur, qu'ils entretenoient parmi cette Garnison, toute composée de Chrétiens, qui n'entroient jamais en action sans s'être munis des Sacrements de l'Eglise; il contribuerent infiniment à la vigoureuse défense des Assiégés. Elle fut telle, que quand on apprit la défaite & la captivité du Roi de Fingo, les Assiégeants n'étoient guéres plus avancés, que le premier jour; mais cette nouvelle ôtant à la Garnison toute espérance d'être secourue, elle [illegible] on [illegible]

Traité avec Canzugedono, & obtint d'assez favorables conditions.

De J. C. 1601-02.

De Syn-Mu. 2261-62.

Missionnaires maltraités par le nouveau Roi de Fingo. Le P. Gonzalez en meurt.

Les seuls Missionnaires furent exceptés, & le Vainqueur les fit mettre dans une Prison, où ils eurent à souffrir tout ce que le ressentiment de ce Prince lui put faire imaginer de mauvais traitements. Le Pere Valegnani, qui en fut bientôt informé, fit en vain mouvoir bien des ressorts, pour obtenir leur liberté; enfin il s'adressa à l'ancien Roi de Buygen, auquel Canzugedono n'osa refuser leur délivrance, mais ils étoient si épuisés de fatigues, & de souffrances, que le Pere Alphonse Gonzalez leur Supérieur en mourut au mois de Mars de l'année 1601. Il n'avoit que cinquante-quatre ans, & il en avoit passé vingt-quatre au Japon, presque toujours dans le Royaume de Fingo, dont il avoit converti lui seul plus de la moitié. Cependant la prise d'Uto avoit été suivie de la réduction de tout ce qui avoit obéï à Tsucamidono, & à la réserve de l'Isle d'Amacusa, qui fut donnée, ainsi que nous l'avons vû, à Terazaba, tout fut la récompense de l'attachement de Canzugedono au Parti Victorieux.

Persécution dans l'Isle d'Amacusa, elle fait quelques Apostats, qui réparent bientôt leur faute.

Le nouveau Roi n'eut pas plûtôt pris possession d'un si beau Domaine, qu'on s'apperçut qu'il s'étoit fait un Point d'honneur d'y exterminer le Christianisme. Il est vrai que les terribles menaces, qu'il fit aux Chrétiens, pour les obliger à retourner au culte des Dieux du Pays, en ébranlerent d'abord quelques uns, mais ils ne tarderent pas à reconnoitre & à se reprocher leur infidélité. Résolus de la réparer publiquement, les uns écrivirent à l'Evêque, les autres lui envoyerent

De J. C. 1501-02.

De Syn Mu. 2261 62.

des Exprès, tous le ſupplierent avec les dernieres inſtances de vouloir bien les recevoir à la Pénitence Chrétienne. Le Prélat ne crut pas devoir ſe rendre ſi facile à leur accorder cette grace, il aſſembla tout ce qu'il put de Miſſionnaires, pour avoir leur avis, & voici quel fut le réſultat de cette Délibération : 1°. Qu'avant que d'abſoudre des Gens, qui avoient donné à l'Egliſe un ſi pernicieux exemple, on n'ometroit rien pour ſe bien aſſûrer de leur repentir, & qu'on auroit égard à l'âge des Apoſtats, à leur état, & à toutes les circonſtances, qui pouvoient augmenter, ou diminuer leur faute. 2°. Que tous les Coupables ſe réüniroient dans un certain lieu, qu'on leur marqueroit, pour y écouter pendant pluſieurs jours une inſtruction, qu'on leur feroit. 3°. Qu'ils ſeroient conduits en Habit de Pénitents a l'Egliſe, où après une rude diſcipline, qu'ils ſeroient obligés de prendre, ils feroient une nouvelle Profeſſion de Foi, & jureroient de mourir plûtôt, que d'abandonner le culte du vrai Dieu. Tout cela fut accepté & très-exactement obſervé ; après quoi quelques-uns de ces Pénitents ; n'oſant ſe répondre de leur conſtance, s'ils ſe trouvoient de nouveau expoſés à la tentation. qui les avoit fait tomber, s'exilerent volontairement de leur Pays.

Fermeté d'un Enfant Chrétien, & ce qu'elle produit.

D'autre part le bruit de cette reconciliation irrita ſi fort le Roi de Fingo, qu'il confiſqua les biens des principaux d'entre les nouveaux Convertis, leſquels furent obligés de ſortir du Royaume, où perſonne n'oſoit les aſſiſter ; ils ſe réfugiérent à Nangazaqui, où ils retrouverent dans la charité des Fidéles, de quoi ou-

blier leurs pertes. Mais rien ne fit mieux comprendre au Roi, combien il s'étoit trompé, s'il avoit espéré de réduire les Chrétiens, que la fermeté d'un Enfant de condition. Cet Enfant nommé Giazaimon, avoit perdu son Pere depuis peu, & quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge requis, pour être reçu dans le Service, Canzugedono, pour reconnoître en la personne du Fils le zele, avec lequel le Pere s'étoit attaché à sa fortune, lui faisoit une Pension de quatre mille écus; mais ayant appris qu'il étoit Chrétien, il lui fit dire qu'il falloit changer de Religion, ou renoncer à sa Pension. L'Enfant ne balança point, & répondit résolument, qu'il étoit prêt de perdre, non seulement ce qu'il recevoit des libéralités de son Prince, mais la vie même, pour sauver son Ame. Un Officier, qui l'entendit, se prit à rire, & lui dit: » A peine es-tu né, » & tu penses déja à ce que deviendra ton » Ame après ta mort? Crois-moi, ce point » est trop sérieux, & de trop difficile discus- » sion, pour en discourir à ton âge. La sa- » gesse, reprit l'Enfant, convient à tous les » âges; puisqu'il n'y en a point, où l'on soit » à couvert des traits de la mort; & elle ne » permet point de risquer ce qui se perd sans » retour: & pour vous montrer combien je » suis persuadé qu'on ne sçauroit trop faire, » pour se garantir d'un si grand malheur, » je proteste que quand je serois le Maître » du Monde entier, je me dépoüillerois sans » peine de tout, pour assurer le salut de mon » Ame.

De J. C. 1601-02.

De Syn Mu. 2261-62.

Tant de résistance lassa le Roi de Fingo;

De J. C. 1602.

De Syn Mu. 2262.

D'ailleurs comme il avoit renouvellé toute sa Cour, les grands Vassaux de son Prédécesseur, qui étoient presque tous Chrétiens, ayant été proscrits en vertu de l'Arrêt, qui avoit condamné ce Prince à la mort, il se flattoit qu'avec le tems le Christianisme s'aboliroit de lui-même dans ses Etats. Il cessa donc d'inquiéter les Fidéles, qui jouirent l'espace de plus d'une année de la même tranquillité, dont on jouissoit partout ailleurs. Au bout de ce tems-là Canzugedono s'avisa de vouloir obliger tous les Gentilshommes de JATEUXIRO, une des meilleures Villes du Fingo, d'embrasser la Secte des Foquexus, que lui-même suivoit, & sur le refus, qu'en firent les Chrétiens, il résolut de les pousser sans aucun ménagement; il commença par deux des Principaux, dont il se persuadoit que le zele & le crédit avoient le plus contribué au peu de succès, qu'avoit eu son entreprise. L'un se nommoit Jean MINAMI GORUZAIMON, & l'autre Simon GIFIOYE TAQUENDA. Il n'est rien, dont les Amis, que ces deux Chrétiens avoient parmi les Idolâtres, ne s'avisassent, pour les engager à donner au moins quelque légere marque, quelque signe équivoque de soumission aux volontez du Roi. Ce qui les choquoit le plus, c'est que les Femmes de ces deux Gentilshommes, & la Mere de Taquenda, étoient les premieres à les exhorter à tenir ferme dans la Foi, qu'ils avoient embrassée. Ils en informerent le Roi, qui ordonna sur le champ que les deux Chrétiens fussent conduits à une Bourgade voisine, nommée CUMAMOTO, pour y avoir la

tête tranchée, & que les trois Femmes fussent mises en Croix.

De J. C. 1602.

De Syn-Mu. 2262.

Martyrs dans le Fingo.

Minami n'eut pas plutôt le vent de cet ordre, que sans attendre qu'on le lui signifiât, il partit pour Cumamoto. Il alla droit en arrivant chez le Gouverneur, qui étoit son Ami, & qui fit encore bien des efforts, pour ébranler sa constance ; mais ils furent inutiles, ce qui affligea sensiblement cet Officier. Il invita son Ami à dîner, & après le repas l'ayant tiré à quartier, il lui montra l'Arrêt de sa condamnation, signé de la main du Roi même. *Vous pouvez encore conjurer l'orage*, ajoûta-t-il, *mais il n'y a pas un moment à perdre.* Minami lui répondit, qu'il auroit bien souhaité que le Roi son Seigneur eût mis sa fidélité à une autre épreuve, qu'il étoit prêt à sacrifier ses biens & sa vie même pour son service ; mais que son premier Maître étoit Dieu, qu'il lui devoit l'obéïssance préférablement à tous, & qu'il regardoit comme le plus grand bonheur, qui lui pût arriver, de répandre son sang pour la confession de son Nom. Le Gouverneur comprit qu'il insisteroit en vain ; il fit conduire son Ami dans une Chambre, où il lui fit couper la tête. Ce généreux Chrétien mourut le huitiéme de Décembre 1602. n'étant encore que dans sa trente-cinquiéme année.

Le même jour le Gouverneur partit pour Jateuxiro, après avoir fait sçavoir à Taquenda, qu'il alloit le trouver, & qu'il seroit bien-aise d'avoir avec lui un entretien en présence de sa Mere & de sa Femme ; il se rendit en effet chez lui, & dès qu'il l'apperçut, les larmes lui vinrent aux yeux. Taquenda attendri,

De J. C. 1602.

De Syn-Mu. 2262.

ne put retenir les siennes, & ils demeurerent quelque tems sans pouvoir se parler. La Mere de Taquenda, qui avoit reçu au Baptême le nom de JEANNE, étant alors survenuë : » Madame, lui dit le Gouverneur, je dois aller » incessamment trouver le Roi, & lui rendre compte de la disposition, où j'aurai » laissé votre Fils ; je compte assez sur votre » prudence, pour me tenir assuré que vous » lui donnerez les avis salutaires, dont il a » besoin, & que vous viendrez à bout de » vaincre son obstination a persister dans des » sentiments, que le Prince réprouve. Monsieur, reprit la vertueuse Dame, je n'ai rien » autre chose à dire à mon Fils, sinon, qu'on » ne peut acheter trop cher un bonheur éternel. Mais, repartit le Gouverneur, s'il n'obéit au Roi, vous aurez le chagrin de lui » voir trancher la tête. Plut au Dieu, que » j'adore, repliqua la vertueuse Mere, que » je mêle mon sang avec le sien ; si vous » voulez bien, Monsieur, vous employer, » pour me procurer cet avantage, vous me » rendrez le plus grand service, que je puisse » recevoir du meilleur de mes Amis.

Le Gouverneur fort surpris de cette réponse, s'imagina qu'il viendroit plus aisément à bout de réduire son Ami, s'il le séparoit d'avec cette Femme ; il le fit conduire chez un Payen, où on lui livra les plus violents combats, mais ce fut inutilement. Enfin le Gouverneur lui envoya sur le soir un de ses Parents, pour lui signifier l'Arrêt de sa mort, & pour en être lui-même l'Exécuteur. Taquenda reçut sa Sentence en Homme, qui l'attendoit avec la plus vive impatience : il se

retira un moment pour prier ; il passa ensuite dans l'Appartement de sa Mere, puis dans celui de sa Femme, qui avoit nom AGNEZ, pour leur faire part de l'heureuse nouvelle, qu'il venoit de recevoir. Ces deux Héroïnes, qui étoient au lit, se leverent sur l'heure, & sans qu'il parût sur leur visage la moindre émotion, se mirent à préparer elles-mêmes toutes choses pour l'exécution, dont elles devoient être témoins, selon l'Arrêt. Taquenda de son côté mettoit ordre à ses affaires domestiques avec la même tranquillité ; & ce dont on se seroit le moins douté, si on fût alors entré dans cette maison, ç'eût été la scene tragique, qui alloit s'y passer.

Tout étant prêt, Agnez s'approcha de son Epoux, se jetta à ses pieds, & le conjura de lui couper les cheveux, sa résolution étant prise, dit-elle, si on ne la faisoit point mourir après lui, de renoncer au Monde. Taquenda en fit quelque difficulté, mais sa Mere le pria de donner cette derniere satisfaction à son Epouse, & il le fit. Quelques moments après, un Gentilhomme nommé FIGIDA, qui avoit depuis peu renoncé au Christianisme, entra chez Taquenda sur le bruit de sa condamnation ; & comme il n'avoit jamais bien connu combien il est doux de mourir pour son Dieu, il fut extrêmement surpris de la joye, qui éclatoit partout dans une Maison, qu'il avoit cru trouver dans le deüil & dans les larmes ; mais bientôt son étonnement fit place à des impressions plus salutaires pour lui. Il ne put voir, sans être émû jusques au fonds de l'Ame, des Femmes en priéres, des Domestiques en mouvement, des Chrétiens occupés

De J. C. 1602.

De Syn-Mu. 2262.

à consoler ceux, qui croyoient avoir perdu toute epérance de mourir pour Jesus-Christ, & à féliciter les autres de se trouver au comble de leurs vœux; & Taquenda se disposant au supplice, comme à un véritable Triomphe. Il courut embrasser ce généreux Confesseur, il loüa son courage, se reprocha son infidélité, & promit de la réparer, quoi qu'il lui en dût coûter. Le saint Martyr remercia le Seigneur de lui avoir encore donné cette consolation avant sa mort, & après avoir achevé ses Priéres, embrassé sa Mere & sa Femme, congédié & récompensé ses Domestiques & s'être recueilli quelques moments au pied d'un Crucifix, il présenta sa tête à l'Exécuteur, qui la lui trancha d'un seul coup le neuviéme de Décembre, deux heures avant le jour.

Les deux Dames, qui avoient eu le courage d'être jusqu'au bout spectatrices de cette sanglante tragédie, eurent encore la force de demeurer auprès du corps, de prendre entre leurs mains la tête du Martyr, de l'embrasser, & en la présentant au Ciel, de conjurer le Seigneur par les mérites d'une mort si précieuse, d'agréer aussi le sacrifice de leur vie. Elles passérent ensuite dans un Cabinet, où elles employerent tout le jour en Priéres, pour demander à Dieu la grace du Martyre. Sur le soir elles furent agréablement surprises de voir entrer chez elles la Veuve de Minami, qui se nommoit MAGDELEINE, avec un Enfant de sept à huit ans, nommé LOUIS, Fils de son Frere, qu'elle & son Mari avoient adopté, parce qu'ils étoient sans Héritier, & sans espérance d'en avoir jamais. Magdelei-

ne en abordant les deux Dames, leur apprit qu'elles devoient être toutes trois crucifiées cette nuit-là même, & l'Enfant aussi; ce qui les jetta dans des transports de joye si extraordinaires, qu'elles en furent quelque tems tout hors d'elles-mêmes. Revenuës de cette espéce de ravissement, elles éclaterent en actions de graces; c'étoit à qui releveroit davantage la gloire du Martyre. Le petit Louis étoit dans un contentement, qui rejaillissoit sur son visage, & la Grace suppléant à la raison, cet Enfant parloit d'une maniere ravissante du bonheur, qu'il y a de répandre son sang pour Jesus-Christ.

On attendit, pour les mener au supplice, que le jour fût entiérement baissé, & alors on les mit dans des Litieres, pour leur épargner la peine du Voyage, & la honte d'être exposées aux insultes de la Populace. C'étoit peut-être la premiere fois, qu'on punissoit de ce supplice des Personnes de cette Qualité; mais les Servantes de Jesus-Christ ne se plaignirent que des ménagements, qu'on eut pour elles, & la Mere de Taquenda demanda en grace, qu'on la cloüât à sa croix, pour être, disoit-elle, plus semblable à son divin Sauveur; mais les Bourreaux lui répondirent qu'ils n'en avoient point d'ordre, & que cela ne dépendoit pas d'eux. Ils se contenterent donc de la lier, selon la coutume, & ils commencerent par elle; ils l'éleverent ensuite, & cette illustre Matrone voyant devant elle un assez grand Peuple, qui malgré l'obscurité de la nuit, étoit accouru à ce spectacle, parla avec beaucoup de force sur la fausseté des Sectes du Japon. Elle n'avoit point

De J. C. 1602.

De Syn Mu. 2262.

encore fini, lorsqu'on lui porta un grand coup de Lance, qui la blessa, mais légerement; le Bourreau redoubla sur le champ, & lui perça le cœur.

Louis & sa Mere furent ensuite liés, & élevés vis-à-vis l'un de l'autre. Tandis que Magdeleine exhortoit son Fils, en qui on ne remarquoit point d'autre mouvement, que ceux d'une piété Angélique, un Bourreau le voulant percer, le manqua aussi, le fer n'ayant fait que glisser. Dans l'appréhension, où fut la Mere, qu'il ne s'effrayât, elle lui cria d'invoquer Jesus & Marie. Louis aussi tranquille, que si rien ne fût arrivé, fit ce que sa Mere lui suggéroit; aussitôt il reçut un second coup, dont il expira à l'instant, & le Soldat n'eut pas plutôt retiré le fer de la playe, qu'il avoit faite au Fils, qu'il l'alla plonger dans le sein de la Mer.

La vertueuse Agnez restoit seule; sa jeunesse, sa beauté, qui étoit ravissante, sa douceur & son innocence, attendrirent jusqu'aux Exécuteurs. Elle étoit à genoux en oraison au pied de sa Croix, & personne ne se présentoit pour l'y attacher; elle s'en apperçut, & pour engager les Soldats à lui rendre ce service, elle s'ajusta elle-même sur ce Bois fatal le mieux qu'il lui fut possible; mais la grace & la modestie, qu'elle fit paroître dans cette action, acheverent de percer les cœurs les plus insensibles. Enfin quelques Misérables poussés par l'espoir du gain, lui servirent de Bourreaux, & comme ils ne sçavoient pas bien manier la Lance, ils lui porterent quantité de coups, avant que de la blesser à mort. Tout le Monde souffroit à la vûe de cette bou-

cherie, & peu s'en fallut qu'on ne se jettât sur ces Malheureux, pour les mettre en piéces. Elle seule paroîssoit insensible, & elle ne cessa de bénir le Ciel, & de prononcer les noms salutaires de Jesus & de Marie, qu'au moment qu'elle fut atteinte au cœur.

De J. C. 1602.

De Syn-Mu. 2262.

Effet, que produisirent ces exécutions parmi les Chrétiens.

Canzugedono s'étoit persuadé que de si sanglantes Exécutions auroient disposé les Chrétiens à déférer à ses volontez; il s'apperçut bientôt qu'elles avoient produit un effet tout contraire; mais ce qui le chagrina davantage, ce fut que le Parent de Taquenda, qui avoit décolé ce généreux Martyr, fut si touché de ce qu'il avoit vû, qu'il demanda & reçut le Baptême; il porta ensuite à l'Evêque du Japon le Sabre, qu'il avoit teint du sang du Martyr, & lui protesta que son unique desir étoit de subir un pareil sort. On demanda au Roi la permission d'enterrer les quatre Corps, qui étoient restés sur les Croix, & il la refusa; de sorte qu'on fut obligé d'en recueïlir les ossements à mesure qu'ils tomboient: on les mit dans des caisses séparées, & on les envoya à Nangazaqui, où on leur rendit par ordre de l'Evêque tous les honneurs, qui leur étoient dûs. Le Prélat fit aussi dresser des Actes juridiques de ce Martyre, & les envoya au Souverain Pontife.

Le Roi de Buygen tire l'Epée pour les Chrétiens.

Ce qui rassuroit les Ouvriers de l'Evangile au sujet de cette Persécution, c'est qu'il ne paroissoit aucun danger qu'elle s'étendit dans les Royaumes voisins, parce que les Princes, qui y régnoient, étoient presque tous, ou Chrétiens, ou déclarés en faveur du Christianisme, & que les Missionnaires passoient pour être assez bien auprès du Cubo-Sama. Jecum-

De J. C. 1602.

De Syn-Mu. 2262.

dono Roi de Buygen, étoit toujours fort vif ſur les intérêts du Chriſtianiſme; ce Prince ne manquoit jamais au jour de l'Anniverſaire de la Reine ſon Epouſe, de faire faire à ſes dépens un Service pour le repos de l'Ame de cette illuſtre Défunte; & pour l'ordinaire il mangeoit ce jour-là avec les Peres. On dit même que le Roi de Fingo lui ayant un jour témoigné ſa ſurpriſe de cette conduite, & s'étant emporté à ce ſujet contre la Religion Chrétienne d'une maniere, dont il ſe tint choqué, il lui donna un démenti, mit l'Epée à la main, & Canzugedono ayant été obligé d'en faire autant, ils alloient s'égorger, ſi un Seigneur, qui ſe trouva préſent, ne les eût ſéparés. Ce n'étoit pas la premiere mortification, qu'eût attiré au Roi de Fingo ſa haine contre les Chrétiens.

Un Calomniateur des Jéſuites ſe rétracte.

Il arriva l'année ſuivante 1603. une choſe, que je ne dois pas omettre. Un Japonnois Chrétien, nommé Pierre CANO, Habitant de Méaco, & Syndic des Peres Franciſcains, étant ſur le point de paſſer aux Philippines, alla le ſixiéme de Mars trouver l'Evêque du Japon, Dom Louis Serqueyra, & en préſence d'un Notaire Apoſtolique, qu'il avoit eu ſoin de mener avec lui, il lui fit en bonne forme une rétractation, qu'il confirma par ſerment ſur les Evangiles, de pluſieurs calomnies atroces, qu'il avoit répanduës de vive voix & par écrit en pluſieurs endroits contre les Jéſuites, ſur le témoignage de Gens, dont il auroit dû, ajoûta-t-il, ſe défier. Un des articles, ſur lequel il inſiſta davantage, & qui lui faiſoit plus de peine, eſt qu'il avoit publié que les Jéſuites étoient

fort opposés en tout aux Peres de S. François, & ne les voyoient au Japon, qu'à leur grand regret. Il protesta qu'il avoit reconnu évidemment la fausseté de tous ces discours, & la sagesse de la conduite des Peres de la Compagnie dans tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des premiers Franciscains venus des Philippines. Il dit de plus, qu'il avoit écrit & fait signer à trois autres Personnes des Lettres pour les Provinciaux des Ordres de Saint Augustin, de S. Dominique, & de S. François, toutes remplies de faits injurieux aux Jésuites, qu'il avoit crus trop légerement, & qu'il sçavoit certainement être de pures calomnies. C'étoit néanmoins ces Lettres, dont on avoit fait courir partout des Copies, & qu'on faisoit passer pour des témoignages irréprochables de toute la Chrétienté du Japon contre ceux, qui l'avoient formée avec tant de fatigues. C'est ainsi que dans le partage des sentiments, qui divise quelquefois les plus Gens de bien, il se trouve de ces Ames basses, qui cherchent à se rendre agréables & importantes aux uns au préjudice des autres. Le mal est, que la disposition des esprits, dont le cœur ne se défend pas toujours assez bien, fait quelquefois trop aisément saisir des rapports, qu'un peu trop de prévention empêche de voir à quel coin ils sont marqués. La maniere differente de penser ne seroit point attachée aux Instituts, & ne s'y transmettroit point comme un héritage, si l'on faisoit réflexion que le véritable Sage n'épouse que la vérité; & si les divers Ordres Religieux étoient bien persuadés qu'ils forment tous ensemble une même Société, dont la force dépend de

De J. C. 1663.

De Syn-Mu. 2263.

leur union, & dont la gloire, à laquelle ils doivent tous également concourir, ne souffre point de partage, parce qu'elle doit être toute en Jesus-Christ. Après tout la meilleure défense des premiers Missionnaires du Japon, plus sûre que toutes les rétractations, a été le peu de concert de leurs Ennemis, la fureur, avec laquelle on les attaqua; la conduite de la Cour de Rome & de celle d'Espagne à leur égard, malgré tout ce qui avoit été publié contre eux, & surtout leur patience & leur modération; la crainte de récriminer les ayant plus d'une fois empêché de profiter des avantages, qu'ils avoient en main pour se défendre.

Le Cubo-Sama s'indispose contre les Chrétiens.

Ces Religieux voyoient assez souvent alors le Cubo-Sama, & en étoient toujours bien reçus. Ce Prince ayant appris qu'un Navire Portugais, où étoient tous leurs revenus de cette année, avoit été enlevé par les Pirates Hollandois assez près de Macao, & que ce triste accident, qui avoit été accompagné de plusieurs autres pertes, les avoit réduits à une extrême indigence, il leur fit sur le champ toucher une somme considérable, & la maniere, dont il leur fit cette libéralité, les charma encore plus, que le bienfait même, qui ne les mit pourtant pas tellement au large, qu'ils ne fussent contraints de renvoyer une partie de leurs Séminaristes. La conversion d'une Fille de Nobunanga, & celle d'un proche Parent de l'Empereur Fide Jori, furent regardées comme l'effet en partie des favorables dispositions du Cubo-Sama à l'égard du Christianisme Il est vrai que ces dispositions durerent peu. Le Monarque conçut bientôt

contre les Chrétiens des soupçons, qui n'éclaterent pas d'abord, mais dont il ne se défit jamais, & qui dégénérerent enfin en une véritable haine. Toutefois il dissimula encore si bien pendant quelque tems le dessein, qu'il avoit formé de les perdre, qu'on y fut trompé, & que la Religion en profita.

De J. C. 1604-05.

De Syn Mu. 2264-65.

Il fait donner le titre de Xogun-Sama à son Fils.

Ce Prince étoit alors occupé d'une Affaire, dont la conclusion ne laissa plus aucun doute, qu'il ne se regardât comme Empereur du Japon, & qu'il ne comptât bien de rendre l'Empire héréditaire dans sa Famille. Il s'étoit rendu à Fucimi, où l'on vit bientôt arriver son Fils, qui portoit alors la Qualité de Roi de Bandoüé, ou du Quanto, & faisoit sa résidence à Jedo. Ce Prince avoit une suite fort leste, & sept mille Hommes de bonnes Troupes, ce qui donna beaucoup à penser à tout le Monde. Peu de jours après les deux Princes partirent pour Méaco, & le Roi de Bandoüé reçut solemnellement du Dayri le Titre de XOGUN-SAMA. On étoit fort attentif à la maniere dont le Cubo Sama en useroit ensuite à l'égard de l'Empereur Fide-Jori, lorsqu'on apprit, qu'il avoit fait inviter ce jeune Prince à venir rendre une visite au nouveau Xogun-Sama, qui étoit son Beau-Pere. On soupçonna avec fondement que c'étoit pour le tirer d'Ozaca; mais l'Impératrice le fit prier de trouver bon, que son Fils se dispensât de cette visite, qu'elle ne croyoit pas à sa place, & lui ajoûta, que s'il vouloit l'y contraindre, & qu'elle ne se trouvât pas en état de l'empêcher, elle fendroit elle-même le Ventre à ce jeune Prince, plutôt que de le livrer ainsi à sa discrétion. Le Cubo-Sama n'avoit pas

De J. C. 1604-05.

De Syn-Mu. 2264-65.

encore assez bien lié sa partie, pour le prendre sur le haut ton, il protesta de la sincérité de ses intentions, & les esprits s'étant adoucis, ou en ayant fait semblant, il y eut une espece d'accommodement. Les Princes se visiterent par Procureur, & se firent de magnifiques Présents; ensuite le Xogun-Sama retourna à Jedo, & le Cubo-Sama à Surunga, où avant la fin de la même année 1604. il arriva aux Espagnols une fâcheuse Affaire, qui découvrit une partie des sentiments, que ce Monarque avoit dans le cœur à l'égard de la Religion Chrétienne.

Imprudente réponse d'un Castillan.

Quelque tems auparavant, des Religieux de S. François voulant s'établir dans le Quanto, avoient proposé au Cubo-Sama un commerce réglé entre les Philippines, & ce Canton, que ce Prince regardoit toujours comme son propre Domaine, & lui avoient assuré, que tous les ans il y arriveroit un Navire de Manile abondamment pourvû de toutes les Marchandises, dont les Japonnois étoient plus curieux: il accepta l'offre, & accorda à ceux, qui la lui faisoient, un assez bel emplacement dans la Ville de Jedo. Une année se passa, sans qu'il parût aucun Navire des Philippines dans le Quanto, & le Prince crut que ces bons Peres l'avoient voulu jouer; de sorte, que quelques-uns d'entr'eux s'étant présentés sur ces entrefaites, pour avoir Audience, il la leur refusa. Ils voulurent s'excuser, sur ce que les Ports du Quanto étoient de difficile abord, mais un Pilote Anglois s'étant offert d'y conduire un Bâtiment, qui venoit d'arriver des Philippines à un Port voisin de Méaco, & l'ayant heu-

De J. C. 1604-05.

De Syn Mu. 2265-65.

reusement exécuté, le Cubo-Sama ne douta plus de la mauvaise foi des Castillans; jusques-là qu'ayant appris en même tems, qu'un autre Navire de la même Nation venoit de moüiller à un Port de la Province de KIINO KUNI, & y avoit débarqué quelques Peres de S. François, il se mit fort en colere, & fit de grandes menaces. Le Capitaine Espagnol pour en prévenir l'effet, lui envoya de fort beaux Présents: l'expédient étoit immanquable, car jamais Prince ne fut plus accessible par cet endroit; mais celui qui en eut la commission, gâta tout par une parole, qui lui échappa, pour n'avoir pas assez connu jusqu'où l'on étoit en garde au Japon contre sa Nation. Le Cubo-Sama lui ayant demandé, combien il étoit arrivé à Manile de Navires d'Espagne cette année-là, & de quoi ils étoient chargés; il répondit, qu'il en étoit venu un très-grand nombre, & qu'il y avoit dessus toutes sortes d'armes & de munitions de Guerre; *& pour quelle expédition*, reprit le Prince, *votre Gouverneur fait-il tant de préparatifs? C'est*, reprit le Castillan, *pour la Conquête des Moluques.*

Le Cubo-Sama ordonne qu'on fasse sortir du Japon tous les Religieux Espagnols.

Le Cubo-Sama ne lui en demanda pas davantage, mais il se confirma dans la pensée, qu'il ne pouvoit trop veiller sur les démarches de Voisins si puissants, & si entreprenants. Il écrivit sur le champ à celui, qui commandoit dans le Port, où les Espagnols avoient pris terre, de les faire tous embarquer, & de ne laisser aucun de leurs Religieux dans le Pays. Ce Commandant lui fit réponse, que quant à ce qui regardoit les Marchands & les Mariniers, il lui seroit aisé d'obéir, mais que les

De J. C. 1604-05.

De Syn-Mu-2264 65.

Religieux étoient partis, les uns pour Méaco, & les autres pour d'autres Provinces; sur quoi les ordres furent envoyés partout, & publiés à son de trompe dans la Capitale, & dans les plus grandes Villes, d'en faire une exacte recherche, avec défense sous de très-griéves peines à quelconque de leur donner asyle, & de leur rien fournir pour leur subsistance. On n'en découvrit pourtant aucun, mais à cette occasion tous ceux d'entre les Princes, & les Gouverneurs, qui ne cherchoient qu'un prétexte pour persécuter les Chrétiens, furent ravis d'en trouver un aussi plausible de leur donner des marques de leur mauvaise volonté.

Commencement de persécution dans l'Isle d'Amacusa.

La persécution continuoit toujours dans le Fingo, les Prisons étoient remplies, & le sang des Fidéles couloit de toutes parts. Terazaba voulut aussi inquiéter ses Sujets de l'Isle d'Amacusa: ils étoient tous Chrétiens; & comme lui-même avoit fait profession du Christianisme, il ne pouvoit souffrir tant d'objets, dont la vûë lui reprochoit sans cesse son infidélité. Il étoit rentré depuis quelque tems dans les bonnes graces du Cubo-Sama, auprès duquel nous avons vû qu'il avoit été assez mal: il s'étoit mis dans l'esprit, ou on lui avoit persuadé, qu'il avoit obligation de ce retour de faveur aux Dieux, dont il avoit de nouveau embrassé le culte, & pour leur marquer sa reconnoissance, il étoit revenu de Surunga, où il étoit allé faire sa Cour, bien résolu de faire main-basse sur tous les Fidéles, qui refuseroient d'abjurer leur Religion: mais il les trouva si fermes, & tellement unis entr'eux, qu'il perdit bientôt toute espérance de réussir dans son détestable projet. Il en conçut un très-

grand chagrin, mais toute réflexion faite, il aima encore mieux avoir des Sujets Chrétiens que de n'en avoir point du tout. Il abattit néanmoins toutes les Eglises, & toutes les autres marques publiques de Christianisme, & ce fut tout ce qu'il put faire, pour témoigner à ses Dieux son zéle, & aux Fidéles son ressentiment.

De J. C. 1604-05.

De Syn-Mu. 2264 65.

Et dans le Naugato.

Le Roi de Saxuma ne fut pas plus heureux dans un pareil dessein; il avoit entrepris de regagner au culte des Idoles un jeune Seigneur de quatorze ans nommé SACOJAMA, qu'il aimoit pour ses belles qualitez, jusqu'à vouloir lui faire épouser une Princesse de son sang, mais ses efforts furent inutiles, & il ne jugea pas à propos de se commettre davantage avec les Chrétiens, d'autant plus, que ses Ports étoient toujours assez fréquentés par les Espagnols, & les Portugais. Le Roi de Naugato, que les Mémoires de ce tems-là nomment toujours MORINDONO, poussa les choses plus loin, & donna des Martyrs à l'Eglise. Le premier, qui signala sa constance dans cette persécution, fut Melchior BUGENDONO, un des plus riches Seigneurs de sa Cour. Le Roi vouloit faire un exemple, qui intimidât tous les autres Fidéles, & la foi de Bugendono fut mise à toutes les épreuves possibles, mais elle triompha d'une maniere éclatante. Enfin Morindono le condamna à avoir la Tête tranchée; on lui en porta la nouvelle chez lui, & il pria instamment celui, qui la lui annonça, d'obtenir du Roi, qu'il fût auparavant traîné par toutes les ruës d'Amanguchi; afin, disoit-il, qu'il eût le bonheur de participer aux ignominies du Sau-

De J. C. 1605-05.

De Syn-Mu. 2264,65.

veur des Hommes. Il ne fut point écouté, & le Prince, qui dans la crainte qu'il ne voulût se défendre, avoit fait environner sa Maison par des Soldats, ordonna qu'on l'exécutât chez lui. Sa Femme, ses Enfants, son Gendre, & ses Neveux, imitateurs de sa vertu, en reçurent la même récompense.

Ce Martyre fut suivi de celui d'un Homme de basse condition, mais dont le triomphe ne fit pas moins d'honneur à la Religion. C'étoit un Aveugle nommé Damien, qui ne subsistoit que des Aumônes, qu'il alloit mandiant de porte en porte, mais que Dieu avoit rempli de son esprit, & qui dans l'absence des Missionnaires faisoit dans ce Royaume des conversions admirables : il ne craignoit pas même de se mesurer avec les Bonzes, & il les confondit plusieurs fois dans des disputes réglées. Ils ne manquerent pas l'occasion de s'en venger ; & dès qu'ils virent le Roi disposé à sévir contre les Fidéles, ils accuserent Damien d'être un des plus entêtés, & des plus dangereux. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à obtenir une Sentence, qui le condamnât à avoir la Tête tranchée ; ils porterent même leur fureur jusques sur son corps mort ; il fut coupé en morceaux, & jetté dans la Riviere ; mais des Chrétiens trouverent sa Tête, & son bras gauche, & les porterent à l'Evêque du Japon, qui envoya encore à Rome les Actes juridiques de ces Martyrs, ce que l'on continua de faire dans la suite autant que la persécution le put permettre.

Ce qui en empêche les suites.

Celle-ci en demeura là pour lors, quelques efforts, que fissent les Bonzes, pour engager le Prince a la pousser plus loin. Le supplice

de Bugendono fit ouvrir les yeux à tous les Grands du Royaume, qui s'imaginerent que le prétexte de la Religion ne seroit pas toujours le seul, dont on se serviroit, pour se défaire de ceux, dont on ne seroit pas content : ils témoignerent leur indignation de ce que le Roi faisoit si peu de cas de la vie des premiers Officiers de sa Cour, & de ses plus fidéles Serviteurs, & ils parlerent si haut, que dans la frayeur qu'en eut Morindono, il alla s'enfermer dans une Place forte avec ses Femmes, ses Trésors, & une Troupe de Bonzes, qui ne voulurent apparemment pas demeurer exposés à la fureur des Grands. Par-là les Chrétiens se virent en toute liberté de servir le Seigneur, comme ils faisoient auparavant, & rien n'empêcha les Missionnaires de les visiter, d'augmenter leur nombre, & de leur donner tous les secours, qui dépendoient de leur Ministere.

De J. C. 1604-05.

De Syn-Mu. 2264-65.

Les Affaires de la Religion alloient encore mieux à Méaco & dans la plûpart des grandes Villes, qui obéissoient immédiatement au Cubo-Sama. ITACUNDONO, Gouverneur de la Capitale, fit bâtir dans la haute Ville une magnifique Eglise aux Jésuites, qui en avoient déja une assez belle dans la Ville basse. Un Hôpital, qui fut érigé vers le même tems à Ozaca en faveur des Lépreux, gagna aux mêmes Missionnaires l'affection & l'estime de toute cette grande Ville, où résidoit toujours le jeune Empereur Fide-Jori. Enfin le Séminaire des Nobles fut rétabli dans tout son lustre à Nangazaqui, au grand contentement de tous ceux, qu'on avoit été contraint de

De J. C. 1604-05.

De Syn-Mu. 2264 65

congédier, & qui avoient mieux aimé se tenir à la suite des Peres, & essuyer toutes les fatigues, auxquelles ces Religieux étoient sans cesse exposés, & risquer de manquer souvent du nécessaire, que de retourner chez leurs Parens, où ils auroient pû vivre dans l'abondance de toutes choses.

Fin du onziéme Livre.



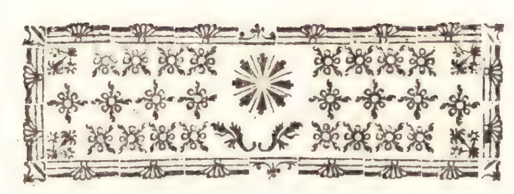
SOMMAIRE
DU DOUZIÉME LIVRE.

HISTOIRE du Prince d'Omura. *Son Apostasie & ce qui y donna occasion. Quelles en furent les suites. Sainte mort de l'Ancien Roi de Buygen. Son Fils renonce au Christianisme. Conversion de Joscimon Roi de Bungo. Ses nouvelles disgraces. Sa ferveur & sa mort. Sainteté éminente d'une de ses Niéces, & d'une de ses Sœurs. Sacrilége puni & converti. Situation des Affaires de la Religion. L'Evêque du Japon obtient une Audience du Cubo-Sama, & en est bien reçû. Il visite plusieurs Provinces. Il y trouve de grands sujets de consolation. Accueil, que lui fait le Roi de Buygen. Edit du Cubo-Sama contre la Religion Chrétienne sans effet. Réception, que ce Prince fait au Vice-Provincial des Jésuites. Le Pere est aussi trés-bien reçû du Xogun-Sama & de l'Empereur. Quel fut le fruit de son voyage. Mort du P. Valegnani. L'Evêque du Japon parcourt le Ximo. Particularitez de ce voyage. La persécution recommence dans le Fingo. Martyre de deux Gentilshommes & de deux Enfants. Vengeance, que Dieu tire de leur mort. Effet de ces persécutions particulieres parmi les Fidéles. Observatoire à Ozaca. Constance & disposition de la Cour de l'Empereur en faveur de la Religion. Constance d'un Enfant au milieu des tourments. Mort du P. Gnecchi. Etablissement de plusieurs Hôpitaux pour les Lépreux. Pre-*

mier établissement des Hollandois au Japon. Produit du Commerce des Portugais en ce tems-là. Désordre causé par des Japonnois à Macao. Le Gouverneur de Nangazaqui rend de bons services aux Portugais en cette occasion. Le Commandant du Grand Navire de Commerce à Macao en use mal avec lui. Le Roi d'Arima se rend l'accusateur des Portugais auprès du Cubo-Sama. Irrésolution de ce Prince. Ce qui le détermine à agir contre les Portugais. Edit contre les Jésuites. Le Roi d'Arima va combattre les Portugais. Il est repoussé d'abord. Le Navire Portugais est brûlé, & tout l'Equipage tué, ou noyé. Le Cubo-Sama s'adoucit en faveur des Portugais. Relation de Kœmpfer. La Foi fait quelques progrès dans le Quanto. Projet du P. Louis Sotelo Franciscain. Le Cubo-Sama dépose le Dayri. Son entrevûe avec le jeune Empereur. Mort de quelques Missionnaires. Le P. Sotelo dans le Royaume d'Oxu. Le Christianisme florissant à Meaco, & quelle en fut la cause. Mort du Roi de Fingo. Celui de Buygen persécute les Chrétiens. Leur fermeté le déconcerte. Ardeur des Chrétiens pour le Martyre. Arrivée d'un Navire Hollandois à Firando. Le Capitaine va à Surunga, & quel fut le fruit de son voyage. Députation de la Ville de Macao vers le Cubo-Sama, & quel en fut le succès. Un Ambassadeur Espagnol arrive à Jedo, & de quelle maniere il s'y comporte. Ses demandes ; les réponses, qu'on lui fait. Ce qui se passe entre le Thrésorier Général du Cubo-Sama & les Hollandois. Bref du Pape, & fausse démarche de l'Evêque du Japon à ce sujet. Pressentiments d'une persécution

prochaine. Invention des deux Croix ; merveilles opérées à cette occasion. Histoire d'un Religieux Japonnois martyrisé en Moscovie. Sources de la persécution. Fausseté de Kœmpfer. Troisiéme Croix miraculeuse, & l'effet qu'elle produit. Invention d'une troisiéme Croix annoncée au Roi d'Arima dans un songe Ce Prince se relâche de ses devoirs de Religion. Son ambition le fait entrer dans une mauvaise intrigue, dont il est la victime. Son Fils apostasie, devient son Accusateur, & se fait mettre sur le Thrône à sa place. Le malheureux Roi est condamné à mort, & exécuté. Circonstances édifiantes de sa mort. Courage de la Reine son épouse. Les Anglois obtiennent la permission de trafiquer au Japon. Ils aigrissent le Cubo-Sama contre les Espagnols & les Missionnaires.





HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE DOUZIÉME.

De J. C. 1604-05.

De Syn-Mu. 2264-65.



IL ne paroiſſoit rien de bien déciſif, par rapport à la Religion, dans les traits, qui avoient échappé au Cubo-Sama contre quelques Miſſionnaires particuliers; & ce Prince politique, qui avoit encore quelque choſe à craindre, ou à eſpérer des Seigneurs Chrétiens, pour l'exécution du grand Projet, qu'il méditoit, de renverſer ſon Pupille du Thrône, ſur lequel il s'étoit engagé par tant de ſerments à le maintenir, ne manquoit gueres, quand il avoit laiſſé entrevoir ſa mauvaiſe humeur contre ceux des Prédicateurs de l'Evangile, dont il croyoit avoir ſujet n'être pas content, de donner aux autres de nouvelles marques de ſa bienveillance. Nous avons vû auſſi combien peu la haine,

que quelques Princes particuliere portoient à notre sainte Religion, causoit d'inquiétudes aux Fidéles & à leurs Pasteurs. Enfin le nouveau lustre; que recevoit l'Eglise du Japon de la constance de ceux, sur qui tomboit la Persécution, étoit pour les Ouvriers Evangéliques un grand sujet de consolation, & le sang des Martyrs ne fructifia peut-être jamais d'une maniere plus sensible.

De J. C. 1604-05.
De Syn-Mu. 2265-65.

Apostasie du Prince d'Omura.

Mais la joye commune, causée par tant de succès, se tourna bientôt en un deüil universel par une suite de malheurs, qui annonçoit une décadence entiere du Christianisme, & qui lui fit perdre en assez peu de tems presque tout ce qui faisoit sa gloire aux yeux des Hommes, & son principal appui contre la puissance de ses Persécuteurs. Le premier coup, qui lui fut porté, lui coûta des pleurs, qui coulerent long-tems, & lui fit une playe, que rien ne put jamais bien fermer. S'il y avoit quelqu'un dans le Japon, sur qui cette Eglise eût plus de raison de compter, dans quelque situation qu'elle se trouvât, c'étoit sans doute Sanche, Prince d'Omura, Héritier d'un Pere & d'une Mere, dont le zele, la constance & la piété avoient éclaté dans tout l'Orient, & y avoit laissé une impression de respect & de vénération, qui duroit encore, Frere d'une Princesse (*a*) dont la fidélité & le courage héroïque au milieu d'une Cour Idolâtre faisoient l'admiration des Infidéles mêmes: Epoux (*b*), & Beau-Frere (*c*) de deux

(*a*) Mancie, Princesse de Firando.
(*b*) Catherine d'Arima.
(*c*) Maxence d'Arima, Princesse d'Isafay.

De J. C. 1604-05.

De Syn Mu. 2264-65.

autres Princesses, qui étoient mortes en odeur de sainteté, & dont la mémoire étoit en bénédiction parmi les Fidéles; il sembloit avoir rassemblé en sa Personne toutes les vertus de sa famille. Nous avons vû que du vivant du Prince son Pere, il avoit eu le courage de confesser JESUS-CHRIST dans la Cour du Roi de Firando & dans celle de Riozogi, Usurpateur du Chicungo, où il avoit été donné en ôtage. Il avoit depuis ce tems-là, & même tout récemment, donné des preuves si peu équivoques de son inviolable attachement à sa Religion, que le feu Empereur Tayco-Sama, qui l'estimoit, & le Régent, qui lui avoit obligation; persuadés qu'il sacrifieroit tout à sa foi, n'avoient jamais osé l'inquiéter sur cet article; & l'on étoit convaincu, que si le Christianisme n'étoit pas aboli dans le Ximo, la gloire, après Dieu, n'en étoit dûë a personne plus, qu'au Prince d'Omura.

Ce zele admirable de Sanche étoit le fruit d'une piété éminente, d'une exactitude la plus grande, qui se puisse imaginer à tous ses devoirs, & d'une austérité de vie, qui auroit fait honneur à un Pénitent par état & par profession. On en rapporte un trait, entre plusieurs autres, dont on parla beaucoup dans tout le Japon. Ce Prince allant à Meaco, où étoit la Cour, logea un jour chez un Payen; c'étoit pendant le Carême, & Sanche jeûnoit avec la derniere rigueur. Son Hôte le remarqua, & en fut fort édifié; mais ce qui le toucha davantage, ce fut d'entendre ce Prince, quand il se fut retiré dans son Appartement, se déchirer le corps par une sanglante disci-

pline. Une vertu si rare le pénétra à un point, que sans différer, il voulut être instruit & baptisé, en disant qu'il ne lui falloit point d'autre preuve de la vérité de notre Religion, que ce qu'il avoit vû faire au Prince d'Omura. Sanche avoit encore une Sœur, dont nous avons déja parlé, & dont nous parlerons plus d'une fois dans la suite. Elle vivoit dans le Célibat, & ne s'occupoit qu'à soulager les Pauvres, qui la regardoient comme leur Mere; elle y employoit tout son bien; & ses facultés étant beaucoup moins grandes, que sa charité, elle tiroit de son Frere tous les secours, dont elle avoit besoin, pour y suppléer.

De J. C. 1604-05.

De Syn-Mu. 2264 65.

Ses causes.

Qui eût jamais cru, qu'un Prince de ce caractere, eût un jour dû causer à l'Eglise d'autres regrets, que ceux, dont sa mort ne pouvoit, ce semble, manquer d'être suivie? Cependant la divine Providence, dont les mysteres sont l'écueïl de l'esprit humain, juge quelquefois à propos de donner aux Justes des exemples de terreur, qui leur apprennent à ne jamais compter sur leurs mérites passés, à regarder ce qui les éleve audessus des autres, comme l'ouvrage de la Grace, encore plus que le leur, mais d'une Grace, qui ne leur est point dûe; & à se bien convaincre, que réduits aux Graces communes, ils peuvent tomber dans des excès: dont les plus grands Pécheurs auroient honte. C'est ce qui arriva au malheureux Prince, dont nous parlons, & l'occasion d'une chute si déplorable fut une passion, à laquelle il n'avoit même jamais paru sensible.

Depuis que Nangazaqui étoit devenuë Ville

De J. C. 1604-05.

De Syn-Mu. 2264-65.

Impériale, il s'étoit tellement accru, que le terrein y manquant, on avoit été obligé de bâtir comme une nouvelle Ville, qui en peu de tems ne fut inférieure à la premiere, ni pour le nombre, ni pour la beauté des Edifices. Elle appartenoit toute entiere au Prince d'Omura, parce qu'elle étoit sur un fonds, dont on ne lui avoit point ôté la propriété, en lui enlevant Nangazaqui, & elle le dédommageoit assez bien de la perte, qu'il avoit faite de l'ancienne Ville. Mais cette proximité de deux Villes qui, malgré leur union, appartenoient à deux Maîtres, & se gouvernoient suivant des Loix fort différentes, & souvent contraires, causa bientôt de grands désordres; surtout par la facilité qu'avoient ceux, qui avoient commis quelque crime, ou contracté des dettes dans l'une, de se réfugier dans l'autre, & d'y être à l'abri des poursuites de la Justice, ou de leurs Créanciers.

Nangazaqui réuni au Domaine Impérial.

On avoit essayé plusieurs fois d'y apporter remede, mais sans succès. Enfin un nommé ICIAN, qui avoit la principale autorité dans la Ville Impériale, depuis qu'on en avoit ôté le Gouvernement à Terazaba, crut devoir interposer celle du Cubo-Sama, pour couper la racine du mal, & lui proposa ce qu'il avoit imaginé pour en venir à bout. C'étoit de réunir au Domaine le nouvau Nangazaqui, comme l'ancien l'avoit été par le feu Empereur Tayco-Sama, & de donner en dédommagement au Prince d'Omura un autre Terrein, qui étoit fort à sa bienséance. Le Cubo-Sama approuva fort ce projet, & ordonna sur le champ qu'il fût exécuté. On fit sçavoir au Prince d'Omura que désormais les deux Villes de Nan-

gazaqui n'en feroient plus qu'une, & n'auroient plus qu'un Maître; que l'on ne prétendoit pourtant pas lui faire tort; & qu'a la place de ce qu'il perdoit, on lui cédoit un grand terrein, qu'on lui marqua, & dont il pourroit tirer un très-grand revenu.

Il est pourtant vrai, qu'il perdoit à ce change, & cette perte lui fut d'autant plus sensible, qu'il croyoit avoir moins lieu de s'attendre à ce coup, surtout de la part de celui, qui le lui portoit. Mais ce ne fut pas encore ce qui le piqua davantage: l'intérêt n'avoit jamais été sa passion dominante, il n'avoit presque point paru ressentir la perte de l'ancien Nangazaqui, & le sacrifice du plus beau fleuron de sa Couronne lui avoit peu coûté, à en juger par les apparences. Il étoit alors dans les plus beaux jours de sa ferveur; mais il est bien peu d'Hommes, qui soient inaccessibles à tous les traits de l'Ennemi de notre salut. Le dépit, celle de toutes nos passions, qui s'éteint plus rarement tout-à-fait, qui se rallume plus aisément, & qui se porte à de plus grands excès, fut ici l'écueil, où échoüa toute la vertu de Sanche.

Le Prince d'Omura s'en prend aux Jésuites.

Ce Prince s'alla mettre en tête, que les Peres François Pasio & Jean Rodriguez, qui étoient alors à la Cour du Cubo-Sama, avoient eu part à ce qui s'étoit passé à son préjudice, ou du moins en avoient eu connoissance, & n'avoient pas daigné lui en donner avis, avant que le mal fût sans remede; & dans cette persuasion il conçut une haine si violente contre ces deux Religieux, que dès-lors il n'y eu rien, à quoi il ne parût disposé à se porter, pour leur en faire ressentir les effets.

De J. C.
1604-05.

De Syn Mu.
2264-65.

Après avoir délibéré quelque tems sur les moyens de se venger, il résolut de lier amitié avec Canzugedono Roi de Fingo, le plus grand Ennemi qu'eût alors le Christianisme au Japon. Dans la Lettre de l'Evêque Dom Loüis Serqueyra, d'où j'ai tiré tout ce détail, il est dit, qu'il fit aussi amitié avec le Roi de Gotto, qui y est traité d'Apostat ; c'est tout ce que nous sçavons de cette Apostasie. Le Prélat ajoûte que ces Princes persuaderent aisément à Sanche de chasser tous les Missionnaires de ses Etats, de faire venir en leur place des Bonzes du Fingo, & de convertir les Eglises Chrétiennes en Temples d'Idoles : qu'il leur fut plus difficile de l'engager à sacrifier aux fausses Divinités du Pays, mais qu'il franchit enfin cette barriere, & qu'il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il entreprit d'entraîner après lui dans ce précipice ses principaux Officiers, dont plusieurs se rendirent d'abord, & le Prince BARTHELEMI son Fils, en qui il ne trouva point alors la même docilité.

Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que non seulement l'Evêque, qui sur la premiere plainte, que fit le Prince du Vice-Provincial & du Pere Rodriguez, avoit fait faire des informations juridiques, & dressé un Procès-Verbal en bonne forme de tout ce qui s'étoit passé à Surunga & à Nangazaqui ; mais encore le Commandant des Portugais, Dom Diego MENEZEZ DE VASCONCELLOS ; Ician lui-même & le principal Ministre du Cubo-Sama ayant protesté hautement, que les deux Missionnaires n'avoient nullement eté instruits de l'affaire en question, ils ne pûrent jamais faire revenir Sanche de sa prévention contre

eux. Il étoit trop avancé, pour pouvoir reculer : d'ailleurs, si le désir de se venger avoit seul suffi, pour le précipiter dans l'abîme des malheurs, où il étoit plongé, il y fut bientôt retenu par d'autres chaînes : qui en firent un exemple terrible d'endurcissement.

De J. C. 1604-05.
De Syn Mu. 2264-65.

Ce qui l'endurcit dans le crime.

Les engagements, qu'il avoit pris avec ses nouveaux Alliés, ne furent pas même les plus forts. Les promesses, dont ils l'amuserent longtems, & qui réveillerent son ambition, la vie dissolue, qu'il commença de mener sans honte, au grand scandale des Infidéles mêmes, dont quelques-uns lui en firent de sanglants reproches ; mais surtout les prospéritez, dont Dieu permit qu'il jouit au milieu de ses déréglements, & qui furent regardées avec justice comme le sceau de sa réprobation, ôterent toute espérance de le regagner. Il ne craignoit point de dire, qu'il n'avoit que faire de se donner tant de peine, pour se procurer une vie heureuse après sa mort, qu'il ne falloit point quitter le certain & le présent, pour l'incertain & le futur, & qu'il avoit trouvé sur la Terre le Paradis, qu'on lui promettoit dans le Ciel. Quelques années après, il donna au Prince son Fils l'investiture de ses Etats, & délivré de tout autre soin, que de celui de ses plaisirs, il s'y abandonna sans réserve.

On remarqua néanmoins, qu'on ne put jamais l'engager à mettre le pied dans aucun Temple d'Idoles, & il disoit sans façon, qu'il étoit toujours aussi convaincu, qu'il l'avoit jamais été des véritez Chrétiennes. Il avoua même un jour, qu'il ne lui étoit pas possible d'endormir entiérement sa conscience, dont

De J. C. 1604-05.

De Syn Mu. 2264 65.

les remords lui faisoient quelquefois passer des moments fort tristes, & répandre bien des larmes. Enfin ayant eu plusieurs Enfants d'une Concubine, qu'il entretenoit publiquement, il les envoya tous a la Princesse Marine sa Sœur, qui avoit quitté la Cour, pour n'y être pas exposée à voir ce qu'elle ne pouvoit point empêcher; & il la pria de les faire élever dans la Religion Chrétienne. Voila où le premier mouvement d'une passion inconnuë, ou mal éteinte, conduisit un Prince Confesseur de Jesus-Christ, & un des plus zélés défenseurs des ses Autels.

Mort de l'ancien Roi de Buygen. Chute déplorable de son Fils & son Successeur.

Pour surcroît d'affliction, Simon Condera mourut à Fucimi pendant le séjour, qu'y fit la Cour du Cubo-Sama, auprès duquel il étoit le principal soutien de la Religion Chrétienne. Sa mort fut aussi sainte, que l'avoit été sa vie. Il avoit ordonné par son Testament, que son corps fût porté a Facata Capitale de Chicugen, où régnoit son Fils, pour y être enterré dans l'Eglise des Chrétiens. Le Roi de Chicugen exécuta ponctuellement cette derniere volonté du Roi son Pere, auquel il fit de magnifiques Obséques; mais ce fut la derniere marque de Christianisme, qu'il donna. Depuis quelque tems on remarquoit un grand refroidissement dans la piété de ce Prince, & il avoit même fallu employer le crédit du Roi son Pere, pour l'engager à remettre les Missionnaires en possession de leur ancienne Maison de Facata. Le mal avoit commencé par la corruption de ses mœurs, & il avoit bientôt porté la débauche aux plus grands excès. Nous ne sçavons pas au juste qu'il ait jamais fait profession de l'Idolâtrie; mais le silence

que gardent les Historiens sur son sujet, après avoir parlé de sa chute d'une maniere fort générale, donne lieu de croire, que s'il ne fut point Adorateur des Idoles, il n'eut plus jusqu'à sa mort d'autre Dieu, que son plaisir.

De J. C. 1604-05.
De Syn-Mu. 2264-65.

Les Colonnes étant ainsi presque toutes tombées, l'Edifice parut sur le penchant de sa ruine; mais Dieu, qui n'a pas besoin des Hommes pour l'exécution de ses plus grands desseins, & qui d'un seul de ses doigts soutient, dit l'Ecriture, tout ce vaste Univers, ne donna jamais des marques d'une protection plus visible sur la Chrétienté du Japon, que dans des conjonctures si affligeantes; & dans le tems, qu'il remplissoit les Fidéles de la terreur de ses Jugements, il les consola, & ranima leur confiance, par un des plus grands Miracles, qu'ait peut-être jamais opérés sa miséricorde. Je parle de la conversion & de la mort toute sainte du Roi de Bungo, celui peut-être de tous les Japonnois, qui avoit le plus deshonoré le Caractere de Chrétien, & dont on avoit moins espéré un retour sincére vers Dieu.

Conversion de Joscimon Roi de Bungo.

Constantin Joscimon, Roi de Bungo, à en juger par tout ce que nous en avons rapporté jusqu'ici, fut un de ces Princes, en qui l'on est toujours étonné de ne rien trouver de ce grand Caractere, que donne ordinairement une naissance auguste, surtout, quand elle est jointe au Pouvoir souverain; qui paroissent déplacés sur le Trône; & pour qui un revers de fortune, qui les réduit à la condition des Particuliers, doit moins être regardé, ce semble, comme une disgrace, que comme un trait de la justice du Ciel, qui les remet à leur pla-

De J. C. 1604-05.
De Syn Mu. 2264-65.

ce. En effet peu de Roix ont porté la Couronne avec moins d'honneur que lui, & nul ne mérita moins d'être plaint en la perdant. On ne dit point que ses mœurs ayent été corrompuës, mais la foiblesse de son esprit, & son mauvais naturel le rendant susceptible de toutes les mauvaises impressions, qu'on voulut lui donner, on lui fit commettre des crimes énormes, qui le rendirent aussi odieux, qu'il étoit déja méprisable.

De fervent Catéchumene ce Prince devint, sur de simples soupçons & de mauvais rapports, ennemi mortel des Chrétiens, le meurtrier de son Frere, & en quelque façon le Persécuteur de son propre Pere. Il se reconnut & reçut le Baptême, mais il en soüilla bientôt la sainteté par une honteuse Apostasie, & il n'eut pas honte de verser le sang des Chrétiens, dans un tems, où tout ce qu'il y avoit de Grands dans l'Empire, même parmi les Infidéles, se faisoient un honneur de protéger le Christianisme. Retiré de cet abîme de malheurs, où les conseils pernicieux de son Oncle Cicatondono l'avoient précipité, il ne tarda pas à s'y replonger. Nous avons vû qu'il avoit perdu son Royaume, pour avoir mis par sa lâcheté l'Armée Impériale en danger de périr pendant le Guerre de Corée : il s'imagina, ou se laissa persuader que les Divinitez, qu'on adoroit dans l'Empire, lui pourroient rendre une Couronne, qui lui avoit été enlevée, tandis qu'il servoit le Dieu des Chrétiens, & il n'est sorte de superstitions & d'abominations, qu'il ne mît en usage, pour se procurer la protection de ces Dieux sourds & impuissants.

De J. C. 1604-05.

De Syn Mu. 2264-65.

La Guerre s'étant déclarée ſur ces entrefaites entre les Régents, il crut cette occaſion favorable pour remonter ſur ſon Trône. Nous avons vû que les Confédérés lui avoient donné des Troupes, avec leſquelles il rentra dans ſon Royaume ; mais abhorré des ſiens, devenu pour les plus proches un objet d'exécration, & frappé de la malédiction du Ciel, il ne trouva perſonne, qui ſe déclarât en ſa faveur, & il ſe comporta parmi ſes Sujets, comme auroit pû faire un Partiſan furieux, ravageant & déſolant un Pays, où il voyoit bien qu'il ne régneroit jamais ſur les cœurs. Il fut enfin battu & pris par le brave Condera, ſon ancien Protecteur, qui fut encore aſſez heureux pour profiter de la triſte ſituation, où il venoit de le réduire, pour l'engager à rentrer dans le ſein de l'Egliſe, & pour lui ſauver la vie. Cette converſion, peut-être un peu forcée, ne l'avoit pourtant pas encore entiérement changé, & ſes nouvelles diſgraces l'ayant réduit à une extrême indigence, il traîna quelque tems ſa miſére & ſon infamie de Contrée en Contrée ; les Miniſtres de l'Evangile le ſuivant partout, à deſſein de profiter des moments favorables, que la Providence leur feroit naître, pour achever de réconcilier avec le Ciel un Prince, au ſalut duquel la mémoire du feu Roi ſon Pere les intéreſſoit particuliérement.

Ses nouvelles diſgraces, ſa conſtance.

Enfin un de ces Peres le joignit un jour à NASACAVA au Royaume de Buygen, & le trouvant aſſez diſpoſé à l'écouter, il lui parla avec tant de force, & ſçut ſi bien ménager ſon eſprit, que la Grace ſecondant ſon zéle, il fut ſurpris de le voir tout-à-coup

De J. C. 1604-05.

De Syn Mu. 2264-65.

changé en un autre Homme. Il profita de ces heureuses dispositions, & ses soins eurent tout le succès, qu'il pouvoit souhaiter. Joscimon fit une Confession générale de toute sa vie, & sa pénitence fut si sincére, qu'elle se trouva assez forte, pour soutenir d'abord les plus rudes épreuves. Peu de jours après que ce Prince eut été réconcilié avec Dieu, il reçut ordre du Cubo-Sama de se rendre incessamment à Méaco. On craint tout, quand on est malheureux; Joscimon ne douta point, que le Régent ne se fût ravisé, & ne le mandât pour lui faire son Procès; mais sa Religion n'en fut point ébranlée. *Dieu soit béni*, s'écria-t-il, *puisqu'il a bien voulu me recevoir en grace; la mort n'a plus rien, qui m'effraye, je devrois même la souhaiter*, ajoûta-t-il, *mes inconstances & mes infidélitez passées me donnant de si justes sujets de me défier de moi-même.*

Il partit dans ces sentiments pour Méaco: le Cubo-Sama avoit eu véritablement le dessein de le faire mourir, apparemment sur quelque nouvelle accusation; car ce Prince lui avoit fait authentiquement grace de la vie, & les Souverains du Japon se font un point d'honneur de garder exactement leur parole: mais Condera, qui vivoit encore, l'adoucit de nouveau, & dès que Joscimon fut arrivé à la Cour, il reçut ordre d'aller en exil au Royaume de DEVA, un des plus Septentrionaux du Japon. Peu de tems après le Roi de Deva fut disgracié, & le Roi de Bungo eut permission de se retirer près de Méaco avec trois Domestiques, mais on ne lui assigna aucun revenu, & il auroit souvent

De J. C. 1600.

De Syn-Mu, 2260.

manqué du nécessaire, sans le secours du P. Gnecchi. Il n'y a gueres, qu'au Japon, où l'on voye de ces contrastes de la fortune, sans en être étonné. Qui auroit cru que cette grande puissance du Roi Civan, qui possédoit plus de la moitié du Ximo, s'évanouiroit de telle sorte, que ces pauvres Etrangers, qu'il avoit accueïllis avec tant de bonté dans ses Etats, se verroient obligés de s'ôter le pain de la bouche, pour le donner à son Fils !

Sa mort.

Cependant cette nouvelle disgrace de Joscimon servit encore à ranimer sa ferveur : on ne croiroit pas à quel excès d'austéritez le porta l'esprit de componction, dont Dieu l'avoit rempli. On avoit beau l'exhorter a se modérer, & lui représenter qu'il abrégeoit ses jours, comme il fit en effet ; il ne répondoit autre chose, sinon qu'un pécheur comme lui, qui avoit tant de sortes de crimes à se reprocher, n'avoit pas à craindre d'en faire trop ; & qu'il craignoit bien même de n'en point faire assez. On eût dit, que la Grace lui avoit donné uue Ame d'une autre trempe, que celle, qui l'avoit animé jusques-là, tant il étoit différent de lui-même. Il ne cessoit de loüer Dieu de l'avoir dépouillé de tout ce qu'il possédoit sur la Terre, pour lui assurer une Couronne immortelle, & mourant de la mort des Saints, il laissa toute cette Eglise dans l'admiration de voir élevé à une si sublime perfection un Prince, qu'elle avoit pleuré deux fois Apostat, & détesté comme son premier Persécuteur.

Sainteté éminente d'une

Le Roi de Bungo fut suivi de bien près à la gloire par une de ses Niéces, qui nous est

De J. C. 1605.

De Syn-Mu. 2265.

de ses Nieces & d'une de ses Sœurs.

représentée dans les Mémoires de cette année 1605. comme un aussi grand prodige d'innocence, que son Oncle l'avoit été de la pénitence Chrétienne, & comme une de ces Ames précieuses, que le Seigneur prend plaisir de montrer de tems en tems à la Terre, pour faire éclater en elles toutes les richesses de sa Grace. Cette jeune Princesse portoit le nom de MAXENCE, qu'une de ses Tantes avoit déja rendu cher & respectable aux Fidéles du Japon. Prévenue des plus abondantes bénédictions du Ciel dès sa plus tendre enfance, elle avoit conçu dès-lors que Dieu vouloit seul posséder son cœur, & elle le lui avoit consacré par le vœu de Virginité. Sa fidélité à se conserver pure des moindres défauts, l'avoit élevée a la plus éminente sainteté, & l'exemple de ses vertus contribuoit merveilleusement à animer la piété des Fidéles. Sa mort, qui arriva dans la fleur de son âge, répondit à sa vie, & fut avancée par ses pénitences. Dans sa derniere maladie, la joye de se voir sur le point d'être réunie à son céleste Epoux, lui faisoit oublier ses douleurs, quoique vives & fort longues, & le dernier moment, qui a quelque chose de si terrible pour les plus Gens de bien, fut pour elle un avant-goût de ces torrents de délices, que le Seigneur réserve à ceux, qui n'ont point mis de bornes à leur amour pour lui.

Je ne sçaurois mieux finir ce qui regarde cette illustre Famille, dont on ne trouve plus rien depuis ce tems-là dans les Lettres des Missionnaires, que par l'action héroïque d'une Sœur du Roi Joscimon. Cette Princesse qui avoit reçu au Baptême le nom de THE-

De J. C. 1605.

De Syn-Mu. 2265.

CLE, avoit été mariée avec un Seigneur Chrétien du Royaume de Bungo, qui n'est connu dans nos Relations, que sous le nom de JUSTE. Le Roi son Beau-Frere ayant été dépouillé de ses Etats, il avoit été enveloppé comme bien d'autres dans la disgrace de ce Prince, & s'étoit retiré au bout de quelque-tems a Nangazaqui, où pour comble de maux, il fut frappé de la Lépre. Cette maladie, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, est assez commune au Japon, & ceux, qui en sont attaqués, outre l'incommodité; qu'elle leur cause, ont encore à souffrir un délaissement général, la coutume autorisant leurs proches Parents à les abandonner à leur triste sort, sans presque leur donner aucun secours. La Princesse Thecle, non-seulement ne se sépara point de son Epoux, quoiqu'on pût faire pour l'y engager; elle ne voulut pas même se reposer sur ses Domestiques du soin de lui rendre les services, dont elle étoit capable. Ses attentions, & ses assiduitez n'étant pas toujours payées de la reconnoissance, qu'elle avoit droit d'en attendre, parce que la violence de la douleur, ou la longueur du mal rendoit le Malade fort impatient; bien loin de se rebuter, ce fut pour elle un nouveau motif de redoubler ses charitables soins. Une si rare patience toucha sensiblement le cœur de celui, qui en étoit l'objet; il reconnut, & adora la main, qui le frappoit, & il devint un modéle accompli de la plus parfaite résignation aux ordres de Dieu. Il mourut dans ces sentiments avec le seul regret d'avoir commencé si tard à profiter de la grace

de la tribulation, que Dieu lui avoit ménagée pour le sanctifier.

De J. C. 1605.

De Syn-Mu. 2265.

Sacrilége puni & converti.

Il n'est pas étonnant, que Dieu conduise au Ciel ses Prédestinés par cette voye, où le Sauveur des Hommes a marché lui-même toute sa vie, mais ce qui fait mieux sentir sa Toute-Puissance, & son infinie bonté, c'est qu'il se sert même de leurs crimes, pour les attirer à lui. En voici un exemple des plus frappants. Un Payen, habitant de Méaco, étoit allé à Nangazaqui pour quelques Affaires : un jour, qu'il entra seul dans une chambre, où couchoit un Chrétien, il y apperçut une Image de Saint Michel : à cette vûë saisi tout à coup d'une fureur diabolique, il tira son Poignard, perça l'Image de plusieurs coups, & ajoutant le blasphême au sacrilege, il dit, qu'il vouloit voir si le Dieu des Chrétiens le puniroit de cette action. Il partit fort peu de tems après pour s'en retourner à Méaco, & en y arrivant il fut frappé d'une maladie fort extraordinaire, qui lui faisoit souffrir des douleurs inconcevables. Il reconnut d'abord, d'où venoit le coup, il fit chercher un Missionnaire, lui avoua son crime, se fit instruire, reçut le Baptême, & mourut Pénitent.

Situation de la Religion au Japon. L'Evêque est bien reçu du Cubo-Sama.

Les Affaires de la Religion se trouvoient alors dans une situation, où il paroissoit qu'on pouvoit également tout craindre, & tout espérer. On comptoit au Japon à la fin de 1605. dix-huit cent mille Chrétiens, & ce nombre augmentoit tous les jours. L'année suivante l'Evêque Dom Louis Serqueyra ayant témoigné au Gouverneur de Nangazaqui qu'il

De J. C. 1605.

De Syn-Mu. 2265.

auroit souhaité de rendre une visite au Cubo-Sama, ce Seigneur lui promit de lui en obtenir l'agrément de ce Prince, & lui tint parole. Il alla peu de tems après à Fucimi, où étoit la Cour du Régent, & témoigna à ce Prince le désir, qu'avoit le Chef de tous les Missionnaires du Japon de lui faire la révérence: il lui dit beaucoup de bien de la personne du Prélat, & ajoûta que sa dignité lui donnoit un grand crédit parmi les Portugais. Le Cubo-Sama vouloit entretenir le commerce avec cette Nation; il répondit au Gouverneur de Nangazaqui, qu'il verroit volontiers leur Evêque, lequel partit dès qu'il eût reçu cette nouvelle, & fut accuëilli du Prince avec une distinction, qu'il n'avoit osé espérer. Cette réception l'engagea à visiter les Provinces, où il y avoit un plus grand nombre de Fidéles, & il trouva partout des sujets de consolation, qui le dédommagerent bien des fatigues d'une si longue marche. Les Payens même semblerent le disputer aux Chrétiens dans les marques, qu'ils lui donnerent de leur affection pour le Christianisme, & de leur estime pour sa Personne; mais nul ne se distingua davantage, que le Roi de Buygen. Ce Prince ayant sçû que le Prélat devoit passer par Cocura sa Capitale, il s'y trouva avec une nombreuse Cour, pour l'y recevoir, & Dom Louis Sequeyra lui ayant rendu de très-humbles actions de graces de la protection constante, qu'il donnoit aux Chrétiens, & aux Missionnaires; » cela ne mérite pas un remerciment, dit le Roi, je ne » fais que suivre mon inclination; car je » me regarde moi-même toujours comme

De J. C. 1605.

De Syn-Mu. 2265.

» Chrétien, & je vous ſupplie de croire, que » je le ſuis de cœur, & d'inclination.

Edit du Cubo-Sama contre la Religion Chrétienne, ſans effet.

L'Evêque étoit à peine de retour à Nangazaqui fort ſatisfait du ſuccès de ſon Voyage, lorſqu'il apprit une nouvelle, qui l'étonna, & qui l'inquiéta. L'Impératrice Mere de Fide-Jori ayant ſçû que quelques Dames du Palais avoient reçu le Baptême, ſans en avoir eu ſon agrément, fit beaucoup de bruit, & en porta ſes plaintes au Cubo-Sama, qui pour la contenter fit publier un Edit, par lequel il étoit défendu d'embraſſer la Religion des Européens, & ordonné à tous ceux, qui la profeſſoient d'y renoncer au plutôt. Mais comme on eut remarqué que cet Edit n'étoit point dans la forme ordinaire, on comprit qu'il n'avoit été rendu, que pour donner quelque ſatisfaction à une Femme irritée; il ne fut même publié qu'à Ozaca, & il fit ſi peu d'impreſſion ſur l'eſprit des Infidéles, qu'il n'empêcha pas que cette même année 1606. il n'y en eût plus de huit mille, qui reçurent le Baptême.

L'Impératrice Mere ſe déclare protectrice des Chrétiens.

Ce qu'il y eut de plus conſolant, c'eſt que l'Impératrice revint bientôt à ſes premiers ſentiments en faveur de notre ſainte Religion, & ſe déclara ouvertement la Protectrice des Chrétiens, charmée, diſoit-elle, de la ſainteté de leur Loi, & de la piété ſincere de ceux, qui la profeſſoient ſous ſes yeux. Enfin le Cubo-Sama continua d'en uſer avec les Miſſionnaires comme il faiſoit auparavant. CONZUQUEDONO ſon premier Miniſtre étoit leur Protecteur déclaré, & Iquinocami, juſques-là ſi mal diſpoſé à leur égard, & qui gouvernoit alors la Cour d'Ozaca, fit un jour

à quelques-uns d'entr'eux de grandes excuſes des Ordonnances, qu'il avoit autrefois publiées contre leur Religion, & promit de réparer le tout, quand le tems en ſeroit venu. Itacundono Gouverneur de Méaco étoit dans les mêmes ſentiments, & nous avons vû ailleurs les preuves effectives, qu'il en avoit données. Ainſi tous ceux, qui avoient le plus de part au Gouvernement, étant favorables au Chriſtianiſme, on ſe flattoit que le calme, dont il jouiſſoit, ſeroit durable. Toutefois cette ſérénité reſſembloit à celle de ces beaux jours de l'arriere Saiſon, qui ne le cédent point aux plus agréables du Printems, mais dont on ne goûte qu'à demi la douceur, parce qu'on ſçait que d'un moment à l'autre, ils peuvent ſe changer dans un triſte Hyver, & que d'ailleurs la Terre n'y a plus cette fécondité, qui ſemble donner une nouvelle vie à la Nature; auſſi les plus éclairés d'entre les Miſſionnaires ne s'aveugloient-ils point ſur l'état préſent de l'Egliſe du Japon, & leurs trop juſtes preſſentiments les préparoient aux malheurs, dont elle étoit menacée.

De J. C. 1605.

De Syn-Mu. 2265.

Il arriva cette même année aux Indes, une choſe qui augmenta beaucoup la réputation, que les Japonnois avoient d'être la plus valeureuſe Nation de l'Orient. Les Hollandois réſolus de ne rien omettre pour établir ſolidement leur domination dans les Iſles Moluques, & comprenant qu'ils n'en viendroient jamais à bout, s'ils ne ſe rendoient Maîtres de Malaca, formerent le deſſein d'enlever cette Ville aux Portugais. Ils commencerent par chercher l'amitié de dix ou douze petits Roix Indiens des environs, & comme ces Princes

Des Japonnois ſe diſtinguent au Siége de Malaca.

De J. C. 1605.

De Syn-Mu. 2265.

n'aimoient pas les Portugais, ils n'eurent aucune peine à les gagner : ils leur proposerent ensuite leur projet, & leur firent promettre de se joindre à eux pour l'expédition, qu'ils méditoient. Une flotte partie des Ports de Hollande sous les ordres de Corneille Matelief avoit hyverné dans l'Isle de *Comoro*, entre le Mozambique & Goa, sans qu'on en eût aucune connoissance dans cette Capitale des Indes Portugaises, & elle n'attendit pas pour se rendre aux environs de Malaca, que la saison fut propre à naviger sur ces Mers. Elle trouva en arrivant les Roix Indiens avec leurs Vaisseaux, & on prétend qu'après cette jonction la flotte se trouva composée de trois cents sept Bâtiments, parmi lesquels il y avoit beaucoup de Galiottes & de Galeres.

D. Diégue Furtado de Mendoze commandoit dans Malaca, où il n'avoit presque ni vivres, ni munitions : mais il ne connoissoit pas encore le danger, dont il étoit menacé. Les Indiens étoient au nombre de quatorze mille, & les Hollandois avoient déja réuni quinze cents Hommes. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour surprendre une Ville, où on ne les attendoit pas, & où le Général n'avoit que cent quarante-cinq Portugais, & un petit nombre de Japonnois à leur opposer. Il le comprit fort bien, lorsque le vingt-neuf d'Avril 1706. Malaca fut investi, & vingt-cinq piéces de grosse Artillerie en état de tirer. Tous les retranchements furent bientôt renversés, & les Assiégeants s'approcherent du corps de la Place.

Sur ces entrefaites un Vaisseau Marchand, qui venoit à Malaca, apprenant que les Hol-

De J. C. 1606.
De Syn-Mu. 2266.

landois en faisoient le Siége, alla mouiller un peu plus loin, à l'endroit, où la Peninsule le joint à la Terre ferme. L'Equipage y débarqua, & après bien des risques & des fatigues, trouva moyen d'entrer dans la Place; mais ce ne fut que pour augmenter la famine, qui étoit déja extrême. Alors le Commandant se résolut à permettre qu'on fît des sorties, ne fut-ce que pour aller chercher des herbes & des racines pour faire subsister la Garnison & les Habitants. Elles réussirent, les Japonnois s'y distinguerent beaucoup, & tuerent bien du monde aux Assiégeants. » Ils se » battoient en désespérés, dit l'Auteur, d'où » j'ai tiré ceci. (a) Prodigues de leur sang, il » sembloit à la maniere, dont ils se précipi- » toient dans le péril, qu'ils ne cherchoient » qu'à perdre la vie. « Le Siége avoit déja duré trois mois, & Malaca ne se soutenoit plus que par la résolution, où étoient les défenseurs de s'enterrer sous ses ruines, lorsque les Hollandois apprirent que D. Martin Alphonse de Castro étoit en Mer pour venir secourir la Place. Matelief à cette nouvelle leva le Siége, & alla avec toute sa flotte pour combattre le Vice-Roi. On se battit pendant plusieurs jours avec un égal acharnement de part & d'autre. Enfin Castro mit les Hollandois en fuite; mais il ne les poursuivit pas, en quoi il fit une grande faute.

Réception, que le Cubo-Sama fait au Vice-Provincial des Jésuites.

L'année suivante la Cour étant retournée à Surunga, le Cubo-Sama témoigna à son Premier Ministre, un peu de surprise de ce que le Supérieur des Jésuites ne l'avoit point

(a) La Clede, Histoire de Portugal XXIII.

De J. C. 1606.

De Syn-Mu. 2266.

visité depuis long-tems, & Conzuquedono l'ayant mandé sur le champ au Pere Pasio, qui exerçoit toujours la charge de Vice-Provincial, ce Pere partit au mois de Mai de Nangazaqui, pour se rendre à la Cour. Il apprit en y arrivant qu'un Fils du Cubo-Sama, que ce Prince aimoit tendrement, venoit de mourir. Il ne douta point que le chagrin de cette perte ne rendit longtems le Monarque inaccessible, mais Conzuquedono prit sur soi d'empêcher que cette triste nouvelle ne parvînt sitôt jusqu'à lui, & cependant il lui donna avis, que le Supérieur des Jésuites étoit à Surunga. Le Monarque en témoigna beaucoup de joye, & voulut donner au Pere une audience de cérémonie, dans laquelle il parut avec tout l'éclat de sa Majesté. Dès qu'il l'apperçut, sans lui donner le tems de dire un seul mot, il le remercia de ce qu'il avoit pris la peine de faire un si long Voyage pour le venir voir, & après bien des politesses, il lui fit présent d'un fort joli Navire, sur lequel il l'invita d'aller voir de nouvelles Mines d'or & d'argent, qu'on avoit découvertes depuis peu dans le Pays d'ITZU. Il lui fit entendre aussi qu'il lui feroit plaisir d'aller rendre une visite au Xogun-Sama son Fils.

Ce Pere est aussi très-bien reçu du Xogun-Sama. Honneurs, que lui rendent les Seigneurs de cette Cour.

Le Vice-Provincial reçut ces invitations, comme une nouvelle grace, & il en témoigna sa reconnoissance à Sa Majesté dans une seconde audience, qu'il en eut. La Femme du Régent y étoit présente, & le Cubo-Sama après avoir dit à cette Princesse quantité de choses à la louange des Missionnaires, ajoûta en se tournant vers les Courtisans, que le Japon étoit heureux de posséder des Personnes de

de ce mérite. Le Pere fut enſuite reconduit jusqu'à la porte du Palais par les deux premiers Officiers de la Maiſon du Prince, dont l'un étoit le principal Miniſtre Conzuquedono ; & ces deux Seigneurs en le quittant ſe proſternerent juſqu'à frapper la Terre des deux mains. Ces honneurs n'avoient garde d'éblouïr celui, qui les recevoit, ſa longue expérience lui avoit fait connoître qu'il n'en devoit rien conclure en faveur du Chriſtianiſme, & l'exemple du Pere Cuello, un de ſes Prédéceſſeurs, qui peu d'heures après avoir reçu une viſite du feu Empereur Tayco-Sama, avoit été proſcrit, & traité ignominieuſement, avoit appris aux Prédicateurs de l'Evangile à recevoir ces marques de diſtinction avec crainte, & à ſe hâter d'en tirer tout l'avantage, qui pouvoit en revenir à la Religion.

De J. C. 1607.

De Syn-Mu. 2267.

Ce qui raſſuroit un peu le Pere Paſio, dans l'occaſion, dont je parle, c'eſt que le Cubo-Sama avoit encore beſoin de ménager les Chrétiens, dont le nombre étoit aſſez conſidérable pour lui aider, ou pour lui nuire beaucoup dans le deſſein, qu'il méditoit de ſe rendre Maître abſolu de l'Empire ; & il y a bien de l'apparence que ſon premier Miniſtre, qui les aimoit, lui avoit fait faire cette réflexion, pour le porter à les bien traiter. Quoiqu'il en ſoit, le Vice-Provincial partit de Surunga, pour aller voir les Mines d'Itzu, qu'il trouva très-abondantes : il ſe rendit enſuite à Jedo, où par l'entremiſe du Pere de Conzuquedono, qui faiſoit dans cette Cour la même figure, que ſon Fils dans celle de Surunga, & peut-être auſſi par l'ordre du

De J. C. 1607.
De Syn-Mu. 2267.

Cubo-Sama, il fut encore reçu avec plus de diſtinction, qu'il ne l'avoit été de ce Prince. Le jeune Monarque lui fit des careſſes infinies, le combla de Préſents, & le pria de lui laiſſer un Jéſuite Japonnois nommé PAUL, qui n'étoit pas Prêtre, & qui étoit habile Horlogeur.

Et de l'Empereur.

Le peu de Chrétiens, qui ſe trouvoient à Jedo, où la Foi n'avoit jamais été prêchée qu'en paſſant, avoient un déſir extrême d'entendre la parole de Dieu. Le Pere Paſio & ſes deux Compagnons les ſatisfirent, & le premier les conſola, en leur promettant de leur envoyer des Miſſionnaires, qui s'établiroient parmi eux, ſi on en pouvoit avoir l'agrément du Prince. Il donna ordre enſuite au ſeul Compagnon, qui lui reſtoit, de viſiter les Provinces du Nord, où il y avoit beaucoup de Fidéles deſtitués de tout ſecours ſpirituel. Pour lui, après avoir reçu des aſſurances des Miniſtres du Xogun-Sama, qu'ils favoriſeroient la Religion Chrétienne en tout ce qu'ils pourroient, il reprit la route de Surunga, d'où il ſe rendit a Ozaca. Fide-Jori & ſa Mere lui firent à peu près le même accueil, qu'on lui avoit fait dans les deux Cours, d'où il venoit. Il y avoit pluſieurs Miſſionnaires dans cette grande Ville, le Vice-Provincial n'y jugea point ſa préſence longtems néceſſaire, & il retourna à Nangazaqui, où l'on rendit à Dieu de ſolemnelles actions de graces pour l'heureux ſuccès de ſon voyage. Il eut effectivement des ſuites très-avantageuſes pour la Religion.

Quel fut le fruit de ſon voyage.

Ce ne fut pas ſeulement dans les Cours de Surunga, de Jedo, & d'Ozaca, que le Vice-

Provincial travailla utilement pour l'œuvre de Dieu, il eut le bonheur de bien disposer en faveur du Christianisme, tous les Princes, dans les Etats desquels il passa; il y en eut même quelques-uns, & entr'autres le Roi de FIROXIMA, qui ne lui parurent pas éloignés du Royaume de Dieu; mais rien n'étoit alors plus rare au Japon, que de voir les Grands Seigneurs embrasser la Loi de Jésus-Christ, & c'étoit surtout en cela, qu'on reconnoissoit que le Maître de l'Empire ne lui étoit point favorable. En quoi le Pere Pasio crut avec raison pouvoir se flatter d'avoir rendu à l'Eglise un service plus solide, & plus durable, c'est qu'il s'appliqua surtout à bien instruire du fonds de notre Croyance, & de la sainteté de la Morale Chrétienne, les Ministres des trois Cours principales. Il n'y eut pas jusqu'au Roi de Naugato, qui ne lui fit honnêteté : ce Prince discontinua même à sa considération de molester ses Sujets Chrétiens, & il permit à tous ceux, qui n'étoient pas Nobles, de recevoir le Baptême.

De J. C. 1607.

De Syn-Mu 2267.

Mort du P. Valegnani.

La Chrétienté de Nangazaqui étoit dans le deüil, lorsque le Pere Pasio arriva dans cette Ville. On y avoit reçu peu de tems auparavant la triste nouvelle de la mort du Pere Alexandre Valegnani, arrivée à Macao le vingtiéme de Janvier de l'année précédente 1606. Cette perte étoit commune à toutes les Eglises de l'Orient; l'Evêque du Japon en donna avis à toutes celles, qui étoient sous sa Jurisdiction, & qui pleurerent avec des larmes bien sinceres la perte de ce grand Homme, un des plus dignes Successeurs,

De J. C. 1607.

De Syn Mu. 2267.

L'Evêque parcourt le Ximo. Particularitez de cette visite.

qu'ait eu l'Apôtre des Indes dans le Gouvernement de sa Compagnie en Asie.

Dom Loüis Serqueyra s'occupoit alors à parcourir les Eglises du Ximo, & à remédier aux maux, que les persécutions particulieres & l'Apostasie de quelques Princes pouvoient y avoir causés. Comme il ne lui étoit pas possible de voir tout par lui-même, il s'étoit fait accompagner dans cette visite par un grand nombre de Missionnaires, qu'il envoyoit dans les Provinces trop éloignées de sa route, ou dont l'entrée ne lui auroit pas été facile. Celui, qui par son ordre visita le Royaume de Saxuma, lui rapporta des choses assez curieuses, & fort consolantes, dont il avoit été témoin. Assez près de Cangoxima le Missionnaire rencontra une Dame fort agée, dont le Pere avoit été un des plus riches Seigneurs du Pays, & il y a toute apparence, que c'étoit Ekandono, dont nous avons tant parlé au commencement de cette Histoire. La Dame avoit été baptisée par Saint François Xavier, & le défaut de secours spirituels, dont elle étoit privée depuis très-longtems, n'avoit rien diminué de sa ferveur.

Dans un autre canton il trouva un Vieillard, qui l'ayant abordé avec un joye inconcevable, commmença par lui rendre compte de l'état de sa conscience, après quoi il lui parla en ces termes : » Mon Pere étant au » lit de la mort m'appella, & m'ayant donné » sa bénédiction, me montra un Chapelet » avec un petit vase, où il y avoit de l'Eau- » bénite, en me disant, que je gardasse l'un » & l'autre comme la plus précieuse portion

De J. C. 1607.

De Syn-Mu. 2267.

» de l'héritage, qu'il me laiſſoit. Il m'ajoûta
» qu'il les tenoit d'un ſaint Homme, qu'on
» nommoit le Pere FRANÇOIS, (*a*) lequel
» étant venu d'un Pays fort éloigné, pour
» apprendre aux Japonnois le chemin du
» Ciel, avoit logé chez lui, l'avoit baptiſé,
» & lui avoit laiſſé ce Chapelet, & cette
» Eau, comme un remede ſouverain contre
» toutes les maladies; qu'il en avoit fait plu-
» ſieurs fois l'épreuve, & qu'en effet rien
» juſques-là n'avoit réſiſté à la vertu divine,
» qui étoit renfermée dans ces choſes, ſi viles
» en apparence. Depuis la mort de mon
» Pere, continua le Chrétien, je n'ai point
» manqué de faire ce qu'il m'avoit recom-
» mandé, & j'ai vû peu de malades, que je
» n'aye guéris en leur appliquant mon Cha-
» pelet, ou en verſant ſur eux un peu de
» l'Eau-bénite. Mais, reprit le Miſſionnaire,
» quand toute votre Eau eſt épuiſée, com-
» ment faites-vous pour en avoir d'autre?
» Quand je m'apperçois, répondit le Vieil-
» lard, qu'il n'en reſte plus que quelques
» gouttes, je remplis le vaſe d'eau commu-
» ne, & cette nouvelle eau participe à la
» bénédiction de l'ancienne.

Un autre Religieux découvrit dans le même Royaume une Secte, qui avoit en horreur toutes celles du Japon; les gens du Pays la nommoient LENGICUXU, c'eſt-à-dire, *Secte venuë des Indes;* car dans la Langue du Japon LENGICU ſignifie l'*Inde.* Le Miſſionnaire, après l'avoir bien examinée, ne douta point que ce ne fût une corruption du Chriſtianiſ-

(*a*) Saint François Xavier.

De J. C. 1607.

De Syn-Mu. 2267.

me. Quelques-uns de ceux, qui la professoient, avoient une idée assez distincte d'un Dieu en trois Personnes, mais dans la plûpart cette connoissance étoit très-confuse. Il est difficile de comprendre comment des Chrétiens, qui avoient toujours eu des Pasteurs à leur porte, ont pû en si peu de tems défigurer leur Croyance à ce point : il faut que les Bonzes, où les Seigneurs de ce Canton ayent toujours empêché les Ouvriers de l'Evangile d'en approcher, & les Habitants de les aller trouver pour achever de s'instruire de nos Mysteres, dont ils n'avoient pû avoir qu'une connoissance telle, que les Adultes la doivent nécessairement avoir avant que d'être baptisés. Quoiqu'il en soit, le Jésuite persuadé que ces pauvres gens ne pêchoient que par ignorance, s'appliqua à leur donner les instructions, dont ils avoient besoin, & les ayant trouvé fort dociles, il baptisa tous ceux, qui n'avoient point encore été régénérés dans les eaux du Sacrement.

Il y avoit parmi eux une vieille Femme, qui passoit dans tout le Pays pour Sorciere : le Pere, qui s'apperçut bientôt qu'elle ne l'étoit point, lui demanda ce qui avoit donné lieu à ces bruits fâcheux, & avec quoi elle exerçoit ses prétendus Maléfices ? Elle lui montra un vieux Chapelet tout brisé ; il voulut sçavoir de qui elle le tenoit, & elle répondit, qu'elle ne s'en souvenoit pas ; il l'interrogea sur l'usage, qu'elle en faisoit : elle dit qu'elle l'appliquoit sur les Malades, en priant Dieu de les guérir, si c'étoit son bon plaisir, & que ce fût pour sa gloire, & leur salut. Elle tira encore une petite bourse de soye, sur laquelle

il y avoit cette inſcription *Lignum Crucis*, & au-dedans étoit un morceau de bois, qui fut jugé être de la vraie Croix. Enfin elle montra une Médaille, & un *Agnus Dei.* » Je ne ſçai, dit-elle, ce que c'eſt que tout » cela; mais je m'en ſers avec ſuccès, pour » guérir toutes ſortes de maux. Le Religieux l'inſtruiſit de ce qu'elle ignoroit, & lui fit comprendre l'excellence du Tréſor, qu'elle poſſédoit. Il s'attendoit à pouſſer plus loin ſes découvertes & ſes Conquêtes ſpirituelles; mais il rencontra en ſon chemin les Bonzes, qui étant ſoutenus de la Cour, & commençant à faire du bruit, l'obligerent enfin à quitter la partie, pour éviter un éclat, qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes. Quelques Peres de Saint Dominique travailloient néanmoins avec ſuccès dans les Iſles, qui dépendoient du Saxuma; & cela ſous la protection, & avec le ſecours des Seigneurs particuliers, à qui elles appartenoient. Ils s'étoient auſſi établis dans cette partie du Figen, où eſt la Principauté d'Iſafay, & y avoient trouvé les mêmes ſecours.

De J. C. 1607.

De Syn Mu. 2267.

Il y eut cette même année & la ſuivante quelques Martyrs dans le Saxuma, & dans le Naugato. La moindre choſe ſuffiſoit alors à la plûpart des Princes Idolâtres, pour réveiller leur haine contre les Chrétiens, & ils étoient fort perſuadés que le Cubo-Sama ne leur ſçavoit pas mauvais gré de leur conduite à l'égard d'une Religion, qu'il n'aimoit pas, & qu'il ne paroiſſoit favoriſer, que par politique; mais le feu de la perſécution ne s'étoit jamais bien éteint dans le Fingo, & s'il ſe ralentiſſoit quelquefois, ce n'étoit que pour

La perſécution recommence dans le Fingo.

De J. C. 1608-09.
De Syn Mu. 2268 69.

causer dans la suite de plus grands embrasements. Il y avoit trois ou quatre ans, que Canzugedono retenoit dans ses Prisons trois Gentilshommes, qu'une éminente vertu, & de grands travaux entrepris pour la gloire de Dieu avoient mis à la tête de cette Chrétienté affligée, & que ce Prince regardoit avec raison comme ses principaux appuis. Ils se nommoient Michel MIZUISCI FACIEMON, Joachim GIROZAYEMON, & Jean TINGORO; ils avoient la direction d'une Confrairie érigée dans ce Royaume sous le titre *de la Miséricorde*, & formée sur le modéle d'une autre, établie longtems auparavant à Nangazaqui. Les Relations leur donnent le nom de GITIAQUES., d'un mot Japonnois, lequel signifie un Homme tout occupé des œuvres de charité. La Prison, où on les avoit renfermés, étoit si étroite, & la nourriture, qu'on leur donnoit, si mal saine, que malgré les soins du Pere Loüis NIABARO Jésuite Japonnois, qui parcouroit tout ce Royaume, & visitoit les Prisonniers, déguisé, tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre, Girozayémon mourut de misere. L'intention du Roi étoit apparemment, que les deux autres périssent de même, parce qu'il vouloit éviter de les faire exécuter publiquement; mais le Ciel leur réservoit un combat plus glorieux, & plus utile à cette Eglise.

Martyre de deux Gentilhommes, & de deux Enfants.

Un jour qu'un des premiers Officiers de ce Prince s'avisa de lui parler en leur faveur, & lui représenta la longueur & l'excès de leurs souffrances, il en reçut pour toute réponse un ordre de leur faire couper la tête, & à leurs Enfans. La nouvelle en fut portée sur

l'heure aux Prisonniers, qui en firent paroître une joye inexprimable. Ils ajoûterent même, qu'il ne leur restoit plus rien à désirer, sinon, qu'avant que de les exécuter, on leur fit souffrir tous les tourments, dont les Bourreaux pourroient s'aviser. Le commandement du Roi pressoit, parce que ce Prince ne vouloit pas donner au Peuple le tems de s'attrouper : ainsi dès qu'on eut signifié aux Confesseurs l'Arrêt de leur mort, on les conduisit la corde au cou, hors de la Ville de Jateuxiro, & deux Soldats furent détachés, pour aller chercher leurs Enfants. Ils avoient chacun un Fils ; celui de Faciémon étoit âgé d'environ douze ans, & se nommoit THOMAS ; celui de Tingoro n'avoit que sept ans, & avoit reçu au Baptême le nom de PIERRE. Le premier sembloit n'avoir apporté en naissant d'autre passion, que le désir du Martyre, & dès le berceau il ne falloit, dit-on, pour l'appaiser, quand il pleuroit, que le menacer de n'être point Martyr. Au premier bruit, qui se répandit de sa condamnation, sans attendre qu'on le vînt saisir, il courut paré de ses plus beaux habits au-devant de ceux, qui le cherchoient, & ayant rencontré son Pere à la Porte de la Ville, il se jetta à son cou ; & l'embrassa avec des transports de joye, qui pénétrerent ce généreux Chrétien de la plus vive consolation, qu'il eût jamais ressentie.

De J. C. 1608-09.

De Syn Mu. 2268-69.

Arrivés au lieu du suplice, les Confesseurs attendirent longtems l'autre Enfant ; mais comme il tardoit trop, l'Officier, qui étoit chargé de l'exécution, les fit décapiter à l'endroit même, où ils étoient arrêtés. L'Enfant

De J. C. 1608-09.

De Syn-Mu. 2268-69.

arriva un moment après : on l'avoit trouvé chez ſon Ayeul, & il dormoit encore ; on l'éveilla, & on lui dit qu'il falloit aller mourir avec ſon Pere, à qui on alloit couper la Tête pour le nom de Jeſus Chriſt : il répondit d'un ton aſſuré, qu'il en étoit très-aiſe : on l'habilla fort proprement, & on le livra au Soldat, qui le prenant par la main, le mena au lieu du ſupplice. Le Peuple ſuivoit en foule, & la plûpart ne pouvoient retenir leurs larmes. Il arriva, & ſans paroître étonné du ſanglant ſpectacle, qui s'offrit à ſes yeux, il ſe mit à genoux auprés du corps de ſon Pere, abaiſſa lui-même ſa Robe, joignit ſes petites mains, & attendit tranquillement le coup de la mort. A cette vue il s'éleva un bruit confus mêlé de ſanglots & de ſoupirs : le Bourreau ſaiſi jette ſon Sabre, & ſe retire en pleurant : deux autres s'avancent ſuceſſivement, pour prendre ſa place, & ſe retirent de même : il fallut avoir recours à un Eſclave Coréen, lequel après avoir déchargé pluſieurs coups ſur la Tête & ſur les Epaules de ce petit Agneau, qui ne jetta pas un cri, le hacha en pieces, avant que de lui abattre la Tête.

Il étoit dit dans la Sentence, qu'elle demeureroit expoſée au lieu de l'exécution, avec les Têtes des Martyrs ; mais cette Sentence fut enlevée, malgré la vigilance des Gardes, & l'Evêque du Japon, à qui on la remit, l'envoya au Pape. Elle portoit que ces Chrétiens ſeroient mis à mort, parce que malgré les Edits du Roi, ils avoient perſiſté à faire une profeſſion publique de leur Religion, & à y rappeller ceux, qui étoient retournés au culte des Dieux

De J. C. 1609.

De Syn-Mu 2269.

du Pays. Peu de jours après, les Fidéles profiterent d'une Solemnité publique, pour enlever les Corps des Martyrs ; on eut plus de peine à avoir leurs Têtes, mais on y réüssit enfin : on les rejoignit aux troncs, & ces sacrées Reliques furent portées à Arima, à l'exception de celle du plus petit des deux Enfants, que le Pere FERRARO, qui l'avoit baptisé, retint à Conzura. Les unes & les autres furent reçûes dans ces deux Villes avec un concours extraordinaire des Chrétiens, les Infidéles mêmes ne pouvoient s'empêcher d'exalter le courage qu'inspire le Christianisme, & il n'y eut pas jusqu'aux Auteurs de la persécution, qui pleins d'estime pour une vertu si héroïque, persuaderent à Canzugedono de laisser les Fidéles tranquiles.

Vengeance, que Dieu tire de leur mort.

On parla beaucoup de cet événement à la Cour de Surunga, & le Roi de Fingo, qui n'y étoit pas bien depuis quelque tems, y fut fort blâmé. Il arriva sur ces entrefaites dans cette même Cour une chose, qu'on regarda comme un effet de la Justice Divine, qui vouloit venger d'une maniere éclatante le sang des Martyrs. Les Bonzes de la Secte, que suivoit Canzugedono, eurent avec ceux d'une autre Secte une dispute assez semblable à celle, dont nous avons parlé ailleurs, & dont Nobunanga avoit été choisi pour Arbitre. Le Cubo-Sama le fut de celle-ci. Les Bonzes de la Secte, que le Roi de Fingo avoit embrassée, furent vaincus, & subirent le même sort, que Nobunanga avoit fait alors subir aux Foquexus. Quatre ans après, le Pere Ferraro voulut retirer les os de son petit Martyr d'une Caisse, où il avoit fait renfermer le Corps avec

De J. C. 1609.

De Syn-Mu. 2269.

de la chaux vive, & il fut agréablement ſurpris de le trouver tout entier ; & ſans aucune marque de corruption.

Martyrs dans le Firando ; effet de ces perſécutions particulieres parmi les Fidéles.

Le Roi de Firando s'étoit de tout tems trop déclaré contre le Chriſtianiſme, pour laiſſer en repos les Fidéles de ſes Etats, dans un tems, où tous ſes Voiſins lui donnoient l'exemple de les perſécuter. Il y eut donc auſſi des Martyrs dans ce Royaume ; mais ces petits orages n'empêchoient point que l'Egliſe du Japon ne jouît dans tout le reſte de l'Empire d'un aſſez grand calme : ils contribuoient même beaucoup à relever ſa gloire, & à entretenir les Fidéles dans une ferveur, qui tenoit véritablement du prodige. Les Relations de cette année 1609. & des ſuivantes, en rapportent des exemples incroyables, & ſont auſſi remplies de traits d'une protection ſinguliere du Ciel ſur des Chrétiens, qui ſervoient leur Dieu avec un zéle vraiment digne de lui.

Obſervatoire à Ozaca.

C'étoit ſurtout à Ozaca, que la Religion étoit floriſſante. Les Jéſuites, qui étoient très-bien venus à la Cour du jeune Empereur, avoient dreſſé depuis quelques années dans leur Maiſon un Obſervatoire, où ils faiſoient quantité d'obſervations, qu'un peu d'attention dans ces Peres, pour les envoyer en Europe, auroit peut-être rendu fort utiles. Les Japonnois, qui ſont peu verſés dans cette ſcience étoient extrêmement ſurpris de voir prédire les Eclipſes, & rendre raiſon de pluſieurs Phénomenes, qu'ils avoient toujours cru des ſecrets réſervés au ſeul Auteur de la Nature: on alloit en foule chez les Miſſionnaires, pour voir ſpéculer les Aſtres ; & apprendre l'uſage

de quantité d'Instruments jusqu'alors inconnus au Japon. Les Peres, sans abuser de leurs connoissances, en donnant un air de merveilleux à leurs opérations Astronomiques, ce qu'ils ne croyoient pas permis, même pour accréditer la Religion; ne manquoient pas de profiter de cette curiosité & de cette surprise, pour le but principal, qu'ils s'étoient proposé, & l'on entendoit les plus honnêtes Gens se dire entr'eux, qu'il n'étoit pas vraisemblable, qu'avec tant de lumieres & de modestie, des mœurs si pures, une conduite si sage, & un si rare désintéressement, on fût dans l'erreur sur le fait de la Religion.

Disposition de la Cour Impériale au sujet du Christianisme.

On n'a jamais bien sçû au juste, quels étoient les sentiments de Fide-Jori touchant le Christianisme. J'ai déja observé que quelques Ecrivains ont prétendu, que lui & l'Impératrice sa Mere l'avoient embrassé secretement; mais il y a bien de l'apparence que cette opinion fut uniquement fondée sur le grand nombre de Chrétiens, qui s'étoient attachés au jeune Monarque, & qui suivirent ses Etendarts, lorsqu'il eut rompu avec son Tuteur: ou peut-être aussi sur le désir, que plusieurs firent un peu trop paroître de voir son parti prévaloir. Il est certain d'ailleurs, que l'Impératrice sa Mere varia beaucoup à l'égard des Missionnaires. Nous avons vû, il n'y a pas longtems, qu'il n'avoit pas tenu à elle, qu'ils ne fussent proscrits de nouveau. Le Baptême d'un de ses Neveux, auquel elle s'étoit inutilement opposée, renouvella les allarmes, que l'on avoit eues alors; néanmoins il arriva peu de tems après une chose, qui fit connoître que l'on conservoit encore

De J. C. 1609.

De Syn-Mu. 2269.

dans cette Cour quelque estime pour la Religion Chrétienne, ou du moins, que la politique vouloit qu'on ne s'y déclarât pas ouvertement contre elle.

Deux Enfants au-dessous de douze ans entrerent un jour dans l'Eglise des Jésuites d'Ozaca, & y ayant rencontré un de ces Religieux, ils le prierent instamment de les baptiser. Le Pere craignit d'abord, que ce ne fût un caprice, ou un empressement d'Enfants, & il leur demanda, s'ils étoient suffisamment instruits de nos Mysteres: ils répondirent qu'ils croyoient en sçavoir assez, pour recevoir le Sacrement: il les interrogea, & trouva qu'ils disoient vrai. Il leur dit qu'il leur manquoit encore une condition nécessaire, savoir le consentement de leurs Parents: ils l'assurerent que leurs Familles consentoient qu'ils se fissent Chrétiens; & se jettant à genoux, ils protesterent, les larmes aux yeux, qu'ils ne se releveroient point, que leurs vœux n'eussent été exaucés. Le Missionnaire attendri & charmé, ne songea point à examiner, s'ils ne le trompoient pas au sujet du consentement de leurs Parents, il leur accorda ce qu'ils souhaitoient, & ne douta point, en voyant la maniere, dont ils se comporterent durant la cérémonie de leur Baptême, que le Saint-Esprit n'eût répandu ses dons les plus précieux dans ces cœurs innocents.

Constance d'un Enfant au milieu des tourments.

Quelques jours après il rencontra le plus jeune de ses Néophytes, & l'Enfant le conjura de lui donner une Image de dévotion, devant laquelle il pût faire ses prieres: il le refusa, & lui dit qu'il craignoit qu'on ne fît à cette Image quelque insulte dans une Mai-

ſon toute remplie d'Idolâtres. L'Enfant ne ſe rebuta point, s'adreſſa à un jeune Eccléſiaſtique, qui demeuroit avec les Miſſionnaires, & en obtint ce qu'il vouloit. A peine l'Image fut-elle expoſée dans la Chambre, où couchoit l'Enfant, que ſon Pere l'ayant apperçûë, lui demanda tout en colere s'il étoit Chrétien ? » Oui, dit-il, mon Pere, je le » ſuis ; & ſi je ne me trompe, vous m'en » avez vous-même donné la permiſſion. » Quoi, Perfide, reprit cet Homme, je t'au- » rois permis d'abandonner nos Dieux ? Si » tout à l'heure tu ne les adores, je vais te » fendre la Tête. Mon Pere, repliqua l'En- » fant, ma vie eſt entre vos mains, vous » ferez de moi tout ce qu'il vous plaira ; » mais je ſuis réſolu de vivre & de mourir » Chrétien. Je ne crains ni la mort, ni les » tourments.

A ces mots les Pere entre en fureur, prend ſon Fils, lui arrache ſes habits, le ſuſpend tout nud par deſſous les bras, & le met en ſang à coups de fouet. *Adoreras-tu encore le Dieu des Chrétiens*, lui diſoit-il de tems en tems ? L'Enfant ne répondoit rien autre choſe, ſinon, *je ſuis Chrétien, & je le ſerai juſqu'au dernier ſoupir*. Enfin ce petit corps n'étant plus qu'une playe, ce Barbare en eut lui-même horreur, il ceſſa de frapper, détacha ſon Fils, & le laiſſa avec une ſimple Tunique, expoſé à un froid des plus piquants, aux reproches de ſes Parents, & aux inſultes des Domeſtiques. Le petit Martyr à tant de mauvais traitements n'oppoſoit qu'une douceur angélique, & une invincible patience, qui bien loin de toucher le Pere, acheverent

De J. C. 1602.

De Syn-Mu. 2262.

de le mettre au déſeſpoit. Il déchargea ſa rage ſur un Chrétien de ſon quartier, à qui il s'en prit de ce que ſon Fils s'étoit fait baptiſer ; & ſon emportement auroit eu ſans doute de plus fâcheuſes ſuites, ſi un Jéſuite n'eût prié le Gouverneur d'Ozaza d'en arrêter le cours. Le Gouverneur manda ce Furieux, & près lui avoir fait un ſévére reprimande de ſon inhumanité, il lui déclara que ſon Fils & tous les Chrétiens étoient ſous la protection de l'Empereur.

Mort du P. Gnecchi. Etabliſſement de pluſieurs Hôpitaux pour les Lépreux.

La Miſſion du Japon fit cette même année pluſieurs pertes conſidérables par la mort d'un grand nombre de ſes plus illuſtres Ouvriers. Celui qui y laiſſa un plus grand vuide, fut le Pere Organtino Gnecchi, qui alla dans une extrême vieilleſſe recevoir au Ciel la récompenſe d'une vie toute ſainte, & conſommée par les plus pénibles travaux de l'Apoſtolat (*a*). Ce qui lui avoit ſurtout attiré les bénédictions, que lui donnoient à l'envi les Idolâtres, auſſi-bien que les Fidéles, c'eſt l'établiſſement d'un grand nombre d'Hôpitaux des Lépreux. Nous avons vû que le Pere Louis Almeyda lui en avoit donné l'exemple ; mais cette bonne œuvre étoit tombée depuis les Révolutions arrivées dans le Royaume de Bungo, où elle avoit été bornée juſques-là. On ne peut croire juſqu'où alloient les ſoins du Pere Gnecchi pour ſoulager ces Miſérables ;

(*a*) Ce Religieux étoit né à CASTRO DI VALSABBIA, dans le Breſcian ; ſon Pere étoit de la Famille des GNECCHIS, & ſa Mere de celle des SOLDIS, toutes deux des plus illuſtres de cette Province. Je ne ſçai pourquoi il eſt plus ſouvent nommé par les Auteurs de la Compagnie *Organtino Soldi*, que *Gnecchi*.

De J.C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

il fut imité de plusieurs autres Missionnaires, qui firent partout de pareils Etablissements, dont les Japonnois furent merveilleusement édifiés. Le Pere Gnecchi leur avoit fait changer de sentiment sur ce point. D'ailleurs en soulageant la misere des Lépreux, on s'appliquoit à guérir les maladies de leurs Ames; & c'étoit toujours une moisson sûre, que recuëilloit la charité des Missionnaires, sans que les plus séveres Edits pussent y apporter aucun obstacle.

Premier établissement des Hollandois au Japon.

Mais l'événement le plus mémorable de cette année 1609. fut le premier Etablissement des Hollandois au Japon. Quelques années auparavant un de leurs Navires, qui avoit pris sa route par le Détroit de Magellan, pour passer aux Indes, étant monté jusqu'à la hauteur des Moluques; les maladies & la disette de vivres réduisirent l'Equipage à vingt Personnes, de cent soixante-dix, qu'ils étoient partis de Hollande (a). Je ne sçai quel étoit leur dessein, ni où ils prétendoient aller dans le triste état, où ils étoient; mais une Tempête les jetta sur la Côte Orientale du Japon assez près de Jedo. Ce sont ceux-là mêmes, dont nous avons parlé ailleurs à l'occasion du Miracle, qu'un Religieux avoit promis de leur faire voir. Leur Navire avoit été confisqué suivant les Loix du Japon, & on les avoit même dans la suite arrêtés & mis en prison. Ils n'y demeurerent pourtant pas longtems;

(a) Ce Navire étoit de l'Escadre de Jacques Mahu, qui partit de Hollande en 1598. Le Capitaine, qui le commandoit, s'appelloit Quaeckernaeck, & il avoit pour Pilote Guillaume Adams, dont il sera beaucoup parlé dans la suite de cette Histoire.

De J. C. 1609.

De Syn.Mu. 2269.

on leur reſtitua même leurs effets, mais on en fixa le prix à moins de trois pour cent de leur valeur. Ils avoient été contraints d'en paſſer par-là, & ils s'étoient flattés que, s'ils pouvoient obtenir la liberté du Commerce, ils ne tarderoient pas à ſe dédommager de la perte, qu'on leur faiſoit ſouffrir.

Produit du Commerce des Portugais en ce tems-là.

Je trouve encore que dès l'année 1586. un Vaiſſeau Hollandois, qui avoit pour Pilote un Portugais nommé François PAÏS, avoit parcouru une partie des Côtes du Japon. Deux ans auparavant Jean Hugues de LINSCHOOTEN avoit fait la même choſe, & ſi on en croit l'Auteur (a) des derniers Mémoires ſur le Japon, il y avoit longtems, que ces Républicains regardoient avec un œil jaloux les grandes richeſſes, que le Commerce de ces Iſles procuroit aux Portugais. Il prétend que les profits de ces derniers étoient alors de cent pour cent, & il ne dit rien de trop, s'il eſt vrai, ce qu'il ajoûte, qu'en l'année 1636. lorſque leur commerce étoit déja extrêmement déchû, ils emporterent à Macao deux mille trois cent caiſſes d'argent, & que peu d'années auparavant ils avoient chargé dans un ſeul de leurs plus petits Navires plus de cent Tonnes d'or. Mais il paroît qu'il y a ici beaucoup d'exagération. Les Hollandois ne furent pourtant pas ſitôt, qu'ils l'avoient eſpéré, en état de faire de ſi gros profits; les Portugais & les Eſpagnols mêmes des Philippines, avoient ſur eux un grand avantage, en ce qu'ils pouvoient fournir le Japon de Soyes cruës, & d'Etoffes de ſoye; marchandiſes, dont la con-

(a) Kœmpfer.

ſommation eſt très-grande dans un Pays auſſi peuplé, & où les Gens mêmes du commun ſont vêtus de ſoye. Les Hollandois ne pouvoient pas faire la même choſe, parce qu'ils n'avoient encore aucun Comptoir à la Chine, ni dans les Royaumes voiſins, qui produiſent la meilleure ſoye : au lieu que les Portugais avoient Macao à la Chine même, & que les Eſpagnols des Philippines n'en étoient pas fort éloignés.

Cependant le Capitaine du Navire Hollandois, dont j'ai parlé, avoit obtenu pour lui & pour un de ſes Officiers nommé Melchior de Sand-Voort, la liberté de retourner aux Indes, & la permiſſion, pour ceux de ſa Nation, de trafiquer avec les Japonnois. Il paroît qu'après ſon départ du Japon une partie de ſon Equipage y demeura encore quelque tems, & le Pilote Anglois, Guillaume Adams, qui étoit Homme de mérite, s'introduiſit ſi bien à la Cour de Surunga, qu'il y devint en quelque ſorte le Favori du Souverain. Les Hollandois des Indes inſtruits de ces favorables diſpoſitions des Japonnois en leur faveur, ſe hâterent d'en profiter : dès le premier de Juillet de cette même année 1609. deux petits Bâtiments Hollandois moüillerent dans le Port de Firando, & celui qui les commandoit ayant envoyé ſes deux Commis à la Cour de Surunga avec des Préſents, le Cubo-Sama leur permit de faire le commerce, & d'avoir un Comptoir à Firando. Cette nouvelle allarma d'autant plus les Portugais, qui mirent inutilement tout en uſage pour s'y oppoſer, qu'ils ſe voyoient alors à la veille d'être eux-mêmes exclus du com-

De J. C. 1609.

De Syn-Mu. 2269.

Désordre causé par des Japonnois à Macao.

merce du Japon, pour peu que les Japonnois crussent pouvoir se passer d'eux. Voici sur quoi leur crainte étoit fondée.

L'année précédente 1608. quelques Japonnois du Royaume d'Arima, que le Cubo-Sama avoit envoyés au Royaume de CIAMPA, pour y établir le commerce, & pour en rapporter d'un Bois précieux, qu'on appelle *Calemba*, retournant au Japon avec un Ambassadeur du Roi de Ciampa, furent contraints par les calmes & les Vents contraires de relâcher a Macao, & d'y passer l'hyver. Ils y rencontrerent plusieurs autres Bâtiments de leur Nation, & se voyant en assez grand nombre dans ce Port, ils crurent y pouvoir impunément faire tout ce qu'ils voudroient, & commirent en effet de grandes violences contre les Habitants : on crut même entrevoir qu'ils avoient quelque dessein de se rendre Maîtres de la Place, ce qui obligea ceux, qui y commandoient, à les observer de plus près. On les avoit assez ménagés d'abord, dans l'esperance qu'ils en deviendroient plus circonspects ; mais cette modération n'ayant servi qu'à les rendre plus insolents, on résolut de ne plus souffrir leurs incartades, & de leur faire comprendre, qu'on ne les craignoit point. En effet, en plusieurs rencontres, où l'on en vint aux mains avec eux, ils eurent du dessous, mais ils n'en rabattirent rien de leur arrogance, & les choses furent portées aux dernieres extrémitez.

André Pessoa, homme de tête & de résolution, avoit alors la principale autorité dans la Ville ; il fut averti un jour que tous les Japonnois s'étant attroupés à l'occasion d'une querelle survenuë entre des Particuliers des

deûx Nations que plusieurs Portugais étoient accourus au secours des leurs, & qu'on étoit aux prises. Il y alla aussitôt avec main forte, & les Japonnois prêts d'être accablés par le nombre, se séparerent en deux bandes, & se réfugierent dans deux Maisons, où ils se barricaderent. Pessoa les suivit, investit la Maison, où les Japonnois étoient en plus grand nombre, & leur fit dire que, s'ils ne rendoient leurs Armes, il les feroit tous brûler. Plusieurs obéirent sur le champ; mais comme parmi ceux-ci il s'en trouva un, qui fut convaincu d'un vol considérable; Pessoa, par une sévérité, qui n'étoit peut-être pas trop de saison, le fit conduire en prison, où il fut étranglé. Il somma ensuite une seconde fois ceux, qui au nombre de vingt-sept continuoient à se défendre; & sur leur refus de rendre les Armes, le feu fut mis à la maison. Ce fut alors pour eux une nécessité d'en sortir, mais à mesure qu'ils parurent, on les tira à coups de fusil, & on n'en manqua aucun. L'autre bande, qui n'étoit que de cinquante, alloit subir le même sort, lorsqu'un Jésuite & un autre Portugais, qui parloient assez bien leur Langue, les allerent trouver, & les engagerent à se remettre entre les mains de l'Evêque de Macao, qui fit leur paix avec Pessoa.

Le Gouverneur de Nangazaqui sert bien les Portugais dans cette occasion.

Ce Commandant fit aussitôt dresser un Procès-verbal de tout ce qui venoit de se passer; & l'envoya par la premiere occasion à Nangazaqui; mais les Japonnois, qui l'avoient signé, n'eurent pas de honte de déclarer qu'ils l'avoient fait par force, & de publier une Relation toute contraire, où ils n'omirent rien pour aigrir leurs Compatriotes contre les Por-

De J. C. 1609.

De Syn-Mu. 2269.

tugais. L'année ſuivante 1609. Peſſoa conduiſit à Nangazaqui le grand Navire du Commerce, que la Ville de Macao avoit coutume d'envoyer tous les ans au Japon, & que la crainte des Pirates Hollandois avoit empêché les deux années précédentes de faire ce Voyage. La premiere choſe, qu'il fit en débarquant, fut de préſenter à FASCENGAVA SAFIOYE, Gouverneur de Nangazaqui, une copie du Procès-verbal, dont je viens de parler; il vouloit même en envoyer une autre à la Cour de Surunga, mais on l'en diſſuada, & on fit mal. Il arriva enſuite entre le Gouverneur & les Portugais quelques difficultez au ſujet du commerce: on ſe broüilla & on ſe réconcilia pluſieurs fois: enfin il parut que la bonne intelligence étoit parfaitement rétablie, & l'on convient que le Gouverneur de Nangazaqui fit paroître en cette occaſion beaucoup de bonne foi & de franchise.

Le Commandant du Grand Navire de Macao en uſe mal avec lui.

Sur ces entrefaites ce Seigneur eut avis que Peſſoa ſe diſpoſoit à partir pour la Cour, dans le deſſein de diſculper ſa Nation au ſujet de l'émeute de Macao, & on l'aſſura même, qu'il devoit faire quelques plaintes contre lui: il en fut extrêmement piqué, & il faut avoüer que, ſi le fait étoit vrai, il en avoit quelque ſujet. Peu de tems auparavant il avoit appris que deux Corſaires Hollandois attendoient un Navire Portugais à la hauteur de Firando; il ſçavoit auſſi que des Marchands de la même Nation demandoient l'agrément, pour être reçûs à fournir ſeuls au Japon toute la ſoye, qui ſe tiroit de la Chine; c'étoit à lui-même qu'ils s'étoient adreſſés, pour

ſolliciter cette Affaire auprès du Cubo-Sama, & il avoit refuſé de leur rendre ce ſervice : mais comme il paroiſſoit que le motif de ce refus étoit, qu'il les regardoit comme Gens ſans aveu, ils lui avoient montré une Commiſſion du Comte Maurice de Naſſau ; ils lui avoient ajoûté qu'ils étoient les Maîtres de la Mer, & qu'ils le ſeroient bientôt de Macao. Enfin ſur la nouvelle de ce qui s'étoit paſſé dans cette Ville l'année précédente, ils s'étoient offerts à attaquer le Navire de Peſſoa, promettant d'en faire préſent au Cubo-Sama, quand ils s'en ſeroient emparés.

De J. C. 1609.

De Syn-Mu. 2269.

Le Roi d'Arima ſe rend Accuſateur des Portugais auprès de l'Empereur.

Safioye, non-ſeulement avoit donné avis de tout cela au Commandant Portugais, mais encore voyant que les Japonnois revenus de Macao vouloient envoyer der Mémoires contre lui à Surunga, il lui avoit conſeillé de les prévenir, & il avoit fait en ſorte que ſon Député arrivât le premier. Mais dès qu'il ſe vit payer d'ingratitude, il réſolut de ſe venger. Il commença par faire de nouvelles informations ſur l'Affaire de Macao, il y mit tout ce qui pouvoit charger les Portugais, & les envoya en Cour. Il engagea enſuite le Roi d'Arima à y aller lui-même demander juſtice pour ſes Sujets, & ce Prince, à qui l'on avoit ſans doute raconté les choſes autrement qu'elles n'étoient arrivées, & qui ne réfléchit pas aſſez ſur les ſuites fâcheuſes de la démarche, qu'on lui faiſoit faire, entra avec une facilité ſurprenante dans un projet, contre lequel un Payen honnête homme auroit été en garde. Il partit pour Surunga, il parla vivement au Cubo-Sama contre les Portugais, & ajoûta, qu'ils ſe ſeroient bien gardés d'inſulter ſes

De J. C. 1609.

De Syn-Mu, 2269

Sujets, comme ils avoient fait, si un pareil attentat n'avoit point été déja souffert de la part des Espagnols des Philippines.

Irrésolution du Cubo-Sama.

Le Cubo-Sama étoit naturellement modéré, & bien des raisons d'intérêt & de politique le détournoient de prendre en cette rencontre une résolution violente. D'un autre côté son avarice le poussoit à profiter de cette occasion, pour saisir le riche Galion de Macao, d'autant plus, que quelques refus, que des Marchands Portugais lui avoient faits depuis peu, l'avoient indisposé contre leur Nation, & que les offices des Hollandois le rassuroient contre la crainte de perdre le commerce des Européens. Dans cette disposition le discours du Roi d'Arima l'ébranla beaucoup, mais il ne pouvoit encore se résoudre, & il appréhendoit de sacrifier un gain certain & présent à des promesses éloignées & incertaines, lorsque Dom Rodrigue d'URBERO (a) parut à sa Cour avec une nombreuse suite de Castillans. Ce Seigneur, qui fut depuis Comte d'Orizavalle, avoit été Gouverneur Général des Philippines, & comme il passoit à la Nouvelle Espagne sur un grand Navire nommé *le Saint François*, un coup de vent l'avoit jetté sur les Côtes du Quanto, où son Vaisseau s'étoit brisé.

Ce qui le determine à agir contre les Portugais.

Edit contre les Jésuites.

Il venoit demander au Cubo-Sama la main levée de tous les effets, qu'on avoit pû sauver du Naufrage, & ce Prince, après la lui avoir accordée de bonne grace, lui demanda si, supposé qu'on accordat aux Espagnols un Port franc au Japon, ils y apporteroient au-

(a) Ou de VIBERO.

tant

tant de Marchandises, que les Portugais en avoient apporté jusques-là. Dom Rodrigue n'avoit garde de manquer une si belle occasion de supplanter les Portugais, & d'enrichir les Philippines à leurs dépens: il répondit sans balancer, que les Espagnols fourniroient le triple de ce que Macao avoit envoyé jusques-là, & sur cette assurance l'ordre fut donné au Roi d'Arima d'aller saisir le grand Navire de Portugal, de faire main basse sur tout ce qu'il pourroit rencontrer de Portugais, & surtout de lui envoyer la Tête de Pessoa; & parce que les Peres de la Compagnie ne venoient au Japon, que par Macao, & n'y étoient tolerés, que par considération pour la Nation Portugaise, l'Empereur commanda qu'on les en fît sortir au plutôt; que les Religieux des autres Ordres, plus attachés aux Espagnols des Philippines, fussent mis en possession de leurs Etablissements, & qu'on les assurât qu'il feroit encore plus pour eux dans la suite: enfin il vendit à Dom Rodrigue un Vaisseau, qu'il avoit fait construire à l'Européenne par des Hollandois, & ce Seigneur monta ce Bâtiment pour retourner à la Nouvelle Espagne.

De J. C. 1609.

De Syn-Mu. 2269.

Tandis que cette intrigue se formoit à la Cour de Surunga, le Capitaine Portugais, qui s'étoit apperçu de bonne heure que l'air du Bureau ne lui étoit pas favorable, avoit repris la route de Nangazaqui, & se tenoit dans son bord, où il se préparoit à tout événement. Le Roi d'Arima de son côté assembla fort secretement douze cents hommes de bonnes Troupes, les fit marcher par différentes routes vers Nangazaqui, & les suivit

Le Roi d'Arima va attaquer le Grand Navire des Portugais.

De J. C. 1609.
De Syn Mu. 2269.

de près. Il se flattoit de surprendre Pessoa ; mais ce Capitaine avoit été averti de ses préparatifs & de sa marche, & s'étoit mis en devoir de sortir du Port, pour aller à Facunda. J'ai dit ailleurs que Facunda est un petit Port à deux lieuës de Nangazacui. Le dessein de Pessoa étoit d'y attendre les vents propres pour retourner à Macao, & il croyoit pouvoir s'assurer qu'on ne l'y viendroit pas attaquer. Il n'étoit déja plus que sur une ancre, & il se disposoit a la lever, lorsqu'il apprit que les Troupes Japonnoises arrivoient. Il se hâta d'appareiller, & fit avertir tous ceux de ses Gens, qui étoient encore à terre, de s'embarquer sans différer ; mais les uns furent arrêtés par le Gouverneur, d'autres n'étoient pas contents de leur Capitaine, & regardoient cette querelle comme une Affaire, qui lui étoit purement personnelle : quelques-uns avoient dans la Ville des Effets, qu'ils ne pouvoient se résoudre à abandonner, de sorte que peu se rendirent à bord.

D'autre part le Roi d'Arima, qui avoit fondé de grandes espérances sur le succès de son Entreprise, avoit continué de garder un grand secret sur son Projet, & pour mieux tromper son Ennemi, il lui envoya faire mille protestations d'amitié. Il l'invita ensuite a le venir trouver dans la Ville, disant qu'il vouloit traiter avec lui d'une bonne partie de ses Effets. Il poussa même la dissimulation plus loin, & il n'omit rien pour engager l'Evêque du Japon à se joindre a lui, pour obtenir de Pessoa une entrevûe : il lui représenta que ce Capitaine ne devoit pas se défier d'un Prince Chrétien, qui avoit donné taut de preuves

d'un attachement ſincere à ſa Nation ; & comme il vit que le Prélat n'entroit point dans ſes vûes, il alla juſqu'à uſer de menaces pour l'y contraindre. C'étoit ſe démaſquer trop tôt : l'Evêque tint bon ; Peſſoa ne répondit que par des politeſſes auſſi peu ſinceres, que les amitiés du Roi d'Arima, & ne ſongea plus qu'à ſe bien battre, s'il y étoit forcé.

De J. C. 1610.

De Syn-Mu. 2270.

Il eſt repouſſé d'abord.

Enfin le ſoir du ſixiéme Janvier 1610. dès qu'il fut tout-a-fait nuit, le Roi s'embarqua avec toutes ſes Troupes ſur trente Bâtiments à rames, qu'il rangea ſur deux aîles. Peſſoa, que la lenteur de ſes gens à le rejoindre, & un peu trop de complaiſance pour eux, avoient retenu dans le Port, en fut averti ſur l'heure, coupa ſon cable, & voulut éventer ſes voiles, mais le vent lui manqua abſolument ; les Japonnois s'approchent, chaque Bâtiment allume ſon feu, & tous s'étant avancés à la portée du trait, ils décochent leurs fleches, & font jouer leur Mouſqueterie, faiſant à chaque décharge retentir tout le rivage de leurs cris. Le Navire Portugais au contraire ne mit point de feu, perſonne ne parut ſur le Pont, on ne tira pas un ſeul coup, & l'on eût dit que tout ce mouvement ne le regardoit point. Les Japonnois ſurpris de cette inaction & de ce ſilence, s'aprochent de plus près, & recommencent à tirer. Peſſoa leur répondit de cinq coups de Canon, dont aucun ne porta à faux, & ce qui cauſa un plus grand depit aux Japonnois, c'eſt que chaque coup fut accompagné d'un concert de fluttes. Choqués de cette inſulte, qui véritablement auroit été plus à ſa place, ſi les Portugais euſſent été sûrs de la

De J. C.
1610.
De Syn Mu.
2270.

Victoire, ils se retirerent & ne reparurent point le jour suivant.

Ce jour-là même un Courier partit de Nangazaqui pour Surunga; & il y a bien de l'apparence, qu'il y fut dépéché par le Gouverneur : ce qui est certain, c'est que ce Courier assura au Cubo-Sama que le Roi d'Arima avoit été battu, & que le Navire Portugais s'étoit échappé. Le Prince à cette nouvelle entra en fureur, & envoya ordre à Safioye de faire passer par le tranchant de l'Epée tout ce qui seroit resté de Portugais dans son Gouvernement, sans épargner ni les Missionnaires, ni l'Evêque même; mais le Courier trouva à son retour les choses bien changées. Le calme ayant duré tout le septiéme, Pessoa ne put encore s'éloigner beaucoup, ce qui commença à l'inquiéter. Il ne pouvoit douter que les Japonnois ne revinssent à la charge, & ils n'y manquerent point; mais ils n'avancerent pas plus que la premiere fois. Les Portugais firent la même manœuvre, les Japonnois n'oserent encore les aborder, & le jour commençant à poindre, ils rentrerent dans le Port. La troisiéme nuit le Roi d'Arima fortifia sa petite Flotte de quelques Brûlots, mais ils ne firent aucun effet.

Le Navire est brûlé, & tout l'Equipage tué ou noyé.

Le neuviéme il s'éleva une petite fraîcheur, Pessoa en profita, & sur le soir, il se trouva hors de la rade, mais il ne put entrer avant la nuit dans le Port de Facunda, & les Japonnois firent un si grand effort, qu'il succomba enfin. Le Roi d'Arima avoit fait construire une Machine en forme de tour, qu'il fit porter sur deux gros Batteaux. Elle avoit des

Crénaux, qui étoit garnis de Mousquetaires, ou d'Archers, & elle étoit revêtuë en dehors de peaux toutes fraîches. Pessoa faute de vent ne pouvoit manœuvrer, & fut porté par le courant dans un Détroit, où la Machine le battit par un feu continuel d'une maniere terrible. Il se défendoit pourtant avec beaucoup de valeur, & ne désespéroit point encore de se tirer de ce mauvais pas, lorsque le feu prit à son Navire, & gagna en un moment de telle sorte, que tout le derriere parut embrasé. Alors jettant ses Armes, & prenant son Crucifix, il s'écria, dit-on, *Dieu soit béni, puisqu'il l'a ainsi voulu, mes Camarades, sauve qui peut.* En même tems il saute à la Mer, après avoir donné ordre, qu'on mît le feu aux Poudres. Tous ses gens se jetterent à la nâge après lui, & un moment après le Navire s'entrouvrit, & coula à fond. Les Japonnois au désespoir de voir une si belle proye leur échapper, tirerent sur les Portugais, qui ne pouvant se défendre, furent tous tués, ou noyés.

Les jours suivants on pêcha quelques paquets de soye, & trois caisses d'argent. On chercha longtems le Corps de Pessoa, mais on ne le put trouver. Ce Capitaine étoit fort Homme de bien, & s'étoit confessé la veille de sa mort à un Pere Augustin Espagnol, qu'il avoit sur son bord, & qui périt avec les autres. On célébra par quantité de réjoüissances la Victoire du Roi d'Arima, mais la joye n'en fut pas bien pure pour ce Prince. Le desir de se venger n'avoit pas été plutôt satisfait, qu'il avoit fait place dans son cœur à de grands remords. Au bout de quelque tems le Cou-

De J. C. 1610.

De Syn-Mu. 2270.

rier, qui avoit été dépêché à Surunga, étant de retour, le Gouverneur de Nangazaqui se préparoit à exécuter les ordres du Cubo-Sama, mais le Roi le pria de différer, & prit sur soi ce délai. Il partit aussi-tôt pour la Cour, où il fit agréer ce qu'il avoit fait; il sçut même tellement adoucir l'esprit du Prince, que ce Monarque fit dire aux Portugais, que malgré ce qui venoit d'arriver, ils pouvoient continuer leur commerce en toute liberté; qu'il n'en avoit jamais voulu à la Nation, & que Pessoa ayant porté la peine de son insolence, il étoit pleinement satisfait. Je ne crois pourtant pas que le Cubo-Sama en soit venu jusqu'à envoyer un Exprès aux Jésuites de Macao, pour les engager à persuader aux Portugais de continuer le commerce; & il me paroît que l'Auteur, qui a avancé ce fait, ne connoissoit pas assez, ni les Japonnois, ni les Portugais, pour juger un Souverain du Japon capable d'une pareille démarche, & s'imaginer que les Portugais se soyent fait prier, pour ne pas rompre avec ce Prince. Il est bien plus vrai que la perte du grand Navire du Commerce réduisit bien des Particuliers à de grandes extrêmitez, surtout les Missionnaires; qui y furent pourtant beaucoup moins sensibles, qu'aux suites, qu'ils prévoyoient, de ce commencement de broüillerie entre les Japonnois & les Portugais, & qu'au scandale, que le Roi d'Arima venoit de donner à tout le Japon.

Relation de cet événement par Kœmpfer.

Au reste, il y a bien de l'apparence, que c'est de ce même événement, que parle Kœmpfer sur la foi d'un Manuscrit Japonnois, à l'autorité duquel je n'ai pas cru devoir plutôt

déférer, qu'à celle des Mémoires, qui ont été écrits ſur les lieux par dés Témoins oculaires. Il eſt vrai, que le Roi d'Arima dans ſon Diſcours au Cubo-Sama, dont nous avons parlé, fait mention d'un démêlé ſurvenu peu de tems auparavant entre les Japonnois & les Eſpagnols, mais il ſe plaignoit en même tems, qu'on n'en eût pas tiré raiſon. Cependant c'eſt ſur le compte des Eſpagnols, que l'Auteur Allemand met la défaite, dont il nous donne le récit, & il y a bien de l'apparence, qu'il a été mal informé. On en jugera. Voici ſes propres termes : » Les Caſtillans... prirent une Jonque du Japon près » de Manille, & la coulerent à fond avec » tous les gens, qui étoient à bord, croyant » par ce moyen éteindre la mémoire d'une » action ſi barbare : néanmoins la choſe fut » d'abord ſçûe à la Cour de l'Empereur du » Japon. Environ un an après, un Navire » Eſpagnol à trois Ponts, équipé aux Iſles » Philippines pour le Japon, jetta l'ancre » dans le Havre de Nangazaqui ; de quoi les » Gouvérneurs de la Ville informerent d'abord la Cour. Sur cela le Prince d'Arima » reçut ordre de l'Empereur de mettre le feu » à ce Navire, & de faire périr dans les » flammes les Marchandiſes & l'Equipage. » Trois jours avant l'arrivée de cet ordre, » les Eſpagnols furent avertis par quelques- » uns de leurs amis, & par des Perſonnes » qui ne vouloient pas les voir périr, que » la foudre étoit prête à crever ſur leur Tête » & qu'ils ſe hâtaſſent d'éviter ce danger par » une prompte fuite. Mais l'avarice premie- » rement, enſuite les vents contraires, les

De J. C. 1601.

De Syn-Mu. 2270.

» empêcherent de ſuivre cet avis ſalutaire. Ils
» travaillerent ſeulement nuit & jour à char-
» ger leur Navire d'or, d'argent, & de pré-
» cieuſes Marchandiſes du Japon; portant à
» leur Vaiſſeau autant de richeſſes, qu'il en
» pouvoit contenir; & enſuite ils ſe mirent
» en état de partir, ou de ſe défendre, au
» cas qu'on vînt les attaquer. Cependant le
» Prince d'Arima, nommé pour mettre les
» ordres de l'Empereur à exécution, arriva
» dans le Port avec un grand nombre de
» Batteaux chargés de Soldats: le Navire
» Eſpagnol fut inveſti d'abord, & le vent
» étant devenu contraire, il lui étoit impoſ-
» ſible de s'ouvrir un chemin, pour échapper
» à ſes Ennemis. Les Eſpagnols ſe trouvant
» réduits à cette extrèmité, prirent une ré-
» ſolution unanime de vendre cherement leur
» vie, & les Japonnois éprouverent qu'il n'é-
» toit pas ſi aiſé, qu'ils l'avoient cru, de pren-
» dre & de brûler ce Navire. Le Prince d'A-
» rima fit de ſon côté tout ce qu'il put, en-
» courageant ſes Soldats par ſa préſence, &
» par les récompenſes, qu'il leur promet-
» toit, s'ils attaquoient ce Navire avec vi-
» gueur. Mais voyant que perſonne ne vou-
» loit s'expoſer le premier, il ſauta à bord
» du Navire, & fut ſuivi en même tems d'un
» ſi grand nombre de ſes Soldats, que le
» Tillac en fut couvert. Sur cela les Eſpa-
» gnols ſe retirerent ſous le Pont, fermant
» les Ecoutilles ſur eux. Le Prince ſoupçon-
» nant que cela n'étoit pas fait ſans deſſein,
» & craignant quelque mauvais tour, re-
» tourna d'un ſaut à ſon Batteau, comme
» pour en tirer plus de Soldats, & un mo-

De J. C. 1610.

De Syn-Mu. 2270.

» ment après les Espagnols mirent le feu à
» quelques Barils de poudre, qu'ils avoient
» mis sous le Tillac, qu'ils firent sauter en
» l'air avec tous les Japonnois, qui étoient
» dessus. Ce premier coup étant parti, le
» Prince commanda des Troupes fraîches,
» pour aller à l'abordage une seconde fois:
» sur quoi les Espagnols s'étant retirés sous
» le second Pont, le firent sauter de la même
» maniere. Ils en firent autant du troisiéme,
» après que les Japonnois y eurent fait une
» nouvelle attaque. Les Espagnols s'étant
» tous mis à fond de cale par ces coups répé-
» tés, le Pont se trouva couvert de Japonnois
» morts, blessés & fracassés, avant qu'ils
» pussent attaquer les Espagnols, qui se dé-
» fendirent avec la derniere bravoure pendant
» quelques heures, ne voulant point se ren-
» dre, jusqu'à ce qu'ils fussent tous tués jus-
» qu'au dernier. Cette attaque, où plus de
» trois mille Japonnois perdirent la vie, dura
» six heures. On trouva des Trésors incroya-
» bles dans la suite à l'endroit, où le Na-
» vire fut coulé à fond; & l'on assure que
» l'on y pêcha plus de trois mille Caisses d'ar-
» gent. Voilà ce que porte le Manuscrit de
» mon Auteur Japonnois. On me dit enco-
» re, qu'il y a peu d'années, que des Plon-
» geurs avoient tiré de l'argent de ce même
» endroit.

Pour dire ce que je pense de cette Relation, il me paroît que Kœmpfer, ou celui de qui il la tenoit, a confondu deux choses, qu'il falloit séparer, & dont le récit, en passant de bouche en bouche, a même été fort altéré: à sçavoir le meurtre de quelques Ja-

De J. C. 1610.

De Syn Mu. 2270.

ponnois par les Castillans aux Philippines, & qui, selon le Roi d'Arima, étoit demeuré impuni ; & la vengeance que le même Roi d'Arima tira de ce qui étoit arrivé à Macao à ses Sujets.

La Foi fait quelque progrès dans le Quanto.

Quoiqu'il en soit, tandis que le Ximo étoit dans le trouble & la confusion, où nous venons de le voir, les affaires de la Religion sembloient prendre une meilleure forme à l'autre extrémité de l'Empire. Les Provinces du Nord, où les Missiondaires n'avoient gueres eu jusques-là, que des Etablissements passagers, n'avoient aussi vû qu'en passant la lumiere de l'Evangile. Le Pere Pasio, en exécution des promesses, qu'il avoit faites aux Fidéles de Jedo, lorsqu'il alla visiter le Xogun-Sama, leur avoit envoyé depuis peu quelques Jésuites, mais en petit nombre, & il restoit encore bien des Provinces, où le grain de la Parole n'avoit point été semé. C'est ce qui fit naître aux Religieux de Saint François, & à quelques autres, la pensée de s'y transporter. La commodité, qu'ils trouvoient aux Philippines pour le trajet, leur en facilita les moyens, les Espagnols ne fréquentant gueres alors, que les Ports de la Côte Orientale du Japon.

Projet du P. Sotelo Franciscain.

Quelque tems auparavant, le Pere Louis Sotelo, Franciscain de l'Observance, avoit formé un autre dessein, qui auroit pû, s'il eût réussi, avoir des suites avantageuses pour la Religion dans ces Quartiers-là. Ce Religieux, que sa haute naissance, (*a*) ses vastes projets, ses Voyages, ses traverses, & enfin

(*a*) Le Martyrologe Franciscain dit que le P. Sotelo étoit né à Séville de Sang Royal.

ſon Martyre, ont rendu célébre dans l'Hiſtoire, que j'écris, mais qui eſt encore plus connu par le Mémoire publié ſous ſon nom après ſa mort contre les Jéſuites, & dont je parlerai ailleurs, s'étoit acquis du crédit à la Cour de Surunga, par l'eſpérance, qu'il y avoit donnée, que le Quanto retireroit un grand profit du Commerce avec le Mexique. Il s'étoit trouvé à la Cour du Cubo-Sama, lorſque D. Rodrigue d'Urbero eut audience de ce Prince; il avoit eu plus de part que perſonne au Traité, qui ſe projetta alors, pour lier le Commerce entre les Caſtillans & les Japonnois; & ce fut même à ſa perſuaſion, que le Régent ayant fait conſtruire un Navire de fabrique Européenne, le confia à Dom Rodrigue. Mais cette Négociation n'eut point de ſuite: il y eut même peu de tems après entre les deux Nations de grandes broüilleries, qui renouvellerent les anciennes défiances, & les Portugais en profiterent.

Le Cubo-Sama dépoſe le Dairy.

Cependant la puiſſance & l'autorité du Cubo-Sama s'affermiſſoient de jour en jour. Il en fit alors un eſſai, qui ſurprit tout l'Empire, & qui lui réuſſit. Il partit de Surunga à la tête de ſoixante-dix mille Hommes, ſe fit ſuivre de tous les Grands du Japon, & s'étant rendu à Méaco, il dépoſa le Dairy, (*a*) & mit ſur le Trône le Fils de ce Prince. On ne nous dit rien des raiſons, qu'il eût de faire un ſi grand coup d'éclat, & l'on n'a pas eu plus de ſoin de nous inſtruire des circon-

(*a*) Selon Kœmpfer DAISEO KWO, CIX. Dairy, ſuccéda à ſon Pere GO JOSEY en 1612. mais j'ai obſervé ailleurs qu'on ne compte point l'année commencée. Au reſte cet Auteur ne parle point de Depoſition.

De J.C. 1610.

De Syn Mu. 2270.

ſtances de la Conquête, que fit peu de tems auparavant le Roi de Saxuma des Iſles de Lequios ou de Riuku, qui ſont encore aujourd'hui ſoumiſes aux Succeſſeurs de ce Prince. Pour revenir au Cubo-Sama, ce Monarque, après avoir donné la Loi à l'Empereur héréditaire du Japon, voulut faire ſentir auſſi au Fils de Tayco-Sama, qu'il étoit dangereux de ne le pas aſſez ménager; il l'envoya inviter à le venir voir, ajoûtant néanmoins, que ſon grand âge lui donnoit lieu de croire que ce ſeroit la derniere fois, qu'il auroit cette conſolation. Le jeune Empereur s'en défendit d'abord, comme il avoit déja fait dans une autre occaſion; mais les Seigneurs de ſa Cour repréſenterent à l'Impératrice, que ſon Fils n'étant pas en état de réſiſter au Cubo-Sama, s'il changeoit ſon invitation en un ordre, il ne falloit pas l'irriter, tandis qu'il avoit les Armes à la main. Ils ajoûterent, qu'ils accompagneroient le jeune Prince dans ce Voyage, & qu'ils verſeroient plutôt juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, que de ſouffrir qu'on entreprit rien contre lui.

Son entrevûe avec le jeune Empereur.

L'Impératrice vit bien, qu'il n'y avoit pas moyen d'éviter cette entrevûë, & Fide-Jori partit d'Ozaca avec un Cortege magnifique. Le Cubo-Sama alla fort loin au-devant de lui, & les deux Princes entrerent enſemble dans Méaco, au milieu des acclamations du Peuple. Pluſieurs jours ſe paſſerent en fêtes & en réjouiſſances; le Cubo-Sama témoigna à ſon Pupille un grand attachement à ſes interêts; il lui parla du feu Empereur ſon Pere en des termes, qui ſembloient marquer une grande reconnoiſſance des bienfaits, qu'il en

avoit reçûs, & il s'attendrit même plusieurs fois sur ce sujet, jusqu'à répandre des larmes. On remarqua pourtant qu'il ne donna jamais la main à ce jeune Prince ; mais il voulut que le Xogun-Sama, qui l'accompagnoit, traitât toujours avec lui, comme un Sujet avec son Souverain. On raisonna beaucoup sur cette démarche du Régent, & plusieurs se persuaderent, que puisque ce Prince, tandis qu'il avoit l'Empereur entre ses mains, n'avoit rien entrepris contre sa Personne, il n'avoit aucun dessein de lui ôter l'Empire ; mais qu'il étoit seulement bien-aise de se conserver l'exercice du Pouvoir suprême jusqu'à la fin de ses jours, qui ne pouvoit pas être fort éloignée. L'événement n'a pas vérifié ces conjectures, & a fait voir que l'intention du Régent étoit bien plutôt d'amuser son Pupille, & de lui inspirer une confiance, qui l'empêchât de se tenir sur ses gardes.

De J. C. 1611.

De Syn-Mu. 2271.

Mort de quelques Missionnaires.

Cette même année plusieurs Missionnaires finirent leur course, la plûpart chargés d'années & épuisés de travaux, mais quelques-uns moururent dans la force de leur âge. Le plus connu de tous, étoit le Pere Mancie Ito, le premier des quatre Ambassadeurs, qui étoient allés à Rome : ce Religieux soutint jusqu'à la mort le caractere de piété & de zéle, qui l'avoit distingué dès sa plus tendre jeunesse, & il fut généralement regretté. Ces pertes étoient sur le point d'être réparées par une troupe de sept Jésuites, qu'on attendoit avec beaucoup d'impatience, lorsqu'on apprit qu'ils étoient tombés entre les mains des Corsaires Chinois, qui les avoient impitoyablement massacrés. D'un autre côté les Hollandois & les

De J. C. 1611.

De Syn-Mu 2271.

Espagnols n'ayant pas tenu les grandes promesses, qu'ils avoient faites au Cubo-Sama, les Portugais se retrouverent presque les seuls Maîtres du Commerce, & le P. Sotelo, qui craignit que le contre-coup du manque de parole de ceux de sa Nation ne retombât sur lui, jugea à propos de quitter la Cour de Surunga. Mais sans se décourager du peu de succès de ses premieres Négociations, il passa aux Provinces du Nord, où il trouva dans la personne de DATE MAZAMONEY l'Homme du Monde le plus capable de l'éblouïr par de belles espérances, & de le tromper en effet.

Le P. Sotelo dans le Royaume d'Oxu.

Mazamoney, que quelques Relations nomment Roi d'Oxu, n'étoit Seigneur que d'une des sept Provinces, qui forment ce Royaume, dont il paroit que personne n'étoit alors Titulaire. Il étoit néanmoins fort riche, & il comptoit bien d'augmenter sa puissance par le Commerce; de sorte que le P. Sotelo lui ayant proposé celui de la Nouvelle Espagne, il crut ne devoir rien omettre pour engager ce Missionnaire dans ses intérêts. Pour cela il lui fit entrevoir qu'il n'étoit pas éloigné de se faire Chrétien, goûta fort la proposition, que le Pere lui fit d'envoyer un Ambassadeur en Espagne & à Rome, & nomma pour cet effet un de ses Gentilhommes, appellé FRAXECURA ROCUYEMON, qui paroissoit dans la disposition d'embrasser le Christianisme; mais il se passa bien des choses, avant que cette Ambassade partît du Japon.

Le Christianisme florissant à Méaco. & quelle en fut la cause.

On travailloit avec moins de bruit & plus de succès à Méaco. Le goût que la Cour d'Ozaca avoit pris aux Mathématiques, fit juger aux Jésuites de cette Capitale, & surtout au

Père Spinola, qui avoit enſeigné ces Sciences en Italie avec honneur, que l'on pouvoit s'attacher les Grands, & les rendre, ou dociles pour le Royaume de Dieu, ou du moins favorables aux Prédicateurs de l'Evangile, en les occupant de ces belles connoiſſances. Ils établirent donc une eſpéce d'Académie, composée de tout ce qu'il y avoit à Méaco de Perſonnes diſtinguées par leur mérite & par leurs emplois; ils les aſſembloient ſouvent, & en leur expliquant le cours des Aſtres & les plus beaux ſecrets de la Nature, ils avoient ſoin d'élever leurs eſprits juſqu'a l'Etre inviſible, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui en conſerve l'admirable harmonie. L'effet, que produiſit cette inſtitution, fit voir que c'étoit Dieu même, qui en avoit inſpiré le deſſein. On diſoit publiquement à Méaco, comme on l'avoit déja dit à Ozaca, que des Hommes auſſi éclairés ſur ce que la Nature a de plus merveilleux ne pouvoient, que par la plus déraiſonnable prévention, être accuſés d'ignorance ou d'erreur ſur le fait de la Religion; & l'on ne ſçauroit croire le nombre de Seigneurs & de Perſonnes en place, qui furent baptiſés dans le peu de tems que dura cette Académie. Le Peuple ſuivit bientôt l'exemple des Grands, & l'on compta juſqu'à huit mille Adultes baptiſés en une ſeule année dans Méaco.

De J. C. 1611.

De Syn-Mu. 2271.

Mort du Roi de Fingo. Celui de Buygen perſécute les Chrétiens.

Les Fidéles du Fingo commençoient auſſi à reſpirer, après avoir eſſuyé une ſi longue & ſi rude perſécution; le cruel Canzugedono ayant été frappé d'une apoplexie, qui l'étouffa dans le tems, qu'il paroiſſoit le plus déterminé à abolir le Chriſtianiſme dans ſes Etats;

De J. C. 1611.

De Syn-Mu. 2271.

Mais ceux du Buygen, jusques-là si tranquilles, entrerent à leur tour dans la lice, & ne firent pas moins paroître de constance, que n'avoient fait leurs Freres du Fingo. Le Pere Grégoire de Cespedez, qui avoit longtems gouverné cette Eglise, retournant de Nangazaqui, où quelques Affaires l'avoient appellé, & rentrant dans la Maison, que sa Compagnie avoit à Cocura, Capitale du Buygen, expira subitement entre les mains de ses Religieux, accourus avec empressement pour le recevoir. Cette perte leur fut d'autant plus sensible, qu'outre le mérite personnel de ce Missionnnaire, à qui sa vertu & ses belles qualitez avoient donné beaucoup de crédit parmi les Grands, le Roi avoit déclaré publiquement, qu'il ne souffriroit plus de Prédicateurs dans ses Etats, sitôt que le Pere de Cespedez auroit les yeux fermés. On n'a jamais sçû au juste les causes de ce changement de Jécundono: on convient seulement, que ce Prince se plaignoit du Pere Pasio Vice-Provincial des Jésuites, & qu'il en avoit quelque sujet. Mais le véritable motif de la conduite, que tint alors ce Prince, c'est qu'il étoit bon Courtisan, fort attaché au Cubo-Sama, & qu'il avoit pénétré les sentiments de ce Monarque à l'égard de la Religion Chrétienne. Ce qui est certain, c'est qu'il tint parole aux Missionnaires, qu'il les chassa de ses Etats aussitôt après la mort de leur Supérieur, & qu'il entreprit de ramener par priéres & par menaces tous ses Sujets Chrétiens au culte des Idoles.

Leur fermeté le déconcerte;

Il est vrai qu'il les trouva en si grand nombre, si résolus à tout risquer pour leur Foi,

De J. C. 1611.

De Syn-Mu. 2271.

& se disposant à la mort de si bonne grace, qu'il ne jugea pas à propos de pousser d'abord les choses plus loin. D'ailleurs il estimoit dans le fond leur Religion, & il lui suffisoit pour faire sa Cour au Cubo-Sama, de régler ses démarches sur celles de ce Prince, qui paroissoit encore vouloir laisser les choses sur le pied, où elles étoient. Il se contenta donc de faire publier que les Chrétiens avoient encouru son indignation, qu'il leur en feroit ressentir les effets avec le tems; mais qu'il vouloit bien pour le présent leur faire grace de la vie, en considération du feu Pere de Cespedez, dont la mémoire lui étoit chere, & d'un autre Missionnaire encore vivant, dont je n'ai pû trouver le nom. Les Chrétientez de Farima & de Chicungo furent aussi un peu inquiétées, & donnerent de grands exemples de ferveur & de constance. Il sembloit que Dieu voulût par ces petits combats tenir les Fidéles en haleine, & les préparer peu à peu à soutenir cette horrible Guerre, que l'Enfer déchaîné devoit bientôt leur déclarer. Quelques merveilles opérées dans le même tems en faveur de plusieurs Chrétiens d'une vertu éminente, & surtout de la Reine d'Arima, qui demandoit au Ciel, non la guérison d'une maladie dangereuse, dont elle étoit attaquée, mais la patience pour la supporter, & qui fut guérie subitement contre toute espérance; ces merveilles, dis-je, qui étoient le fruit de la Foi des Fidéles, augmenterent encore leur confiance & leur ferveur, & jamais on ne vit une plus grande ardeur pour le Martyre, à la veille d'une sanglante persécution.

Leur ardeur pour le Martyre.

De J. C. 1611.

De Syn-Mu. 2271.

Arrivée d'un Navire Hollandois à Firando.

Cependant les Hollandois av ient donné parole au Cubo-Sama d'envoyer tous les ans au Japon un Navire richement chargé ; & toute l'année 1610. s'étoit passée, sans qu'ils eussent paru. Enfin le premier Juillet 1611. un petit Bâtiment de leur Nation entra dans le Port de Firando avec une Carguaison assez modique. Celui qui le commandoit, eut d'abord quelque démêlé avec les Officiers Impériaux, qui vouloient l'obliger à donner une liste de ses Marchandises au Facteur du Cubo-Sama ; mais comme c'étoit une nouveauté, il tint ferme dans son refus. Il eut d'ailleurs tout lieu d'être content des deux Roix de Firando, Pere & Fils ; mais il ne laissa point de s'appercevoir que le Peuple panchoit encore plus vers les Portugais, que vers ceux de sa Nation. On étoit instruit au Japon que les Hollandois s'étoient soustraits de la domination du Roi d'Espagne, que depuis quelques années ils mettoient tout en œuvre, pour ruiner le Commerce des Espagnols & des Portugais, & qu'ils venoient tout récemment de faire une tentative sur les Philippines, où ils avoient été bien battus. On se souvenoit encore qu'en 1606. ils avoient inutilement assiégé Malaca, & que l'échec, qu'ils y avoient reçu, étoit en bonne partie l'effet de la valeur d'une troupe de Japonnois, qui s'étant trouvés enfermés dans la Place, s'étoient chargés de toutes les sorties, & les avoient exécutées avec une vigueur, qui avoit beaucoup contribué à la levée du Siége. Enfin, les Portugais étoient venu à bout de persuader à bien du Monde, que quand ces Pirates, ainsi qu'ils parloient, au-

roient entiérement ruiné Macao, ils ne songeroient plus au Japon, où ils n'étoient pas en état de porter les soyes de la Chine; de sorte que, si on continuoit a les favoriser à leur préjudice, on laisseroit échapper un avantage réel, pour courir après une chimere.

Ces préjugés, que toute la politesse Japonnoise ne pouvoit pas bien cacher aux yeux des Hollandois, tenoient ceux-ci en grande inquiétude, & engagerent le Capitaine à aller lui-même à la Cour de Surunga, où il comptoit beaucoup sur les lumieres & le crédit de Guillaume Adams, ce Pilote Anglois, dont nous avons déja parlé. Une seule chose l'embarassoit au sujet de ce Voyage: il prévoyoit qu'il lui faudroit faire des Présents considérables au Prince & à ses Ministres. On lui conseilloit même de voir l'Empereur Fide-Jory à Ozaca, & le Xogun-Sama a Jedo, parce qu'il étoit douteux lequel de ces deux Princes seroit le Maître dans l'Empire après la mort du Tuteur de l'un, & du Pere de l'autre. Ces visites l'engageoient dans des frais, qui excédoient de beaucoup les profits, qu'il pouvoit faire sur les Marchandises, qu'il avoit apportées, mais il comprit qu'ils étoient indispensables, & que c'étoit-là une de ces occasions, où il faut sçavoir perdre. Ainsi il fut résolu dans le Comptoir de Firando de ne rien épargner, pour mettre dans les intérêts de la Compagnie tous ceux, dont elle pourroit avoir besoin dans la suite; & on eut d'autant moins lieu de s'en repentir, qu'on apprit peu de jours après l'arrivée d'un Ambassadeur du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne à Jedo, & d'un Député de la Ville de Macao dans un Port de

De J. C. 1611.

De Syn-Mu. 2271.

Le Capitaine va à Surunga. La Ville de Macao y envoye aussi un Député. Succès de leurs voyages.

Saxuma, l'un & l'autre avec des Equipages superbes, & des Présents magnifiques.

Le Capitaine Hollandois partit donc de Firando le dix-septiéme de Juillet avec des Lettres de recommandation des deux Rois (*a*), & arriverent à Surunga le seiziéme d'Août. Les Députés Portugais & l'Ambassadeur Castillan avoient déja eu leur Audience. Le premier, si nous en croyons les Mémoires des Hollandois, avoit demandé un dédommagement pour la perte du Navire commandé par André Pessoa, soutenant que les Portugais n'avoient rien fait, qui méritât un pareil traitement. L'Auteur ajoûte que cette proposition fut d'abord rejettée avec hauteur, mais que le Député ayant insisté, & prétendant que le massacre des Japonnois à Macao, qui avoit été la source de tout le mal, n'étoit point une Affaire concertée, mais une légitime défense; on lui dit de mettre ses raisons par écrit, & que si elles étoient trouvées bonnes, on y auroit égard. Les Lettres des Missionnaires ne parlent point de cette Négociation, & il est vraisemblable qu'il ne s'agissoit dans cette députation, que du rétablissement du Commerce, & que les Portugais demanderent plus, qu'ils n'espéroient d'obtenir, pour parvenir plus sûrement à ce qu'ils souhaitoient, & qu'ils obtinrent en effet.

Un Ambassadeur Espagnol arrive à Jedo, comment il s'y comporte; ses demandes; réponses qu'on lui fait.

Quant à l'Ambassade du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, voici quel en étoit le sujet. Nous avons vû il n'y a pas longtems,

(*a*) Le Journal de ce Voyage ne les nomme que Gouverneurs; mais la suite fait voir que c'étoit les Rois mêmes; d'autant plus que les Empereurs du Japon n'ont jamais eu de Gouverneurs à Firando.

que Dom Rodrigue d'URBERO étoit parti du Japon sur un Navire, que le Cubo-Sama avoit fait construire à la maniere d'Europe, & il s'étoit servi pour cette construction de quelques Hollandois, qui avoient été jettés par la Tempête sur la Côte de Jedo, en revenant de la Mer du Sud. Dom Rodrigue avoit acheté ce Bâtiment cinq mille sept cent ducats, & comme il ne pouvoit pas alors donner cette somme, il étoit convenu de la payer en Marchandises par le premier Vaisseau, qui viendroit du Mexique. C'étoit pour acquitter cette dette, & en même tems pour cimenter le Traité de Commerce fait par Dom Rodrigue avec le Cubo-Sama, que le Vice-Roi s'étoit déterminé a envoyer une Ambassade à ce Prince. Il avoit chargé de cette Commission un Biscayen, nommé SEBASTIEN, Capitaine d'une Caravelle, bon Homme de Mer, mais peu propre à être Ambassadeur dans une Cour, comme celle du Japon. Il prit terre à Jedo en 1611. & dès qu'il eût moüillé les ancres, il débarqua avec une grande suite de Gens de Guerre, faisant porter devant lui un Etendart, où étoient les Armes d'Espagne; & il entra avec ce Cortége au son des Flûtes & des Hautsbois dans le Palais du Xogun-Sama. Ces manieres déplurent fort à ce Prince, & choquerent les Courtisans, qui dirent assez haut, qu'on entroit ainsi dans une Place conquise, mais que ce n'étoit pas comme cela, qu'on venoit demander des graces, ou renouveller un Traité de Commerce.

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

Toutefois, comme il parut que cet Ambassadeur n'avoit péché que par ignorance, & qu'on le reconnut honnête Homme, on le

De J. C.
1611.
De Syn-Mu.
2271.

traita assez bien dans cette Cour. Il passa ensuite à celle de Surunga, & si on en croit le Mémoire des Hollandois, il n'y rabattit rien du faste, qu'il avoit étalé à Jedo. Il n'y gagna rien : il vit le Cubo-Sama, mais ce Prince ne lui parla point, de sorte qu'il fut obligé de faire ses demandes par écrit. Elles se réduisoient à ces quatre articles. 1°. Qu'il ne fût point permis aux Hollandois, Sujets Rebelles du Roi d'Espagne, de trafiquer au Japon. 2°. Que l'on obligeât tous les Espagnols, qui demeuroient au Japon sans la permission du Roi Catholique, de le suivre a la Nouvelle Espagne, où l'on préparoit un Armement, pour chasser les Hollandois des Moluques. 3°. Qu'il lui fût permis de visiter les Ports, & de sonder les Côtes du Quanto, pour la sûreté des Navires, qui y viendroient du Mexique. 4°. Qu'on lui donnât la liberté de construire des Vaisseaux au Japon.

Quelques Historiens prétendent qu'il avoit demandé ce qui étoit contenu dans le troisiéme article au Xogun-Sama, qui le lui avoit accordé, & qu'on le trouva fort mauvais à la Cour de Surunga, ce qui n'est pas vraisemblable. Quoi qu'il en soit, la réponse du Cubo-Sama fut, 1°. que les Ports de l'Empire étoient ouverts à tous ceux, qui y voudroient faire le Commerce, pourvû qu'ils se conformassent aux Loix du Pays, & qu'il ne convenoit pas à l'Empereur d'entrer dans les démêlés des Princes de l'Europe. 2°. Que le Japon étoit l'asyle de toutes les Nations, & qu'on n'obligeoit personne d'en sortir, tandis qu'il s'y comportoit de maniere à ne point offenser le Gouvernement. 3°. Que les Espa-

gnols pouvoient conſtruire des Vaiſſeaux, & choiſir tel Port, qui leur paroîtroit plus commode pour ce deſſein. 4°. Que non-ſeulement on ne trouveroit point mauvais qu'ils reconnuſſent les Ports & les Côtes du Quanto, mais qu'on leur fourniroit même pour cela des Barques, s'ils en avoient beſoin.

De J. C. 1611.

De Syn-Mu. 2271.

Ce qui ſe paſſe entre le Thréſorier géneral du Cubo-Sama & les Hollandois.

Les choſes étoient en ces termes, lorſque les Hollandois arriverent à Surunga. Adams leur avoit préparé les voyes, & ils furent très-bien reçus du Prince, & fort careſſés des Miniſtres. Ils ne laiſſerent pourtant pas de trouver le Tréſorier Général un peu prévenu des idées, que les Portugais avoient répanduës contre eux dans le Ximo. Ce Seigneur avoit témoigné à Adams qu'il craignoit bien que les grandes promeſſes de ces nouveaux venus au ſujet du Commerce ne fuſſent pas ſinceres; qu'ils ne paroiſſoient attirés au Japon, que par l'eſpérance d'y faire des priſes ſur leurs Ennemis; qu'ils y étoient venus cette année, parce qu'ils ſçavoient bien qu'ils les y rencontreroient; que la même choſe étoit arrivée deux ans auparavant, & que l'année précédente on n'y avoit vû, ni les uns, ni les autres: que cette conjecture ſe confirmoit par le peu de Marchandiſes, que les Hollandois avoient apportées, & qu'on les ſoupçonnoit de ne trafiquer, que des dépoüilles d'autrui. Adams lui avoit répondu que les Hollandois n'étoient point des Pirates, mais des Marchands; & que bientôt les Japonnois connoîtroient qu'ils faiſoient le Commerce avec plus de ſincérité & de droiture, que les Eſpagnols, ni les Portugais: qu'au reſte il étoit ſi peu vrai qu'ils vinſſent au Japon, pour

De J. C. 1611.

De Syn-Mu-2271.

épier les Vaisseaux de Macao & des Philippines, qu'il y avoit une tréve de douze ans entr'eux & le Roi d'Espagne.

Le Trésorier Général parut content de cette réponse; toutefois il voulut encore s'expliquer avec les Hollandois mêmes, & fut très-attentif à tout ce qu'ils répondirent aux questions, qu'il leur fit; ils s'accorderent parfaitement avec Adams, leurs réponses, ajoûte le Mémoire, contenant la vérité toute pure; mais le fait est, que l'Anglois les avoit avertis de tout, & qu'il leur avoit été fort aisé de concerter ce qu'ils devoient répondre. Ils allerent ensuite à Jedo, où le Xogun-Sama leur fit un accueil fort gracieux, Il paroît qu'ils n'allerent point a Ozaca: ce qui est certain, c'est qu'ils reprirent la route de Firando, charmés de manieres nobles & désintéressées de la plûpart des Grands du Japon, & surtout de la conduite généreuse du vieux Roi de Firando, qui étoit même en de grandes avances avec eux. Mais on peut douter si la haine invétérée de ce Prince contre les Chrétiens n'entroit pas pour quelque chose dans cette générosité à l'égard de Gens, qu'il prévoyoit avec plaisir devoir bientôt supplanter les Espagnols & les Portugais. Le Capitaine Hollandois, après avoir mis ordre aux Affaires de son Comptoir, fit voiles pour les Indes le vingt-huitiéme de Septembre, fort content du train, que prenoient les Affaires de sa Compagnie au Japon, & avant obtenu beaucoup plus, qu'il n'auroit osé espérer. Il étoit néanmoins bien loin de son compte, s'il croyoit les Espagnols & les Portugais entiérement perdus dans l'esprit des Japonnois, &

& nous verrons qu'il en coûta encore bien des crimes & des bassesses aux Hollandois, pour s'établir solidement sur les ruines de leurs Rivaux.

Bref du Pape & fausse démarche de l'Evêque du Japon à ce sujet.

Cette même année on reçut au Japon un Bref du Pape Paul V. par lequel le Pontife, à la priere du Roi Catholique, permettoit à tous les Religieux, de quelqu'Ordre qu'ils fussent, d'aller dans ces Isles indifféremment par les deux voyes de Manille & de Macao. Cette permission étoit devenuë nécessaire pour les Jésuites mêmes, depuis que le Commerce étoit également libre des deux côtés, & qu'on veilloit de plus près sur les démarches des Portugais. D'ailleurs il étoit de la sagesse du St. Pere de permettre ce qui continuoit à se pratiquer sans sa permission, afin de lever le scandale de la désobéissance; mais comme ce Bref faisoit mention de ceux de Grégoire XIII. & de Clément VIII. ausquels il dérogeoit sur le seul point, que je viens de dire, quelques Personnes prierent Dom Louis Serqueyra, à qui il étoit adressé, de vouloir bien supprimer cet endroit en le publiant, de peur, disoient-ils, que comme certaines Gens avoient voulu faire passer les deux premiers pour subreptices, les anciennes querelles ne se renouvellassent, si on les voyoit cités dans ce nouveau Decret. Il est manifeste qu'on auroit dû tirer de cette clause une conséquence toute contraire, & cette raison-là même devoit engager le Prélat à ne pas omettre ce qui confirmoit des Brefs, qu'on avoit voulu mal à propos révoquer en doute: toutefois il donna dans le piége, qu'on lui tendoit; il supprima dans son Mandement l'endroit du dernier, qui

De J. C. 1611.

De Syn-Mu. 2271.

rappelloit les premiers, & par-là donna lieu de croire qu'en effet les Jésuites les avoient, ou supposés, ou extorqués ; ce qui produisit un très-mauvais effet. Le bon Pasteur vouloit par cette connivence rétablir la paix dans son Troupeau, & il y ralluma la Guerre plus vive que jamais.

Pressentiment d'une persécution. Invention de deux Croix.

A cela près, tout paroissoit assez tranquille ; mais un certain pressentiment, trop universel, pour n'être fondé, que sur de vaines conjectures, & des craintes frivoles, faisoit juger à tout le Monde que ce calme cachoit un grand orage. Il fut encore confirmé par la découverte miraculeuse de deux Croix, qui furent aussi les instruments de plusieurs merveilles. La premiere fut trouvée au Territoire de Cori, petite Ville de la Principauté d'Omura, dont nous avons parlé ailleurs, dans un Village, que les uns nomment ISSIBATISCI, & les autres YMADUMI ; la seconde, près de Nangazaqui, dans la cour de l'ancien Collége des Jésuites, qui portoit le nom de *Tous les Saints* ; toutes deux dans un Arbre appellé *Cachinochi*, ou *Caqui*, auquel les Portugais ont donné le nom de Figuier Japonnois. Voici les circonstances du premier de ces deux Evénements.

Un Chrétien, nommé FABIEN, du Village d'Ymadumi, avoit dans son Champ un de ces Figuiers, qui depuis trois ans ne portoit point de fruit : il prit enfin la résolution de le couper, d'autant plus qu'il étoit fort propre à faire un pilier, dont il avoit besoin. L'Arbre étant abattu, Fabien commença par le dépouiller de ses branches, & laissa le tronc se sécher une année entiere. Le sixiéme de

Décembre 1611. il revint avec ſon Fils, pour le mettre en œuvre, & en ayant levé quelques éclats, il fut fort ſurpris de voir une Croix noire au milieu de ce bois, qui eſt blanc. Il crut d'abord que ſes yeux le trompoient, & demanda à ſon Fils, s'il appercevoit quelque choſe; le jeune Homme répondit qu'il voyoit une Croix, en même tems il acheva de la découvrir, & la prit entre ſes mains, car elle ne tenoit point à l'Arbre. Elle étoit très-bien faite, le titre mis à ſa place, & très-liſible; la traverſe avoit deux pieds, & les proportions étoient très-bien gardées dans tout le reſte.

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

Merveilles opérées à cette occaſion.

Il paroiſſoit conſtant qu'une Croix de cette grandeur n'avoit pû être naturellement formée dans le tronc d'un Arbre, & il étoit hors de toute apparence qu'elle y eût été inſérée. Fabien la porta dans ſa Maiſon, & réſolu de tenir la choſe ſecrete; mais il ne put s'empêcher d'en faire confidence a quelques-uns de ſes Amis, & bientôt ce ne fut plus un ſecret. Déja on portoit la Croix de Maiſon en maiſon, pour contenter la piété des Fidéles, lorſqu'un Chrétien, qu'une fiévre quarte tourmentoit depuis longtems, s'aviſa de prendre un morceau de l'Arbre; d'où elle avoit été tirée, le fit tremper dans de l'eau, qu'il but, & fut guéri ſur le champ. La nouvelle de ce miracle inſpira la même confiance à pluſieurs autres Malades, qui recouvrerent pareillement la ſanté: on porta la Croix dans une Maiſon, qui jour & nuit étoit infeſtée de malins Eſprîts, & depuis qu'elle y fut entrée, on ne vit, & on n'entendit plus rien.

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

Tant de prodiges accrûrent la dévotion des Fidéles, on courut à l'endroit, où étoit le Figuier, dont on ne laissa rien; on en arracha jusqu'aux racines, que ce bon Peuple regardoit comme quelque chose de sacré. Alors le Pere Alphonse LUCENA Jésuite, qui cultivoit cette Chretienté, jugeant qu'il y avoit de l'indécence à laisser un si précieux Dépôt dans la Maison d'un Laïc, envoya prier Fabien de lui remettre la Croix; Fabien refusa de la donner, & s'excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas s'en défaire sans l'agrément du Seigneur du lieu. La Princesse Marine d'Omura fut plus efficace; elle dépêcha un Gentilhomme à Ymadumi, pour ordonner à Fabien de lui apporter la Croix, ou de la lui envoyer à Omura. Il obéit, & fit partir son Fils avec la Croix pour la Capitale. Il n'avoit qu'une lieuë à faire, mais la foule de ceux, qui étoient allés au-devant de lui, fut si grande, que s'étant mis en chemin presqu'au point du jour, il n'arriva que le soir chez la Princesse.

La Croix y fut reçuë avec toute la solemnité possible, & placée dans une Chambre richement ornée, où il se fit bientôt un concours extraordinaire des Chrétiens de toutes les Provinces circonvoisines, ce qui obligea enfin l'Evêque à prendre connoissance de cette affaire. Il fit faire des Informations juridiques de tout ce qui s'étoit passé; & après avoir gardé toutes les formalités requises en pareil cas par les Saints Canons, il approuva le culte, que l'on rendoit à cette Croix, la déclara Miraculeuse, & ordonna une Procession générale, où elle fut portée par le Pere Va-

lentin CARVAILHO, qui cette même année 1612. fut nommé Provincial (a) des Jésuites : le Prélat y assista lui-même, & fit chanter une Messe votive de la Croix. En un mot on n'omit rien de tout ce qui pouvoit exciter les Fidéles à entrer dans les desseins du Ciel. Je ne dirai rien de l'invention de la seconde Croix ; parce que les circonstances en sont presque les mêmes, que dans la premiere, & que je serai bientôt obligé de parler d'une autre merveille de même nature, qui avoit précédé celle-ci de plusieurs années.

Mais je ne crois pas devoir omettre ici un événement, que le P. Louis Pineyro a cru appartenir assez à l'Histoire du Japon, pour en insérer le récit dans un ouvrage rempli de traits bien héroïques de la constance des Martyrs Japonnois. Le voici tel qu'il le rapporte d'après le P. Thadée de Saint ELISÉE, Carme Deschaux, & Vicaire Général de la Mission de Perse, dans une Relation adressée à Dom Alexis de MENESEZ, de l'Ordre de Saint Augustin, Archevêque de Brague, & Président du Conseil d'Etat.

Histoire de deux Religieux Augustins, dont l'un étoit Japonnois, & d'une Dame Polonnoise martyrisés en Moscovie.

Le Pere Nicolas de MELLO, d'une des plus illustres Maisons de Portugal, après avoir été employé seize ans au Ministere Evangélique dans les Isles Philippines, où il étoit allé fort jeune, & y avoit acquis la réputation d'un Homme d'un mérite distingué, d'un saint Religieux, & d'un parfait Missionnaire, fut député à Rome par ses Supérieurs pour des

(a) Ce fut en 1612. que les Jésuites établirent une Province pour le Japon, laquelle comprenoit la Chine, le Tunquin, la Cochinchine, & tous les Royaumes voisins. Elle porte même encore aujourd'hui ce nom.

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

affaires importantes, dont il devoit traiter avec son Général, & avec le Souverain Pontife. On lui donna pour Compagnon un jeune Frere Convers, Japonnois de naissance, lequel étant passé aux Philippines dans son enfance avec son Pere & sa Mere, avoit reçu avec eux le Baptême à Manille des mains du même Pere de Mello, qui lui avoit donné son nom, avoit pris un soin particulier de son éducation, & l'avoit fait recevoir dans son Ordre.

Les Espagnols, qui alloient en ce tems-là des Philippines en Europe, prenoient assez ordinairement leur route par la nouvelle Espagne : mais pour des raisons, qu'on ne dit point, le Pere de Mello prit la sienne par les Indes Orientales, alla d'abord à Malaca, passa ensuite à Goa, & y vit Dom Alexis de Menesez, dont je viens de parler, qui étoit alors Archevêque de cette Capitale des Indes Portugaises, & avec qui il étoit peut-être bien aise de traiter des affaires, pour lesquelles il avoit été envoyé à Rome.

Par une nouvelle destination de la Providence, qui fait tout servir aux desseins, qu'elle a sur ses Elûs, il arriva que cette année il ne partit aucun Navire de Goa pour le Portugal, ce qui obligea le Pere de Mello, lequel étoit pressé de se rendre à Rome, d'entreprendre le voyage par terre Il arriva a Ispaham, Capitale de Perse, dans le tems que le Sophi se disposoit à envoyer une solemnelle Ambassade au Pape, & a plusieurs Princes Chrétiens, & il obtint facilement la permission d'accompagner l'Ambassadeur. Celui-ci devoit commencer sa Négociation par la Cour de Pologne, & pour s'y rendre, il falloit passer par la

Moſcovie. Outre la longueur de ce détour, le voyage ne ſe pouvoit faire ſans de grands riſques; mais il n'y en avoit pas de moindres pour les deux Religieux à prendre ſeuls un chemin plus court; ils ne balancerent donc point à ſe joindre au Cortége de l'Ambaſſadeur Perſan.

Arrivés à Moſcou, ils y rencontrerent un Médecin Catholique, Milanois de Nation, appellé le Docteur PAUL, qui les reçut chez lui, & le Pere de Mello crut y pouvoir exercer en toute liberté les fonctions de ſon Miniſtere. Il y accourut bientôt un grand nombre de Catholiques, charmés de pouvoir entendre la Meſſe d'un Prêtre Latin, & approcher des Sacrements, dont ils avoient été longtems privés. Par malheur il y avoit alors à Moſcou des Proteſtants Anglois, qui s'aviſerent d'y trouver à redire, & qui firent grand bruit. Ils allerent même plus loin, car la Femme du Docteur Paul étant accouchée d'une Fille, & le Pere de Mello ayant baptiſé cet Enfant, ils en donnerent avis au Grand Duc BORITZ, (a) Ennemi déclaré des Catholiques, lequel fit auſſitôt ſaiſir les deux Religieux, & les envoya chargés de chaînes dans une des Iſles SOLOFKI, dans la *Mer blanche*, où ils furent enfermés dans un Couvent de Moines Baſiliens Schiſmatiques. Ils y paſſerent ſix ans étroitement gardés, y reçurent toutes ſortes de mauvais traitements; & y furent toujours très-mal nourris. On ne leur portoit jamais à manger, qu'on ne les chargeât d'injures, & aux jours des principales Fêtes, on les

(a) BORITS HUDENOW commença de régner en 1598. & mourut en 1605.

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

faisoit venir, tout chargés de chaînes qu'ils étoient, devant toute la Communauté. Là, après qu'ils avoient servi quelque tems de récréation aux Moines, le Supérieur les obligeoit d'entendre la lecture d'un Livre rempli de blasphèmes contre l'Eglise Romaine: il entreprit même de leur persuader d'embrasser le Schisme des Grecs, mais il avoit affaire à un Homme d'esprit, bien instruit de sa Religion, & qui le réduisit toujours au silence. Alors au défaut de bonnes raisons, on leur répliquoit par de rudes coups, & on les renvoyoit à leur Prison, qui étoit un véritable cachot.

Au bout de six ans Boritz mourut, & son Fils, qui lui succéda, ayant été étranglé la même année, le Thrône de Moscovie fut possédé par un Imposteur, (*a*) qui se faisoit nommer DEMETRIUS IVANOWITZ, & se disoit Fils de FOEDOR IVANOWITZ, Prédécesseur de Boritz. Comme ce faux Prince faisoit profession de la Religion Catholique, tenoit toujours plusieurs Jésuites à sa Cour, & avoit épousé la Fille du Palatin de Sandomir, le Pape Clement VIII. qui le croyoit le véritable Demetrius, & qui étoit instruit de la captivité & des souffrances des deux Religieux Augustins, lui écrivit, dès qu'il le sçut sur le Trône, pour le prier de leur rendre la liberté, & chargea deux Carmes Deschaux, qu'il envoyoit en Perse, de lui remettre son Bref. Demetrius accorda sur le champ ce que le Saint Pere lui demandoit, les deux Religieux furent élargis, & partirent pour Moscou; mais

(*a*) Tout le Monde ne convient pas que ce Prince fût véritablement un Imposteur; mais c'est le sentiment le plus communément reçu.

en y arrivant, ils trouverent leur Libérateur détrôné, & la Couronne de Russie sur la Tète de BASILOWITZ ZUSKI.

Ce Prince aussi entêté Schismatique, que l'avoit été Boritz, fit d'abord enfermer le Pere de Mello & son Compagnon dans la Prison des Malfaicteurs, où il leur envoya proposer dès le même jour d'abjurer la Communion de l'Eglise Romaine; & de se faire baptiser a la maniere des Russiens. Ils répondirent, qu'on pouvoit leur ôter la vie; qu'ils verseroient volontiers jusqu'à la derniere goute de leur sang pour une si belle cause, & qu'il ne falloit pas espérer qu'ils changeassent de sentiment. Sur cette réponse le Pere de Mello, qui avoit porté la parole, fut cruellement foüetté, & lui & son Compagnon furent plus étroitement resserrés, & chargés d'un plus grand nombre de chaînes. Cela dura quatre ans entiers, pendant lesquels on les foüettoit souvent d'une maniere plus que barbare. D'autres fois on les dépoüilloit tout nuds, & en cet état on les promenoit par les principales ruës de Moscou, la populace les poursuivant avec des huées, & les chargeant d'injures. On leur faisoit voir de tems en tems des Buchers dressés, disoit-on, pour les brûler tout vifs. On étaloit aussi à leurs yeux de grands appareils de supplices, & en même tems, qu'on tâchoit de les intimider par cette vûe, on leur faisoit les offres les plus séduisantes pour les engager à faire de bonne grace, ce qu'on désespéroit d'obtenir d'eux par la crainte des tourments : mais leur constance fut également à l'épreuve des promesses & des menaces.

Enfin ils furent conduits à NISNA sur le

De J. C. 1612.

De Syn. - Mu. 2272.

Volga, où ils reçurent les mêmes traitements, qu'ils avoient essuyés à Moscou. Quelque tems après Zuski étant venu a Nisna, commanda qu'on allumât un grand Bucher dans la Place publique, & qu'on les y jettât, s'ils persistoient dans leur obstination C'étoit le trentiéme de Novembre de l'année 1611. (a) On les tira de leur Prison sur le soir, & ils furent conduits à la Place, tenant chacun une Croix a la main, suivis d'un peuple infini. Le bon Frere Nicolas, qui étoit plus jeune, marchoit d'un pas délibéré malgré ses chaînes, & faisoit paroître pour le Martyre une ardeur, qui étonna les Ministres de la Justice. Ils se persuaderent que c'étoit la présence & les discours du Pere de Mello, qui lui inspiroient ce courage, & dans l'espérance d'en triompher plus aisément, quand il seroit seul, ils le séparerent de son Maitre. Ils le menerent dans une autre Place, où après lui avoir montré divers instruments de tortures, ils lui dirent tout ce qu'ils purent imaginer de plus persuasif, pour l'obliger à se rendre.

Comme ils virent qu'ils ne gagnoient rien par cette voye, ils s'aviserent d'un stratagême, dont ils se promettoient beaucoup, mais qui ne leur réüssit pourtant pas. Quelques-uns d'entr'eux feignirent qu'ils revenoient de la Place, où étoit le Pere de Mello, & affectant un air content, ils dirent au Saint Religieux qu'à ce coup rien ne pouvoit plus excuser son entêtement, puisque son Ancien

(a) ZUSKI avoit été detrôné en 1607 & renfermé dans un Convent. Il en fut tiré en 1610. & mourut l'année suivante à SMOLENSKO. Il pourroit bien y avoir quelque erreur de datte dans cette Relation.

& son Maître avoit reconnu la vérité, & s'y étoit soumis : Qu'au reste il n'avoit pas lieu de s'en repentir, puisque le Prince l'avoit comblé d'honneurs. » La ruse est trop grossie-» re, répondit le généreux Confesseur de » Jesus-Christ, je connois trop mon Pere, » pour le croire capable d'une si grande lâ-» cheté; ne vous flattez donc point, ni de » me tromper, ni de me pervertir; je suis » Catholique Romain, & je veux mourir » tel. « Cette réponse fut portée sur le champ au Grand Duc, qui transporté de colere ordonna qu'on reconduisît l'Indien : (c'est le nom, que l'on douuoit au Frere Nicolas) à la Place, où étoit le Prêtre Portugais, & qu'en présence de celui-ci on lui coupât la Tête, afin que ce Pere vît à quel malheur il avoit réduit ce pauvre Etranger par ses discours séduisans.

Il fut obéi, le Frere en arrivant à la Place apperçut un grand feu, & son cher Maître à genoux dans un coin à l'écart, tout nu & tremblant de froid. Il jetta, en le voyant, un grand cri de joye, & le Pere de son côté, lui cria d'avoir bon courage, puisqu'il touchoit au moment de recevoir la récompense de tout ce qu'il avoit fait & souffert pour le nom de Dieu. Aussi-tôt le courageux Japonnois, rempli d'une nouvelle ferveur, se mit à genoux pour recevoir le coup de la mort, & le Bourreau lui ayant représenté qu'il ne tenoit encore qu'à lui de sauver sa vie, & de se procurer une brillante fortune, il ne fit point d'autre réponse, que de présenter sa tête, qui fut abattuë à l'instant. Un torrent de larmes coula sur le champ des yeux du Pere de Mello, &

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2272.

n'eſt pas aiſé de dire ſi la joye de ſçavoir ſon Diſciple dans le ſein de Dieu, y eut plus de part, que la douleur de lui ſurvivre.

La Tête du Martyr fut portée au Prince, qui la reçut, comme ſi ç'eût été celle de ſon plus grand Ennemi, & la conſidéra avec une ſatisfaction, qu'un Tyran ſeul pouvoit goûter: Il ordonna enſuite qu'on fit dévorer le corps par des Pourceaux; mais ces Animaux immondes, quoiqu'accoutumés à ſe repaître des Cadavres des Malfaicteurs, ne voulurent jamais approcher de ce ſacré Dépôt, quelque choſe qu'on fit, pour les y obliger. Des Hérétiques, qui étoient préſents, s'écrierent qu'il falloit que la chair des Catholiques fût bien infecte, puiſque les Pourceaux mêmes en avoient horreur: exemple, qui fait voir qu'un cœur, en qui l'erreur eſt enracinée à un certain point, s'aveugle & s'endurcit par cela même, qui ſeroit le plus capable de le toucher. Mais les Schiſmatiques ſaiſis d'une frayeur preſque religieuſe, demeurerent dans le ſilence. Quelques Marchands Polonois & Allemands profiterent de cet événement, pour demander la permiſſion de donner la ſépulture à ces précieux reſtes d'un Martyr, & on la leur accorda ſans peine, quoiqu'il fût inoüi que le corps d'une Perſonne, qui avoit péri par la main d'un Bourreau, eût reçu cet honneur. Ils l'enſévelirent donc le plus proprement, qu'il leur fut poſſible, l'enterrerent dans un lieu écarté, & mirent ſur ſa Tombe une marque, à laquelle on la pût reconnoître.

Ils obtinrent en même tems du Grand Duc, qu'il ſe contenteroit, au moins pour le préſent de ce qui s'étoit fait, & que le Pere de Mel-

lo feroit recouduit en prifon. Il y demeura encore une annéee entiere, après quoi la Princeffe Veuve de Démétrius, laquelle fe nommoit Marine GURGIA, & qui étoit fort zélée Catholiqne, eut le crédit de le faire élargir. Les nouveaux troubles de la Mofcovie, qui fuivirent bientôt, obligerent enfuite cette Princeffe de fe retirer à Aftracan, avec une du fes Tantes nommée Barbe NOSKA (*a*), qui l'avoit élevée, & qui étoit une Dame d'une piété éminente. Depuis que fa Niéce avoit retiré chez elle le Pere de Mello, elle s'étoit mife fous fa Direction, & avoit même reçu de lui l'Habit du Tiers Ordre de Saint Auguftin. Son deffein, en fe retirant à Aftracan, étoit de paffer en Perfe, où elle efpéroit de vivre plus tranquille, & de jouir d'une plus grande liberté dans l'exercice de fa Religion, mais le Ciel en avoit autrement ordonné.

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2272.

Lorfqu'on y penfoit le moins, Aftracan fe trouva tout en Armes, le Palais, où la Princeffe demeuroit, fut attaqué par les Schifmatiques, la Garde forcée & taillée en piéces; elle même y périt avec toute fa Maifon: fa Tante & le Pere de Mello furent pris & condamnés au feu, ponr avoir fait une profeffion publique de la Religion Romaine; mais on leur offrit la vie, & des Etabliffements capables de les dédommager de toutes leurs pertes, s'ils vouloient embraffer le Schifme, & recevoir le Baptême des Ruffiens. Ils le refuferent conftamment, & furent exécutés dans la Place

(*a*) Il faut peut être lire KOSKA. Vingt ou trente ans auparavant le Palatin de Sandomir étoit Jean KOSKA, Pere de Saint Staniflas KOSKA.

De J.C. 1672.

De Syn-Mu 2272.

publique, en présence d'un très-grand Peuple, qui malgré son animosité contre les Catholiques, ne put voir sans admiration des Personnes si respectables soutenir dans un corps exténué de souffrances, & accablé sous le poids des années, un si horrible supplice avec un courage, que la seule vraie Religion peut inspirer.

Sources de la Persécution.

Pour revenir aux véritables causes de la Persécution, dont cette Eglise se voyoit menacée, on peut dire qu'il y en a eu de toutes les espéces; mais toutes celles, qu'on a rapportées, ne sont pas également certaines. J'en ai déja touché quelques-unes, on en remarquera d'autres dans la suite; toutes ont concouru a faire naître dans l'esprit des Monarques Japonnois des défiances & des soupçons, qui ont porté des Hommes naturellement pleins d'équité & de modération à ces excès de fureur, dont toute la Terre a été étonnée: mais il faut convenir que, non seulement la premiere source du mal a été, comme nous l'avons déja remarqué, la jalousie du Commerce, qui s'alluma entre les Espagnols & les Portugais peu de tems après leur union sous une même Monarchie; mais que toutes les autres ont été une suite de celle-là, qui produisit peut-être de la part des uns & des autres, mais plus certainement, & d'une maniere plus marquée, de la part des Castillans, ces scandales & ces indiscrétions, dont nous avons rapporté les premiers effets. Les Hollandois venant ensuite, n'eurent gueres pour les supplanter tous, qu'à appuyer ce qu'ils se reprochoient mutuellement. Mais ils crurent ne s'endevoir pas tenir-là, & par des calomnies

dont ils ne se laveront jamais ; ils ont d'un même coup renversé le Commerce des Catholiques, & le Christianisme au Japon, ainsi que nous le verrons bientôt sur leurs propres Mémoires.

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

Fausseté du récit de Kœmpfer.

L'Ecrivain Protestant, que j'ai souvent occasion de citer, & a qui je ne crains point qu'on m'accuse de n'avoir pas rendu toute la justice, qui lui est dûe, a avancé, sans citer ses garants, qu'une des choses, qui contribuerent le plus a faire prendre au Cubo-Sama la derniere résolution de proscrire absolument le Christianisme, fut la plainte, que lui porta un des plus grands Seigneurs de l'Empire, contre l'Evêque des Chrétiens, lequel l'ayant un jour rencontré dans un chemin, où ce Prélat étaloit un faste peu convenable à la sainteté de son Ministere, ne voulut jamais donner les marques de respect, que ce Seigneur croyoit être dûes à son rang : mais outre le défaut de preuves, pour établir un fait de cette nature, & qu'on ne croira certainement pas sur le simple témoignage d'un Protestant, cet Ecrivain se contredit lui-même, en le plaçant dans un tems, où le Cubo-Sama n'étoit pas encore le Maître de l'Empire, & plusieurs années avant la Persécution. D'ailleurs quelle apparence qu'une chose si légere soit entrée pour beaucoup dans une affaire de cette importance.

Il est bien plus vrai que ce qui acheva de prévenir la Cour de Surunga contre les Chrétiens, fut la conduite du Roi d'Arima dans une affaire odieuse, dont je vais parler tout-à-l'heure, après que j'aurai repris plusieurs circonstances de la vie de ce Prince, qu'il

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

m'a paru néceſſaire de rapprocher ici ſous un même point de vûe. Le Roi d'Arima, en recevant le Sacrement de la Confirmation, avoit ſubſtitué, ou ajouté au nom de PROTAIS, qu'on lui avoit donné au Baptême, celui de JEAN, ſous lequel ſeul il eſt connu dans les dernieres Relations, qui parlent de lui, ce qui cauſe d'abord quelque obſcurité dans l'Hiſtoire, parce que les Auteurs de ces Relations n'ont pas averti de ce changement. Mais il n'eſt que trop certain que ce même Roi, qui avoit été ſi longtems l'ornement & l'appui du Chriſtianiſme dans le Japon, s'étoit inſenſiblement relâché de ſa premiere ferveur. Sur quoi l'on rapporte qu'en l'année 1586. il eut un ſonge, qui ne lui parut point naturel. Il vit deux Vieillards, qui l'aborderent avec un viſage ſévere, le reprirent de ſa négligence à s'acquitter de quelques-uns de ſes devoirs de piété, l'avertirent que le ſigne du ſalut étoit caché dans ſes Etats, ajoûterent que ce ſigne n'étoit point l'ouvrage d'une main mortelle, & lui recommanderent de le faire chercher, pour lui rendre les honneurs, qui lui étoient dûs.

Troiſiéme Croix miraculeuſe, & l'effet qu'elle produit.

Ce ſonge le fit rentrer en lui-même, & quoique ſon relâchement n'eût pas encore paru dans ſa conduite extérieure, & ne fût pas même conſidérable, il le pleura ſincérement, & en fit une pénitence rigoureuſe. Il ordonna enſuite des prieres dans tout ſon Royaume, pour demander à Dieu qu'il lui fît ſçavoir, où étoit caché le précieux Tréſor, qu'on lui avoit ordonné de chercher Quelque tems après, environ la Fête de Noël, un jeune Chrétien, nommé MICHEL,

du Bourg d'Obama, célébre par ses Bains chauds, étant allé couper du bois à la Campagne, apperçut un Arbre, qui lui parut mort, c'étoit un *Tara*, espéce d'Arbre, dont l'écorce est semée d'épines, & dont le bois est blanc & fort beau. Les Japonnois en font beaucoup de cas, & disent qu'il a une vertu particuliere pour chasser les Diables; on prétend même qu'au commencement de chaque année ils en emportent chez eux une branche, pour leur servir de préservatif contre la vexation de ces malins Esprits. Le Paysan ayant abattu celui-ci, & l'ayant fendu par la moitié d'un seul coup de hache, fut bien surpris de trouver au milieu une Croix, qui en faisoit comme le cœur, & qui s'étoit aussi fenduë en deux avec l'Arbre, ce qui paroissoit en ce que vers le pied une des deux parties étoit beaucoup plus épaisse que l'autre. Sa couleur étoit la même que celle de la vraye Croix, & elle étoit si bien travaillée, qu'on eût dit qu'elle avoit été faite au tour.

Michel ne douta point, qu'il n'y eût là quelque chose de surnaturel; il chargea sur ses Epaules les deux parties de l'Arbre, s'en retourna chez lui, & du plus loin qu'il put se faire entendre, il se mit à crier qu'il apportoit un miracle. Le bruit de cette merveille se répandit bientôt partout, & il ne fut pas plutôt venu au oreilles du Roi, que ce Prince se transporta sur le lieu même, accompagné de quelques Missionnaires. Dès qu'il eût jetté les yeux sur la Croix: *Voici enfin*, s'écria-t-il, *voici, l'explication de mon songe: voici le signe mystérieux, que j'ai reçu ordre de chercher dans mes Etats*: il se prosterna ensuite

De J. C. 1672.

De Syn-Mu, 2272.

devant la Croix, & après l'avoir arrosée de ses larmes, il la fit porter dans sa Capitale, & enchâsser dans un magnifique Reliquaire d'argent orné de Cristaux. Elle fut ainsi exposée à la vénération publique, & le Ciel autorisa le culte, qu'on lui rendit, par plusieurs prodiges. Quelques mois après, le premier Edit de Tayco-Sama contre la Religion Chrétienne fut publié, & chacun demeura persuadé que Dieu en avoit voulu avertir les Fidéles par la découverte de cette Croix.

Le Roi d'Arima se relâche de ses devoirs.

Nous avons vû avec quel courage le Roi d'Arima soutint alors la Religion ébranlée; avec quelle intrépidité il osa plusieurs fois porter devant l'Empereur même les marques les moins équivoques de sa Foi; les dangers ausquels il exposa sa Couronne, & sa vie pour la cause du Ciel; & le zéle qu'il témoigna pour achever, comme il fit heureusement, la conversion de tout son Royaume, dans un tems, où ç'eût été beaucoup faire, que de conserver les choses sur le pied, où elles étoient. On le vit dans les circonstances les plus critiques travailler en Apôtre à l'instruction de ses Sujets, sans garder même aucun de ces ménagements, que la prudence prescrivoit aux Missionnaires; visiter avec eux les Villes & les Bourgades, afin de rendre leurs travaux plus efficaces par sa présence; & l'on eut assez de peine à lui faire quitter le dessein, qu'il avoit conçu de déclarer la Guerre à Tayco-Sama, pour l'obliger à révoquer ses Edits. Mais après tant d'actions vraiment héroïques, on fut surpris de voir la ferveur de ce Prince se ralentir de nouveau; & par la raison que dans les maladies de l'Ame,

encore plus que dans celles du corps, les rechutes sont toujours très-dangereuses, le Roi d'Arima tomba cette seconde fois dans un bien plus grand relâchement, que n'avoit été le premier. Nous en avons vû, il n'y a pas longtems, des suites bien tristes; quel scandale ne fut-ce pas pour l'Eglise du Japon, de voir ce Prince, dont la vertu, le courage, le désintéressement avoient fait l'admiration de tout l'Empire; par un ressentiment mal fondé contre des Particuliers, attirer sur toute une Nation, dont la chûte devoit entraîner, celle du Christianisme, un orage, que rien n'a pû calmer depuis? Mais il ne s'en tint pas là.

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

Son ambition le fait entrer dans une mauvaise intrigue, dont il est la victime.

Sa passion dominante étoit l'ambition de s'aggrandir; il avoit surtout fort à cœur de recouvrer un canton de Figen, qui avoit appartenu à sa Famille, & qui avoit été démembré de son Royaume. Pour en venir à bout, il ne fit point difficulté de consentir au divorce du Prince Michel SUCHENDONO, son Fils aîné & son héritier présomptif, avec la Princesse LUCIE son Epouse légitime, Niéce du feu Grand Amiral Tsucamidono Roi de Fingo, dont il avoit des Enfants, pour épouser une arriere-petite-Fille du Cubo-Sama, qui avoit nom FIME. Mais Dieu permit que ce mariage scandaleux devint pour lui la source des plus grands malheurs. La Princesse Idolâtre, dont l'Alliance lui avoit fait espérer l'aggrandissement de son Etat, fût une furie, qui souffla le feu de la discorde dans sa maison, y commit & y fit commettre les crimes les plus odieux, & la remplit de trouble & d'horreurs. Enfin ce malheureux Prince, qui

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

s'étoit livré à sa passion, & qui n'écoutoit plus son devoir, en permettant à son Fils un adultere, le mit dans l'occasion de devenir Apostat & Parricide.

La jeune Princesse commença par corrompre le cœur de son Epoux sur le fait de la Religion, & de l'infidélité elle le conduisit bientôt jusqu'à entreprendre de monter sur le Trône de son Pere, quoiqu'il lui en dût coûter. Elle fit plus, car trouvant que Suchendono n'agissoit pas d'abord avec toute la vivacité, qu'elle tâchoit de lui inspirer, elle l'engagea, sans qu'il s'en apperçût, de maniere à ne pouvoir plus reculer. Une malheureuse intrigue, que le Roi son Beau-Pere faisoit joüer à la Cour de Surunga, pour la restitution de ce qu'il prétendoit lui appartenir dans le Figen, & dans laquelle il ne se conduisoit pas avec toute la droiture & la prudence, qu'on devoit attendre de lui, comme il arrive toujours, quand on a lâché la bride à une passion violente, fournit à Fime une occasion de le perdre, & elle ne la manqua point. Voici de quoi il s'agissoit.

Conzuquedono, ce premier Ministre du Cubo-Sama, que nous avons vû si favorable aux Missionnaires, avoit un Secrétaire Chrétien nommé DAIFACI, qui passoit pour un honnête Homme, & qui l'étoit peut-être, avant que la tentation & la facilité de s'enrichir l'eussent perverti. Le Roi d'Arima en avoit fait son Correspondant, & lui avoit envoyé de l'argent pour l'employer à l'usage, qui conviendroit à ses vûës : Daifaci avoit reçu l'argent, & dans l'espérance d'en recevoir davantage, il amusoit le Roi de gran-

des promesses, & tiroit l'Affaire en longueur. Enfin il lui manda que tout étoit fini, & lui envoya de fausses Patentes. Le Roi y fut trompé, & fit faire par tout son Royaume des réjouissances publiques de l'heureux succès de sa Négociation. Peu de jours après, il reçut des Lettres de Daifaci, qui lui mandoit que le Gouverneur de Nangazaqui avoit tout gâté, & que le mal étoit sans reméde. On ne peut croire le dépit, qu'il en conçut, parce qu'il comprit qu'il alloit être la Fable de tout le Japon: il éclata en invectives contre Safioye, & jura de se venger du tour, qu'il lui avoit joué. Il eut même l'imprudence de faire confidence à Daifaci de son ressentiment; mais après ces premieres saillies, il appréhenda de s'être trop avancé, & comme il commençoit à se défier du Secrétaire, il résolut de se transporter à la Cour de Surunga, & engagea son Fils & sa belle Fille à l'accompagner dans ce Voyage.

Son Fils devient Apostat & son Accusateur, & se fait metrre sur le Thrône à sa place.

Le Prince, qui avoit déja formé le dessein de perdre son Pere, ne se fit pas prier, non plus que la Princesse. Ils étoient l'un & l'autre exactement instruits de tout ce qui s'étoit passé entre le Roi & Daifaci, & la premiere chose, qu'ils firent en arrivant à Surunga, ce fut de dénoncer le Secrétaire à son Maître. Daifaci fut arrêté sur le Champ & appliqué à la question: il n'avoua rien, mais il fut convaincu par ses propres Lettres. Alors se voyant perdu, il découvrit toute l'intrigue, & chargea le Roi d'avoir voulu prendre des mesures pour se défaire du Gouverneur de Nangazaqui. Le Roi, avec qui on le confronta, & à qui on produisit ses

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

propres Lettres, demeura interdit, mais ce qui acheva de le déconcerter, c'est que son Fils & sa belle Fille levant tout à coup le masque, allerent se jetter aux pieds du Cubo-Sama, & chargerent leur Pere de plusieurs crimes odieux. Le Roi auroit pû aisément se disculper, mais il ne lui fut pas possible d'obtenir une Audience. Le Procès fut fait a Daifaci, & ce Malheureux, après avoir été ignominieusement traîné dans une Charette par les ruës de Surunga, fut brûlé vif; sa Femme, quoiqu'innocente, & fort bonne Chrétienne, fut traitée de la même maniere. Elle fit paroitre jusqu'à la mort beaucoup de constance & de résignation aux ordres du Ciel, & eut la consolation de voir mourir son Mari pénitent. On étoit dans l'attente de ce que deviendroit le Roi d'Arima, mais son sort ne fut pas lougtems incertain; il fut privé de son Royaume, dont le Prince son Fils obtint l'investiture, & envoyé en exil a GIAMURA dans la Province de Kiinokuni (a), à trois journées de Surunga.

Le Roi est condamné à mort.

Un traitement si dur fait à un Prince, qui n'étoit dans le fond coupable, que de quelques emportemens contre un Particulier, qu'il croyoit son Ennemi, & qui avoit bien servi le Cubo-Sama, surprit bien du Monde, mais ne satisfit pas encore la nouvelle Reine d'Arima. Cette Princesse n'ignoroit pas que son Beau-Pere avoit des Amis, elle le connoissoit Homme de tête & de cœur; elle sçavoit que son Bisayeul avoit un fond d'équité & de modération, dont il y avoit tout à

(a) Il faut apparemment lire KIINOCUNI.

espérer pour le Prince exilé, & elle ne se crut pas bien affermie sur le Trône, tant que celui, qu'elle en avoit fait descendre, seroit en vie. Elle conjura donc sa mort, & soutenuë du Gouverneur de Nangazaqui, elle fit entrer son Mari dans ses craintes & dans son détestable projet. Le moyen qu'ils prirent pour le faire réussir, fut d'intenter de nouvelles accusations contre le Roi, & malheureusement pour ce Prince, le Cubo-Sama, qui venoit de se déclarer enfin contre les Chrétiens, & qui avoit intérêt que le Royaume d'Arima, où le Christianisme étoit dominant, ne fût pas gouverné par un Prince de la même Religion, ne cherchoit qu'un prétexte pour le perdre. Il ne se fit donc pas beaucoup prier pour signer tout ce qu'on voulut, & sans garder aucune formalité de Justice, il envoya au Roi d'Arima un Officier & des Soldats, avec ordre de lui couper la Tête, s'il n'aimoit mieux mourir en Brave.

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

L'Officier se rendit à Giamura au mois de Juin de cette année 1612. quarante jours après que le Roi y fut arrivé. Il laissa ses Soldats hors de la Ville, & entra seul chez le Roi, à qui il signifia les ordres, dont il étoit chargé, & lui demanda s'il vouloit se défendre, ou se fendre le Ventre, ajoûtant qu'il étoit prêt à le combattre, supposé qu'il prît le premier de ces deux partis. Le Roi lui répondit que sa Religion lui défendoit également l'un & l'autre, & qu'il recevoit la mort, comme un ordre du Ciel, auquel il se soumettoit de bon cœur. La Reine Juste sa Femme l'étoit venu joindre, & ne

L'Arrêt est exécuté, courage de la Reine son Epouse ; qui l'aide à bien mourir.

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2272.

l'avoit point quitté. L'exemple & les diſcours de cette vertueuſe Princeſſe avoient tellement ſecondé la Grace dans le cœur de ſon Epoux, qu'il ne ſe pouvoit rien voir de plus édifiant, ni de plus réſigné aux volontez du Seigneur. Ils menoient l'un & l'autre une vie angélique dans leur exil, & l'Officier fut dans une ſurpriſe extrême de la réception qu'ils lui firent. Ils ne lui en auroient pas fait une autre, quand il leur auroit annoncé le retour de leur premiere fortune ; & il ne ſçavoit ce qu'il devoit admirer davantage, ou la joye tranquille du Roi, en apprenant qu'il étoit condamné à mourir ; ou la piété avec laquelle il ſe prépara à la mort ; ou le courage, que fit paroître la Reine juſqu'à la fin de cette Scene tragique.

Le Roi demanda quelque tems pour régler ſes Affaires, & s'étant retiré dans ſon Cabinet, écrivit au Gouverneur de Nangazaqui, & au Roi d'Arima ſon Fils ; au premier pour lui demander pardon de ce qu'il avoit trámé contre lui, & au ſecond pour l'aſſurer qu'il lui pardonnoit ſa mort, & pour l'exhorter à craindre les Jugements de Dieu. Il prit enſuite ſon cimeterre, le tira de ſon fourreau, & le mit entre les mains d'un de ſes Confidens : c'étoit le charger d'être ſon Exécuteur. La Reine ne l'abandonna point d'un moment, & le zéle de cette Héroïne la fit même paſſer par-deſſus les bienſéances ordinaires. Elle ne ceſſa de lui remettre devant les yeux les grandes véritez du Chriſtianiſme, qu'au moment qu'elle vit tomber ſa Tête à ſes pieds. Mais alors ſa douleur fut d'autant

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

tant plus vive, qu'elle avoit plus longtems été suspenduë. Elle ne s'y livra pourtant point: aussi n'étoit-elle pas au bout de ses malheurs.

Cette fâcheuse affaire ne pouvoit pas venir dans des circonstances plus critiques pour le Christianisme. Le Cubo-Sama, déja résolu à abolir cette Religion dans tout l'Empire, n'étoit plus guéres retenu, que par l'estime, où il voyoit les Chrétiens dans l'esprit de la plûpart des Grands. Le mauvais exemple, que venoient de donner à tout le Japon le Roi d'Arima & le Secrétaire du premier Ministre, avoient fort diminué cette estime; car c'est une injustice aussi ancienne que le Monde, & qui est de tous les lieux, comme de tous les tems, de rendre responsable le parti de la vérité & de la justice des fautes des Particuliers, qui font profession de le suivre; injustice, dont la source est dans la corruption de notre cœur, qui ne cherche qu'un prétexte pour se justifier à soi-même ses désordres. Mais il arriva encore peu de tems après une chose, qui par une autre espéce d'iniquité acheva de faire crever l'orage, dont l'Eglise du Japon étoit menacée.

Nous avons vû que le Capitaine Sébastien, Ambassadeur du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, avoit eu la permission de sonder & de visiter les Côtes du Quanto. J'ai dit sur la foi des Mémoires des Hollandois, que c'étoit le Cubo-Sama lui-même, qui la lui avoit donnée; d'autres Auteurs prétendent qu'il ne l'avoit euë, que du Xogun-Sama. Mais soit que l'on ignorât à la Cour de Surunga cette

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2271.

permiſſion, ſoit que la maniere, dont le Capitaine Eſpagnol en uſa, eût choqué ceux, qui ne vouloient pas de bien aux Chrétiens; on ne l'eut pas plutôt vû, accompagné du Pere Louis Sotelo, parcourir en plein jour la ſonde à la main toutes les Côtes du Midi & du Couchant, qu'il s'éleva un cri général contre cette entrepriſe. Sur ces entrefaites le Chevalier Jean Saris Hollandois, qui commandoit un Vaiſſeau pour la Compagnie d'Angleterre, arriva dans le Port de Firando, au retour d'un Voyage, qu'il avoit fait aux Moluques. Le vieux Roi de Firando le reçut parfaitement bien, & celui de Gotto même, ayant ſçu ſon arrivée, lui rendit viſite. Le grand crédit, où ce Capitaine ſçut que le Pilote Anglois Adams étoit auprès du Cubo-Sama, l'engagea à lui écrire, pour le prier de le venir trouver, & Adams n'eut pas plutôt reçu ſa Lettre, qu'il ſe rendit à Firando.

Les Anglois obtiennent la permiſſion de trafiquer au Japon.

Il conſeilla à Saris de faire avec lui le Voyage de Surunga, & ils partirent enſemble ſur un Bâtiment, que leur donna le Roi de Firando. Saris dit dans ſon Journal qu'il fut ſurpris de la grandeur & de la richeſſe de cette Ville, & ne fait point difficulté de la comparer à Londres, qui à la vérité n'étoit pas alors ce qu'il eſt aujourd'hui. Peu de jours après ſon arrivée le Capitaine Sébaſtien parut auſſi à la Cour, apparemment pour y juſtifier ſa conduite, peut-être uniquement pour prendre ſon Audience de congé. On ne dit point que le Cubo-Sama lui ait fait aucun reproche, mais il ne fut pas regardé de

bon œil, & à peine pût-il voir un moment le Prince, à qui il n'eut pas même la liberté de parler. Il demanda encore qu'on obligeât les Espagnols, qui étoient au Japon, de le suivre au Mexique, & peut-être fit-il alors cette demande pour la premiere fois; car il y a beaucoup de confusion dans les Journaux des Hollandois & des Anglois, de qui seuls nous apprenons ces particularitez. Ce qui est certain, c'est qu'il ne put rien obtenir.

Saris au contraire ne trouva aucune difficulté sur toutes les demandes qu'il fit. Le Cubo-Sama lui accorda la permission d'avoir un Comptoir à Firando, & une liberté entiere pour tous les Sujets du Roi de la Grande-Bretagne de trafiquer dans tous les Ports de l'Empire, avec des Priviléges fort étendus. Il se hazarda même à proposer la découverte du Pays d'Yesso, & de toutes les autres Contrées, qui sont au Nord du Japon, & le Prince y consentit, quoique les Portugais, dit-on, dans le tems même, que la bonne intelligence étoit parfaite entr'eux & les Japonnois, n'eussent jamais pû en avoir l'agrément. Il retourna ensuite à Firando, où il laissa le Chevalier Richard COCK pour y avoir la direction du Commerce, & s'embarqua pour l'Angleterre avec des Lettres du Cubo-Sama pleines de politesses pour Sa Majesté Britannique, & une Copie en Caracteres Chinois des Priviléges, qu'il avoit obtenus. Mais je ne sçai pas quelle foi on peut ajoûter à ce qui est dit dans les Mémoires, d'où j'ai tiré ce récit, sçavoir que le nom Anglois étoit si célébre au Japon, que les Hollandois s'y fai-

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

Ils aigrissent le Cubo-Sama contre les Espagnols & les Portugais.

soient passer pour être de cette Nation, & qu'on y jouoit des Comédies, où l'on représentoit les Anglois aux prises avec les Sujets du Roi Catholique, & toujours Victorieux.

Au reste, Saris dans le Journal, qu'il a fait de son Voyage, après avoir dit tout ce que Kœmpfer a écrit depuis de la beauté & de la bonne grace des Japonnoises, ajoute une chose, qui donne lieu de croire qu'il ne croyoit pas dévoir se déclarer contre les Jésuites, ni contre la Religion Catholique au Japon. C'est que parmi ceux qui vinrent visiter son Vaisseau, il s'y trouva des Dames Chrétiennes, & que ce qui les lui fit connoitre pour telles, c'est que ces Dames ayant apperçu dans sa chambre un Tableau, qui représentoit Venus avec son Fils Cupidon, & prenant cette Peinture pour l'Image de la sainte Vierge & de l'Enfant Jesus. Elles se jetterent à genoux. » Les » Anglois, continuë-t-il, n'oserent les avertir de leur erreur, dans la crainte de se » faire reconnoitre pour ennemis de ce culte, & par conséquent des Jésuites.

Pour revenir à Guillaume Adams, si l'on a un peu exageré en parlant de la faveur, où il étoit auprès du Cubo-Sama; comme il n'est pas nécessaire d'avoir un si grand crédit pour faire du mal, ce Pilote desservit alors d'une maniere cruelle les Espagnols & tous les Chrétiens. Le Cubo-Sama lui ayant demandé un jour si c'étoit l'usage en Europe de sonder les Ports des Royaumes Etrangers, il répondit que cela étoit toujours regardé comme une hostilité, & il ajoûta qu'il se pouvoit bien faire que les Castillans eussent quelque dessein

ſur le Japon ; que c'étoit une Nation ambitieuſe, qui vouloit dominer partout ; que les Religieux, qu'ils envoyoient de toutes parts en ſi grand nombre, étoient leurs Emiſſaires & leurs Eſpions, qui ſous couleur de zéle pour le ſalut des Peuples, ne faiſoient point difficulté de débaucher les Sujets de l'obéiſſance dûë à leurs Souverains ; que pour cette raiſon la plûpart des Princes d'Allemagne, les Roix d'Angleterre, de Dannemark, de Suede, & la République de Hollande les avoient chaſſés de leurs Etats, & n'avoient trouvé le ſecret d'aſſurer le repos public, qu'en ſe délivrant de ces Hommes dangereux par leurs intrigues ; qu'au reſte les Portugais & les Eſpagnols étant ſoumis au même Prince, il étoit de la prudence d'être également en garde contre les uns & les autres.

A ce diſcours, qui s'accordoit ſi bien à ce qu'avoit dit autrefois un Pilote Caſtillan, & qu'on n'avoit point encore oublié au Japon, le Cubo-Sama prit feu, & interrompant l'Anglois : » Les choſes étant ainſi, dit-il, » on ne doit douc pas trouver étrange, ſi » moi, qui ſuis d'une autre Religion, que » les Européens, je chaſſe de l'Empire des » Broüillons, que ne ſouffrent pas même » ceux, qui adorent le même Dieu qu'eux, » & qui les regardent comme des Hommes, » dont il faut ſe défier ? Il eſt bien vrai, re- » prit Adams, que notre Religion eſt la mê- » me pour le fond, que celle des Eſpagnols ; » mais, Seigneur, ils l'ont altérée dans des » points capitaux, & nous la conſervons nous » autres dans toute ſa pureté ; nous ſommes

De J. C. 1613.

De Syn-Mu 2273.

» ſurtout fort éloignés de nous en faire une » raiſon pour entreprendre ſur les Etats des » Princes, qui ne ſervent pas le même Dieu » que nous. Il continua quelque tems ſur le même ton, & laiſſa le Monarque Japonnois dans une diſpoſition, dont il crut pouvoir tout eſpérer pour le but, qu'il s'étoit propoſé.

Fin du douziéme Livre.



SOMMAIRE
DU TREIZIÉME LIVRE.

LE Xogun-Sama veut commencer la persécution & on l'en dissuade. Belle réponse de plusieurs Seigneurs Chrétiens au Cubo-Sama. Ils sont exilés. Ferveur de deux Pages & de quelques Dames de la Cour. Persécution dans le Royaume d'Arima. Foiblesse du Roi. Constance de la Princesse, qu'il avoit répudiée. Les Chrétiens se présentent de bonne grace au Martyre. Le Gouverneur de Nangazaqui se croit insulté par les Chrétiens. Il oblige le Roi d'Arima à les persécuter. Deux Gentilshommes condamnés à mort : ils sont exécutés, & deux Enfants de l'aîné. La mere de l'Aîné est inconsolable de ne les avoir pas accompagnés au Martyre. Histoire tragique de deux freres du Roi. Piété de la Reine leur Mere. Le Roi d'Arima entreprend de pervertir ses Sujets. Constance d'une Fille d'honneur de la Reine, & d'un Page du Roi. Martyrs dans le Figen. Les PP. de Saint Dominique en sont chassés. Le Gouverneur de Nangazaqui presse de nouveau le Roi d'Arima à pousser les Chrétiens à toute outrance. Discours de ce Prince à ses Courtisans. Quel en fut le fruit. Huit personnes de qualité condamnés au feu pour la Religion. Concours prodigieux de Chrétiens à cette nouvelle. Chute & conversion de plusieurs. On signifie aux Confesseurs l'Arrêt de leur mort. Leur marche triomphante au supplice. Circon-

ſtances édifiantes de leur Martyre. Le culte, qu'on leur rend aprés leur mort, autoriſé en quelque façon par le Pape Urbain VIII. Autre Martyr. Ferveur générale des Chrétiens. Conſtance d'une Princeſſe d'Omura. Négociation du P. Sotelo, Franciſcain, à la Cour de Jedo. Diverſes aventures de ce Religieux. Perſécution à ſon ſujet. Il eſt exilé. Il part en qualité d'Ambaſſadeur à Rome. Mort de l'Evêque du Japon. Conteſtation au ſujet du Gouvernement de cette Egliſe. Comment elle fut terminée. Mémoire préſenté au Cubo-Sama par les Eſpagnols & les Portugais contre les Hollandois. Reponſe de ce Prince. Les Hollandois récriminent avec ſuccès. Le Gouverneur de Nangazaqui anime ce Prince contre les Chrétiens. Nouvel Edit contre le Chriſtianiſme. Mauvaiſe foi du Gouverneur de Nangazaqui. Quelques Fidéles ſe laiſſent ſéduire à Meaco. Supplice ſingulier, dont on s'aviſe pour obliger les autres à apoſtaſier. Conſtance d'une Princeſſe, & de pluſieurs Perſonnes du Sexe. Fermeté des Fidéles d'Ozaca. Hiſtoire merveilleuſe d'un Enfant. Pluſieurs Familles exilées dans le Nord du Japon. Leurs ſouffrances & leurs vertus pendant le voyage. Situation, où elles ſe trouvent dans le lieu de leur exil. Belle réponſe d'un Gentilhomme Chrétien. Ucondono & quantité de perſonnes de la premiere condition ſont bannis du Japon. Fermeté du Roi de Tamba & du Prince ſon Fils. De quelle maniere l'exil de tant de perſonnes illuſtres eſt reçu du Public. On les preſſe inutilement d'obéir aux Edits. Réception, qu'on leur fait à Nangazaqui. Conſtance de deux Geutilshommes Chrétiens.

Modération du Roi de Bungo. Quelques Martyrs dans ce Royaume. Merveilles opérées en faveur des Fidéles. Conduite du Cubo-Sama à leur égard. Courage de plusieurs Femmes Chrétiennes. Apostats dans le Buygen. Constance des Lépreux. Le Roi d'Arima reconnoît la main de Dieu appésantie sur lui, & ne se convertit pas. Il remet son Royaume au Cubo-Sama, qui lui donne en échange celui de Fiunga beaucoup plus petit que le sien, lequel est donné au Gouverneur de Nangazaqui. Mouvements dans ce Royaume. Plusieurs Missionnaires demeurent déguisés au Japon. Indiscrete ferveur des Chrétiens de Nangazaqui. Mort précieuse du P. de Mesquita. Les Exilés sont embarqués, les uns pour Macao, & les autres pour Manille. Réception, qu'on fait à ceux-ci. Ucondono tombe malade. Sa mort. Ses obséques. Générosité du Roi Catholique envers les autres Exilés.





HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE TREIZIÉME.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273

ON ne doutoit point que le Cubo-Sama s'étant déclaré d'une maniere si forte & si précise contre le Christianisme, ne commençât par interdire le Commerce du Japon aux Espagnols & aux Portugais ; mais on se trompa. Peu de jours après qu'il eut eu avec Adams l'entretien, dont nous avons parlé à la fin du Livre précédent, il fit dire au Capitaine Sébastien que les Navires de sa Nation auroient toujours une libre entrée dans les Ports de l'Empire ; mais que pour la Religion Chrétienne, il ne la goûtoit pas, & qu'il étoit bien résolu de n'en plus souffrir l'Exercice. La conduite du Roi d'Arima, ou plutôt les calomnies, dont on avoit noirci ce malheureux Prince, non-seulement lui avoient fait perdre toute l'estime, qu'il avoit euë pour

le Christianisme, mais lui en firent même concevoir de l'horreur, & il lui échappa de dire qu'il n'y avoit pas au Monde une Secte plus méchante, ni plus pernicieuse, que celle des Chrétiens; qu'elle ne faisoit que des Scélérats, qu'elle tendoit au renversement des Etats, & qu'il en vouloit une bonne fois purger le Japon. Cependant, pour peu qu'il eût voulu peser avec équité les diverses circonstances de cette même Affaire, il eût raisonné tout autrement; il eût compris que le Roi d'Arima ne s'étoit perdu, qu'en suivant une passion, que sa Religion condamnoit, & que son Fils n'étoit devenu Parricide, qu'après avoir cessé d'être Chrétien. Mais dans la disposition d'esprit, où étoit ce Prince, on ne devoit pas s'attendre qu'il fît ces réflexions; la raison n'est plus écoutée, quand les préjugés ont pris le dessus, & que ces préjugés sont d'accord avec le cœur.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Le Xogun-Sama veut commencer la Persécution, & on l'en dissuade.

Cependant, sur les premieres marques de chagrin, que le Régent avoit données contre le Christianisme, le Prince son Fils avoit perdu en un moment tout ce qu'il avoit paru jusques-là avoir d'estime & d'affection pour les Fidéles; & comme il étoit naturellement cruel & précipité dans ses résolutions, il vouloit d'abord employer le fer & le feu contre ceux du Quanto. Mais les plus Sages de son Conseil lui représenterent qu'il pouvoit y avoir des inconvénients à aller si vîte; que les choses pouvoient encore changer, & que le Cubo-Sama son Pere avoit sans doute de bonnes raisons pour ne pas éclater sitôt: que d'ailleurs en différant, il ne risquoit rien, & qu'il trouveroit toujours bien les Chrétiens,

De J. C. 1613.

De Syn - Mu, 2272.

quand il seroit tems de les obliger par la rigueur des supplices à se soumettre aux Edits. Ces représentations eurent leur effet ; le Prince ayant appris que son Pere toléroit encore le Christianisme par la crainte d'un soulévement général des Chrétiens en faveur de Fide-Jory, lequel ayant atteint l'âge de Majorité, commençoit à ressentir vivement l'esclavage, où il étoit retenu.

Belle reponse de plusieurs Seigneurs Chretiens au Cubo-Sama.

Mais les Ennemis du vrai Dieu n'eurent pas longtems à attendre, pour se voir en liberté de donner carriere à leur aversion pour la Loi de Jesus-Christ, ou à leur zéle pour les Dieux de l'Empire. Le Cubo-Sama se crut bientôt assez fort, pour n'être plus retenu par aucune considération, & il résolut de ne plus garder de mesures. Il commença par assembler quatorze Seigneurs Chrétiens de sa Cour, & d'un ton, qu'il jugea capable de les intimider, il leur demanda, s'ils ne s'étoient point apperçus de ses sentiments à l'égard de la Secte, qu'ils avoient embrassée, & s'ils ne craignoient point de lasser sa patience, en s'obstinant à refuser de rendre aux Dieux Tutélaires de l'Empire l'adoration, qui leur étoit dûë ? Ils lui répondirent qu'ils ne pouvoient reconnoître des Dieux, qu'ils sçavoient avoir été des Hommes, & souvent des Hommes corrompus ; qu'en toute autre chose Sa Majesté les trouveroit les plus soumis de ses Sujets ; qu'elle pouvoit leur rendre cette justice, que lorsqu'il s'étoit agi de risquer leur vie pour son service, ils s'y étoient présentés de bonne grace ; que leur Religion leur inspiroit ces sentiments, mais que le Dieu, qu'ils adoroient, étoit leur premier Maître, qu'ayant

reçu de lui la vie, ils lui en devoient le sacrifice, s'il falloit le faire pour maintenir son culte, & qu'ils ne mériteroient pas que ce même Dieu continuât les bontez, dont il les avoit comblés jusques-là, si la crainte de la mort étoit capable de les rendre infidéles dans un point aussi capital, que l'étoit celui de la Religion.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Ils sont exilés, & dépouillés de leurs biens.

Le Cubo-Sama ne s'étoit point attendu à une réponse si ferme; mais il crut qu'en faisant un exemple des plus résolus, il intimideroit les autres. Il les exila, & les dépoüilla de leurs biens. Il se trompa: deux de ses Pages, qui étoient Freres, & qui n'avoient reçu le Baptême, que depuis deux ans, apprirent qu'on ne les avoit pas inscrits sur une liste, que ce Prince avoit fait dresser de tous les Chrétiens de sa Cour; ils allerent à l'heure même trouver le Gouverneur de Surunga, qui étoit chargé de cette commission, & qui les voyant venir avec empressement, les larmes aux yeux, sans attendre, ce qu'ils vouloient lui dire, leur assura qu'on ne songeoit point à les inquiéter. » C'est cela même, reprirent-ils, » qui nous allarme; nous sommes Chrétiens, » & nous apprenons avec douleur qu'on ne » nous regarde pas comme tels. Si vous » avez, Monsieur, quelque bonté pour nous, » ne nous séparés point de nos Freres «. Le Gouverneur surpris leur dit qu'apparemment ils seroient plus avisés, quand ils auroient réfléchi sur les suites de leur entêtement, qu'ils y pensassent à loisir, & qu'ils ne contraignissent point le Cubo-Sama à leur faire sentir qu'on ne résistoit pas impunément à ses volontez.

Ferveur de deux Pages.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Quelques jours après, ils furent cités l'un après l'autre devant une très-nombreuſe Aſſemblée de Seigneurs, & l'on commença par étaler à leurs yeux l'appareil d'une cruelle torture; mais cette vûë ne fit que les encourager. On voulut voir ſi la voye de la douceur ſeroit plus efficace, que celle des menaces; on leur fit les plus flatteuſes promeſſes, mais on ne gagna rien. Enfin ils furent chaſſés de la Cour, & il y eut défenſe à quiconque de les recevoir, & de leur donner la moindre aſſiſtance, non plus qu'aux autres Exilés, qui ſe trouverent réduits avec leurs Femmes & leurs Enfants à errer dans les Bois & les Déſerts, ſans autre reſſource, que cette même Providence, qui nourrit les Oiſeaux du Ciel. Ils mirent en elle toute leur confiance, & cette nombreuſe Troupe de Perſonnes élevées dans l'adondance & dans les honneurs, tombées tout-à-coup dans la plus affreuſe miſere, fit connoître à ce Prince, par la maniere, dont elle ſoutint ce renverſement de fortune, qu'il n'avoit pas bien connu les Chrétiens.

Et de quelques Dames de de la Cour.

Mais ce qui l'en convainquit d'une façon encore plus ſenſible, ce fut le courage avec lequel le Sexe le plus foible triompha de tous ſes efforts. Jamais l'ambition, ni les autres paſſions, qui agitent les Cours des Princes, ne firent joüer plus de reſſorts, qu'on n'en vit dans cette occaſion parmi les Dames Chrétiennes, pour mériter d'être Martyres de Jeſus-Chriſt. Non contentes de ſe montrer en public avec toutes les marques extérieures de leur Religion, chacune appréhendant d'être oubliée dans la recherche, que l'on feroit de

celles, qui n'obéiroient pas aux Edits, elles s'assemblerent toutes dans les maisons les plus exposées & les plus connuës. Il arriva même que le Cubo-Sama s'étant attaché à trois des plus remarquables par leur pieté, mais qu'il s'étoit flatté de trouver plus dociles, il eut le chagrin de ne pouvoir pas seulement obtenir d'elles qu'elles dissimulassent, & de les voir tout perdre avec joye, & préférer le plus rude exil aux délices de la Cour. L'une se nommoit Julie OTA; nous ne connoissons les deux autres, que sous les noms de LUCIE & de CLAIRE, qu'elles avoient reçûs au Batême.

Julie Ota étoit Coréenne, d'une naissance illustre, d'un mérite distingué, & très-estimée du Cubo-Sama, qui s'étoit fait un point d'honneur d'en faire le Parti le plus considérable de sa Cour. Cette courageuse Fille ne vit pas plutôt l'orage prêt à crever, que pour attirer sur elle les graces du Seigneur, elle fit vœu de chasteté perpétuelle, Devenuë par ce lien sacré l'Epouse de Jesus-Christ, elle se sentit une force toute divine, & rien en effet ne fut capable de l'ébranler. Le Prince, qui ne pouvoit digérer de se voir vaincu par une Fille & par une Etrangere, qu'il avoit comblée de biens, lui livra les plus rudes assauts; mais ils ne servirent qu'à relever sa gloire. Enfin il la mit entre les mains d'une Compagnie de Soldats, qui la menerent d'Isle en Isle avec ses deux Compagnes, & la laisserent seule dans une, où il n'y avoit que quelques misérables Pêcheurs logés dans des Cabannes. A peine put-elle en obtenir un endroit, où elle fût à couvert; &

De J. C. 1613.
De Syn-Mu. 2273.

elle y vécut quarante ans, ſans aucune conſolation de la part des Hommes, mais comblée des careſſes du Ciel, qui lui firent trouver un vrai Paradis dans ce Deſert. Elle eut d'abord quelque chagrin de n'avoir pas, diſoit-elle, été jugée digne de donner ſon ſang pour la Foi, mais le Pere Paſio, à qui elle en écrivit, lui ayant fait réponſe que l'Egliſe reconnoiſſoit pour Martyrs pluſieurs Saints, qui n'avoient ſouffert que le banniſſement, elle ne reſſentit plus aucune peine.

Perſécution dans le Royaume d'Arima.

Après ce premier éclat, le Cubo-Sama parut occupé de toute autre choſe, que de ce qui regardoit les Chrétiens; mais le feu de la perſécution, qui avoit été allumé dans le Royaume d'Arima, au moment que le Parricide Suchendono avoit pris poſſeſſion d'une Couronne acquiſe par tant de crimes, ne s'éteignit pas ſitôt. Elle avoit commencé par un Edit de banniſſement contre les Miſſionnaires; mais l'Apoſtat s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir, ni de faire quitter le champ de bataille à ces Ouvriers Evangéliques, ni de les empêcher de fortifier la Foi des Chrétiens. On comptoit alors au Japon cent trente Jéſuites, dont la moitié étoient Prêtres, quelques Eccléſiaſtiques Séculiers, & environ trente Religieux des trois Ordres de S. Auguſtin, de S. Dominique, & de S. François. Tous étoient diſtingués par un grand zéle ſoutenu d'une éminente vertu; & l'on peut dire que la réputation de cette Egliſe y avoit attiré une bonne partie de ce que les Indes Orientales avoient de plus illuſtres Miſſionnaires. Or de tous les Royaumes du Ximo, celui d'Arima en étoit le mieux fourni.

Le nouveau Roi en a honte.

Auſſi le nouveau Roi ſentit bien d'abord qu'il avoit affaire à forte partie. D'ailleurs, dès qu'il fût un peu plus de ſang froid, il eut quelque honte de ſa conduite, d'autant plus qu'il n'avoit pas encore publiquement Apoſtaſié. Il fit même dire au Pere Julien de Nacaura, ſon Parent, que cette perſécution n'étoit point ſon Ouvrage, mais celui du Gouverneur de Nangazaqui, duquel il étoit obligé de dépendre beaucoup; & que s'il pouvoit venir à bout de ſecoüer le joug de cet Homme impérieux, qui étoit ſon Tyran, plutôt que ſon Protecteur, & qui avoit perdu le feu Roi ſon Pere, il feroit bientôt voir que ſes premiers ſentiments ſur la Religion n'étoient point changés. Il envoya en même tems un Seigneur de ſa Cour au Provincial des Jéſuites, pour lui donner les mêmes aſſurances; & ayant ſçû que le Pere Louis Niabaro étoit à Arima, & le Pere Jean-Baptiſte Fonſeca à Aria, il les fit avertir ſous main qu'ils pouvoient y reſter, pourvû que Safioye n'en ſçût rien.

Il publie un Edit contre la Religion Chrétienne: effet qu'il produit.

Les choſes parurent quelque tems devoir en demeurer-là; & quoique toutes les Maiſons des Miſſionnaires euſſent été abattuës, auſſi-bien que leurs Egliſes, la Cour ſçavoit fort bien qu'aucun de ces Religieux n'étoit ſorti du Royaume, & elle ſembloit fermer les yeux ſur ce qui les regardoit. Mais un ſecond Edit, qui avoit été publié avec le premier, & dont l'exécution avoit d'abord été ſuſpenduë, diſſipa bientôt cette fauſſe lueur d'eſpérance. Il portoit que tous les Sujets du Roi, de quelque état ou condition qu'ils fuſſent, ſeroient tenus de lui prêter un nouveau ſerment de

De J. C. 1612-13.
De Syn-Mu. 2272-73.

fidélité, & de jurer sur les Dieux de l'Empire, de ne se départir jamais de son obéissance. Il n'est pas aisé d'exprimer l'effet, que produisit une telle déclaration dans un Pays, où le zéle & la piété de deux Rois n'avoient pas laissé un seul Idolâtre. Toutefois les menaces terribles qu'on employa, quand on voulut faire prêter le serment, intimiderent quelques Courtisans, & ce commencement de succès fit prendre à Suchendono le dessein de ne rien précipiter. Cette conduite, bien loin d'augmenter le nombre des Infidéles, donna à ceux, qui étoient tombés, le moyen de se reconnoitre, & plusieurs expierent leur faute par la plus rigoureuse pénitence. La Cour en fut surprise, & elle crut arrêter ce progrès par la mort de quelques-uns : mais le sang de ces illustres Confesseurs de Jesus-Christ inspira à toute cette Eglise une ferveur, qui alla toujours croissant.

Constance de la Princesse qu'il avoit répudiée.

A ces premieres exécutions succéderent les bannissements & la perte des biens : on attaqua tous ceux, dont la vertu & le mérite donnoient plus d'ombrage, ou reprochoient plus vivement au Roi son Apostasie. Mais la Princesse LUCIE, (a) que ce Prince avoit répudiée, fut celle, à qui on porta les plus rudes coups, & sa Religion ne fut guéres qu'un prétexte pour couvrir les véritables motifs de la conduite, qu'on tint à son égard. Elle étoit jeune & belle; son mérite, sa vertu, sa constance, tout reprochoit au Roi son divorce, & inspiroit à la nouvelle Reine une jalousie, qui troubloit ses plaisirs. Pour se défaire d'un

(a) Quelques Mémoires lui donnent le nom de MARTHE.

objet si incommode, on voulut engager cette Princesse à se remarier, & sur son refus elle fut condamnée comme Chrétienne à l'exil. Elle y passa le reste de ses jours, logée dans une Cabanne couverte de paille, & manquant souvent du nécessaire; mais dans un contentement, qu'elle n'avoit pas goûté à la Cour. On se préparoit à pousser les choses plus loin, & les Fidéles de leur côté se disposoient au combat avec une joye & une confiance, qui tenoient du prodige.

Les Chretiens se présentent de bonne grace au Martyre.

Tout sembloit suspendu dans ce Royaume: honorer sa Religion, & se mettre en devoir de sceller sa Foi de son sang, étoit l'unique affaire, dont on paroissoit occupé; tant de milliers de Chrétiens, comme s'ils n'eussent fait qu'une même Famille, prenoient tous ensemble les mêmes mesures; pour se disposer au combat, on ne voyoit partout qu'associations, qui tendoient à cette fin; les Enfans avoient fait entr'eux une société, qui n'avoit point d'autre but; ils s'étoient eux-mêmes prescrit des régles, dont ils ne s'écartoient point, & ils s'assujettissoient avec une exactitude étonnante à des pratiques de piété & de pénitence, dont leur âge ne paroissoit point capable. Tant de résolution arrêtoit le Roi, & il ne pouvoit se résoudre à en venir aux dernieres extrémités: c'étoit en quelque façon malgré lui, & peut-être à son insçû, qu'on avoit déja fait mourir quelques Chrétiens. Il ne signoit même des Arrêts de bannissement, qu'à regret, & par pure complaisance pour l'impérieuse Fime, & pour quelques-uns des principaux Seigneurs de sa Cour, qui avoient dès le commencement abjuré le

De J. C. 1612-13.

De Syn-Mu. 2272-73.

Christianisme, qu'ils déshonoroient depuis longtems par leur vie scandaleuse.

Ce Prince avoit à son service deux Gentilshommes, qui étoient Freres, & qu'il aimoit ; l'un se nommoit Thomas ONDA FERBOYE, & l'autre, Matthias XOCURO. Tous deux pouvoient, par une légere complaisance, se procurer de grands Etablissements à la Cour. Le Roi avoit d'abord fait tout son possible, pour les engager à prêter le serment impie, dont nous avons parlé, & n'ayant pû y réüssir, il les avoit exilés ; mais il les rappella bientôt. On ne leur parla plus de rien, & pour peu qu'ils eussent voulu se ménager, ils auroient pû vivre tranquiles ; mais le moindre ménagement leur parut en de pareilles circonstances une véritable infidélité, & ils continuerent à se déclarer ouvertement Chrétiens, sans que pour cela le Roi leur fît plus mauvais visage. Cette mollesse de Suchendono déplaisoit fort à Safioye, & ce qui lui faisoit encore plus de peine, c'est que dans plusieurs autres Royaumes, où il n'y avoit pas à beaucoup près tant de Chrétiens, que dans celui-ci, il se faisoit de tems en tems d'assez sanglantes exécutions ; de sorte qu'il craignoit fort que le Cubo-Sama ne lui fît des reproches du peu de fermeté du Roi d'Arima, dont il avoit répondu.

Le Gouverneur de Nangazaqui oblige le Roi à répandre le sang des Chretiens.

Mais ce qui mit le comble au chagrin de Safioye, ce fut l'action de quelques Chrétiens, qu'il prétendit l'avoir voulu insulter. Le Roi lui avoit écrit à Nangazaqui, pour le prier de le venir trouver à Arima, où il avoit des affaires de conséquence à lui communiquer, & lui avoit envoyé un petit Bâtiment, pour faire le voyage par Mer. Il fut bien surpris

lorſque s'étant embarqué, il vit que tous ſes Rameurs avoient un Chapelet au col : il leur commanda avec menaces d'ôter cette marque de leur Religion, qui le choquoit ; mais ils répondirent qu'ils mourroient plutôt, que de déférer à un pareil commandement. Ils étoient au nombre de quarante, & Safioye n'avoit avec lui que peu de Domeſtiques. Il n'oſa inſiſter ; mais dès qu'il fut arrivé a Arima, il ſongea à ſe venger, & parla ſi haut, qu'il engagea enfin le foible Suchendono de maniere à ne pouvoir plus reculer.

Il devoit bientôt aller avec ce Prince à la Cour de Surunga, pour rendre au Cubo-Sama les hommages ordinaires au commencement de l'année, qui approchoit : l'occaſion lui parut favorable, pour obliger le Roi à faire un coup d'éclat. Les Vaſſaux de ce Prince étoient venus lui ſouhaiter un heureux voyage, & les deux Freres Thomas Ferboye & Matthias Xocuro étoient du nombre : le Roi leur parla encore de renoncer au Chriſtianiſme, & les trouva plus fermes que jamais. Il en demeuroit là, mais Safioye l'ayant ſçû, le prit en particulier, & lui dit qu'il riſquoit beaucoup d'aller ſe préſenter devant le Cubo-Sama, après avoir marqué tant de foibleſſe à l'égard de ſes Sujets Chrétiens » Le moins » que puiſſe croire ce Prince, ajoûta-t'il, c'eſt » que vous ne ſçavez pas vous faire obéir ; » mais il eſt bien naturel qu'il ſe perſuade » que vous êtes encore Chrétien dans le cœur, » & je ne vous réponds point de ce qui en » arrivera.

Il n'en falloit pas tant, pour intimider un Homme du caractere de Suchendono. Son

De J. C. 1612-13.

De Syn-Mu. 2272-73.

Trône n'étoit appuyé que ſur des crimes, & ces crimes s'élevoient ſans ceſſe contre lui dans ſon cœur. En cet état il ne pouvoit, ni ſe réſoudre de lui-même, ni réſiſter aux conſeils violents qu'on lui donnoit. Il ſe laiſſa donc enfin déterminer à faire avant ſon départ un exemple, qui ne laiſſât aucun doute ſur ſa Religion: il exila un de ſes Oncles, & pluſieurs Seigneurs des plus déclarés pour le Chriſtianiſme. Il fit enſuite appeller l'aîné des deux Freres, dont je viens de parler, & prenant un air courroucé: » J'aurois » cru, lui dit-il, que votre exil vous auroit » rendu ſage, je vois avec chagrin que je me » ſuis trompé; cependant votre obſtination » me choque, ma patience eſt à bout, & je » prétens que vous, votre Frere, & toute » votre Famille obéïſſiez à mes ordres. Sei» gneur, lui répondit Ferboye: dût-il m'en » coûter la vie, je ne perdrai point de vûë » la Banniere de Jeſus-Chriſt: ce ſeroit inu» tilement, que vous me feriez ſur cela de » nouvelles inſtances. Après cette réponſe il ſe retira, & ne penſa plus qu'à ſe diſpoſer à la mort. Il fit prier un Pere Jéſuite de venir tous les jours dire la Meſſe chez lui, autant que les beſoins des autres Chrétiens le pourroient permettre; & comme il pouvoit s'attendre que chaque jour ſeroit le dernier de ſa vie, il n'en paſſa aucun ſans recevoir le Pain des Forts.

Sur ces entrefaites un de ſes Amis l'étant venu voir, lui dit qu'il feroit prudemment de ſe cacher, ou du moins de mettre ſes Enfans en lieu de ſûreté. » Je m'en garderai bien, » reprit le Serviteur de Dieu, nous ne ſçau-

» rions être mieux nulle part mes Enfans & » moi, que sous le glaive, qui nous immo- » lera au Seigneur. Son Ami n'en ayant pû rien tirer autre chose, le quitta fort triste. Il étoit tard, le fervent Chrétien se mit en prieres, y passa toute la nuit, & une bonne partie de la matinée suivante. On vint alors l'avertir que le Gouverneur d'Arima avoit à lui parler, & le prioit de se rendre chez lui: il se douta bien de ce qu'on lui vouloit. Il alla sur le champ chez sa Mere, qui avoit nom MARTHE, se mit à genoux devant elle, & lui demanda sa bénédiction, que cette généreuse Femme lui donna, en l'exhortant à se montrer jusqu'à la fin digne du nom de Chrétien. Il appella ensuite deux Enfans qu'il avoit, les embrassa, les bénit; & après avoir assûré à son Frere qu'on ne tarderoit pas à l'appeller aussi, il se transporta chez le Gouverneur.

Martyrs dans ce Royaume.

Ce Seigneur lui parla d'abord de quelques affaires indifférentes, puis l'invita à dîner. Tandis qu'on dressoit les tables, le Gouverneur se fit apporter un Sabre, le tira du fourreau, & le montrant à son Hôte, lui demanda ce qu'il en pensoit ? Ferboye le prit, l'examina, le baisa avec respect, & le rendant au Gouverneur: » Voilà, dit-il un Glaive fort » propre à couper la Tête d'un Homme, qui » s'attend bien que ce sera l'unique mets, que » vous lui servirez. Le Gouverneur ne répliqua rien, & prenant le moment que Ferboye avoit détourné la vûë, il lui déchargea sur la Tête un si grand coup de son Sabre, qu'il le renversa mort à ses pieds. Presque dans le même tems Xocuro fut mandé chez un Offi-

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

cier de la Cour ; il y alla, aprés avoir aussi reçu la bénédiction de sa sainte Mere, & y trouva ce que son Frere ainé avoit trouvé chez le Gouverneur d'Arima.

Ces exécutions faites, la Mere des deux Martyrs fut avertie que ses deux Fils venoient de payer de leur Tête leur Rébellion aux Edits, & qu'elle étoit condamnée à mourir comme eux pour le même sujet, avec ses deux Petits-Fils. Le premier mouvement qu'excita cette nouvelle dans le cœur de cette admirable Femme, fut un saisissement de joye, dont elle ne fut pas d'abord la maîtresse. Elle éclata en actions de graces ; puis faisant venir ses deux Petits-Fils, dont l'un portoit le nom de JACQUES, & l'autre celui de JUSTE : *Mes Enfans*, leur dit-elle, *votre Pere & votre Oncle sont morts pour le nom de Jesus-Christ, il faut vous disposer à les aller rejoindre. Nous mourrons donc aussi comme eux*, reprirent ces petits Innocens ? *Oui, mes Enfans*, répondit la généreuse Dame, *O quelle joye*, s'écrierent-ils, *de mourir Martyrs !*

Leur Mere comptoit bien de n'être pas plus épargnée que les autres, & en faisoit paroitre une allégresse extrême : mais elle perdit bientôt cette espérance, la Sentence, qu'on lui montra ne faisant nulle mention d'elle. Alors, comme si on lui eût annoncé la nouvelle la plus affligeante, elle se mit à pleurer inconsolablement. Elle fit néanmoins quelque effort sur elle-même, & voyant à ses pieds ses deux Enfans, qui revêtus de Robes blanches, qu'ils alloient teindre de leur sang, lui demandoient sa bénédiction, & le secours de ses prieres, ce spectacle si capable naturellement de la sai-

sir,

tir, fit sur son cœur un effet tout contraire. Elle arrêta ses larmes, pour leur inspirer tout le courage, dont elle étoit animée, & & leur parla en ces termes : » Allez, mes » chers Enfans, allez rendre à Dieu la vie, » qu'il vous a donnée, & en échange de la- » quelle il vous prépare la Couronne de l'im- » mortalité. Gardez-vous bien de témoigner » la moindre frayeur à la vûë d'un supplice, » qui sera pour vous le principe d'un bonheur » inestimable. Allez rejoindre votre Pere dans » le sein de la Divinité, & quand vous y se- » rez avec lui, n'oubliez pas que vous avez » laissé dans cette vallée de pleurs une Mere, » que rien ne consolera jamais d'avoir été la » seule de sa Famille privée de la palme du » Martyre. Elle les baisa en achevant ces mots, & se retira pour ne plus s'occuper que de ses larmes, & de l'amour céleste, qui les faisoit couler.

Aussitôt les deux Enfans furent mis dans une Litiere avec leur Ayeule, qui s'étoit aussi revêtuë de blanc Le Peuple les suivoit en foule, & remplissoit de telle sorte les ruës, qu'ils furent longtems à se rendre au lieu, où ils devoient être exécutés. Les deux Enfants au sortir de la Litiere apperçurent un Soldat, qui avoit à la main un Sabre nud, & coururent se mettre à genoux à ses pieds ; puis joignant les mains, & prononçant à haute voix les sacrés Noms de JESUS & de MARIE, ils attendirent avec une tranquillité charmante le coup de la mort. Le Soldat commença par l'Aîné, dont la Tête, après avoir fait plusieurs bonds, alla tomber auprès du Cadet. Cet Enfant, bien loin d'en être effrayé, parut dans un redou-

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

blement extraordinaire de joye, & se mit à prier avec une nouvelle ferveur. Le Soldat, qui se sentoit émû, appréhenda de n'être plus maître de soi, s'il différoit davantage, & il se hâta d'immoler cette seconde Victime, qui se présentoit de si bonne grace au Sacrifice.

Marthe cependant a genoux au milieu d'une Place publique, & dans la posture d'une Criminelle, conservoit toute sa Dignité, & marquoit plus de joye de voir sa Maison éteinte sur la Terre, que si elle l'y eût vûë élevée aux plus grands honneurs. Dès qu'elle s'apperçut qu'on alloit venir à elle, sa ferveur reprenant une nouvelle force, elle parut quelques moments toute abimée en Dieu. Ensuite elle tira deux Reliquaires, qu'elle portoit au col, & les remit entre les mains d'une Personne sûre, à qui elle avoit déclaré ses intentions. L'un étoit pour le jeune Prince FRANÇOIS, l'Aîné des deux Fils, que le feu Roi d'Arima avoit eus de la Reine Juste; sa seconde Femme: Marthe avoit été Gouvernante de ces deux Enfants, dont elle prédit la mort funeste, que nous verrons bientôt. L'autre Reliquaire étoit destiné pour une Fille de notre illustre Martyre, établie à Nangazaqui. Enfin Marthe, après avoir ainsi disposé de tout ce qui lui restoit, présenta sa Tête au Bourreau avec une fermeté digne de sa vertu, & de la cause, pour laquelle elle souffroit. Elle étoit âgée de soixante & un an; son Fils aîné en avoit quarante & un, le second vingt-huit; pour les deux Enfans, le plus âgé étoit dans sa douziéme année, & le plus jeune dans sa dixiéme. Ce Martyre arriva le vingt-huitiéme Janvier 1613.

Le Roi d'Arima ayant donné les ordres,

dont nous venons de voir l'exécution, partit avec le Gouverneur de Nangazaqui pour Surunga, où le Cubo-Sama lui fit l'accueil le plus gracieux, qu'il pouvoit désirer. Safioye ne manqua pas de lui faire entendre que cette réception étoit le fruit de son zèle pour l'ancienne Religion de l'Empire, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour sa fortune, que de pousser les Chrétiens à toute outrance; il prit ensuite avec lui des mesures pour les réduire, ou les exterminer; mais avant que de servir sa haine contre la vraie Religion, il engagea pour son intérêt particulier l'aveugle Prince, qu'il vouloit perdre, dans une démarche, qui acheva de le rendre l'exécration des Payens mêmes.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Le Gouverneur de Nangazaqui lui fait répandre le sang de deux de ses Freres.

Le feu Roi son Pere avoit eu de son second mariage avec la Reine Juste, deux Princes & deux Princesses. La Mere, après la mort du Roi, ayant eu la permission de se retirer à Meaco, y avoit fait venir ses deux Filles, & les deux Princes étoient restés auprès du Roi leur Frere. L'aîné n'avoit que huit ans, & se nommoit FRANÇOIS; le cadet, qui avoit nom MATTHIEU, étoit plus jeune de deux ans. On ne pouvoit rien voir de plus aimable, que ces deux Enfans; mais ils s'étoient attiré l'indignation de la nouvelle Reine par un attachement à leur Religion, qui passoit de beaucoup leur âge. Cette Princesse n'avoit jamais pû obtenir de l'Aîné qu'il parût en public sans avoir au cou un Reliquaire, ou un Chapelet, & le Roi, qui avoit inutilement essayé de le rendre imitateur de son Apostasie, avoit pris le parti de ne lui en plus parler. Mais quelque chose de plus pressant, que la Religion de ces

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

deux jeunes Princes, intéressoit le Gouverneur de Nangazaqui à leur perte.

Safioye avoit été le principal auteur de la disgrace & de la mort du feu Roi leur Pere, & il craignoit leur ressentiment. Il résolut donc leur mort, & pour cela il représenta à Suchendono qu'en conservant ces deux jeunes Princes, c'étoit deux Viperes, qu'il nourrissoit dans son sein. Il ajoûta que l'exercice libre, qu'ils avoient de leur Religion, ne pouvoit pas être longtems ignoré a la Cour de Surunga; qu'on sçavoit que la Reine son Epouse ayant menacé le Prince François, de la colere du Cubo-Sama, il lui avoit répondu qu'on pouvoit le faire mourir, mais qu'on ne lui arracheroit jamais la Foi du cœur; qu'il sembloit prendre à tâche de braver cette Princesse, sa Belle-Sœur, qui s'en plaindroit sans doute à son Bisayeul, & que cela lui pouvoit attirer une affaire facheuse auprès du Monarque. Enfin il l'intimida de sorte, qu'il l'amena au point, qu'il souhaitoit; & l'imbécile Suchendono, après s'être rendu Parricide à la sollicitation d'un Homme, qui s'étoit mis en possession de le maîtriser, se laissa facilement persuader de lui sacrifier encore ses Freres: il envoya un ordre au Gouverneur d'Arima, de faire mourir secretement les deux jeunes Princes; mais il lui recommanda de commencer par les renfermer pendant quelque tems, & de faire courir le bruit, qu'il les avoit envoyés à leur Mere à Meaco.

Mort de ces deux jeunes Princes, & leur pieté.

Le Gouverneur exécuta ponctuellement tout ce qui lui avoit été prescrit. Le dix-huitiéme de Mars il fit passer les deux Princes dans un Appartement retiré, où personne ne sçavoit

De J.C. 1613.
De Syn Mu. 2273.

qu'ils fussent, excepté un Page, nommé IGNACE; qu'il leur donna pour les servir, & de peur qu'on ne découvrît l'endroit de leur retraite, il en fit exactement garder toutes les avenuës par des Soldats. Quelque prétexte, que l'on eût pris pour les tenir ainsi renfermés, ils ne douterent nullement que leur mort ne fût résoluë, & ils s'y disposerent avec autant de soin, qu'auroient pû faire des Hommes consommés dans la vertu. Leur Page, qui étoit un jeune Homme très-accompli, & à qui on n'avoit pas jugé à propos de s'ouvrir sur le sort, qu'on leur préparoit, avoit beau faire pour les détourner de cette pensée, ils y revenoient sans cesse, non point par cette inquiétude, que devoit naturellement leur causer la situation, où ils se trouvoient, mais comme par une espece d'inspiration. Ils avoient toujours eu leurs Prieres, leurs Pénitences mêmes, & toutes leurs Pratiques de dévotion réglées, ils les redoublerent alors, & leur Page eut bien de la peine à modérer leur ferveur.

Ils vécurent ainsi jusqu'au vingt-septiéme d'Avril; & ce jour-là Ignace fut averti que la nuit suivante on viendroit les égorger par ordre du Roi leur Frere. Ce vertueux jeune Homme à cette nouvelle eut le cœur saisi; il se remit pourtant, & comme les Japonnois ont au souverain dégré le talent de se posséder, il parut aussi tranquile, qu'à l'ordinaire, en présence de ses jeunes Maîtres, qui dès ce moment même eurent un pressentiment de leur mort prochaine. Sur le soir, Ignace les fit servir à l'ordinaire, & les avertit de se mettre à table; mais le Prince François lui dit qu'il

De J. C. 1613.
De Syn-Mu. 2273.

croyoit avoir donné, ſans y penſer, quelque ſujet de mécontentement à un de ſes Gardes, & qu'il vouloit en faire pénitence, en ne ſoupant point ce ſoir-là. Ignace fit tout ce qu'il put pour lui perſuader que Dien ne demandoit point cela de lui ; tout ce qu'il gagna fut que le ſaint Enfant ſe mit un moment a table, pour faire compagnie à ſon Frere, & prit par complaiſance aſſez peu de choſes.

Après le repas, Ignace coucha le plus petit des deux Princes, & l'Aîné entra dans ſon Oratoire : comme il y demeuroit trop longtems, le Page l'avertit qu'il ſe faiſoit tard. » Ah ! mon cher Ignace, lui dit le jeune » Prince, je penſois à la Paſſion de notre ado» rable Rédempteur, & je ne pouvois retenir » mes larmes : quelle bonté à un Dieu, de » mourir pour de miſérables Eſclaves ! Que » j'ai pitié de ceux, qui ne connoiſſent pas un » ſi aimable Sauveur ! » Le Page s'imaginoit entendre parler un Ange, tant ce merveilleux Enfant s'énonçoit avec grace & avec onction, & la penſée du ſort, qui attendoit ces deux innocentes Victimes, le ſaiſiſſant de nouveau, il eut toutes les peines du monde à ſe contenir ; il lui échappa même quelque larmes. Le Prince crut que c'étoit de dévotion, qu'il pleuroit ; & lui voyant entre les mains un grain béni & une Médaille, il lui demanda ce que c'étoit ; Ignace répondit qu'il y avoit des Indulgences attachées à l'un & à l'autre. L'Enfant voulut ſçavoir ce qu'il falloit faire pour les gagner, & il le fit ſur le champ. Le Page lui conſeilla enſuite de ſe mettre ſous la protection de la ſainte Vierge ; il le fit par une fervente priere, conjurant la Mere de Dieu, s'il

avoit à mourir cette nuit, d'avoir soin de son Ame. Il répéta plus de trente fois les sacrés noms de Jesus & de Marie, pendant qu'on le déshabilloit, & dès qu'il fut au lit, Ignace lui jetta de l'Eau bénite, & se retira dans une Chambre voisine pour prier. Environ le minuit, un Soldat envoyé par le Gouverneur d'Arima, entra dans la Chambre, où étoient les deux Princes ; il les trouva dormant d'un profond sommeil, & tirant son Poignard, il l'enfonça dans le sein du plus Jeune, puis dans la gorge de l'Aîné, & les laissa nageant dans leur sang.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Comment la Reine leur Mere reçoit la nouvelle de leur mort.

Ignace rentra dès qu'il fut sorti, & les voyant morts, son premier mouvement fut d'une tendre vénération pour ce qui restoit de deux Enfants, qu'il regardoit comme deux Saints. Aussi-tôt qu'il fut jour, il donna avis de tout aux Chrétiens, qui se trouvant sans ressource par la perte, qu'ils faisoient de ces deux Princes, le plus pur Sang de leurs derniers Roix, furent dans une consternation, qu'il est difficile d'exprimer. Le Confesseur de la Reine Juste, qui étoit le Pere Pierre Morejon, fut chargé de lui apprendre cette triste nouvelle. La vertueuse Princesse ne put refuser quelques larmes à des Enfants si dignes de sa tendresse ; mais elles ne l'empêcherent point d'en faire à Dieu le sacrifice avec une résignation héroïque. Elle protesta même qu'elle aimoit mieux les sçavoir morts avec leur innocence, que d'être dans une continuelle inquiétude, si, malgré les soins, qu'elle s'étoit donnés pour les faire élever dans la piété ; & pour leur inspirer de bonne heure les plus solides principes de la Religion, ils

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

résisteroient jusqu'au bout à la séduction de l'exemple pernicieux de leur Frere, & des caresses de leur Belle-Sœur. Elle se sépara ensuite plus que jamais du commerce du Monde, & finit ses jours dans la pratique des plus excellentes vertus.

Le Roi entreprend de pervertir ses Sujets.

Pour revenir au Gouverneur de Nangazaqui, rien ne lui coûta plus, après qu'il eut fait commettre au Roi d'Arima ce nouveau crime, pour le porter aux derniers excès contre les Chrétiens ; mais afin de joindre la voye de la conviction à celle de menaces & des supplices, il lui conseilla de mener avec lui dans ses Etats un fameux Bonze, nommé BANZUI, fort accrédité dans sa Secte. Le Roi goûta fort cet avis, dont son Caractere mou & timide s'accommodoit beaucoup mieux, que de la violence ; & la réputation du Docteur, jointe à la consternation, où il croyoit trouver les Chrétiens, sembloit lui répondre du succès de son Entreprise. Mais il fut bien étonné, lorsqu'en arrivant à Arima, il apprit que dans la Famille, dont il avoit prétendu faire un exemple de terreur, il n'y avoit eu de larmes répanduës, que par ceux, qu'on avoit épargnés, & que tous les Fidéles attendoient son retour avec une extrême impatience, tous se flattant d'avoir bientôt part à la Persécution.

Constance d'une Fille d'honneur de la Reine.

Ce fut bien pis encore, quand la Reine ayant fait venir le Bonze Banzui en présence de toute sa Maison, elle ne put jamais, ni par prieres, ni par promesses, encore moins par menaces, obliger personne d'avoir aucune communication avec ce faux Prêtre. Une de ses Filles d'honneur, nommée MAXIME, osa

même en sa présence jetter à la Tête du Bonze une espéce de Chapelet, qu'il lui avoit mis entre les mains. Elle fut envoyée sur l'heure même en prison, où elle demeura douze jours, sans qu'on lui donnât aucune nourriture. Elle fut même les sept premiers jours si étroitement liée à une colomne, qu'elle ne pouvoit avoir le mouvement libre d'aucun de ses membres. En cet état des Personnes apostées par la Reine ne cesserent de lui faire les propositions les plus séduisantes pour l'engager a se rendre à ses volontez ; tout fut inutile ; Maxime soutint ces différentes attaques avec une constance, qui charma jusqu'aux Ennemis de la Religion : mais ce qui étonna davantage toute cette Cour, c'est qu'après une si excessive abstinence & tant de mauvais traitements, cette généreuse Fille sortit de sa Prison avec tout l'embonpoint, qu'elle avoit en y entrant. Tout cela ne fit pourtant qu'irriter la Reine, Maxime fut chassée du Palais & mise au rang des Esclaves dans une Cuisine, où la perte de sa liberté & de sa fortune la consola un peu de n'avoir pas scellé sa foi de son sang, & où, après avoir fait vœu de virginité, elle fit son unique soin & sa plus agréable occupation de plaire à son céleste Epoux.

Et d'un Page du Roi.

Un Page du Roi fut encore plus hardi ; c'étoit un Enfant de neuf ans. Suchendono ayant voulu lui donner lui-même un de ces Chapelets que le Bonze distribuoit : » Seigneur, » lui dit-il, vous feriez bien mieux de re- » prendre celui des Chrétiens, que vous avez » si longtems porté, que de vouloir rendre » vos Sujets complices de votre Apostasie. «

O v

De J. C. 1613.

De Syn-Mu, 2273.

Il ne s'attendoit à rien moins qu'à la mort après une telle réponse, mais le Roi se contenta de le bannir. Dans le fond tant de constance irritoit encore moins ce Prince, plus foible que méchant, qu'elle ne le lassoit, & soit qu'il ne fût pas capable d'une résolution suivie, ou que la honte d'une conduite, dont il lui étoit impossible de ne pas sentir l'indignité, l'arrêtat tout court, on cessa pendant quelques mois d'inquiéter les Chrétiens dans ce Royaume, tandis que tout étoit en feu dans la plûpart des Provinces voisines, & que dans Jedo même, on faisoit des Martyrs.

Les PP. de St Dominique chassés du Figen.

Les Religieux de S. Dominique travailloient alors avec succès dans les Etats du Prince de Figen, situés à une des pointes Occidentales du Ximo vers le Nord, suivant la Carte du Pere Briet (*a*). Le Prince, à qui ce petit Etat appartenoit, les avoit d'abord très-bien reçûs, & leur avoit donné une Maison dans sa Province, mais cette faveur avoit peu duré, & le Prince de Figen fut des premiers à entrer dans les vûës de la Cour de Surunga. Il alla même plus loin que plusieurs autres: car tandis que partout ailleurs on se contentoit de faire couper la Tête aux Chrétiens, il fut le premier, qui employa le feu pour les exterminer. Trois Peres Dominicains, à sçavoir les Peres Jean de RUEDA, Alphonse de MENA,

(*a*) Je crois que ce Pere, qui distingue Figen d'Issafay, se trompe. Il y a même bien de l'apparence que la Ville & le Territoire de Figen étoient ce que le Roi d'Arima avoit voulu revendiquer. Mais dans le vrai, on ne fait cela que des conjectures. Il paroît du moins certain que les Etats du Prince de Figen se sont fort accrûs dans la suite.

& Hyacinthe ORFANELLI, accoururent au ſecours de ces Fidéles perſécutés, & eurent le bonheur de leur voir bénir le Ciel au milieu des flammes, qui les conſumoient. Ils auroient pû, ce ſemble, leur être encore plus utiles, en ſe montrant un peu moins à découvert, & en changeant d'habit; ils ne le firent pas, & il leur en coûta l'exil, qui en les honorant du titre glorieux de Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, leur ôta pour quelque tems les moyens de ſoulager des Fidéles au plus fort de leur beſoin. Ils le comprirent fort bien, & ils prirent enfin le parti de faire comme les autres.

La perſécution devenoit inſenſiblement générale, mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que Nangazaqui gouverné par le plus grand Ennemi qu'eût alors la Religion Chrétienne au Japon, n'y avoit encore que très-peu de part. Safioye avoit beaucoup plus d'envie de perdre le Roi d'Arima que d'abolir le Chriſtianiſme, & ſelon toutes les apparences il recevoit des ordres ſecrets du Cubo-Sama de ne pas uſer ſitôt des voyes de fait dans ſa Ville, pour ne point trop allarmer les Portugais, qu'on vouloit encore ménager. Toute ſon attention étoit donc pour le Royaume d'Arima: la lenteur & les irréſolutions de Suchendono le déconcertoient, & il vit bien qu'a moins de réveiller ce Prince par les plus puiſſants motifs, il ne viendroit jamais à bout de l'amener où il prétendoit. Pour y réuſſir, il s'aviſa de lui mander qu'il étoit échappé au Cubo-Sama de dire qu'apparemment le Roi d'Arima étoit encore Chrétien, puiſque tous ſes Sujets, & les Principaux mêmes de ſa Cour faiſoient publiquement & en toute liberté profeſſion du

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

Christianisme. Ce Prince, dont la passion dominante étoit la crainte de perdre son Royaume, donna dans le piége & résolut de détruire la fausse opinion, qu'il crut que le Cubo-Sama avoit de sa Religion. Mais il voulut encore une fois essayer la voye de la douceur & de la persuasion, avant que d'employer la force. Il assembla quelques-uns des principaux Seigneurs de sa Cour, & après leur avoir communiqué les avis, qu'il avoit reçus du Gouverneur de Nangazaqui, il leur parla en ces termes.

Discours du Roi aux Seigneurs de sa Cour.

» Vous voyez la triste situation, où je me
» trouve : cependant il ne tient qu'à vous de
» me rendre le plus heureux des Roix du
» Japon, & il ne vous en coûtera presque
» rien pour me donner cette marque de vo-
» tre attachement. Il n'y a point de Royau-
» me aussi florissant que celui-ci, à un ar-
» ticle près, qui dans le fond n'est qu'un
» mal entendu. Faut-il que si peu de chose
» nous empêche de goûter, & altere même
» une félicité si digne d'envie ? Les malheurs
» des tems m'ont obligé de dissimuler ma
» Religion ; j'ai encore eu le chagrin d'ap-
» prendre qu'on me faisoit passer pour en
» être le Persécuteur, moi, qui y suis atta-
» ché plus que personne, & qui espere en
» convaincre bientôt les plus incrédules. Quoi,
» pour avoir puni du dernier supplice des
» Broüillons, qui sous couleur de zéle vou-
» loient troubler la tranquillité publique,
» doit-on se persuader, que j'aye entrepris
» d'exterminer le Christianisme ? Les Chré-
» tiens sont-ils donc impeccables, & les Loix
» ne sont elles pas faites pour eux, comme

» pour les autres ? Les Monarques de l'Europe, qui professent la même Religion que nous, ne condamnent-ils jamais à mort ceux de leurs Sujets Chrétiens, qui se rébellent contre eux ? & qui s'avise de leur en faire un crime ? Vous demandez des preuves de ma Religion ; j'en donnerai, quand il sera tems. Pourquoi par des éclats hors de saison mettre le Christianisme en danger d'être détruit sans ressource ? Ce que je fais, ce qui vous scandalise mal à propos, ce n'est que pour le conserver, qu je le fais. Secondez-moi, si vous avez un vrai zéle, dissimulez avec moi pour un peu de tems ; & par une opiniâtre résistance à des ordres, dont j'ai bien voulu vous découvrir les véritables motifs, ne me réduisez pas à la fâcheuse nécessité de vous perdre, ou de me perdre moi-même.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Le Roi, après avoir fini de parler, sortit sans attendre de réponse, & l'on remarqua qu'il laissoit couler quelques larmes. Cette feinte eut une partie de son effet : des Seigneurs, qui étoient présents, il n'y en eut que trois, qui déclarerent qu'ils ne voyoient point de milieu entre se déclarer dans une semblable occasion, & trahir sa Foi : tous les autres crurent pouvoir dissimuler, sans rien faire contre leur devoir. Suchendono fut bientôt instruit de ces différentes dispositions, mais la docilité du plus grand nombre lui fit juger qu'ayant du premier coup si fort avancé son entreprise, il ne lui faudroit qu'un peu de tems & de patience pour venir à bout du reste. Il le manda au Gouverneur de Nangazaqui, mais ce Seigneur lui fit réponse qu'il pre-

Effet, qu'il produit. Il condamne huit Personnes de qualité au feu.

De J. C. 1613.

De Syn Mu 2273.

noit le change, s'il attendoit du bénéfice du tems, que toute sa Cour achevât de se soumettre à ses volontez, & que plus d'une expérience devoit lui avoir appris qu'une telle conduite, bien loin de gagner les Rébelles, n'étoit propre qu'à lui faire perdre ceux, qu'il avoit réduits : que son avis étoit donc qu'il poussât les Réfractaires à bout, & qu'il les condamnât au feu avec leurs Femmes & leurs Enfants, s'ils persistoient dans leur désobéissance ; que cet exemple rempliroit son Royaume d'une terreur nécessaire, & ne laisseroit aucun doute au Cubo-Sama sur ses véritables sentiments.

Cette proposition parut dure à Suchendono, mais la Reine qui avoit un empire absolu sur son esprit, l'ayant appuyée, il se rendit. Le cinquiéme d'Octobre le Gouverneur d'Arima eut ordre d'arrêter les trois Seigneurs, & de leur signifier qu'ils étoient condamnés au feu avec leurs Familles, si par un prompt acquiescement au désir du Roi ils ne méritoient le pardon de leur résistance aux Edits. Leur réponse fut conforme à leur premiere déclaration ; sur quoi on s'assura de leurs Personnes, & l'on commença de procéder contre eux. Ces illustres Confesseurs se nommoient Adrien TACAFATI MONDO, Leon FAÏUXIDA-LUGUYEMON, & Leon TAQUENDOMI CANIEMON. Mondo avoit une Femme, qui avoit reçu au Baptême le nom de JEANNE, une Fille âgée de dix-neuf ans, nommée Marie MAGDELEINE, qui s'étoit consacrée à Dieu par le vœu de Chasteté perpétuelle, & un Fils d'environ douze ans, qui avoit été baptisé sous le nom de JACQUES. Faïuxida avoit aussi sa

Femme, appellée MARTHE, & Caniémon un Fils âgé de vingt-sept ans, qui se nommoit PAUL. Des Amis mirent de bonne heure sa Femme en lieu de sûreté.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

On eut cet égard pour la qualité des Prisonniers, qu'on ne les mit point dans les Prisons publiques. On les consigna dans une Maison particuliere, où la Femme de Caniémon s'étant échappée de sa Retraite forcée, vint trouver son Mari & son Fils, pour mourir avec eux; mais on ne l'y laissa pas longtems, & malgré ses pleurs & ses vains efforts, on la reconduisit au Logis, d'où elle s'étoit sauvée. D'un autre côté la nouvelle de ce qui devoit se passer à Arima s'étant répanduë de toutes parts, il se fit à cette Capitale un si grand concours de Chrétiens attirés par l'espérance du Martyre, qu'on en compta jusqu'à vingt mille. Cette multitude causa d'abord quelque allarme à la Cour, qui leur envoya commander de se retirer; mais quand elle eut appris qu'ils étoient sans Armes, & qu'ils ne demandoient pas mieux, que d'être tous égorgés, elle prit le parti de les laisser en repos. Ils demeurerent campés hors de la Ville, aucun d'eux n'y coucha, & pendant trois jours, qu'ils furent là, leurs Freres d'Arima eurent soin de pourvoir à leur subsistance, car ils n'avoient apporté aucunes provisions.

Je n'ai pû sçavoir le nombre des Courtisans, qui avoient cru pouvoir dissimuler leur Religion pour contenter le Roi, mais je trouve que cinq avoient bientôt passé de la dissimulation à l'Apostasie ouverte, & que tous, à l'exception d'un seul, ne pûrent voir sans

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

de ferveur & un si ardent désir de la mort, sans se reprocher leur lâcheté ; qu'ils la pleurérent avec des larmes si ameres, & qu'ils donnerent des marques si publiques de leur repentir, qu'ils convainquirent tout le Monde de la sincérité de leur conversion. On exigea d'eux, avant que de les recevoir à la pénitence canonique, une profession authentique de leur Foi, & ils la donnerent sans balancer. Ils passérent par beaucoup d'autres épreuves, après quoi on ne fit plus difficulté de les réconcilier à l'Eglise. La premiere chose qu'ils firent ensuite, ce fut d'aller embrasser les Prisonniers, qu'un tel changement combla de joye ; de-là ils se rendirent chez le Gouverneur d'Arima, & le conjurerent de les rejoindre à leurs Freres, puisque leur cause étoit la même ; mais ce Seigneur ne fit pas semblant de comprendre ce qu'ils lui vouloient dire. Enfin, après bien des instances inutiles, ces généreux Pénitents déchus de toute espérance d'obtenir ce qu'ils souhaitoient, & se reconnoissant indignes d'une grace, qu'ils regardoient dans leurs Freres, comme la récompense de leur fidélité, renoncerent à tout ce qu'ils possédoient dans le Monde, & s'exilerent avec toutes leurs Familles. Genre de Martyre souvent plus difficile à soutenir, qu'une mort violente, & le seul, qu'il soit permis de se procurer.

On leur signifie leur Arrêt de mort.

Le septiéme d'Octobre au matin les Confesseurs de Jesus-Christ apprirent que l'Arrêt de leur condamnation étoit signé, & peu de tems après on vint leur en faire la lecture. Ils l'entendirent avec un air de contentement, qui n'avoit rien d'équivoque, & l'on

vit bien qu'ils attendoient avec impatience l'heure de l'éxécution. Une ſeule choſe manquoit à leur bonheur, c'étoit de ſe repaître du Pain des forts, avant que d'aller au combat : ils conjurerent le Seigneur de leur accorder cette grace, & ils furent exaucés. Deux Jéſuites trouverent moyen de s'introduire dans leur Logis, les confeſſerent, les communierent, & ne pouvant reſter plus longtems avec eux, ſans s'expoſer à être reconnus, ils laiſſerent à leur place quelques Chrétiens de confiance, & ſe retirerent comblés de la plus vive joye. Enfin le moment de leur ſacrifice approchant, on vit commencer une eſpéce de triomphe, qui n'avoit peut-être point eu d'exemple depuis la naiſſance de l'Egliſe.

Circonſtances éclatantes de ce Martyre.

Les vingt mille Chrétiens de la Campagne, au ſignal qu'ils en reçurent, entrerent dans la Ville en très-bel ordre, la Tête couronnée de guirlandes & tenant leur Chapelet à la main. Ceux de la Ville, dont le nombre étoit auſſi grand, ſelon quelques Hiſtoriens, couronnés auſſi de guirlandes, & ayant un cierge à la main, les attendoient, & dans l'inſtant que les Confeſſeurs parurent, tous ſe mirent en marche dans le rang, qui avoit été marqué à chacun. Les huit Martyrs étoient au milieu ; ils n'étoient point liés, mais leurs Bourreaux les ſuivoient avec une Compagnie de Soldats ; foible défenſe contre quarante mille (*a*) Hommes, mais inutile précaution contre quarante mille Chrétiens, dont l'unique regret étoit de ne pouvoir mourir

(*a*) Le Pere Bartoli n'en met que trente mille en tout.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu 2273.

avec ceux, qu'ils accompagnoient au lieu de leur ſupplice. Ceux qui ſe trouvoient les plus proches des Priſonniers, n'étoient occupés qu'à ſe conjouir avec eux du bonheur qu'ils avoient de donner leur ſang pour Jeſus-Chriſt. D'autres levoient les mains au Ciel pour leur obtenir la grace de la perſévérance : le plus grand nombre publioient les louanges du Seigneur, & les Campagnes retentiſſoient de leurs chants d'allégreſſe.

Quand on fut arrivé au lieu, où ſe devoit faire l'exécution, chacun prit ſa place ſans confuſion, & avec une promptitude, qu'on auroit admirée dans les Troupes les mieux diſciplinées. Pour les Martyrs, dès qu'ils eurent apperçu leurs Poteaux, ils coururent les embraſſer. Ces Poteaux étoient huit Colonnes, qui ſoutenoient un toît de charpente, & cette eſpéce d'édifice étoit dreſſée au au milieu d'une grande Eſplanade ſous les fenêtres du Palais. Tandis que tout ſe diſpoſoit pour le dernier Acte de cette ſanglante Tragédie, Leon Caniémon monta ſur le toît, que portoient les Colonnes, & qui n'étoit pas fort élevé, & ayant fait ſilence de la main, parla de cette ſorte : » Mes Freres, admirez » la force de la Foi dans de foibles Créatu- » res : les préparatifs d'un Supplice affreux, » vous le voyez, ne nous inſpirent que de » la joye, & j'eſpere que cette joye redouble- » ra au milieu des flammes. Je laiſſe aux In- » fidéles à en conclure quelle doit être la ſain- » teté & la ſupériorité d'une Religion, qui » nous éleve ſi fort au deſſus de l'humanité : » pour vous, mes Freres en Jeſus-Chriſt, que » ces feux ne vous effrayent point, leur ac-

» tivité ne fera qu'accélérer notre Victoire, » ou plutôt celle de la grace, qui nous fait » combattre, & quelques moments de dou- » leur nous produiront un poids immense de » gloire, qui durera autant que l'Eternité «. A ces mots il fut interrompu par les applaudissements des Fidéles; & comme il vit qu'on ne l'écoutoit plus, il descendit & alla se ranger à sa Colonne, où il fut lié.

De J. C. 1613.

De Syn - Ma. 2273.

Les autres l'étoient déja, & dans l'instant on mit le feu au bois, qui étoit éloigné de trois pieds des Martyrs. Un Chrétien, qui s'étoit placé exprès le plus proche du bucher, leur fit alors une courte, mais pathétique exhortation, & élevant une banniere, qu'il portoit, & où étoit l'Image du Sauveur des Hommes attaché comme eux à la colonne, il les avertit de jetter souvent les yeux sur ce divin modele, & de se souvenir qu'un Dieu avoit fait le premier pour eux, ce qu'ils alloient faire pour lui. La flamme parut dans le moment avec une fumée si épaisse, qu'on fut quelque tems sans rien voir. Elle se dissipa enfin, & alors la vûë de ces illustres Mourants occupa de telle sorte toute cette nombreuse Assemblée, qu'il s'y fit un très-grand silence. Les Martyrs témoignerent jusqu'à la fin une constance vraiment héroïque, & nul ne donna la moindre marque de foiblesse: mais la plûpart étant morts, ou sur le point d'expirer, il arriva deux choses, qui causerent bien de l'admiration.

Courage d'un Enfant de cette Troupe.

Les liens, qui attachoient le Fils d'Adrien Mondo, étoient brûlés, & il sembloit que le feu n'eût pas encore touché cet Enfant, lorsqu'on l'apperçut, qui couroit au travers des

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

flammes & des brasiers. On crut d'abord que ne pouvant plus supporter l'ardeur de cette horrible fournaise, il cherchoit à s'échapper, & on lui cria d'avoir bon courage, mais on cessa de craindre, lorsqu'on le vit tourner du côté, où étoit sa Mere, & après l'avoir jointe, la tenir étroitement serrée, comme pour mourir entre ses bras. Cette sainte Dame, qui depuis quelque tems ne donnoit plus aucun signe de vie, sembla se réveiller en ce moment : elle oublia ses propres douleurs, & ne parut plus occupée que du soin d'exhorter son Fils à consommer son sacrifice avec le même courage, qu'il avoit montré jusques-là. L'Enfant tomba enfin à ses pieds, un moment après elle tomba elle-même sur lui ; & ils expirerent ainsi tous les deux presque en même tems.

Sa Sœur se couronne de charbons ardens un moment avant que d'expirer.

La Fille de cette Héroïne donnoit de son côté un spectacle encore plus surprenant. Elle restoit seule de bout, & quoique toute embraisée, elle paroissoit encore pleine de vie & de force. A la voir immobile, & les yeux doucement élevés vers le Ciel, on eût dit qu'elle étoit tout-à-fait insensible, ou dans une profonde contemplation, qui lui causoit une aliénation de tous ses sens, lorsque tout à coup on l'apperçut qui ramassoit des charbons allumés, les portoit sur sa Tête, & s'en formoit une Couronne. Il sembloit que sentant approcher sa fin, elle vouloit se parer pour aller au-devant de son céleste Epoux. Cependant elle se consumoit peu à peu, mais à mesure que son corps s'affoiblissoit, sa ferveur paroissoit se ranimer, & l'on ne cessa de l'entendre louer les miséricordes du Sei-

gneur, que quand on la vit se couler doucement le long de sa colomne, se coucher sur les charbons ardents, aussi tranquillement qu'elle eût fait sur un lit, & rendre les derniers soupirs.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Alors les Soldats, qui gardoient une espéce de barriere, qu'on avoit faite autour du bûcher, n'en furent plus les maîtres, & les Chrétiens emporterent sans résistance les corps des Martyrs, qui furent trouvés entiers, & sans aucune odeur. On enleva jusqu'aux charbons, sur lesquels ces sacrées Reliques étoient étenduës, & aux Colonnes, où elles avoient été attachées. Le corps de l'illustre Marie Magdeleine fut porté d'abord à Conzura par ceux de cette Bourgade, qui avoient assisté à l'exécution, mais on les obligea de le restituer, & tous furent mis dans des Caisses d'un bois précieux, garnies de velours en dedans, & transportés à Nangazaqui, où on les présenta à l'Evêque du Japon avec les Actes de ce Martyre signés d'un grand nombre de Témoins oculaires. Le Prélat les examina avec soin, entendit de nouveau les Témoins, dressa un Procès-verbal revêtu de toutes les formalitez prescrites par l'Eglise, & déclara par provision, que ces huit Personnes étoient véritablement Martyrs de Jesus-Christ, & en conséquence fit rendre à leurs sacrés Corps tous les honneurs, qui leur étoient dûs. Il envoya ensuite à Rome toutes les Piéces du Procès, & le Procès même avec des Reliques des nouveaux Martyrs.

Honneurs, que l'on rend aux corps des Martyrs. Bref du Pape Urbain VIII. qui paroît autorisé le culte, qu'on leur rend.

J'ai vû à Florence au Monastere des Anges, occupé par des Religieuses Carmelites de l'ancienne Observance, une Croix d'ar-

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

gent, qui y a été envoyée par le Pape Urbain VIII. dans le tems de la Béatification de Sainte Marie Magdeleine *de Pazzis*, Religieuse de cette même Maison. Ce présent étoit accompagné d'un Bref, dont j'ai eu aussi l'Original entre les mains, & dans lequel le Pontife déclare qu'il a mis au haut de la Croix une parcelle de la vraie Croix de Notre Seigneur; au bras droit, des Reliques de Sainte Marie Magdeleine, l'Amante de Jesus-Christ, lesquelles lui avoient été envoyées de Provence; & au bras gauche, *un ossement de la main de la bienheureuse Marie Magdeleine, Vierge Japonnoise, qui a souffert le martyre du feu pour la Foi de Jesus-Christ, & qui tandis qu'elle étoit consumée par les flammes, ayant pris de ses propres mains des charbons ardents, & les ayant mis sur sa Tête, les yeux élevés vers le Ciel, rendit ainsi son Ame à Dieu* (a).

Sur quoi il est bon d'observer que ce même Pontife, qui propose à la vénération d'une Communauté Religieuse une Relique de cette sainte Fille, à laquelle il ne fait point difficulté de donner les titres de Bienheureuse Vierge, & de Martyre, avoit expressément défendu d'honorer de ces noms augustes, ceux que l'Eglise n'a point encore reconnus en ces qualitez. Aussi les Carmelites de Florence furent-elles si persuadées qu'en vertu de cette démarche du Vicaire de Jesus-Christ, elles

(a) *A cornu verò sinistro de manu Beatæ Mariæ Magdalenæ Virginis Japonensis, quæ pro Christi fide Martyrium ignis sustulit: & dum combureretur, propriis manibus carbonibus ardentibus acceptis, & supra caput suum positis, in Cœlum aspiciens, spiritum ad ipsum Cœlum emisit.*

pouvoient rendre une ſorte de culte religieux à l'illuſtre Vierge Japonnoiſe, qu'elles ont fait faire un Tableau, où elle eſt repréſentée avec leur bienheureuſe Sœur, & la ſainte Amante du Sauveur, ſous le titre *des trois ſaintes Maries Magdeleinës.* Je reviens au Japon.

De J.C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Suite de cette perſecution.

Un brave Chrétien nommé Thomas CATACAMI, ſuivit de près à la gloire les illuſtres Confeſſeurs, dont nous venons de voir le triomphe. Il avoit été chaſſé du Fingo, ſa Patrie, pour ſon attachement à la Religion, & s'étoit réfugié dans une Bourgade du Royaume d'Arima, nommée ORIQUE, où il faiſoit l'office des Miſſionnaires, autant que ſa condition le lui pouvoit permettre. Il fut condamné a être décollé, & fut exécuté dans ſa propre maiſon le vingt-neuviéme d'Octobre Le Prince Sanche d'Omura voulut auſſi dans le même tems chagriner la Princeſſe Marine ſa Sœur, mais il n'y gagna rien. Quelques Seigneurs de la Cour d'Ozaca maltraiterent leurs Vaſſaux Chrétiens, & partout les Fidéles firent paroitre la même fermeté. Tous les âges & toutes les conditions fournirent d'admirables exemples d'un courage vraiment Chrétien, mais le Cubo-Sama n'ayant pas continué à inquiéter les Fidéles, ces perſécutions particulieres, quoiqu'allumées dans toutes les parties de l Empire, ne paroiſſoient point encore avoir rien de décifif, & juſqu'à la fin de cette année 1613. il ſembloit qu'on n'avoit point encore perdu toute eſpérance de voir les Affaires de la Religion reprendre un meilleur train. Il ſe forma néanmoins dans le Quanto un orage, dont on craignit quel-

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Négociation du P. Sotelo Franciscain à la Cour de Jedo.

que tems les suites, mais qui n'en eut pour lors aucune. Voici quelle en avoit été l'occasion.

Le Pere Louis Sotelo, qui avoit formé de grands desseins sur tout le Nord du Japon, où il voyoit avec regret que le nombre des Ouvriers de l'Evangile ne suffisoit pas pour l'abondante récolte, qu'il projettoit d'y recueillir, avoit, ainsi que nous l'avons déja dit, engagé Mazamoney, le plus puissant des Princes, qui possédoient le Royaume d'Oxu, à envoyer une solemnelle Ambassade au Souverain Pontife & au Roi Catholique, pour obtenir du Premier des Missionnaires, & du second l'ouverture du Commerce entre la Nouvelle Espagne & ses Etats. Le Pere Sotelo avoit été nommé lui-même Ambassadeur; mais il avoit obtenu qu'un Gentilhomme nommé FRAXECURA ROCUEYMON, eût tout l'honneur de l'Ambassade, dont il devoit être l'Ame, & avoit tout le secret. Comme les préparatifs de ce Voyage tiroient en longueur, le Missionnaire, qui portoit encore ses vûës plus loin, fit un Voyage à Jedo, où il entreprit de faire entrer le Xogun-Sama dans le même projet de Commerce, qu'il avoit proposé au Prince d'Oxu.

Le Monarque, dit-on, y donna les mains, & l'on ajoûte que des Ambassadeurs Hollandois, que le Pere Sotelo trouva à la Cour, ayant essayé de s'y opposer; furent mal reçus: que le Missionnaire représenta au Prince que ces Nouveaux-Venus étoient les Ennemis déclarés de toutes les Puissances légitimes, des Sujets révoltés contre leur Souverein, & des Pirates, qui troubloient le Commerce

merce de toutes les Nations; qu'il en fut cru sur sa parole, qu'il y eut ordre d'arrêter ces Ambassadeurs, comme Gens, qui n'étoient point revêtus d'un Caractere suffisamment autorisé, & que, s'ils ne s'étoient pas mis en sûreté par une prompte fuite, ils auroient été traités en Corsaires. Ce qui paroit certain, c'est que le Xogun-Sama fit équiper un Vaisseau pour porter le Pere Sotelo à la Nouvelle Espagne, & lui donna une Lettre pour le Roi Catholique. Il est vraisemblable que ce Religieux n'avoit pas communiqué son dessein à Mazamoney, & que ce Prince ne l'apprit, que par le bruit public; mais, soit qu'il l'eût ignoré jusques-là, soit qu'il eût été formé de concert avec lui, il en fut, ou feignit d'en être fort content; & comme il alloit au solide, il jugea que ses Affaires n'en iroient que mieux, si ses intérêts se trouvoient mêlés avec ceux du Xogun-Sama; il manda donc au Pere Sotelo que son Ambassadeur ne pouvoit pas être prêt pour profiter de l'armement, qui se faisoit à Jedo en sa faveur, qu'il ne vouloit pourtant pas que cette considération retardât son Voyage, & il lui envoya deux Personnes de confiance pour l'accompagner, & pour veiller à ses intérêts.

Diverses aventures de ce Religieux.

Le Vaisseau du Xogun-Sama fut bientôt en état de se mettre en Mer, & le Pere Sotelo fit voiles le troisiéme d'Octobre 1612. Mais il n'alla pas bien loin; dès la nuit suivante il fut battu d'une violente tempête, & comme son Navire n'étoit pas bien lesté, il fut contraint de retourner à Jedo, où en entrant dans le Port, il fut brisé contre un écueil. Le Pere Marien, de qui j'ai tiré tout ce récit,

De J. C. 1612-13.

De Syn-Mu. 2272-73.

ajoûte que le Missionnaire ayant invoqué son Patriarche S. François, dont on célébroit la Fête ce jour là, tout l'Equipage fut sauvé à réserve d'un seul Homme : d'autres assurent que le plus grand nombre périt, & que le reste eut bien de la peine à gagner la Terre. Quoiqu'il en soit, ce contre-tems eut des suites bien fâcheuses pour les Chrétiens, & pour le Pere Sotelo en particulier. J'ai dit que ce Religieux étoit de l'ancienne Observance (a); mais il étoit venu au Japon sous les auspices des Réformés, il en avoit pris l'habit, & l'Auteur, que je viens de citer, ne met pas même en doute qu'il n'eût embrassé la Réforme. Il est du moins certain que les Supérieurs, ausquels il s'étoit soumis en entrant dans la Mission, jugerent alors à propos de le rappeller à Nangazaqui.

Ces Peres avoient été instruits des mouvements, qu'il se donnoit pour attirer dans les Ports du Quanto les Navires de la Nouvelle Espagne : ils sçavoient de plus, si on en croit quelques Historiens, qu'il vouloit introduire dans ces mêmes Provinces les Religieux Observantins, ce qui prouveroit qu'il ne les avoit pas absolument abandonnés. Ils n'ignoroient pas non plus les ombrages, que prenoient de ses intrigues les Espagnols des Philippines, & ils ne le voyoient pas volontiers se mêler d'une affaire, qu'ils ne jugeoient pas convenable à sa Profession. Ils crurent que le plus court étoit de le tirer de ces quartiers éloignés, où, en vertu de la qualité de Commis-

(a) Dom Jean CEVICOS prétend qu'il étoit de la Réforme ; mais il ignoroit peut-être qu'il avoit d'abord fait profession dans l'ancienne Observance.

faire, dont ils l'avoient revêtu, personne n'avoit droit de le gêner, & ils lui envoyerent un ordre de se rendre incessamment auprès d'eux. C'est une tentation bien délicate contre l'obéissance, qu'un grand zéle & de bonnes intentions, jointes à l'espérance d'un grand succès. Le Pere Sotelo ne se promettoit rien moins des Négociations, qu'il avoit entamées à la Cour de Jedo, & à celle du Prince d'Oxu, que la conversion de la plus grande partie de l'Empire Japonnois; son rappel à Nangazaqui renversoit tous ses projets, & il n'est pas surprenant qu'il se persuadât de pouvoir ne pas déférer à un tel commandement. Il crut donc être en droit de supposer qu'on ne le lui auroit pas fait, si l'on avoit été instruit de l'état des choses, & il n'obéit point.

De J. C. 1613.

De Syn-Mu. 2273.

Cette résistance allarma ses Supérieurs; ils craignirent tout d'un Homme, qui paroissoit vouloir se soustraire à leur autorité; & cette raison jointe aux égards qu'ils étoient obligés d'avoir pour les Castillans de Manille, ausquels ils devoient la protection & les secours, qui les soutenoient au Japon, les obligea de réitérer les ordres, qu'ils avoient envoyés au Pere Sotelo; mais ce fut inutilement. Par malheur pour ce Missionnaire, son zèle lui suscita bientôt une affaire, qui pensa le perdre, & avec lui toute la Chrétienté de Jedo. Il voulut profiter de l'accident, qui lui étoit arrivé, pour exercer son Ministere dans cette Ville Impériale, & il ne fit pas réflexion, ou il ignoroit absolument que l'air de la Cour étoit changé à l'égard du Christianisme, depuis la malheureuse catastrophe du Roi d'Arima. Il bâtit donc assez près de la

De J.C. 1673.

De Syn-Mu. 2273.

Persécution à ce sujet.

Ville, dans un lieu nommé ASACUSA, une petite Eglise, & y fit publiquement l'Office Divin.

Dès le jour même les Gouverneurs de Jedo en reçurent des plaintes; & comme on leur avoit fort exagéré le concours des Chrétiens, qui s'étoit fait à Asacusa, ils crurent qu'il étoit de leur devoir d'en donner avis au Xogun-Sama. Ce Prince, qui avoit tout récemment porté des Edits très-séveres contre les Fidéles, & qui auroit même fait quelque chose de plus, si on ne l'eût arrêté, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, entra dans une grande colere, & donna ordre qu'on dressât une liste exacte de tous ceux, qui y avoient contrevenu. Il ne fut pas bien difficile de le contenter, quelques-uns des plus fervents, & qui jugeoient des autres par eux-mêmes; en ayant pris volontiers le soin, & ayant porté la liste aux Gouverneurs. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que plusieurs de ceux, dont on avoit donné les noms, désavoüerent ces indiscrets, & promirent de renoncer au Dieu, qu'ils adoroient: les autres furent soigneusement gardés, & entr'autres le Pere Sotelo, lequel s'étoit flatté d'abord de conjurer la Tempête en allant parler aux Gouverneurs. Mais il ne put même en obtenir Audience, & dès qu'il fut de retour chez lui, on lui donna des Gardes.

Cela fait, le Prince écrivit au Cubo-Sama, son Pere, pour sçavoir de quelle maniere il en devoit user envers les Prisonniers, & la réponse fut, qu'il falloit faire un exemple des Chefs. Il en étoit déja mort quelques-uns en Prison, les autres au nombre de huit, furent conduits en un

lieu nommé TONCA, situé entre Jedo & Asacusa, & destiné a l'exécution des Criminels, où ils eurent le téte coupée le seiziéme d'Août 1613. Leur Sentence, qu'on portoit devant eux écrite en gros caracteres, marquoit qu'ils étoient condamnés à mourir, parce qu'ils étoient Chrétiens & qu'ils avoient désobéi aux Edits du Prince. Après leur mort, on permit aux Soldats d'essayer leurs Sabres sur leurs Cadavres. Le lendemain quatorze autres Chrétiens, qui avoient été conduits dans les Prisons de Jedo par les gens d'un Seigneur voisin, lequel vouloit faire sa Cour au Xogun-Sama, subirent le même sort. Il étoit dit dans leur Sentence, qu'après avoir abjuré le Christianisme, ils avoient de nouveau renoncé au culte des Dieux Tutélaires de l'Empire : mais il fut vérifié qu'il n'y avoit que trois d'entre eux, qui eussent apostasié. Enfin le septiéme de Septembre, on exécuta de la même maniere cinq Chrétiens, parmi lesquels il y avoit encore deux Apostats Pénitens. Le Pere Pineyro, qui n'en compte que trois en tout, a peut-être ignoré l'Apostasie de ces deux derniers.

Il est exilé, & se retire chez le Prince d'Oxu, & exerce utilement son ministere.

Il ne restoit plus de tous ceux, qu'on avoit arrêtés, que le Pere Sotelo ; & comme on ne l'avoit pas mis en prison, ni chargé de chaînes, comme les autres, bien des gens croyoient que le dessein du Xogun-Sama étoit de se contenter de l'exiler ; mais lorsqu'on s'y attendoit le moins, on lui signifia un Arrêt de mort. Il ne fut pourtant pas exécuté : plusieurs des principaux Seigneurs de cette Cour étoient intéressés dans l'établissement du Commerce, que ce Religieux vouloit ménager entre le

De J. C. 1613.

De Syn-Mu 2273.

Mexique & les Provinces du Nord & de l'Est ; & ils obtinrent sans peine du Prince, que la peine de mort fût commuée en celle de Bannissement. Alors le Pere Sotelo se rendit auprès de Mazamoney ; & comme il le trouva plus résolu que jamais à poursuivre le projet de son Ambassade, il se disposa à partir. Tandis que l'Ambassadeur Faxecura faisoit ses préparatifs, le zèle du Missionnaire ne demeura point oisif, & il fut assez heureux pour faire d'assez illustres Conquêtes. On assûre qu'un Oncle Paternel de Mazamoney, & plusieurs Gentilshommes de marque reçurent le Baptême. Enfin tout étant prêt pour le départ, le Prince d'Oxu fit délivrer de magnifiques Présents aux Ambassadeurs. Il voulut lui-même être présent à leur embarquement, & il déclara au Capitaine du Navire & à tout l'Equipage, que son intention étoit, que tous obéissent au Pere Sotelo, comme à lui-même. Ce fut vers la fin de l'année 1613. ou au commencement de la suivante, que ce Religieux mit à la voile. Nous parlerons en son tems du succès de cette Ambassade, que quelques-uns ont mal à propos voulu faire passer pour supposée, mais dont les suites ne répondirent pas à la maniere, dont elle fut reçue dans les Etats du Roi Catholique, & à Rome, ni aux espérances, qu'en avoit conçûes celui, qui en avoit été l'Auteur.

Cependant l'Eglise du Japon n'avoit jamais eu en même tems un si grand nombre de Missionnaires d'un mérite distingué. Il ne manquoit qu'un peu plus de concert, & de subordination de la part des Religieux Mendiants, qu on ne put jamais engager à recon-

noître la Jurisdiction de l'Ordinaire. A cela près, tous travailloient avec beaucoup de zèle & une égale ferveur. Mais cette Chrétienté fit alors une véritable perte dans la personne de son Pasteur, dont plus d'une raison lui rendoit la présence infiniment nécessaire. Ce Prélat mourut au commencement de l'année 1614. & ce fut, dit-on, de douleur de voir les affreux périls, où il voyoit son Troupeau sur le point d'être exposé. Dom Loüis Serqueyra étoit né à Evora vers l'an 1552. Il entra dans la Compagnie de Jesus en 1566. n'ayant que quatorze ans, & il s'y distingua toujours autant par sa piété, que par son mérite. Les vertus, qui brillerent le plus en lui, furent celles, que le Sauveur des Hommes a le plus recommandées a ses Apôtres : sçavoir, l'humilité & la douceur. Aussi avoit-il gagné tous les cœurs, & il fut presque également regretté des Fidéles & des Idolâtres. La conduite pleine d'égards & de modération, qu'il tint toujours avec les Religieux, dont je viens de parler, n'est pas la moindre partie de son éloge. Les Princes & les Seigneurs Payens le voyoient très-volontiers, & ne prenoient point d'ombrage de l'autorité, que lui donnoit sa dignité sur les Chrétiens. Il employoit ses revenus, ou pour parler plus juste, les aumônes, qu'il recevoit, a faire élever de Jeunes Gens, qu'il avoit soin de bien choisir, & qu'il destinoit au Sacerdoce. Rien n'échappoit à sa vigilance, & il ne s'épargna jamais en rien, pour conserver & pour accroître le Troupeau, qui lui étoit confié.

Mort de l'Evêque du Ja-

L'état déplorable, où cet Evêque laissoit le Christianisme au Japon, & surtout l'Edit de

De J. C. 1613-14.

De Syn-Mu. 2273 74.

pon. Qui fut son Successeur. Dispute au sujet du Gouvernement de l'Eglise pendant la vacance du Siége.

Bannissement, qui venoit d'être porté contre tous les Missionnaires à l'occasion, que je dirai tout à l'heure, demandoient sans doute une grande union entre tous ces Ouvriers Evangéliques; mais il ne falloit pas s'en flatter, après tout ce qui s'étoit passé, depuis que les Espagnols avoient voulu partager avec les Portugais le Commerce de ces Isles. Dès qu'on sçut à Rome la nouvelle de la mort de Dom Loüis Serqueyra, le Pape lui donna pour Successeur le Pere DIEGO VALENS, Jésuite, lequel ne put jamais obtenir la permission de visiter en Personne son Eglise, & resta jusqu'à sa mort à Macao; mais comme indépendamment des raisons, qui l'y retinrent, on avoit bien prévû que pendant la vacance du Siége, qui ne pouvoit manquer d'être longue, il ne falloit point laisser cette Mission sans un Supérieur Ecclésiastique, le Souverain Pontife y avoit pourvû d'avance, & le Pere Valentin CARVAGLIO, Provincial des Jésuites, étoit muni d'un Bref Apostolique, en vertu duquel, dès que l'Evêque eut expiré, il se porta pour Vicaire Général & Administrateur de l'Evêché. Le Clergé Séculier, qui n'étoit composé, que de sept Personnes, ne fit d'abord aucune difficulté de le reconnoître en cette qualité; mais on fut assez surpris d'apprendre que le Pere Pierre Baptiste, Commissaire des Peres de St François, avoit la même prétention. Il la fondoit sans doute sur ce que regardant l'Evêché du Japon, comme Suffragant de la Métropole de Manille, il s'étoit persuadé que les Religieux de son Ordre qui avoient été envoyés immédiatement par le Gouverneur, & par le Métropolitain des Philippines, avant les Peres de

Saint Augustin & de Saint Dominique, le Gouvernement de cette Eglise étoit dévolu de plein droit à leur Supérieur Général.

Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'on voulut rendre le Public juge de ce démêlé, & qu'on vit bientôt courir des Placards contre le Pere Carvaglio. Quelque tems après il en arriva de plus violents encore des Philippines; le Provincial y étoit ouvertement traité d'Intrus, & l'on y avertissoit les Fidéles de ne le pas reconnoître. Enfin le Clergé Séculier intimidé, ou séduit, ou se flattant de rétablir la paix, & de lever le scandale, se crut autorisé à faire un Mandement, qui fut affiché par toute la Ville, & qui déclaroit le Pere Pierre Baptiste seul Vicaire Général, & défendoit sous peine de péché mortel de reconnoître en cette qualité le Provincial des Jésuites. Cette démarche si irréguliere & si insoutenable de sept Ecclésiastiques, qui ne composoient pas un Corps de Chapitre, & dont nul n'étoit revêtu d'aucune Dignité, aigrit le mal, bien loin de le guérir, ainsi qu'il arrive toujours à ceux, qui s'ingérent dans les affaires, qui ne les regardent pas. Les Fidéles voyoient en tout cela bien des choses, qui ne les édifioient point, & je crois pouvoir assurer, sans craindre qu'on m'accuse de trop donner à la conjecture, que le Japon auroit vû peu de mauvais Chrétiens & d'Apostats, si, en voulant partager le Troupeau entre Cephas, Paul & Apollon, on n'eût pas affoibli le lien, qui le tenoit attaché à Jesus-Christ.

Comment la [illegible] fut décriée.

On auroit peut-être pû trouver des tempéramens, en attendant le Jugement définitif & contradictoire du Saint Siége; mais dans

P v

De J. C. 1613-14.
De Syn-Mu. 2273-74.

ces occaſions, ce qu'on s'eſt d'abord cru autoriſé à entreprendre, on ſe fait un devoir de le ſoutenir, & l'on n'eſt point arrêté par la vûë du ſcandale, qu'on rejette ſur ſon Adverſaire. Le Schiſme dura donc juſqu'à ce que l'Archevêque de Goa en ayant été averti, ſe crut obligé en qualité de Primat de le faire ceſſer. Il déclara le Provincial des Jéſuites & ſes Succeſſeurs à l'avenir ſeuls Adminiſtrateurs de l'Evêché du Japon, toutes les fois que le Siége ſeroit vacant; il fit une réprimande aux Prêtres de Nangazaqui, de ce que de leur propre autorité ils s'étoient érigés en Chapitre, avoient oſé dépoſer un Grand Vicaire établi par le Saint Siége, & en avoient nommé un autre à ſa place. L'Archevêque de Manille même, quoiqu'intéreſſé, ce ſemble, à ſoutenir le Pere Commiſſaire, écrivit ſur le même ton, & la Sentence du Primat fut depuis confirmée par un Bref de Paul V. du trente-uniéme Janvier 1618. & par un autre d'Urbain VIII. du vingt-cinquiéme Janvier 1632. Au reſte je crois devoir avertir que le Pere Pierre Baptiſte, dont je viens de parler, eſt le même, qui ſe trouvant en Eſpagne, lorſque l'on publia ſous le nom du Pere Louis Sotelo, cette fameuſe Lettre, dont nous parlerons en ſon tems, & la ſignature lui en ayant été montrée, declara qu'elle n'étoit point de ce Religieux, dont il connoiſſoit parfaitement le caractere, en ayant reçu pluſieurs Lettres, tandis qu'il étoit ſon Supérieur au Japon. Je reviens au nouvel Edit de proſcription contre les Miſſionnaires; mais il faut reprendre les choſes de plus haut.

Mémoire

Nous avons vû, il n'y a pas longtems, que

les Anglois avoient obtenu, aussi bien que les Hollandois, d'établir un Comptoir a Firando. Les Portugais & les Espagnols en furent également allarmés ; ils comprirent qu'on visoit à se pouvoir passer d'eux, & l'intérêt, qu'ils avoient à s'opposer à l'Ennemi commun, les réunissant enfin, ils dresserent ensemble un Mémorial, par lequel ils représenterent au Cubo-Sama, que les Hollandois étant des Sujets rebelles du Roi d'Espagne, il ne convenoit pas a un Prince, qui vouloit bien vivre avec Sa Majesté Catholique, de les recevoir dans ses Ports. Ils ne parlerent point des Anglois, mais ils se persuadoient sans doute, que la chûte du Commerce des uns entraîneroit infailliblement celle des autres ; d'autant plus, que les Anglois n'étoient pas assez bien établis dans les Indes Orientales, pour être en état de fournir aux Japonnois les Marchandises, que demandoient ces Insulaires.

Mémorial présenté au Cubo-Sama par les Espagnols & les Portugais contre les Hollandois.

Quoiqu'il en soit, la réponse du Cubo-Sama fut la même, que ce Prince avoit déja faite à l'Ambassadeur du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, sçavoir, qu'il n'entroit point dans les différends des Puissances de l'Europe ; que les Hollandois, fussent-ils des Démons sortis de l'Enfer, tant qu'ils feroient bien le Commerce, seroient reçus au Japon, comme s'ils étoient des Anges du Paradis, & qu'en cela il n'avoit égard, qu'à l'utilité des Sujets de l'Empire. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour les Catholiques, c'est que les Hollandois, à qui leur Mémorial ne put être caché, ne manquerent point de leur rendre la pareille, & le firent avec plus de succès. Ils ne cessoient point de faire observer à la Cour de Surunga, que le

Réponse de ce Prince. Les Hollandois récriminent ; & sont écoutés.

De J. C. 1613-14.
De Syn-Mu. 2273-74.

Japon se trouvoit environné de Pays conquis par les Armes des Espagnols, ou des Portugais, tous également Sujets du Roi Catholique ; & qu'une preuve, qu'il y avoit tout à craindre de leurs projets ambitieux, c'est ce qu'on avoit vû il n'y avoit pas encore longtems à Arima, où trente mille Hommes s'étoient attroupés au bruit de la condamnation de huit Chrétiens. Il étoit naturel, ce semble, de tirer de ce fait une conséquence toute contraire, puisque les trente mille Chrétiens d'Arima n'avoient fait autre chose, que se présenter à la mort, & accompagner leurs Freres au supplice, sans causer le moindre tumulte. Mais dans les affaires, dont la discussion semble plus difficile, qu'utile, tout dépend ordinairement du tour, que l'on a d'abord sçu donner aux choses ; les Princes, & le Public même, prennent rarement la peine de les approfondir, & il est infiniment rare, qu'ils reviennent de la premiere impression. D'ailleurs, le Cubo-Sama étoit naturellement ombrageux, & comme il avoit encore un Concurrent à l'Empire, sa politique se trouva d'accord avec son tempérammment ; ainsi il n'y a pas lieu d'être surpris, si les discours, que je viens de rapporter, à force d'être rebattus, produisirent enfin tout ce qu'avoient prétendu ceux, qui les tenoient.

Le Gouverneur de Nangazaqui l'anime contre les Chrétiens.

Plusieurs autres choses contribuerent beaucoup à irriter de nouveau le Régent contre les Chrétiens ; mais le Gouverneur de Nangazaqui fut celui, qui leur porta les plus rudes coups, & rien n'est plus noir, que la manœuvre, qu'il fit en cette occasion pour les perdre. On avoit été surpris dans plusieurs

Cours du Japon que le Roi d'Arima eût fait publiquement brûler vifs des Personnes de la premiere qualité, dont le seul crime étoit de n'avoir pas voulu cesser d'être Chrétiens; & comme on sçavoit que Safioye étoit le conseil de ce Prince, presque tout l'odieux de cette exécution retomboit sur ce Gouverneur de Nangazaqui. Pour s'en décharger, il n'est point de calomnies, qu'il ne suscitât aux Fidéles; il insista principalement sur ce qu'on devoit craindre d'une Secte, qui inspiroit le mépris de la mort au point d'ambitionner les plus infames supplices, & de faire l'objet d'un culte Religieux, ceux qui avoient passé pour leurs crimes par la rigueur des Loix. » Des Gens » animés de cet esprit, disoit-il, & dans la » dépendance entiere d'une Troupe d'Etran- » gers capables de tout entreprendre, ne sçau- » roient manquer d'être pernicieux dans un » Etat. Doit-on trouver étrange que les » Princes, qui ont pénétré les détestables » desseins de leurs Conducteurs, fassent tout » leur possible, pour les en détacher, & pas- » sent par-dessus les régles ordinaires, pour » punir leur entêtement? Faut-il donc, pour » en purger l'Empire, attendre que leur » nombre, qui croît tous les jours d'une » maniere sensible, les ait rendu formida- » bles, & peut-être invincibles.

De J. C. 1613-14.
De Syn-Mu. 2273-74.

Safioye ne s'en tint pas à ces discours généraux, qu'il tenoit en toute occasion; il parla en particulier au Cubo-Sama, & aux principaux Seigneurs de sa Cour, & il sçut donner tant de vraisemblance à ses impostures, qu'on vit peu de tems après paroître un Edit, qui enjoignoit à tous les Prêtres & Religieux, qui

Edit contre eux.

De J. C. 1613-14.

De Syn-Mu. 2273-74.

suivoient la croyance des Portugais, de sortir incessamment de toutes les Terres de l'Empire, de quelque Nation qu'ils fussent, & à tous les Japonnois, qui avoient embrassé leur Doctrine; d'y renoncer au plûtôt, sous peine de mort; & qui ordonnoit que toutes les Maisons des premiers, & que toutes les Eglises Chrétiennes fussent démolies On ne croiroit peut-être pas, qu'un malentendu, & qui n'étoit même en soi qu'une bagatelle, servit infiniment à faire accélérer ce funeste Edit. Un Chrétien, Habitant de Nangazaqui, convaincu d'avoir porté dans le Ximo de l'argent, qui n'avoit pas la marque du Prince, fut condamné à mourir en Croix, & exécuté à Meaco, où il avoit été arrêté. Plusieurs Chrétiens l'accompagnerent au supplice, pour l'aider à bien mourir, & au moment que le Bourreau alloit le percer avec sa Lance, tous se mirent a genoux, pour demander à Dieu qu'il lui accordât la grace d'une bonne mort. Quelques Idolâtres s'en formaliserent, & publierent qu'au mépris des Loix & de la Justice, les Chrétiens adoroient des Scélérats condamnés pour leurs forfaits. On le manda à Safioye, qui n'oublia point ce trait en parlant au Cubo-Sama, pour l'engager à faire enfin partir la foudre, que ce Prince sembloit avoir encore quelque peine à lancer.

Mauvaise foi du Gouverneur de Nangazaqui.

Le Gouverneur de Nangazaqui ne laissoit pas, tandis qu'il portoit de si cruels coups à la Religion Chrétienne, de garder en apparence quelques mesures avec les Jésuites, & il avoit même trouvé le secret de persuader à quelques-uns de ces Peres, qu'il n'étoit pas aussi opposé au progrès de l'Evangile, que la

plûpart des autres le croyoient. Le Provincial étoit de ce nombre, & il ne désespéra point d'obtenir par son entremise quelque adoucissement au dernier Edit. Il lui envoya le Pere de Mesquita, qui avoit été longtems assez bien auprès de ce Seigneur, pour le prier de trouver bon qu'il allât détromper le Cubo-Sama des faux bruits, qu'on faisoit courir sur le compte des Chrétiens; mais il ne put rien obtenir. Safioye lui répondit que le mal étoit sans remède, & le congédia de maniere a l'en convaincre. Il en avoit usé un peu plus honnêtement, mais avec encore moins de sincérité, avec le P. Gabriel DE MATOS, Recteur du Collége de Méaco, auquel, dès que l'Edit eut été signé à Surunga, il écrivit la Lettre suivante. » Je vous dépêche exprès le Porteur de ce Billet, pour vous » donner avis que le Très-Puissant Cubo-» Sama, ayant sçû qu'un grand nombre de » Chrétiens avoient adoré à Méaco la Croix, » sur laquelle le nommé GIROBIOYE, Habi-» tant de Nangazaqui, étoit attaché, a dit » qu'une Secte, qui enseigne à rendre les » honneurs divins aux infracteurs des Loix » de l'Empire, à des Gens mis en croix, dé-» capités, & brûlés vifs pour leurs crimes, » est une Secte diabolique, & ne peut être » observée, que par des Scélérats. La part » que je prens à ce qui vous touche, a fait » que j'ai été saisi de douleur, lorsque j'ai » entendu Sa Majesté s'exprimer de la sorte, » & je n'ai pas voulu différer d'un moment » à vous instruire de ce qui se passe, afin » que vous preniez vos mesures, pour n'être

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

» pas surpris. A Surunga l'onziéme jour de
» l'onziéme Lune.

Enfin l'Edit parut vers le commencement de Janvier de l'année 1614. & l'on peut dire que jamais volonté souveraine ne fut plus promptement exécutée. Des Officiers furent envoyés de toutes parts, pour renverser ce qui restoit d'Eglises sur pied, & tout ce qu'on put découvrir de Missionnaires, fut conduit à Nangazaqui, pour y être embarqué sur les premiers Navires, qui sortiroient du Port. Le Pere de Matos n'eut pas même le loisir de profiter de l'avis de Safioye, pour se mettre en sureté, & Meaco se trouva tout-a-coup sans Pasteurs, dans le tems, où leur présence y eût été plus nécessaire. L'Officier, qui avoit été chargé de l'exécution des ordres du Prince dans cette Capitale, commença par faire réduire en cendres tout ce qu'il y trouva d'Eglises, de Chapelles, & de Maisons Religieuses. Il fit ensuite publier dans tous les Quartiers, que ceux, qui n'abjureroient point la Religion des Européens, seroient brûlés vifs, & le Crieur ayant ajoûté, apparemment pour se divertir, que les réfractaires n'avoient toujours qu'à préparer leurs poteaux, le lendemain il s'en trouva devant toutes les portes des Chrétiens, autant qu'il en falloit pour tous ceux de chaque maison. On sçut même qu'un pauvre Homme avoit vendu son habit, & une Femme sa ceinture, pour acheter leurs poteaux.

Quelques Fideles se laissent séduire

Comme on vit que par les menaces on ne gagnoit rien, on eut recours aux prieres & a la persuasion, & l'on engagea ceux d'entre

les Idolâtres, qui avoient des Parents Chrétiens, à essayer, pour les ramener au culte des Dieux de l'Empire, les promesses les plus spécieuses, & toutes les raisons, que l'amitié leur feroit imaginer : tout fut inutile. Mais un expédient, dont ceux-ci s'aviserent, eut une partie de l'effet, qu'ils en attendoient. » Nous ne prétendons point, dirent-ils à » leurs Parents, que vous renonciez réellement au service du Dieu, que vous adorez ; ceci est un orage, qui passera : souffrez seulement que l'on efface vos noms » de la liste des Chrétiens, qui a été dressée, & qui doit être envoyée au Cubo-Sama ; ce Prince s'appaisera peut-être, si » cette liste n'est pas aussi chargée, qu'il l'auroit cru «. Quelques-uns y consentirent par simplicité, ou par surprise ; d'autres apprenant qu'on avoit effacé leurs noms, sans leur en rien dire, se tinrent tranquilles ; mais le plus grand nombre fit paroître une fermeté à toute épreuve. Alors l'Officier, qui avoit fondé toute l'espérance de sa fortune sur le succès de sa Commission, fit ressentir à ces fervents Chrétiens tout ce que peut inventer la brutalité d'un Homme, que la passion d'intérêt a rendu furieux, & sa rage lui fit imaginer un supplice assez singulier.

par simplicité à Meaco.

Il choisit d'abord parmi les Fidéles vingt-sept des principaux, Hommes, Femmes & Enfants, les fit dépoüiller, les uns tout-à-fait nus, les autres à moitié, & les fit enfermer dans des sacs faits d'un tissu de paille, dont tous les bouts étoient en dedans : puis il les fit frotter contre ces piquants avec beaucoup de violence ; ensuite il fit mettre

Supplice singulier pour obliger les autres à se rendre.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

les sacs les uns sur les autres, comme si ç'eût été des sacs de bled. Mais comme il craignit que ceux, qui y étoient enfermés, n'étouffassent, d'autant plus que quelques-uns n'avoient pas même la tête dehors, il ne les laissa pas longtems dans cette situation : il les fit tous arranger sur une ligne, & ils y demeurerent vingt-cinq heures, sans rien prendre, exposés a toute la rigueur de la Saison, qui étoit très-froide. Pendant ce tems-là des Bonzes, accompagnés des Parents & des Amis des Confesseurs, ne cessoient de les exhorter à se rendre aux volontez du Prince ; & ce qui faisoit un contraste assez particulier, une troupe d'Enfants accourus pour avoir part à leurs souffrances, pleuroient amérement de ce qu'on leur réfusoit cette grace.

Cependant l'Officier vouloit absolument qu'il fût dit, qu'il étoit venu à bout de réduire les Chrétiens. Il envoya donc aux Martyrs une troupe d'Idolâtres, qui lui avoient répondu de les réduire, & qui demanderent qu'on les remît entre leurs mains : on le fit, & peu de tems après le bruit courut que tous avoient obéi aux Edits. Rien n'étoit pourtant moins vrai ; mais quoique ces généreux Confesseurs pussent dire pour détromper le Public, on ne fit pas semblant de les entendre. Il y avoit alors à Méaco une Princesse JULIE de Tamba, sœur de Jean Naytadono, qui avoit été dépoüillée de ce Royaume. Toute son occupation étoit d'instruire des articles de notre sainte Foi les Personnes de son sexe, chez qui les Missionnaires ne pouvoient pas avoir un libre accès ; & elle s'étoit associé dans un si noble emploi

dix-huit ou vingt Filles & Veuves de qualité, dont le zéle & la vertu jettoient un très-grand éclat dans cette Eglise. L'Officier, dont je viens de parler, leur fit dire qu'en vain elles se flattoient de mourir pour leur Dieu, qu'il avoit un moyen infaillible de vaincre leur obstination, & qu'il verroit ensuite ce qu'il ordonneroit d'elles. Sur cette menace la Princesse Julie fit mettre en sureté quelques-unes des plus jeunes Filles & des mieux faites, & croyant pouvoir compter sur la constance des autres, elle se prépara avec elles au combat par la pénitence & par la priere.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2275.

On vint quelques jours après les saisir, on les dépoüilla, & on les mit jusqu'au col dans des sacs, que l'on suspendit à des poutres. Après qu'elles eurent resté quelque tems en cet état, on détacha les sacs, & des Soldats les ayant chargés sur leurs épaules, les promenerent dans les principales ruës de la Villes. Un tel supplice & un tel affront, soufferts par ces généreuses Chrétiennes avec une patience, & même une joye inaltérable, attirerent les huées de la Canaille, & l'indignation de tous les honnêtes Gens. Quelqu'un pria celui, qui présidoit à cette Comédie, de lui remettre une de ces Filles, pour être conduite chez son Pere, qui étoit Idolâtre, & il l'obtint. Les autres furent portées à l'endroit, où l'on avoit accoutumé d'exécuter les Criminels, & rangées sur la Place, où elles demeurerent jusqu'au lendemain au soir. Elles s'y exhortoient mutuellement à la persévérance, & bénissoient le Ciel de les avoir jugé dignes de souffrir cette ignominie pour la vérité. Mais ce qui mit le comble à leur

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

joie, c'eſt que celle, qui avoit été ſéparée de la Troupe, vint les rejoindre portant ſon ſac, où on la remit. On voulut enſuite les confier à quelques Idolâtres, qui ſe flattoient de vaincre leur conſtance; mais elles demanderent qu'on les laiſsât plutôt mourir dans l'état, où elles étoient, ou qu'en attendant les ordres de la Cour, on les donnât en garde à des Chrétiens connus, qui répondroient d'elles; & on prit ce dernier parti. Enfin on eut nouvelle qu'elles étoient compriſes dans l'Arrêt de banniſſement, qui devoit d'être porté contre un très-grand nombre de Chrétiens, & dont nous verrons bientot l'exécution.

Fermeté des Fideles d'Ozaca.

Le même Officier, qui venoit de donner tant de Scenes ridicules à Méaco, alla enſuite à Ozaca, où il fit publier en arrivant que le lendemain on feroit main-baſſe ſur tous ceux, qui perſiſteroient dans leur réſiſtance aux ordres de la Cour: mais il fut bien ſurpris lorſque le jour ſuivant on vint de grand matin l'avertir que trois cents Perſonnes attendoient dans une Place de la Ville l'exécution de ſes menaces, & qu'à leur Tête étoit un jeune Prince de la Maiſon Royale d'Arima, avec la Princeſſe ſa Femme. Cette nouvelle lui fit comprendre qu'il ne ſeroit pas plus heureux à Ozaca, qu'il ne l'avoit été à Méaco; il crut que s'il venoit à bout des Enfants, il ſapperoit le Chriſtianiſme par le fondement, & il en fit enfermer un très-grand nombre, qui furent fouëttés de la maniere la plus cruelle: mais ni ce traitement barbare, ni la faim, qu'on leur fit ſouffrir, ne pûrent en ébranler un ſeul.

Ce fut en ce tems-là, & apparemment à l'occasion de ces premieres exécutions, qu'il arriva une chose, dont un Ecrivain Hollandois (*a*) a prétendu conclure qu'il n'y avoit pas tant de merveilleux, qu'on se l'imaginoit dans la constance des Martyrs du Japon, & qu'on ne la devoit attribuer qu'à cette fermeté d'Ame, qui fait le caractere de la Nation. Voici de quelle maniere il raconte le fait. Un Gentilhomme de la Province de Deva, (*b*) voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être arrêté au premier jour, commença par mettre ordre à ses Affaires domestiques; ensuite voulant sonder la disposition de sa Famille, pour voir s'il pouvoit compter sur la constance de tous, il appella son Fils, qui n'étoit encore qu'un Enfant, & lui demanda s'il auroit assez de cœur pour se laisser brûler vif, plutôt que de renoncer à Jesus-Christ: *& vous mon Pere*, reprit l'Enfant, *que ferez-vous, si l'on vous donne le choix! Moi*, dit le Pere, *je ne balancerai pas à me laisser brûler. Ni moi non plus*, repliqua l'Enfant. *Mais*, repartit le Pere, *est-ce tout de bon? Oui sans doute*, répondit-il, *& quand vous voudrez, je vous en donnerai toutes les assurances, que vous pouvez désirer. Hé bien*, dit le Pere, en lui mettant dans la main un charbon ardent, *si tu as autant de courage, que tu le prétends, tiens ce charbon jusqu'à ce que je t'ordonne de le jetter.* L'Enfant obéit, & se laissa brûler jusqu'à l'os, sans témoigner la

De J. C. 1612.

De Syn-Mu. 2272.

Constance merveilleuse d'un Enfant. Ce que dit à cette occasion un Auteur Hollandois.

(*a*) Montanus. Ambassades mémorable des Hollandois au Japon.

(*b*) La Persécution a commencé beaucoup plus tard dans ce Royaume.

De J. C. 1614.

De Syn. Mu. 2274.

moindre douleur. *Hé quoi, mon Fils*, s'écria le Pere, en lui commandant de jetter ce feu, *n'as-tu ſenti aucun mal ? Pardonnez-moi, mon Pere*, répondit l'Enfant, *j'en ai ſenti beaucoup, mais je vous avois aſſuré, que j'étois prêt à me laiſſer brûler pour ma Religion, & il m'a ſemblé que ceci n'étoit rien au prix de ce que je vous promettois de ſouffrir.*

Je n'ai garde de garantir ce récit, encore moins la conſéquence, qu'en tire l'Auteur, qui d'ailleurs n'a pas la réputation d'être fort exact. Il ſe pourroit pourtant bien faire que cette Hiſtoire ne fût ici que déplacée & défigurée dans quelques-unes de ſes circonſtances, comme le ſont preſque tous les traits hiſtoriques, qu'on a inſérés dans ce même Ouvrage. En effet, je trouve dans des Mémoires plus sûrs quelque choſe d'aſſez ſemblable d'un Enfant de Sacai. Il n'avoit que ſix ans, & ayant un jour oui dire à ſon Pere qu'il falloit s'attendre à mourir bientôt pour Jeſus-Chriſt, il entra dans des tranſports de joye ſurprenants, en diſant qu'il ſeroit Martyr : » Tu ſeras Martyr ! reprit le Pere, & » comment pourras-tu ſouffrir les tourments, » dont on uſe envers les Chrétiens, toi, qui » ne ſçauroit tenir un moment la main ſur » le feu ? vous allez voir tout-à-l'heure le « contraire, repartit auſſitôt l'Enfant : & en diſant cela, il prend les pincettes, les fait rougir dans le feu, & ſe diſpoſoit à les reprendre à pleine main, lorſque ſon Pere & ſa Mere, qui le regardoient faire, lui arrêterent le bras. Alors il ſe mit à pleurer, & il ne fut pas poſſible de l'appaiſer, qu'en lui di-

ſant qu'il pourroit être Martyr. Je reviens au Cubo-Sama.

De J. C. 1614.

De Syn Mu 2274.

Pluſieurs Familles Chrétiennes exilées dans le Nord du Japon. Leurs ſouffrances & leurs vertus.

Les Miſſionnaires avoient perdu toute eſpérance de regagner ce Prince, qui paroiſſoit pourtant ne pouvoir ſe réſoudre à répandre le ſang des Chrétiens. Il ſe flattoit ſans doute qu'en leur ôtant leurs Paſteurs, & en éloignant les Chefs, il réduiroit peu à peu le reſte : ainſi après avoir donné ſes ordres pour l'embarquement des Religieux, il rendit une Sentence, en vertu de laquelle un grand nombre des plus conſidérables Familles Chrétiennes de Méaco, de Sacai & d'Ozaca devoient être tranſportées dans les Provinces du Nord, avec ſoixante treize Seigneurs ou Gentilshommes, parmi leſquels je trouve un Frere du ſaint Martyr Paul Miki & un Roi d'Ava, dont je n'ai rien pû trouver de particulier. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que c'étoit ce troiſiéme Fils de Nobunanga, que Tayco-Sama avoit dépoüillé de ſes Etats, & qui du vivant de ſon Pere avoit ſolemnellement promis de ſe faire Chrétien. Ce fut pour tout l'Empire un grand ſpectacle, que la vûë de tant de Perſonnes illuſtres, menées comme une chaîne de Galériens de Ville en Ville, & condamnées à n'avoir plus d'autre demeure, que les Bois & les Montagnes, ni d'autre compagnie, que les Bêtes ſauvages. On pourra comprendre quelle étoit la vertu de ces généreux Confeſſeurs, & ce qu'ils eurent à ſouffrir dans une ſi longue marche, par une Lettre qu'écrivit au Pere Balthazar de TORREZ un Chrétien, qui les vit à Surunga, lorſqu'ils paſſoient par cette Ville pour ſe

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

rendre au terme de leur bannissement. La voici.

» Le vingt-deuxiéme de la troisiéme Lune, » (c'est-à-dire, vers la fin de Mai) j'allai » voir les Exilés, & je ne sçaurois, mon Ré- » vérend Pere, vous exprimer combien leur » vûë m'inspira de dévotion & de confusion » de moi-même. Ils font leurs prieres tous » ensemble, & ils ne manquent pas un jour » d'ajoûter à leurs souffrances quelque austé- » rité volontaire : ils ont formé entr'eux une » espéce de République, dans laquelle cha- » cun a son emploi, & son occupation mar- » quée. En arrivant ici, où ils ont séjourné, » ils coucherent sur la terre nuë, dans un » grand Magazin, où on les enferma sous » la clef. La nuit suivante on leur donna à » chacun une natte. La nourriture répondoit » à la maniere, dont ils étoient couchés, » mais ils se consoloient, en s'entretenant » continuellement des souffrances des Saints » Martyrs de la primitive Eglise. Un jour » un des Officiers, qui les conduisoient, leur » avoüa qu'il n'avoit accepté cette commis- » sion qu'en tremblant; sçachant bien que » quelques-uns d'entr'eux étoient de vieux » Guerriers en réputation de valeur; mais » que sa crainte s'étoit bientôt dissipée, & « qu'il reconnoissoit qu'il n'y avoit rien à ap- » préhender de Gens, à qui leur Religion » inspire un plus grand désir des souffrances, » qu'on n'en peut avoir de les faire souffrir; » que leur conduite lui paroissoit prouver in- » vinciblement la vérité & la sainteté de leur » Loi, & que si les tems devenoient plus fa- » vorables,

vorables, il ne tarderoit pas à l'embrasser.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu 2274.

Situation, où elles se trouvent dans le lieu de leur exil.

Dans la suite le nombre des Bannis augmenta considérablement, & tout un Canton, nommé TSUGARU, jusqu'alors entiérement désert, en fut peuplé. L'on y voyoit des Personnes du plus haut rang habiter dans les Cabannes, qu'ils étoient obligés de se bâtir eux-mêmes, défricher à force de bras un terrein stérile, & n'avoir pour soutenir une vie languissante, que ce qu'une terre ingrate, cultivée par des mains peu accoutumées à ce pénible travail, pouvoit leur fournir. Aussi la plûpart seroient-ils bientôt morts de faim, si les Fidéles n'avoient trouvé le secret de leur faire passer de tems en tems quelques mesures de ris, & d'autres provisions faciles à porter. Nous aurons dans la suite plus d'une occasion de parler de cet affreux Désert, où le Japon a vû ce que l'Egypte & la Palestine ont montré à l'Univers de plus héroïque, soit pour la pénitence, soit pour le détachement des biens de la Terre; avec le relief, que la qualité de Confesseurs de Jesus-Christ donnoit aux Solitaires Japonnois.

Les recherches continuoient dans toutes les Provinces de l'Empire avec une exactitude, qui marquoit bien qu'à ce coup on ne vouloit plus de Chrétiens au Japon. Quelques-uns de ceux, qui en étoient chargés, s'étoient attendu à beaucoup de résistance, & à quelque chose même de plus, parce qu'on leur avoit dépeint les Chrétiens, comme les plus méchants & les plus séditieux des Hommes. Leur surprise fut extrême, quand ils virent qu'ils ne pouvoient suffire à écrire les noms de tous ceux, qui se présentoient. Un Gentilhomme

De J. C. 1614.

De Syn-Mu 2274.

de Fucimi avoit été exilé à Nangazaqui, il dit à celui, qui lui signifioit cet ordre, qu'il en appelloit au Cubo Sama; l'Officier se moqua de lui, & l'assura que ce Prince ajoûteroit plutôt à la Sentence, qu'il ne l'adouciroit: en un mot, qu'il n'y avoit point de milieu pour lui entre l'exil, & une prompte obéissance aux Edits. Il y en a un, reprit le généreux Chrétien, c'est de me faire mourir, ou sur une Croix, ou dans le feu, ou du moins par le glaive. Mais si vous n'avez pas ce pouvoir, ajoûta-t-il, ni assez de crédit pour m'obtenir cette grace, je vous conjure au moins de changer le lieu de mon exil, je trouverai trop d'Amis à Nangazaqui, je n'y vivrois pas en Exilé.

Ucondono, & quantité de personnes de grande condition exilés du Japon.

Enfin il parut un nouvel Edit de la Cour de Surunga, qui priva l'Eglise du Japon de presque tout ce qui lui restoit de Personnes de la plus haute Noblesse. Il portoit que Juste Ucondono, l'ancien Roi de Tamba, Jean Naytadono, le Prince Thomas son Fils, la Princesse Julie sa Sœur, dont nous avons vû il n'y a pas longtems les Combats, Thomas UQUINDA, un des plus grands Seigneurs du Royaume de Buygen, & quantité d'autres Personnes qualifiées: en un mot, tout ce qu'il y avoit dans l'Empire de Chrétiens, qui fissent quelque figure, ou pûssent donner de l'ombrage, seroient conduits à Méaco, & livrés par le Gouverneur de cette Capitale à celui de Nangazaqui, pour être ensuite embarqués, & transportés hors des Terres du Japon. Depuis les dernieres années du Régne de Tayco-Sama, Ucondono avoit mené une vie assez tranquille auprès de Figendono

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Roi de Canga, dont nous avons vû qu'il s'étoit fait un Ami, pendant qu'il étoit exilé chez lui, & il n'avoit point voulu se mêler des Affaires de l'Etat pendant les mouvements, qui troublerent le commencement de la Régence. Sa Famille étoit alors composée de la Princesse Marie sa Femme, d'une Fille mariée à un Seigneur du Royaume de Canga, & de cinq Fils, dont l'Aîné n'avoit que dix-huit ans: pour lui, il étoit âgé d'environ soixante.

Sainteté du Roi de Tamba, & du Prince son Fils.

Jean Naytadono étoit plus vieux & fort infirme. Peu de tems après sa disgrace, arrivée sous le regne de Nobunanga, il s'étoit retiré dans le Fingo avec le Prince Thomas son Fils, qui passoit, aussi-bien que lui, pour un des plus braves Hommes du Japon, & ne lui étoit point inférieur en vertu. Ils y vivoient en grands Seigneurs, & y honoroient la Religion par une vie véritablement chrétienne. Ils avoient suivi tous deux le célébre Augustin Tsucamidono Roi de Fingo à la Guerre de Corée, & ils y combattirent toujours sous sa banniere en qualité de simples Volontaires. Lorsqu'on proposa à Naytadono d'aller négocier à la Cour de Pekin, ainsi que nous l'avons rapporté en son lieu, il y a bien de l'apparence, que c'étoit Tsucamidono son Ami, qui lui avoit ménagé cette occasion, pour le faire rétablir dans sa premiere fortune: mais un motif plus grand & plus chrétien lui fit accepter la Commission, dont l'inconstance de Tayco-Sama empêcha les suites avantageuses, qu'elle pouvoit avoir. Il ne s'étoit proposé rien moins, que de faire connoître Jesus-Christ au Monarque Chinois, &

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274

Lettre du Roi au Pere Pasio.

d'introduire la Foi dans ses Etats ; mais il n'en eut pas le tems.

Le Roi de Fingo étant mort, & Canzugedono son Successeur ayant allumé dans son Royaume le feu de la persécution, on ne peut dire dequel secours le Roi & le Prince de Tamba furent aux Fidéles pour les maintenir dans cette ferveur, qui fit tant d'honneur à la Religion. Canzugedono ne fut pas longtems à s'en appercevoir, & il osa menacer les deux Princes de leur faire sentir tout le poids de son indignation : mais il trouva qu'il avoit affaire à des Héros Chrétiens, que rien n'étoit capable d'ébranler, & qui ne demandoient pas mieux que d'être poussés à bout. » La » persécution va toujours croissant, écrivoit » le saint Roi au Pere Pasio, & par la misé» ricorde du Seigneur, nous sommes en fort » grand nombre disposés à donner tout no» tre sang pour la cause de Dieu. Je crois » que ceci ne finira pas sitôt, & je me flat» te que le divin Sauveur veut que nous ayons » quelque part à ses souffrances. Si cela ar» rive, nous aurons la consolation de mar» cher sur les pas de ces anciens Martyrs, » qui ont fait la gloire de l'Eglise dans ses » plus beaux jours, & qui l'ont cimentée de » leur sang. Priez pour nous, mon cher Pe» re, & conjurés l'Auteur de tout bien de » nous accorder la grace de persévérer jus» qu'à la fin. Qui l'eût cru, que notre chere » Patrie dût être assez heureuse, pour don» ner des Martyrs à Jesus-Christ, & que de » misérables Pécheurs comme nous, dûssions » être choisis, pour entrer des premiers dans » la lice ! Cette seule pensée me remplit d'une

» joye inexprimable, & me fait verser des » larmes en abondance, dans le souvenir des » bontez d'un Dieu à mon égard.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

Deux Lettres du Prince au P. Pasio, & aux Fidéles de Cumamoto.

Deux Lettres, qu'on nous a conservées du Prince Thomas, font voir que le Fils ne le cédoit pas à son Pere pour le zéle & pour les sentiments. Elles sont si belles, que j'ai cru les devoir rapporter ici, pour faire connoître de quel esprit étoient animés ces Chrétiens, dont on avoit publié longtems auparavant la honteuse Apostasie, & sur quels fondements étoit appuyée leur vertu. » J'ai reçu de votre » Paternité, mandoit le Prince au même Pere Pasio, alors Vice-Provincial des Jésuites, » plusieurs Lettres, qui m'ont paru remplies » d'une sagesse toute divine, & nous en avons » tous été merveilleusement animés à la con- » stance. Graces infinies soient renduës au » Souverain Seigneur du Ciel & de la Ter- » re, rien jusqu'ici n'a pû ébranler ma Foi; » aussi est-ce du meilleur de mon cœur, que » je fais à mon Dieu le sacrifice de mes biens, » de ma Famille, & de ma vie. Je reconnois » même avec sincérité que ce sacrifice, qui » me coûte si peu, est beaucoup plus son ou- » vrage que le mien, & bien loin de préten- » dre qu'il m'en sçache aucun gré, je lui en » suis obligé, comme d'une des plus insi- » gnes faveurs, que j'aye reçûës de sa main » libérale. Quelle langue, mon cher Pere, » peut exprimer, quelle imagination peut se » représenter une si excessive miséricorde en- » vers de chétives Chréatures, & surtout en- » vers moi, qui l'ai offensé en tant de ma- » nieres, & qui continuë encore à l'irriter » dans le tems, qu'il me prodigue ses biens!

De J. C. 1614.

De Syn-Mu 2274.

» Il y a longtems que faisant réflexion à la
» multitude de mes péchés, je me disois à
» moi-même qu'il n'étoit pas possible que je
» fusse sauvé par une autre voye, que celle
» du Martyre. Enfin par la Miséricorde in-
» finie du Tout-Puissant, m'y voici presque,
» dans cette voye si désirée, & si sûre. Je
» vous conjure, mon très-cher Pere, au nom
» de notre commun Roi & Souverain Sei-
» gneur, de m'enseigner ce que je dois faire
» pour me préparer comme il faut au com-
» bat, que je ne crois pas fort éloigné. Aidez-
» moi aussi à remercier ce Dieu de bonté d'une
» grace, dont le seul souvenir me tire les
» larmes des yeux; c'est de m'avoir délivré
» des écueils & des embarras de la Cour.
» Quand la perte de mes biens & celle de
» notre premiere fortune ne m'auroient pro-
» curé que ce seul avantage, je me croirois
» assez dédommagé, & récompensé au cen-
» tuple de ce que j'ai fait & sacrifié pour le
» service de mon Dieu. Il n'y a que l'expé-
» rience, qui puisse apprendre & faire sentir
» que jusques dans les fers un Chrétien est
» plus libre, que ne le peut être un Ama-
» teur du monde au milieu des grandeurs de
» la Terre.

La seconde Lettre du Prince de Tamba fut écrite aux Fidéles de Cumamoto, tandis qu'il étoit enfermé dans une Forteresse du Fingo, où l'on mettoit sa foi aux plus rudes épreuves: on ne peut la lire, sans se représenter un Saint Paul dans les fers. La voici. » J'eus
» bien du chagrin, mes très-chers Freres,
» lorsque j'appris dernierement que la per-
» sécution avoit fait quelques Infidéles; mais

» la fidélité du plus grand nombre me con-
» sole. Ah que j'aurois de joye d'être auprès
» d'eux, s'ils ont le bonheur de mourir Mar-
» tyrs ! Je baiserois le sang, qu'ils verseroient
» pour Jesus-Christ, & je les conjurerois de
» demander à mon divin Sauveur la même
» grace pour moi. Je vous fais à tous cette
» priere, mes très-chers Freres, & c'est avec
» d'autant plus de confiance, que je recon-
» nois plus visiblement mon indignité. Je
» suis ravi que ces généreux Confesseurs ayent
» renoncé à tout ce qu'ils possédoient sur la
» Terre, mais je n'en suis nullement surpris.
» Peut-il y avoir des Hommes assez insensés,
» pour préférer de vaines richesses à un Dieu,
» dont les Trésors sont intarissables, & qui
» ne se laisse jamais vaincre en libéralité?
» Que ceux, qui les dépoüillent de ces faux
» biens, leur rendent un grand service ! Car
» enfin que peuvent-ils leur ôter, qu'il ne
» leur faille quitter un jour ? D'ailleurs n'est-
» il pas constant que ce sont ces biens périssa-
» bles, qui sont le plus grand obstacle à no-
» tre salut ? J'ai toujours regardé ceux, qui
» les sacrifient pour acquérir les Trésors du
» Ciel, comme de sages Usuriers, qui don-
» nent de la boue pour recevoir de l'or. Au-
» trefois je tâchois de m'exercer dans ce saint
» trafic, en m'occupant tout entier de la priere
» & de la fréquentation des Sacrements,
» mais j'ai tout gâté depuis par ma tiédeur.
» Aujourd'hui j'ai quelque espérance de sup-
» pléer à ce défaut par le Martyre. Quelques-
» uns disent que vous n'êtes pas assez fervents,
» pour mériter que Dieu vous fasse la grace
» de confesser son saint Nom au péril de vo-

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

» vie ; que sera-ce dont de moi, qui suis bien
» plus lâche que vous dans son service ? J'ai
» néanmoins un secret préssentiment que le
» Seigneur ne rejettera point mes désirs, &
» que j'aurai l'honneur de verser mon sang
» pour lui. Ce n'est pas à moi à vous don-
» ner des avis, mais je vous conjure comme
» mes Freres, & nos chers Fils en la Foi,
» de mettre sous les pieds tout ce qui est
» terrestre. Vous pouvez bien vous souvenir
» de ce que nous avons souvent dit dans nos
» Conférences spirituelles, que de négliger
» les biens du Ciel pour courir après ceux de
» la Terre, c'est renverser l'ordre naturel
» des choses.... Songez aussi que nous voici
» au tems de l'épreuve : c'est à coups de Ci-
» seaux que d'une Pierre brute on en fait une
» Pierre propre à bâtir, & c'est par le moyen
» du feu & du marteau, qu'on donne au
» Fer la forme, qu'on veut lui faire prendre.
» Jesus-Christ, pour construire l'Edifice spi-
» rituel de son Eglise, en a usé de la même
» maniere : il a commencé par lui-même,
» qui en devoit être la pierre angulaire, &
» c'est par le feu des tribulations, qu'il a
» éprouvé & sanctifié ceux, qu'il a voulu y
» faire servir de base & de fondement. Mon-
» trons-nous dignes d'être traités de la même
» maniere, que l'ont été ses Disciples les plus
» chéris : il n'auroit point permis que nous
» fussions attaqués, s'il n'avoit eu dessein de
» nous couronner. Quant à ce qui me regarde,
» on ne peut avoir plus d'assauts à essuyer,
» que j'en ai eu, depuis que je suis ici. On
» me représentoit ma jeunesse, ma naissance,
» mes services, ce que je devois à mes En-

» fants, les affreux périls, ausquels je m'ex-
» posois : jugez si n'ayant personne avec moi
» pour m'animer & me fortifier, je n'ai pas
» eu besoin d'une assistance toute particuliere
» du Ciel, pour me soutenir. Depuis quel-
» que tems on me laisse un peu en repos, &
» je vois bien qu'on désespére de me gagner.
» Aussi ne tient-il qu'à nous d'être invinci-
» bles, assistés que nous sommes du bras du
» Tout-puissant. Mais ce n'est pas assez d'ê-
» tre sorti une ou deux fois victorieux du
» combat ; la récompense n'est donnée, qu'à
» celui, qui persévérera jusqu'à la fin : ne
» vous lassez point de demander pour vous
» & pour moi une grace si nécessaire.

Ils sont exilés au Royaume de Canga, puis hors du Japon.

On peut bien juger que des Princes, qui pensoient ainsi, ne craignoient pas beaucoup le ressentiment du Roi de Fingo, mais les menaces du Tyran eurent une partie de leur effet. Naytadono & son Fils furent exilés au Royaume de Canga, dont la Compagnie d'Ucondono leur ancien ami, leur rendit le séjour fort agréable. D'ailleurs le Roi de Canga, que l'admiration des vertus de ses illustres Hôtes avoit fort prévenu en faveur de la Religion Chrétienne, ne manquoit à rien, pour les bien traiter. Mais on ne les y laissa pas longtems, & le Cubo-Sama les bannit enfin du Japon. La nouvelle de ce bannissement, & de celui de tant d'autres personnes qualifiées, surprit bien du monde, & la joye avec laquelle ces illustres Confesseurs la reçurent, n'étonna que ceux, qui ne connoissoient point les Chrétiens. Jecundono Roi de Buygen, qui leur rendit toujours justice, après même qu'il eut cessé de les aimer, dit un jour qu'U-

Q v

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

condono ne lui avoit jamais paru plus grand que dans les deux occasions, où il avoit tout sacrifié à sa Foi : il lui écrivit même lorsqu'il apprit son exil, une Lettre très-polie, dans laquelle il ne sembloit plaindre que le Cubo-Sama, qui se perdoit d'honneur, disoit-il, en traitant d'une maniere si indigne des Personnes de ce mérite. Il ajoûtoit à la louange des Missionnaires beaucoup de choses, qui faisoient bien voir que la politique avoit plus de part, que ses mécontentements particuliers, à la conduite, qu'il tenoit depuis quelques tems à leur égard.

Cependant toute la Troupe des Confesseurs s'étant réünie, ils marcherent ensemble vers Méaco. Ils étoient à pied, & la saison étoit très rude. Les Princes & les Seigneurs prenoient les devants, pour frayer les chemins, & tous suivoient avec un air de contentement, qu'on ne se lassoit point d'admirer. Dès que le Gouverneur de la Capitale eut appris qu'ils approchoient, il appréhenda une émeute des Chrétiens de cette grande Ville, s'ils y entroient, & leur envoya dire de s'arrêter à Sacomoto, où ils recevroient les derniers ordres de la Cour. Il alla ensuite les trouver, & en les abordant il leur dit qu'ils pouvoient encore se garantir des malheurs, qui les menaçoient ; qu'ils se consultassent bien, avant que de faire une derniere réponse, d'où dépendoit leur sort. Ce discours fut reçu avec indignation, & le Gouverneur, qui étoit ce même Itacundono, jusques-là si favorable aux Chrétiens, fut si déconcerté de la réponse, qu'ils lui firent, qu'il se retira sans rien répliquer.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

Les Bannis resterent trente jours à Sacomoto. Enfin l'ordre arriva de les faire partir pour Nangazaqui. On offrit aux Femmes de les laisser à Meaco, mais toutes rejetterent cette offre avec mépris. On assûre que peu de jours après leur départ, un Exprès de l'Empereur Fide-Jory arriva à Sacomoto, avec un ordre secret de proposer à Ucondono de venir s'enfermer avec lui dans Ozaca. Ce jeune Prince s'ennuyoit plus que jamais de la longue captivité, où son Tuteur le retenoit, & dont il ne voyoit aucune apparence de sortir.

Il songeoit donc sérieusement à secoüer un si indigne joug; & il est certain qu'il ne pouvoit pas acquérir un Homme plus capable d'accréditer son Parti, & de tenir tête à son Tyran, que Juste Ucondono; mais son Envoyé arriva trop tard. Il n'y a pourtant gueres d'apparence qu'Ucondono eût voulu s'engager dans une affaire de cette nature: depuis plus de vingt-cinq ans il ne pouvoit plus goûter que les choses de Dieu; & quoique la proposition, que lui vouloit faire le jeune Empereur, fût la seule ressource, qui restât à l'Eglise du Japon, doit il eût pû assurer le rétablissement; que de servir son légitime Souverain contre un Usurpateur, fût sans doute ce qu'il pouvoit faire de mieux pour sa gloire & pour l'avantage de sa Religion, & que quand bien même le succès n'eût pas répondu à ses vœux, les affaires du Christianisme étoient dans une situation, où elles ne pouvoient pas empirer: il étoit trop jaloux de la qualité de Confesseur de Jesus-Christ, pour y renoncer sur une espérance incertaine; & son grand principe avoit toujours été de souffrir plutôt la persé-

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

cution, que de la repousser les Armes à la main.

Quoiqu'il en soit, les Bannis étant arrivés à Nangazaqui, où l'exercice de la Religion Chrétienne étoit encore toléré en faveur du Commerce, y furent reçûs avec toute la magnificence, dont les Fidéles pûrent s'aviser; & l'on peut dire aussi que le séjour, qu'ils firent dans cette Ville, en attendant les Navires, sur lesquels ils devoient s'embarquer, ne servit pas peu à inspirer à toute cette Chrétienté ce courage & cette constance, qui a produit tant de Martyrs. D'autre part le Cubo-Sama ayant persuadé par de si grands éclats, qu'il ne falloit plus espérer qu'il revînt en faveur du Christianisme, les Princes & les Seigneurs Idolâtres ne ménagerent plus rien. Tous ne haïssoient pourtant pas la Religion Chrétienne, & Taydono Roi d'Aqui & de Bungo, & Seigneur de Firoxima, fit voir alors par quelques traits assez marqués, qu'en inquiétant ses Sujets Chrétiens, il cherchoit plus à faire sa Cour, qu'à suivre le mouvement de son zèle pour la Religion de l'Empire.

Constance de deux Gentilshommes Chrétiens.

Ce Prince avoit à sa Cour un Gentilhomme Chrétien, qu'il aimoit, & qu'il espéra d'abord d'engager par douceur à dissimuler au moins sa Foi. Il le combla de caresses, & lui fit les promesses les plus séduisantes, mais ce fut inutilement; enfin il eut recours à ce stratagême. Il lui ordonna de lui envoyer le plus jeune de ses deux Enfants, pour être contraint par la rigueur des supplices à obéïr aux Edits. Quelque tems après il manda son Aîné, puis sa Femme. Il lui fit dire ensuite

que tous avoient porté la peine de leur obstination, & qu'il lui conseilloit de penser sérieusement à lui-même. Cette déclaration, bien loin de l'intimider, ne fit qu'augmenter l'impatience, qu'il avoit d'aller au Ciel, où il se promettoit de rejoindre sa Famille. Il se rendit au Palais plein de ces sentiments; mais il fut bien étonné de n'y recevoir que des loüanges, & d'y retrouver sa Femme & ses Enfants, qui ayant témoigné la même constance que lui, n'avoient reçu que des traitements dignes de leur vertu.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu-2274.

Un autre Gentilhomme de cette même Cour ne fit pas moins paroître de résolution, & ne ressentit pas de moindres effets de l'équité du Prince. Il y avoit long tems que Taydono le pressoit de changer de Religion, il parut se lasser de parler en vain; & un jour il lui fit dire qu'il iroit dans peu lui rendre visite, & qu'il songeât à le satisfaire sur ce qu'il désiroit. Le généreux Chrérien repartit que sa réponse étoit toute prête, & dès qu'il eut été averti que le Roi venoit, il se mit à l'entrée de sa Maison; & du plus loin qu'il apperçut le Prince, il se jetta à genoux, en s'écriant: » Seigneur, je suis Chrétien, je veux vivre » & mourir Chrétien; vous êtes le Maître » absolu de mes biens & de ma vie, vous » pouvez en disposer comme il vous semblera » bon; mais vous n'avez aucun pouvoir sur » ma Religion.

Le Roi de Bungo ne peut se réduire à pousser les Chrétiens, ce qu'il dit à ce sujet.

Ce Gentilhomme avoit un Fils âgé de neuf ans. Cet Enfant n'eut pas plutôt apperçu son Pere dans la posture que j'ai dit, qu'il courut le joindre, en criant de toute sa force: *Je suis Chrétien, & je le serai jusqu'à la mort.* Ce

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

ſpectacle, qui commençoit à attendrir tout le monde, devint encore bien plus touchant, par la vûe de la Mere & de la Femme de ce fervent Chrétien, qui vinrent ſe jetter aux pieds du Roi, & lui faire les mêmes proteſtations. Taydono, qui s'étoit beaucoup contraint juſques-là, ne put alors retenir ſes larmes; il les releva tous avec bonté, leur donna mille témoignages d'eſtime & d'affection, & ſe retira. Enfin ce Prince rencontrant partout la même fermeté, prit le parti de fermer les yeux, & dit même un jour qu'il s'eſtimoit heureux d'avoir à ſon ſervice des Hommes, ſur la fidélité deſquels il croyoit pouvoir compter.

Martyrs dans ce Royaume.

Il y eut néanmoins cette même année des Martyrs dans le Bungo, mais il y a bien de l'apparence, que le Roi n'y eut point de part, ou qu'on ſe ſervit de quelque prétexte, pour lui faire ſigner des Arrêts de mort. Les premiers coups porterent ſur une Femme de Condition, nommée MAXENCE, dont le courage fut un puiſſant aiguillon pour tous les autres Fidéles. Après qu'elle eut ſouffert avec ſon Mari & ſon Beau-Frere toutes ſortes d'aſſauts & de tourments, les deux Freres ayant été condamnés au feu, on la mena la corde au col, pour aſſiſter a leur ſupplice, afin de voir ſi l'horreur de ce genre de mort ne l'intimideroit point. Mais tout le contraire arriva. Maxence ne put voir les deux Martyrs chanter au milieu des flammes, ſans être émuë juſques au fond du cœur, & il fallut la retenir de force, pour l'empêcher d'aller embraſſer ces illuſtres Mourants à travers les braſiers ardents, qui les conſumoient. Après qu'ils eurent expiré, comme on recommen-

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

çoit à tenter sa constance, pour toute réponse elle se fit un bandeau de ses cheveux, se jetta à genoux aux pieds des Soldats, qui la conduisoient, & leur présenta sa Tête, qu'ils lui couperent à l'instant.

Merveilles opérées en faveur des Fidéles.

On jetta ensuite son corps dans le feu, où étoient ceux de son Mari & de son Beau-Frere, & on les y laissa réduire en cendres; mais on dit qu'à la faveur de trois brillantes lumieres, qui parurent la nuit au-dessus du lieu de l'exécution, les Fidéles recueillirent quelques-ossemens, qui avoient échappé aux flammes. On ajoûte que ce ne fut pas le seul prodige, que le Seigneur opéra, pour illustrer la Foi de ces Chrétiens persécutés, qui se présentoient de si bonne grace au Martyre, que quelques-uns fut honorés du don de Prophétie; que d'autres, après avoir été décapités, furent entendus prononcer distinctement les saints Noms de JESUS & de MARIE : on assure même que le feu Roi d'Arima avoit prédit en mourant bien des choses touchant la persévérance & la chûte de plusieurs de ses Sujets, & qui se trouverent exactement vraies. Mais la plus grande merveille étoit de voir dans des Néophytes de tout âge, de tout sexe, & de toute condition, cette grandeur d'ame, cette ardeur pour le Martyre, & cette fermeté au milieu des supplices, qui faisoient l'admiration de tout l'Empire.

Conduite du Cubo-Sama à leur égard.

Le Cubo-Sama suivoit toujours son premier plan, qui étoit de ne point répandre le sang des Fidéles. On attribuoit cette conduite principalement à deux choses : la premiere étoit une forte persuasion, que les exécutions sanglantes avoient ordinairement un

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

effet contraire à celui, qu'on prétendoit : la seconde, qu'il ne doutoit point qu'après le départ des Missionnaires, dont il ne croyoit pas qu'un seul eût échappé aux recherches de ses Officiers, la ferveur de leurs Disciples ne se ralentît peu à peu. Il paroît même que les Gouverments des Villes Impériales, & les autres Seigneurs, qui recevoient leurs ordres immédiatement de lui, n'avoient pas encore la liberté de faire mourir personne. On l'a pû voir par ce qui se passa d'abord à Méaco & à Ozaca ; cela parut encore par la conduite d'Itacundono, Gouverneur de la premiere de ces deux Villes, & Vice-Roi de la Tense. Ce Seigneur avoit sous lui deux Commandants à Méaco, l'un pour la haute Ville, & l'autre pour la basse : celui-ci traitoit assez doucement les Chrétiens, persuadé que son Supérieur les aimoit toujours, ou du moins les estimoit : mais le Commandant de la haute Ville, ou ignoroit cette disposition du Vice-Roi, ou n'eut pas pour lui la même complaisance. Par malheur Itacundono ayant fait courir le bruit, que plusieurs Chrétiens avoient renoncé à leur Foi, & cela pour éviter de recevoir des ordres plus violents contre eux, ceux, dont il avoit marqué les noms parmi ces prétendus Apostats, protesterent juridiquement contre cette supercherie : il craignit qu'on ne l'accusât de favoriser le Christianisme, & dans l'appréhension de s'attirer de fâcheuses Affaires, il fit quelques exemples sur les principaux.

Persécution à Meaco.

Aprés les avoir fait saisir, il les livra à un de ses Officiers, Homme d'une férocité au-dessus de toute expression. Ce Barbare voyant

que les Bourreaux ménageoient un peu les Martyrs, dans la crainte qu'ils n'expiraſſent entre leurs mains, & qu'on ne les en rendît reſponſables, parce que l'ordre du Vice-Roi portoit qu'on ne feroit mourir perſonne, leur dit de faire du pis qu'ils pourroient, & qu'il prenoit ſur lui tout ce qui en arriveroit. Quelque tems après on l'avertit qu'un des Patients paroiſſoit prêt à rendre l'Ame, & il commanda ſur le champ, qu'on le jettât à la voirie; ce qui fût exécuté. Mais les Chrétiens n'en furent pas plutôt informés, qu'ils l'enleverent, & l'ayant trouvé qui reſpiroit encore, ils le firent panſer avec tant de ſoin & de bonheur, qu'il guérit parfaitement.

Courage de pluſieurs Femmes Chrétiennes.

Les Confeſſeurs étant ſortis victorieux de ce premier combat, on ſongea à leur en livrer un ſecond beaucoup plus dangereux, On choiſit parmi leurs Femmes douze des plus jeunes & des plus belles, & on les envoya à ceux, qui tenoient des lieux publics de débauche. Ceux-ci firent d'abord quelque difficulté de les recevoir, diſant qu'elles ſe tuëroient plutôt, que de ſe laiſſer deshonorer; mais on leur répondit que la Religion Chrétienne, dont elles faiſoient profeſſion, défendoit d'attenter à ſa vie, ſous quelque prétexte que ce fût & ſur cette aſſurance ils les accepterent. A peine ces ferventes Chrétiennes ſe virent-elles enfermées dans ce lieu d'horreur, qu'elles s'aviſerent de demander la permiſſion de ſe couper les cheveux; on la leur accorda ſans peine, & on leur donna des cizeaux: mais au lieu d'en faire l'uſage, qu'elles avoient dit, elles s'en tailladerent tout le viſage, & ſe défigurerent tellement, que de

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

jeunes débauchés, qui les attendoient, en furent effrayés, & se retirerent d'abord. Ceux qui les avoient achetées, appellerent aussitôt des Chrétiens, & les prierent de reconduire ces Femmes à leurs Maris, en qui leur difformité ne fit qu'augmenter l'amour qu'ils leur portoient, & qui les firent si bien panser, qu'aux cicatrices près, marques glorieuses de leur vertu, elles furent très-bien guéries.

Apostats dans le Buygen. Constance des Lépreux.

Le stratagême diabolique de tenter les Fidéles par la prostitution de leurs Femmes, eut plus de succès dans le Buygen. Ceux qui commandoient à Cocura, Capitale de ce Royaume, après bien des efforts inutiles, pour abattre la constance de plusieurs, les menacerent, s'ils ne se rendoient aux volontez du Prince, d'exposer toutes nuës, & d'abandonner au Public leurs Meres, leurs Femmes & leurs Filles. Il n'en fallut pas davantage pour vaincre des Gens, que la vûë des plus horribles supplices n'avoit pû ébranler; mais après que les Forts furent tombés, Dieu, qui veut nous faire sentir que la véritable force vient de lui, accorda une insigne victoire à ceux d'entre les Fidéles, qu'on en auroit cru moins capables. Il y avoit près de Cocura un Hôpital de Lépreux; le Roi leur fit dire, qu'il prétendoit que désormais ils adorassent les Dieux de l'Empire : ils répondirent tous unanimement, qu'en tout ce qui leur seroit ordonné de la part de leur Souverain, & qui ne seroit point contraire à la Loi de Dieu, ils obéiroient sans peine, dût il leur en coûter la vie, mais qu'ils devoient encore plus de fidélité à celui, dont ils avoient reçu l'être & tout ce qu'ils étoient;

on les menaça de les brûler dans leur Hôpital, & l'on fit même semblant d'en venir à l'exécution : ils protesterent qu'ils n'en sortiroient point, de peur qu'on ne prît leur fuite, comme un signe d'Apostasie. On rendit compte au Roi de leur résistance, & ce Prince, bien loin d'en être irrité, la trouva digne des plus grands éloges, & voulut qu'on les laissât en repos.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

Le Roi d'Arima reconnoît la main de Dieu appésantie sur lui, & ne se convertit pas.

Suchendono Roi d'Arima continuoit la persécution avec plus de fureur que jamais ; mais enfin après avoir fait mourir les plus illustres de ses Sujets, & dépoüillé de leurs biens les plus riches de sa Cour, qui ne voulurent pas imiter son Apostasie, il désespéra de pouvoir tenir au Cubo-Sama la parole, qu'il lui avoit donnée, de faire changer de Religion à tout son Royaume. Alors Dieu permit qu'il commençât lui-même à se faire justice de tant d'excès, où la passion de régner l'avoit fait tomber. Il écrivit à ce Prince, qu'il ne pouvoit plus se résoudre à vivre parmi les irréconciliables Ennemis des Dieux Tutélaires de l'Empire, & qu'il le prioit de le transférer à un autre Royaume. Il ne doutoit point que son alliance avec la Famille de ce Prince, & son zéle pour les Sectes du Japon, ne lui fissent obtenir quelque chose de meilleur, que ce qu'il avoit ; mais il fut trompé dans son attente. Le Royaume d'Arima fut donné à Safioye, qui y aspiroit depuis longtems, & qui de simple Artisan se vit enfin Maître d'un assez grand Etat, Gouverneur d'une Ville Impériale, & Lieutenant Général du Ximo.

Il remet son Royaume au

Le malheureux Suchendono n'eut en échange que le Fiunga, petit Royaume, si on le

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

Cubo-Sama, qui lui en donne un plus petit.

compare à celui qu'il perdoit, & qu'il fut obligé d'accepter, de peur de n'avoir rien du tout. On fut aſſez ſurpris de cette conduite du Cubo-Sama envers un Prince, qui avoit épouſé ſon arriere Petite-Fille: mais ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a vû la Juſtice Divine exercer ſes plus terribles vengeances par ceux-là mêmes, dont les Coupables avoient préféré le ſervice au ſien, & qui auroient été bien embaraſſés à rendre d'autre raiſon de ce qu'ils faiſoient, que celle que fit Titus en marchant à Jeruſalem, pour détruire cette Ville. Le malheur eſt que ces grands châtiments ſont plus ſouvent l'effet de la colere d'un Dieu juſtement irrité, que d'un reſte de bonté d'un Pere, qui n'a pas encore fermé le ſein de ſa Miſéricorde. Suchendono, dit-on, reconnut bien la main, qui le frappoit, ſurtout après que s'étant embarqué avec tous ſes Tréſors, pour ſe rendre dans le Fiunga, il en eut perdu la meilleure partie par un Naufrage. Mais on n'ajoûte point qu'il ait profité de ce rayon de lumiere, pour rentrer dans la voye du ſalut; & le ſilence des Hiſtoriens à cet égard, donne tout lieu de croire que, s'il ſe confeſſa pécheur, ce fut comme Caïn & comme Saül, pour commencer dès cette vie ſon Enfer par toutes les horreurs du déſeſpoir.

Mouvements dans le Royaume d'Arima, qui avoit été donné au Gouverneur de Nangazaqui.

Safioye de ſon côté n'étoit pas ſans inquiétude au ſujet de ſa nouvelle acquiſition: tout y étoit dans un grand mouvement à l'occaſion que je vais dire. Suchendono, dans le tems même qu'il négocioit à la Cour de Surunga pour l'échange, dont nous venons de parler, après avoir fait abattre tout ce qui

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

restoit dans ce Royaume d'Eglises & de Lieux saints, s'étoit laissé persuader par son Conseil secret de n'attaquer plus les Chrétiens, que par la prostitution de leurs Femmes & de leurs Filles ; la résolution en avoit été prise ; mais sur l'avis, qu'en eurent les Fidéles, ils s'assemblerent pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire en une conjoncture si délicate. Quelques-uns furent d'avis de mettre en lieu sûr toutes les Personnes, pour qui l'on avoit à craindre, & de prendre les Armes pour défendre leur honneur, ne pouvant pas croire que la Loi de Dieu leur défendît de repousser par la force, même contre leur Souverain, un affront, où leur salut n'étoit pas moins intéressé que leur honneur. Mais d'autres plus sages & mieux instruits n'approuverent point ce parti extrême, & en firent prendre un plus modéré, & qui fut efficace. Ce fut de faire uue Députation au Roi, pour le supplier de s'en tenir contre les Chrétiens aux termes des Edits du Cubo-Sama ; d'ajoûter même, s'il le souhaitoit, à la peine de bannissement & de confiscation, la croix, le feu, & tous les supplices, qu'il pourroit imaginer, mais de ne point se couvrir lui-même d'un opprobre éternel, en voulant satisfaire la brutale passion de ceux, qui lui suggéroient l'infâme dessein, dont on leur avoit parlé. Cette remontrance fut assez favorablement écoutée, le Roi eut honte de lui même, & peut-être aussi eut-il le vent du premier avis, qui avoit été proposé, & craignit-il qu'on n'y revînt, s'il persistoit dans sa résolution ; de sorte qu'il laissa les choses sur le pied, où elles étoient.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu 2274.

Sur ces entrefaites la réponse du Cubo-Sama au sujet de l'échange proposé par Suchendono arriva. On ne peut croire l'effet qu'elle produisit dans cette nombreuse Chrétienté; il fut tel, que le nouveau Roi y crut sa présence nécessaire. Il partit pour Arima, & trouva en arrivant que tous les Chrétiens; jusqu'aux Enfants, se disposoient a la mort; il comprit même que ce feu ne s'appaiseroit pas aisément, à moins que d'en venir à des extrémitez toujours dangereuses dans un commencement de domination; il voulut donc essayer de gagner par la douceur & par la persuasion ceux, qu'il désespéroit de vaincre par les menaces, & l'appareil des supplices; il parla aux Chefs, il leur représenta les maux affreux, que ce Peuple séduit, disoit-il, alloit attirer sur soi; & il leur demanda quelle étoit leur manie, d'en croire plutôt a des Etrangers, dont la doctrine renversoit l'ordre & la subordination entre les Sujets & les Souverains, qu'à ceux, qui avoient jusques-là maintenu les premiers dans la tranquillité, & dans la soumission? A tout cela les Chrétiens ne firent point d'autre réponse, sinon, qu'on pouvoit leur ôter tout ce qu'ils possédoient au Monde, les exiler, les faire mourir, mais non pas leur arracher du cœur la Foi, que Dieu y avoit gravée lui-même avec des traits ineffaçables. Des Députés de Cochinotzu, qu'on avoit fait venir à la Capitale pour le même sujet, s'exprimerent à peu près dans les mêmes termes, & le nouveau Roi congédia les uns & les autres, en leur déclarant, qu'après qu'il auroit fait embarquer les Missionnaires, il reviendroit, & leur feroit bien tenir un autre langage.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

Plusieurs Missionaires demeurent déguisés au Japon.

C'étoit non-seulement la pensée du Cubo-Sama & de la plûpart des Grands, mais encore une opinion répanduë dans tout l'Empire, que la fermeté des Chrétiens étoit l'effet de la présence des Prédicateurs de l'Evangile ; & c'est pour cela qu'à Nangazaqui, où le Gouverneur se flattoit de les avoir tous réunis, on toléroit encore bien des choses, qu'on étoit fort résolu de ne plus souffrir, dès qu'ils seroient partis. Il y avoit alors, dit-on, jusqu'à cinquante mille Chrétiens dans cette Ville. Il est certain d'ailleurs que le Japon devoit au Christianisme, qu'un lieu presque désert, & moins qu'un hameau, fût devenu un des plus riches Ports de l'Orient. Mais on comptoit pour rien cet avantage, tandis qu'un Poste de cette importance étoit en quelque façon entre les mains de Gens, qu'on regardoit comme les plus dangereux Ennemis de l'Etat. Il falloit commencer par leur ôter leurs Pasteurs & leurs Chefs, & c'étoit alors l'unique attention du Gouvernement. On attendoit pour cela des Navires de Macao, ou des Philippines ; il arriva enfin à Nangazaqui un Vaisseau Portugais, & la premiere chose qu'on fit, dès qu'il eût moüillé l'ancre, fut de déclarer au Capitaine l'ordre du Cubo-Sama, pour embarquer incessamment sur son bord, & conduire à Macao tous ceux, contre qui l'Arrêt de bannissement avoit été porté. Cet Officier crut qu'en faisant quelques Présents à la Cour de Surunga, il obtiendroit d'être déchargé d'une Commission, qui dérangeoit fort ses Affaires, mais Safioye lui fit manquer son coup, & le vingt-cinquiéme d'Octobre de cette année 1614. tous les Bannis

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

furent avertis de se tenir prêts pour l'embarquement. La plûpart s'y étoient disposés par une retraite d'un mois, & par quantité de pratiques de piété, & de pénitence, qui augmenterent beaucoup la vénération, que l'on avoit déja pour eux. Comme ils avoient d'ailleurs encore plus d'empressement de sortir de leur malheureuse Patrie, qu'on n'y en avoit de les voir dehors, ils se mirent sur le champ en devoir d'obéir. Je ne sçai ce qui arriva ensuite, mais il paroît que ce Navire n'en reçut que fort peu, ou point du tout, soit que le Capitaine se fût enfin accommodé avec le Gouverneur de Nangazaqui, soit que son Bâtiment fût trop petit pour tant de Monde.

Pour ce qui est des Missionnaires, qui suivant l'ordre du Prince, les devoient accompagner tous, jusqu'aux Catéchistes; dans la triste nécessité, où ils se voyoient d'abandonner leurs Troupeaux, tout ce qu'ils pûrent faire, ce fut de prendre des mesures pour retourner au Japon l'année suivante, comme ils firent la plûpart déguisés en mille manieres différentes. Les Jésuites en particulier, dans une Assemblée qu'ils tinrent entr'eux le quatorziéme d'Octobre, députerent à Rome le Pere Gabriel de Matos, & le Pere Pierre Morejon à Madrid, pour informer ces deux Cours de l'état présent des Affaires du Japon, & proposer les remédes, que demandoit la nature du mal. Peu de jours après, tous les Jésuites, qui étoient à Nangazaqui, au nombre de quatre-vingt-huit, furent conduits à Facunda, où le Gouverneur aimoit mieux qu'ils attendissent l'embarquement, qu'à Nangazaqui même, au milieu des

des Chrétiens ; mais il en étoit resté vingt-huit, qui avoient échappé aux recherches des Commissaires du Cubo-Sama, & qui étoient repartis dans tous les lieux, où il y avoit des Chrétiens. Quelques autres Religieux avoient eu le même bonheur, mais en petit nombre: une intrigue conduite par un des Magistrats de Nangazaqui, nommé Antoine MORIAMA, Homme, dont les mœurs n'étoient dignes, ni de sa Religion, ni de la place qu'il occupoit, & qui fut découverte par le Gouverneur, fit juger à ce Prince que quelques-uns de ces bons Peres n'auroient pas été fâchés de voir partir tous les Jésuites du Japon, pourvû qu'eux-mêmes y fussent restés ; il est néanmoins fort croyable que Moriama avoit agi à leur insçû, & qu'ils n'eurent point d'autre part dans la mauvaise manœuvre, qu'il fit, que de n'avoir pas assez dissimulé leurs sentiments.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

Indiscrétion des Chrétiens de Nangazaqui, & ses suites.

D'autre part les Chrétiens de Nangazaqui par un zèle un peu indiscret, ne laisserent pas de contribuer beaucoup à presser le départ de ceux, qu'ils auroient voulu retenir au prix de tout ce qu'ils possédoient sur la Terre. Car sans faire réflexion qu'on examinoit toutes leurs démarches, & que le moindre soupçon suffisoit pour les rendre criminels : ils firent de fréquentes Assemblées, & ne prirent aucune des précautions, que leur prescrivoit la prudence. Ils instituerent des Associations, qui furent prises pour des Cabales ; ils dresserent des Réglements, où la discrétion ne fut pas assez bien gardée, & ils firent des Processions & des Pénitences publiques, qui remuerent toute la Ville. Les Enfants

De J. C. 1614.
De Syn-Mu. 2274.

mêmes, & les Dames de la premiere qualité, parmi lesquels on voyoit une Princesse Lucie fille de Civan Roi de Bungo, se donnerent en spectacle, une Croix d'une main, & de l'autre un foüet, dont ces zélés, mais indiscrets Pénitents, se déchiroient les épaules d'une maniere terrible.

Safioye, qui se trouvoit alors à la Cour de Surunga, & que l'on eut soin d'informer d'un éclat si hors de saison, ne manqua point d'en profiter : il dépeignit au Cubo-Sama Nangazaqui comme une Ville, dont les Chrétiens étoient absolument les Maîtres, & où ils étoient en état de tout entreprendre. Le Prince prit feu à ce récit, & sur l'heure il envoya un ordre exprès de faire incessamment embarquer les Bannis, qui furent tous conduits le vingt-sept à Facunda. On ne les fit pas entrer dans le Bourg, & en attendant que tout fût près pour le départ, on les logea dans de méchantes Cabannes de jonc, qui furent dressées à la hâte. Le Pere Diégo de Mesquita, qui avoit accompagné à Rome les Ambassadeurs des Rois de Bungo & d'Arima & du Prince d'Omura, y tomba dangéreusement malade; & comme tous les secours lui manquoient dans ce lieu désert, on demanda la permission de le transporter à Nangazaqui : elle fut refusée, & cet ancien Missionnaire, jusques-là si chéri & si respecté des Infidéles mêmes, y mourut sans autre consolation, que celle de mourir Confesseur de Jesus-Christ.

Les Seigneurs exilés sont embarqués & plu.

Enfin on contraignit tous les Bannis de s'embarquer sur trois Joncs Chinois assez mal équipés. Ucondono, le Roi & le Prince de

Tamba, avec toutes leurs Familles, tous les Religieux de Saint Augustin, de Saint Dominique & de Saint François, & vingt-trois Jésuites, prirent sur un de ces Bâtiments la route des Philippines. Soixante & treize Jésuites & quantité de Japonnois de toute condition tournerent sur les deux autres du côté de Macao, & y arriverent en peu de jours. Les Portugais eussent fort désiré que les Princes eussent aussi choisi leur Ville pour le lieu de leur retraite; eux-mêmes le souhaitoient beaucoup; mais après un mûr examen ils jugerent qu'ils ne le devoient pas. Macao avoit des grands ménagements à garder avec l'Empereur de la Chine, qui en est le Souverain, & ce Monarque n'eût peut-être pas vû volontiers dans ses Etats tant de braves Japonnois, & surtout ce fameux Ucondono, dont le Cubo-Sama ne faisoit point difficulté de dire, qu'il valoit lui seul une Armée entiere. C'est la réflexion d'un de nos Historiens. Pour moi je suis persuadé que c'étoit bien moins la Cour de la Chine, dont on craignit en cette occasion les ombrages, que ceux du Cubo-Sama même. Ce Prince, qui étoit toujours à la veille d'en venir à une rupture ouverte avec l'Empereur son Pupille, n'auroit pas été tranquille, tant qu'il auroit sçu Ucondono à portée de se joindre à son Rival: & c'est apparemment ce qui fit prendre à ce Seigneur le parti de s'éloigner davantage; mais je ne donne ceci, que comme une conjecture, au défaut des connoissances plus certaines, que mes Mémoires ne me fournissent pas.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

sieurs Missionnaires avec eux. Pourquoi les premiers ne veulent point aller à Macao.

Il s'en fallut bien, que le Bâtiment, qui

Réception,

De J.C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

qu'on leur fait a Manille.

portoit cette illuſtre Troupe, eût le vent auſſi favorable, & la Mer auſſi calme, que les avoient eus les deux autres; il fut preſque en danger de périr, & on y manqua bientôt des choſes les plus néceſſaires. Quatre Jéſuites moururent dans la traverſée, & comme on n'étoit pas loin de terre, on y porta leurs Corps pour les y enterrer, & quelques Caſtillans profiterent de l'occaſion pour porter à Manille la nouvelle de l'arrivée prochaine de tant d'illuſtres Bannis. Enfin ils parurent à la vûe de cette Capitale. Dès que le Gouverneur Dom Juan de SYLVA en fut averti, il détacha un Officier de marque ſur une Galere magnifiquement ornée, pour aller prendre les Princes le plus loin qu'il ſeroit poſſible, & dans le moment que la Galere aborda le Jonc, il ſe fit une décharge générale de tout le Canon des Navires, qui étoient dans le Port, & de celui de la Place. Le Gouverneur s'avança enſuite ſur le rivage, & reçut les Princes & les Princeſſes à la tête du Conſeil, des Officiers Royaux, & d'un Peuple infini, toutes les Toupes étant ſous les Armes. Après les embraſſements, où il y eut de part & d'autre bien des larmes répanduës, on alla en cérémonie à l'Egliſe Métropolitaine au bruit des acclamations du Peuple, & le Clergé y reçut les Confeſſeurs, comme s'il eût reçu le Roi même. De-là ils furent conduits à l'Egliſe des Jéſuites, où le *Te Deum* fut chanté en Muſique. Ils dinerent chez les Peres avec le Gouverneur, qui ne les quitta point, qu'il ne les eût menés dans les Maiſons, qu'on leur avoit meublées; & où ils reçurent les viſites de tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable dans la Ville.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu, 2274.

Ils refusent les offres, qu'on leur fait.

Le lendemain ils visiterent le Gouverneur & l'Archevêque, puis ils allerent dans les Carosses du premier chez tous les Religieux de Manille, qui les reçurent processionnellement, & au son des Cloches. On fit aussi aux autres Exilés toutes sortes de bons traitements, & de plus de mille qu'ils étoient, en comptant ceux, qui par un bannissement volontaire avoient prévenu les ordres du Cubo-Sama, il n'y en eut pas un seul, qui ne fût défrayé avec une espece de profusion aux dépens du Roi. Le Gouverneur fit au nom de Sa Majesté Catholique des offres très-sinceres aux Princes, & aux plus considérables d'entre les Exilés; de tout ce qui seroit le plus à leur bienséance, mais ils répondirent unanimement qu'ils ne vouloient pas être dédommagés sur la Terre de ce qu'ils avoient perdu pour la cause de Dieu; qu'ils regardoient la pauvreté, à laquelle ils se voyoient réduits, comme quelque chose de plus précieux, que ce qu'ils avoient sacrifié; qu'ils ne changeroient pas leur situation pour tous les Empires du Monde; & qu'ils étoient résolus de passer le reste de leur vie d'une maniere convenable à des Proscrits. Ils ajoûterent que n'ayant jamais rien fait pour le service du Roi d'Espagne, il n'étoit pas juste qu'ils profitassent de ce qui devoit être la récompense de ceux, qui avoient bien mérité de l'Etat & de leur Prince. Tous les autres, à qui on fit de pareilles offres, témoignerent le même désintéressement & la même noblesse, ce qui fut pour les Espagnols d'un grand exemple, & redoubla la vénération, qu'on avoit pour leur vertu.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Ucondono tombe malade, son discours à sa Famille.

Il n'y avoit gueres qu'un mois qu'ils étoient à Manille, lorsque la joye publique, qui duroit encore, fut troublée tout-a-coup par la maladie d'Ucondono. Ce grand Homme fut d'abord attaqué d'une fiévre continuë, qui en peu de jours fit désespérer de sa vie. Dès qu'il sçut le danger, où il étoit, il fit appeller son Confesseur, & après lui avoir témoigné le plaisir, qu'il ressentoit de mourir exilé pour Jesus-Christ, il lui ajoûta : *Je ne recommande ma Famille à personne, ils ont l'honneur, aussi bien que moi, d'être proscrits pour la Religion, cela leur doit tenir lieu de tout.* Il parla sur le même ton à sa Femme & à ses Enfants : » Quelle comparaison, leur dit-il, du service » des Hommes au service de Dieu ! J'ai dès » l'Enfance, & jusqu'à mon premier exil, » fait la guerre pour mes Seigneurs, & pour » les Empereurs. Pendant tout ce tems-là j'ai » plus souvent endossé la cuirasse, que je » n'ai vêtu la Robe de soye, j'ai blanchi sous » le casque, & mon Epée n'est pas demeuré » dans le foureau, tant que j'ai eu les Enne- » mis de l'Etat à combattre ; j'ai cent fois » risqué ma vie pour mes Souverains ; quel » fruit en ai-je retiré ? Vous le voyez. Mais » au défaut des Hommes, Dieu ne m'a point » manqué. Dans le tems de ma plus brillante » fortune me suis-je vû plus honoré & dans » une plus grande abondance de tout, que » je le suis ici ? Et qu'est-ce encore, que cette » prospérité passagere, au prix de la récom- » pense, que j'attends dans le Ciel ? Que je ne » voye donc point couler de larmes, si ce n'est » de joye : vous avez bien plus de raison de » me féliciter que de me plaindre : & quand

» à ce qui vous touche, je ne sçaurois vous
» croire malheureux, puisque je vous laisse
» à la garde d'un Dieu, dont la bonté & la
» puissance n'ont point de bornes. Continuez
» à lui être fidéles, & soyés assurés, qu'il ne
» vous abandonnera point.

Sa mort.

Le Malade fit ensuite son Testament, qui fut assez semblable à celui du Saint Homme Tobie: aussi n'avoit-il, comme cet autre Chef d'une Famille exilée, que des vertus & de grands exemples à laisser à ses Héritiers. Il conclut tout ce qu'il avoit à leur dire, par déclarer qu'il désavoüoit pour son sang quiconque d'entr'eux se démentiroit dans la suite de ce qu'ils avoient fait paroître jusqu'alors de piété & de Religion. Il mourut dans ces sentiments le cinquiéme de Février 1615. après avoir reçu les Sacrements de l'Eglise avec une dévotion, & dans des transports de ferveur dignes d'un Héros Chrétien, & d'un Confesseur de Jesus-Christ. Sa mort, qui fut annoncée par le son des cloches de toute la Ville, mit également en deüil les Japonnois & les Espagnols; il sembloit que chaque Particulier eût perdu son Pere, & l'on n'entendoit de tous côtés que des gens, qui se disoient les uns aux autres en gémissant; *le Saint est donc mort! Ah! nous n'étions pas dignes de le posséder.* Dom Juan de Sylva surtout étoit inconsolable, & pour charmer sa douleur, autant que pour honorer la Religion dans un Homme, qui avoit fait la gloire de la plus belle Chrétienté de l'Univers, il s'appliqua à lui faire de magnifiques obséques.

Ses Obséques.

On l'exposa d'abord dans une grande Salle sur un lit de parade, où le Commissaire du

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Saint Office, suivi d'un grand nombre de Religieux de tous les Ordres, vint aussi-tôt lui baiser les mains. Tous les Corps, sans en excepter aucun, en firent autant. Le Peuple y accourut en foule, & il n'y eut personne, qui ne voulût lui baiser les pieds. Le jour marqué pour l'enterrement, le Gouverneur Général, & les Auditeurs Royaux leverent le Corps & le porterent jusqu'à la ruë, où ils le remirent aux Confreres *de la Miséricorde*, parce que le Défunt avoit été au Japon de cette Société. Dès qu'il fut arrivé à l'Eglise des Jésuites, où il avoit choisi sa sépulture, & qui étoit toute tenduë de soye, & ornée d'Emblêmes & de Devises en Castillan, en Japonnois, en Chinois & en Latin, il fut reçu par le Commissaire du Saint Office, & par les Supérieurs des Religieux, qui le porterent sur leurs épaules jusqu'au grand Autel, devant lequel il fut placé. Ce fut le Clergé de l'Eglise Métropolitaine, qui fit le Service, & le Recteur du Collége des Jésuites prononça l'Oraison funebre, qui fut cent fois interrompuë par les sanglots & les soupirs des Assistants. Quand il fut question de le mettre en Terre, le Clergé ne voulut point souffrir qu'aucun Laïc y mît la main, & ce furent les Chanoines, qui lui rendirent ce dernier devoir. On lui fit ensuite dans la Métropole, & dans toutes les Eglises des Réguliers des Services solemnels; les Peres Augustins en firent un second dans l'Eglise, où il étoit inhumé, & partout son Panégyrique fut prononcé, & entendu avec un nouveau plaisir. Le Peuple ne se lassoit point d'élever au Ciel un Homme, dont la présence avoit infiniment augmenté l'opinion, qu'il en

avoit conçue sur la renommée publique, & il fallut même, pour le satisfaire, imprimer tout ce qu'on put recueillir des particularitez de sa vie.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu 2274.

Générosité du Roi d'Espagne envers les Exilés.

Tout cela néanmoins n'étoit qu'un léger adoucissement à la douleur, dont étoit pénétrée la Famille de ce Héros. Celle du Roi & du Prince de Tamba étoit extrême, ils avoient perdu tout ce qu'ils avoient au monde de plus cher, & le Compagnon de leurs disgraces. Il est vrai que les uns & les autres étoient hors d'eux-mêmes, quand ils faisoient réflexion à la maniere, dont les Espagnols en usoient à leur égard. Dom Juan de Sylva n'ayant pû les engager à accepter les Etablissements, qu'il leur avoit plusieurs fois offerts, leur assigna des Pensions sur le Trésor Royal, & en ayant rendu compte au Roi son Maître, non-seulement ce Prince ratifia tout ce qu'il avoit fait, mais il lui écrivit même une Lettre de remerciment, comme d'un des plus signalés services, qu'il eût jamais pû lui rendre.

Fin du treiziéme Livre.

SOMMAIRE

DU QUATORZIÉME LIVRE.

PLUSIEURS *Missionnaires restés au Japon; la plupart y retournent déguisés. Quantité de Chrétiens se retirent de Nangazaqui, & pourquoi. Terrible appareil de persécution dans le Royaume d'Arima. Cruautez inouies exercées contre les Chrétiens. Leur constance. Martyre d'un Gentilhomme, & son discours au Tyran. Nombre prodigieux de Martyrs. Quelques merveilles opérées dans le cours de cette persécution. Elle cesse dans le Royaume d'Arima. En quelle situation étoient alors les affaires de l'Empire. Le Cubo-Sama leve des Troupes. Trahison du Gouverneur d'Ozaca découverte. Le Cubo-Sama assiége cette Ville, & leve le siége. Paix simulée entre le Prince & l'Empereur. Indiscrétion de quelques Religieux, & quel en furent les suites. La guerre recommence entre l'Empereur & le Cubo-Sama. Les Chrétiens prennent le parti du premier, qui fait raser la Ville de Sacai. Bataille générale. Victoire du Cubo-Sama. Ozaca brûlé. Confusion horrible. Dangers, que courent deux Missionnaires. Belle action de plusieurs Filles Chrétiennes. Courage d'un Fils naturel de l'Empereur. Ce que devint ce Prince. Extrèmitez, où sont réduits les Missionnaires. Ferveur admirable des Chrétiens. Mort du Cubo-Sama. Ses dernieres volontez au sujet des Chrétiens. Son Apothéose. Politique de ses Successeurs. Situation de Jedo. Description de cette Capitale. Le nombre de*

ses Habitants. Ses Edifices, son Commerce, sa Police. Ses Fauxbourgs. Ses Forts. Son Château. Les Palais de l'Empereur. Les Souterrains. Les Jardins. Les Chrétiens se flattent d'une vaine espérance. Nouvel Edit contre le Christianisme. Conduite des Missionnaires. Le Prince d'Omura est chargé d'en faire la recherche. Martyre d'un Pere Francisquain & d'un Jésuite. Zèle trop ardent & peu mesuré de deux autres Religieux. Mauvais discours de quelques Chrétiens à ce sujet. Caractere des deux Religieux. Leur martyre. Autres Martyrs. Ferveur peu mesurée des Chrétiens. Mort du Roi d'Arima Ferveur des Exilés de Tsugaru. Le Gouverneur de Nangazaqui fait de grandes recherches des Chrétiens. Fureur & fin tragique d'un Apostat. Apostasie de Jean Feizo. Plusieurs Chrétiens sont brulés vifs. Plusieurs Missionnaires sont arrêtés. Ce qui se passe entre le P. Spinola & Feizo. Chute de plusieurs Fidéles trompés par le Gouverneur de Nangazaqui. Mauvais discours de quelques-uns. L'idolâtrie est introduite dans Nangazaqui. Histoire & Apostasie d'un Prêtre Japonnois. Prise du Pere Iscida & de Leonard Kimura, Jésuites. Ce qui se passa dans la Prison du premier. Le second fait de grandes conversions dans la sienne. Il est condamné au feu. Particularitez de son Martyre. Extrèmitez, où sont réduits les Missionnaires. L'Empereur condamne au feu cinquante Chrétiens. Histoire de quelques-uns. Merveilles opérées après leur mort. Honneur, que fit cette grande exécution à la Religion. Les Fidéles sont accusés d'avoir mis le feu à la Ville de Meaco, & justifiés. Deux Princes d'Omura meurent Apostats.



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE QUATORZIÉME.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

Plusieurs Missionnaires [illegible] déportés au Japon ; plusieurs y étoient restés.

TANDIS que les Philippines & Macao, où les Exilés n'avoient pas été moins bien reçus, qu'à Manille, profitoient avec joye de ce que le Japon venoit de rejetter, sans en connoître le prix, les Ennemis du nom Chrétien se répandoient de toutes parts dans les Provinces de cet Empire, & y laissoient partout des traces sanglantes de leur fureur contre le Troupeau, qu'ils croyoient trouver sans Pasteurs. Mais comme nous avons vû que malgré l'extrème vigilance des Officiers Impériaux, & les recherches des Espions de Safioye, il étoit resté dans ces Isles un bon nombre d'excellents Ouvriers, qu'il en arrivoit de tems en tems de nouveaux ; soit d'Europe, soit des Indes, & qu'une grande partie de ceux, qui étoient sortis avec l'Habit de leur

Ordre, ne tarderent pas à y retourner déguisés en Marchands, en Soldats, en Matelots, & en Esclaves ; on peut dire que l'Eglise du Japon ne fut jamais moins destituée des secours spirituels, que les six ou sept premieres années, qui suivirent le Bannissement de ses Ministres.

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

Un grand nombre de Chrétiens se retirent de Nangazaqui.

C'est ce que le Gouverneur de Nangazaqui étoit bien éloigné de se persuader ; car il se flatta longtems qu'il ne restoit plus, au moins dans tous les lieux, où il commandoit, aucun Prêtre Chrétien, & il en fit une Fête magnifique en l'honneur d'un Cami, auquel il étoit fort dévot. Cependant c'étoit-là même, qu'il y en avoit actuellement, & qu'il y en eut toujours un plus grand nombre. D'ailleurs vingt mille Habitants de moins dans sa Place & aux environs, y avoient laissé un vuide, qu'il n'étoit pas aisé de remplir. Ce n'est pas que tout ce Monde fût sorti du Japon ; mais la plûpart s'étoient retirés dans les Bois & sur les Montagnes, pour éviter la fureur de la Persecution, surtout les Personnes du Sexe, qui croyoient leur honneur encore moins en sûreté, que leur Foi, au milieu des Persécuteurs.

Terrible appareil de persecution dans le Royaume d'Arima.

Il y a bien de l'apparence que ce fut la crainte de dépeupler entiérement une Ville aussi importante, que Nangazaqui, & d'en éloigner pour toujours les Marchands Portugais & Castillans, dont on ne croyoit point encore pouvoir se passer au Japon, qui engagea le Tyran à transporter le feu de la Persécution dans son Royaume d'Arima ; outre qu'il vouloit avoir l'honneur de commencer la ruine du Christianisme par la réduc-

De J. C. 1614. De Syn-Mu. 2274.

tion des Peuples, qui lui étoient plus particuliérement soumis. Il est vrai qu'il s'y prit de maniere à persuader qu'il aimoit mieux n'avoir point de Sujets, que d'en avoir, qui fussent Chrétiens. On ne lit rien dans toute l'Histoire Ecclésiastique, qui approche de ce qu'on vit alors dans ce malheureux Royaume : dix mille Hommes, armés de toutes piéces, divisés en trois Corps, dont le Roi commandoit le plus considérable, entrerent en même tems dans ce Pays par trois endroits différents. Dès qu'ils arrivoient dans une Ville, ou dans une Bourgade, des Commissaires nommés par le Prince faisoient dresser des Tribunaux dans la Place publique, & on y citoit les Chrétiens les plus connus. L'appareil des supplices, qu'on y étaloit à leurs yeux, étoit capable d'intimider les plus hardis; mais rien n'ébranloit des Gens, qui comptoient les occasions de souffrir pour de véritables faveurs.

Cruautez inouies exercées contre les Chrétiens. Leur constance.

On passa donc des menaces à l'exécution : les Tribunaux étoient placés au milieu d'un grand espace palissadé ; à mesure qu'on appelloit les Fidéles par leur nom, on les faisoit entrer dans cet Enclos, on les saisissoit par les oreilles avec des crochets de fer, on les traînoit par les cheveux, on les jettoit par terre, on les fouloit au pied ; enfin on déchargeoit sur eux de si cruelles bastonnades, que presque tous restoient un tems considérable comme morts. Ce qui irritoit davantages les Présidents & les Bourreaux, c'est que ces généreux Chrétiens ne daignoient pas même se plaindre, & paroissoient insensibles ; & que ceux, qui étoient hors de la barriere

dans l'attente d'un pareil traitement, faisoient tout retentir de leurs chants d'allégresse, publioient les louanges de ce même Dieu, dont on vouloit leur faire abandonner le culte, exhortoient sans cesse leurs Freres à la patience, & paroissoient eux-mêmes fort impatients de partager leurs souffrances.

Parmi les divers supplices, que la fureur des Présidents leur fit imaginer pour lasser la constance de ces généreux Soldats de Jesus-Christ, un des plus cruels, & celui, auquel on s'attacha le plus, fut de leur fracasser les jambes entre deux piéces de bois; mais tous ces genres de tortures furent sans effet. Enfin on fit mourir quelques-uns des plus intrépides, leurs Têtes exposées sur les Palissades, & leurs corps hachés en piéces furent laissés sur la place, pour servir de pâture aux Oiseaux, & aux Bêtes carnacieres. On choisit ensuite parmi les autres un certain nombre, & après leur avoir mis des bâillons à la bouche, on publia qu'ils avoient abjuré la Foi, & on les renvoya; mais ils eurent grand soin de désabuser le Public. Les Relations font surtout mention de deux Freres, nommés Pierre & Louis GOTTO, qui déclarant partout qu'ils n'avoient jamais adoré, & n'adoreroient jamais d'autre Dieu, que celui des Chrétiens; furent arrêtés de nouveau, appliqués aux plus cruelles tortures, & enfin décapités avec dix-sept autres Chrétiens à Arima le vingt-uniéme de Novembre de cette année. Deux autres le furent le lendemain à SUCAVA, petite Bourgade du même Royaume, dix-huit à Cochinotzu le même jour, & quatre moururent le vingt-trois dans les tourments.

De J. C. 1614.
De Syn-Mu. 2274.

Le Roi avoit choisi son poste dans ce Port ; ce fut là, que furent portés les plus grands coups, & que la constance des Fidéles triompha d'une maniere plus éclatante. Safioye s'apperçut bientôt qu'il avoit affaire à des Gens, qu'il n'étoit pas aisé de reduire : Il crut qu'il falloit laisser un peu ralentir cette ferveur ; il fit diverses courses de côté & d'autre ; puis s'imaginant que le tems, & l'horreur des supplices, dont il avoit fait courir de toutes parts des descriptions effrayantes, auroient rendu plus traitables les Habitants de Cochinotzu, il rabattit dans cette Ville. Il y arriva le vingt-uniéme de Novembre, & le lendemain on l'avertit que soixante Chrétiens, sans attendre qu'on les appellât, s'étoient rendus dans une Place, où ils jugeoient que se devoit faire l'exécution ; que plusieurs avoient fait provision de cordes, dans la crainte que les Bourreaux n'en eussent pas assez pour les lier tous, & qu'ils attendoient avec impatience qu'on vînt pour les tourmenter.

A cette nouvelle le Roi outré de colere protesta qu'il n'en auroit pas le démenti, & sur l'heure il donna ordre qu'on environnât la Place de trois rangs de Soldats, Arbalestriers, Piquiers & Arquebusiers. Cela fait, on vit arriver les Bourreaux armés de toutes sortes d'Instruments de supplice, & un moment après un Officier nommé GOZAÏMON, parut sur un Tribunal fort élevé, pour présider à la sanglante Scene, qui se préparoit. Elle commença dans l'instant ; on fit venir les Chrétiens cinq à cinq, on leur lia les bras derriere le dos, & après les avoir élevés en l'air, on les rejetta si rudement à terre, que

les uns en furent dangereusemnte blessés, & que d'autres eurent tous les os brisés. A plusieurs le sang couloit par les yeux, par le nez, les oreilles & la bouche; quelques-uns resterent comme morts, & l'on ne comprenoit pas comment un seul pouvoit vivre après de si rudes secousses; car il est vrai de dire que les Lions & les Tygres en fureur ne s'acharnent point sur leur proye, comme on faisoit ici de sang froid contre les Serviteurs de Dieu.

Au bout de quelque tems on leur donna un peu de relâche; puis on les reprit, on les dépoüilla tout nuds, on leur lia de nouveau les bras, les mains & le cou; on les piqua par tout le corps, on les élança encore contre terre, & on leur foula aux pieds le visage. En cette situation, les Martyrs rappellant tout ce qu'il leur restoit de force, baisoient les pieds de ceux, qui les traitoient avec tant d'ignominie & d'inhumanité: enfin on les releva, & on les présenta au Président, lequel affectant une tendre compassion du triste état, où il les voyoit, n'oublia rien pour leur persuader de renoncer à un Dieu, qui les abandonnoit, disoit-il, au pouvoir de leurs Ennemis. Il eut beau dire, il ne gagna rien, ce qui le fit entrer en fureur. Il commanda aussitôt qu'on leur fit endurer un nouveau tourment, qui, pour être une des plus horribles inventions de l'Enfer, n'en eut pas davantage l'effet, qu'il prétendoit. On les étendit sur le ventre, on leur mit sur les reins une grosse pierre, que quatre Hommes pouvoient à peine porter, & par le moyen d'une poulie, on les éleva en l'air avec des cordes,

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

qui les prenant par les pieds & par les mains, les replioient en arriere de telle ſorte, qu'ils ne pouvoient manquer d'avoir en un moment tous les membres diſloqués, & le corps fracaſſé.

Ils demeurerent en cette poſture, juſqu'à ce que la douleur les fit évanouir; alors on les détacha, & dès qu'ils eurent repris leurs ſens, on recommença à les tourmenter en mille façons. On leur fracaſſoit les jambes entre deux poutres octogones armées de pointes, qui leur entroient bien avant dans la chair, on leur coupoit les doigts des pieds les uns après les autres; enfin, quand on eut épuiſé ſur eux toutes les tortures imaginables, Gozaïmon leur fit imprimer ſur le front une Croix avec un fer tout rouge. Ainſi marqués du ſceau des Elûs, ils témoignerent une joye, qui mit leurs Bourreaux hors deux-mêmes de rage & de dépit. A meſure qu'on les marquoit, on leur demandoit s'ils perſiſtoient encore dans leur obſtination; & comme ils répondirent tous qu'ils perdroient plutôt mille vies, que de commettre la moindre lâcheté, on leur fit à grands coups de cailloux ſauter toutes les dents de la bouche: il y en eut même, à qui on creva les yeux, & d'autres, qui perdirent la vûë, les yeux leur étant ſortis de la Tête, tandis qu'ils étoient élevés de terre dans l'horrible poſture, dont j'ai parlé. Enfin on coupa la Tête à dix-huit, & quatre autres expirerent ſur la place. Le reſte fut renvoyé.

Martyre d'un Gentilhomme & ſon diſcours au Tyran.

Ils faiſoient horreur à voir, & Gozaïmon ne voulut pas qu'on les fît mourir, il ordonna ſeulement qu'on leur coupât les jarrets;

mais il y a bien de l'apparence qu'ils ne véćurent pas longtems. Il y avoit parmi eux un Gentilhomme nommé Thomas ARAQUI RIEMON : le Président choqué de ce qu'il étoit venu se présenter de lui-même, & avoit apporté des cordes pour être lié, s'étoit acharné à le faire souffrir plus, qu'aucun autre. Les yeux lui étoient sortis de la Tête, & il étoit tellement défiguré, qu'on ne pouvoit le regarder sans frémir. Gozaïmon, avant que de se retirer, voulut voir, si l'excès de ses maux ne l'auroit point abattu; il s'approcha de lui, & prenant un ton de voix fort radouci : » Est-il possible, lui dit-il, qu'un » Homme de votre âge, de votre mérite, » & de votre naissance, par un pur entête- » ment, & pour ne vouloir pas obéir à vo- » tre Roi, qui ne vous demande rien, que » de raisonnable, me contraigne à vous trai- » ter de la sorte ? L'antiquité de nos Sectes, » & l'autorité de tant de Grands Hommes » également distingués par leur doctrine & » par leur vertu, ne sont-elles pas des titres » suffisants, pour vous convaincre que vous » êtes dans l'erreur ?

» C'est vous-même, Monsieur, qui vous » trompez, reprit le Confesseur de Jesus- » Christ, & je n'en veux point d'autres preu- » ves, que celles, que vous venez de m'ap- » porter; je veux dire l'antiquité & l'auto- » rité : vos Dieux ont commencé d'être, la » plûpart même ne sont pas fort anciens ; » nos Annales font mention de leur naissan- » ce & de leur mort. Le Dieu, que j'adore, » n'a point eu de commencement, & n'au- » ra point de fin. Son culte est aussi ancien,

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

» que le Monde, puiſque dès le moment,
» que les Hommes, qui ſont l'ouvrage de
» ſes mains, ont paru ſur la Terre, il a eu
» des Adorateurs. Si Jeſus-Chriſt eſt mort
» ſur une Croix, c'eſt un Myſtere, que je
» vous expliquerai, quand il vous plaira.
» Quant à l'autorité de vos Docteurs, ſur
» laquelle vous appuyez ſi fort ; de bonne
» foi, Monſieur, parlez-vous ſérieuſement ?
» Un Homme, qui fait encore quelque uſa-
» ge de ſa raiſon, peut-il mettre des Hypo-
» crites avérés, qui ne trompent que le Peu-
» ple groſſier, en paralelle avec des Gens,
» à qui leurs plus grands Ennemis ne ſçau-
» roient refuſer de rendre cette juſtice, que
» l'auſtérité de leur vie eſt auſſi réelle, que
» ſurprenante, & que le ſeul déſir de nous
» procurer un bonheur éternel leur a fait
» entreprendre des travaux immenſes, &
» s'expoſer à mille dangers ſans aucune vûë
» d'intérêt ? Quelles marques n'ont-ils pas
« donné de leur déſintéreſſement ? Les a-t-on
» jamais ſurpris à déguiſer en rien la véri-
» té ? Perſonne s'eſt-il plaint qu'ils lui ayent
» donné un mauvais conſeil, ou qu'ils ayent
» refuſé de l'aſſiſter dans ſes beſoins ? A quoi
» s'apperçoit-on du ſéjour, qu'ils ont fait
» dans une Ville, ou dans une Province ? N'y
» voit-on pas régner l'ordre & l'innocence,
» à la place du trouble & du déréglement des
» mœurs ? Pour ce qui eſt de la ſcience, y
» a-t-il aujourd'hui un Homme d'eſprit dans
» l'Empire, qui ne regarde les Miniſtres de
» vos Dieux, comme des ignorants, en com-
» paraiſon des Religieux d'Europe ? Les pre-
» miers n'en ſont-ils pas convenus eux-mê-

» mes, toutes les fois qu'ils ont voulu se me-
» surer avec eux ? N'avons-nous pas vû en
» mille occasions des Femmes, de simples
» Artisans, & des Enfants, à peine instruits
» des premiers éléments de notre Foi, ré-
» duire au silence les Bonzes les plus célé-
» bres ? Et dans ces derniers tems Ozaca &
» Méaco n'ont-ils pas admiré avec quelle
» facilité ces Religieux Etrangers montroient
» à découvert tout ce que la nature a de
» plus caché, & prédisoient ce qui devoit ar-
» river de plus merveilleux dans le Ciel ? En-
» fin, Monsieur, il n'y a personne dans les
» premieres Cours du Japon, qui ne con-
» vienne que ces Isles ont changé de face,
» depuis que ces Docteurs y ont mis le pied ;
» qu'on y remarque, & plus de politesse &
» plus de science, & que notre chere Patrie
» perd beaucoup par leur éloignement.

Le Roi d'Arima ayant sçu l'extrémité, où étoit réduit ce Gentilhomme, lui fit faire à peu près le même compliment, que lui avoit fait Gozaïmon. Araqui lui fit une réponse, dont il se tint offensé, & sur l'heure il envoya ordre au Président de le remettre à la torture. Le Serviteur de Dieu a depuis avoué qu'il avoit senti à cette nouvelle un saisissement, qui lui faisoit craindre de ne pouvoir résister jusqu'au bout à de si cruels supplices ; mais que s'étant souvenu de quelques Chrétiens de Facata, qui avoient été deux jours de suite suspendus à un Arbre, il s'étoit dit à lui-même : *Pourquoi ne pourrai je pas souffrir ce qu'ils ont souffert ? Le secours du Ciel n'est-il pas donné à tous ? Enfin tout mon desir est de glorifier Dieu, qui n'a jamais manqué à ceux, qui lui*

De J. C. 1614.
De Syn Mu. 2274.

ont été fidéles ; ma défiance l'offenseroit. Il ajoûta que dès ce moment il n'avoit presque rien senti. Cependant on le suspendit de nouveau en l'air, & toutes ses playes se renouvellerent. On cherchoit à le lasser, mais on désespéra enfin d'y réüssir ; & le Président lassé de tourmenter en vain un Homme, qui n'avoit plus sur le corps un seul endroit, ou on pût le frapper, commanda qu'on lui tranchat la Tête. On le disposoit à exécuter cette Sentence au lieu même, où il étoit ; mais il supplia qu'on le conduisît à la Place, où les Compagnons de son Martyre étoient morts: ceux, à qui il fit cette priere, paroissoient assez disposés à lui donner cette consolation ; mais Gozaimon changea de sentiment, & le fit reconduire chez lui, où il mourut de ses blessures, en exhortant sa Famille à la constance.

Nombre prodigieux de Martyrs.

De tant de courageux Athletes, qui triompherent de la rage des Tyrans en cette occasion, il n'y en a aucun, dont on ne pût rapporter des choses tout-à-fait édifiantes, mais il en faudroit faire un volume entier. Nous avons les Procès-verbaux de ces Martyrs envoyés à Rome par le Pere Charles Spinola, qui étoit alors revêtu de l'autorité de Vicaire Général dans cette partie Méridionale du Ximo, & l'on y voit que le nombre de ceux, qui signalerent leur courage dans cette persécution, est incroyable. Car ce qui se fit à Cochinotzu, où le Roi étoit en personne, ses Lieutenants le firent à Aria, à Obama, à Ximabara, à Sucuta & dans la Capitale : pas un de ceux, qui parurent devant les Tribunaux, ne témoigna la moindre foiblesse, &

Quelques merveilles opérées dans le cours de cette persécution.

Dieu de son côté concourut par plus d'un effet surnaturel à relever la gloire de ces braves Chrétiens, qui sacrifioient de bon cœur leurs biens & leurs vies pour la confession de son saint Nom: je n'en rapporterai que quelques exemples des plus marqués.

Un jeune Gentilhomme, qui avoit été pris en Guerre, & fait Esclave, sanctifioit sa captivité par une vie très-chrétienne: on ne l'avoit point cité pour répondre de sa Foi, mais il s'étoit présenté de lui-même, comme plusieurs autres, & malgré les Soldats, qui s'opiniâtrerent longtems à le repousser, il s'étoit insinué parmi ceux, qu'on tourmentoit d'une maniere plus cruelle. Il fut encore moins épargné que les autres, mais il protesta toujours qu'il ne souffroit rien. Les Bourreaux épuiserent toute leur rage, pour essayer de le rendre sensible, mais il ne faisoit que rire de leurs vains efforts. Enfin il lui couperent la Tête. Un autre, dans le moment qu'il rendit l'ame à Arima, fut vû de ses deux Enfants, qui en étoient fort éloignés: l'Aîné, qui n'avoit que huit ans, s'étant mis tout-a-coup à pleurer, on lui en demanda le sujet, & il répondit que son Pere venoit de mourir; le plus jeune, qui étoit entre les bras de sa Mere, s'écria au même instant que son Pere alloit au Ciel. Le lieu, où l'on tourmentoit les Fidéles à Cochinotzu, étoit la place, où avoit été l'Eglise; peu de tems après on y apperçut pendant plusieurs nuits de grandes lumieres en forme d'étoiles, & l'on observa qu'aux jours de Fête elles jettoient un plus grand éclat.

En quelques endroits, après qu'on avoit

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

coupé aux Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt les jarrets, & les doigts des pieds, on les obligeoit de monter certains dégrés faits exprès & fort hauts; & comme ils tomboient à chaque pas, on les contraignoit à grands coups de bâtons de ſe relever. Il y en eut un, qui avant que d'être mis à la torture, pria les Bourreaux, que s'il tomboit entre leurs mains, ils lui fiſſent endurer tous les tourments, dont ils pourroient s'aviſer; ſes ſouhaits furent accomplis, & il mourut ſous les coups: un autre nommé Michel IXINDA paroiſſant ſur le point d'expirer, fut laiſſé ſur la place, & y demeura toute une nuit, expoſé à un froid des plus piquants. Le lendemain on le reporta chez lui, & il vécut encore cinquante jours. Comme il étoit prêt de mourir, il raconta que quinze jours après ſon ſupplice, deux jeunes Enfants d'une rare beauté, s'étoient approchés de lui,& lui avoient fait prendre d'une certaine liqueur très-exquiſe, dont il s'étoit trouvé parfaitement raſſaſié, & ſi fort dégouté de tout autre aliment, qu'il n'en avoit pû ſouffrir aucun depuis ce tems-là. En effet, on avoit été fort ſurpris, qu'il eût pû vivre ſi longtems ſans prendre aucune nourriture.

Elle ceſſe dans le Royaume d'Arima.

Le Roi d'Arima étoit bien réſolu de ne pas demeurer en ſi beau chemin, & les Fidéles de leur côté ne regardoient tout ce que nous venons de voir, que comme les préludes de la perſécution, dont il les avoit menacés; mais la Guerre, qui fut déclarée ſur ces entrefaites entre l'Empereur Fide Jory & le Cubo-Sama, l'obligea de mener toutes ſes forces au ſecours de celui-ci, dont il étoit la Créature.

La

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Situation de l'Empire du Japon.

La maniere indépendante dont ce Prince gouvernoit l'Empire depuis sa victoire sur ceux, que Tayco-Sama lui avoit associés à la Régence; la possession paisible, où il étoit depuis plusieurs années de la Tense, qui est le Domaine Impérial, & le droit qu'il s'étoit arrogé, de faire publier ses Edits, & de donner des ordres souverains jusques dans Ozaca, où son Pupille faisoit sa résidence, avoient fait presque oublier le légitime Héritier de la Couronne. Les Traités avec les Etrangers ne faisoient aucune mention de lui, de sorte qu'au dedans & au dehors, on s'étoit accoûtumé à regarder le Cubo-Sama comme le véritable Souverain du Japon.

Il s'en falloit bien néanmoins qu'il fût tranquille; une nouvelle domination, quand elle n'est point encore parvenuë à se faire reconnoître universellement pour légitime, n'est jamais établie sur des fondements bien solides, un rien peut la renverser, parce que le Prince naturel, tandis qu'il a les Armes a la main, quelque foible, que soit son parti, a une grande ressource dans le cœur de ses Sujets, qui ne peuvent contester son droit, & ausquels sa Personne est toujours respectable. Fide-Jory n'en étoit pas même réduit où bien des gens le croyoient; tous ceux d'entre les Grands, qui avoient été sincérement attachés au feu Empereur son Pere, ou qui n'étoient point à la Cour de Surunga dans la même considération, où ils s'étoient vûs dans celle de Fucimi, étoient par nécessité, par intérêt, ou par affection liés à sa fortune, & l'on ne doutoit pas que les Chrétiens, quoique peu assurés d'être mieux traités par ce Prince,

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

qu'ils ne l'avoient été par son Pere, ne se déclarassent ouvertement pour lui, par la raison que s'ils avoient peu à espérer de ce côté-là, ils n'avoient rien à perdre de l'autre, & que leur situation présente étoit leur pis aller. Le Cubo-Sama n'ignoroit point leur disposition à son égard, & il se repentit un peu tard de s'être persuadé trop tôt qu'il n'avoit rien à craindre de leur part.

Le Cubo-Sama leve des Troupes.

Enfin, quand bien même ce Prince eût cru sa domination assez affermie, pour se flatter de se maintenir le reste de ses jours dans la suprême Puissance, il comprenoit que, s'il vouloit assurer le Thrône Impérial à sa Fammille, il ne falloit pas lui laisser un droit litigieux, ni personne, qui fût en état de le lui contester; d'autant plus que le Xogun-Sama son Fils, Prince d'un génie médiocre, & d'une hauteur féroce, ne s'étoit fait ni estimer, ni aimer, & que lui-même s'étoit rendu odieux en thésaurisant. Ce fut vers la fin de Novembre de l'année 1614. qu'après plusieurs tentatives pour se rendre maître de la Personne de l'Empereur, & plusieurs intrigues, que l'habileté de l'Impératrice Mere déconcerta, voyant toutes ses mines éventées, & n'ayant plus d'autre parti à prendre, que la force ouverte, il s'y résolut. Il mit sur pied une très-nombreuse Armée, & quoiqu'il eût encore voulu couvrir cet armement d'un prétexte spécieux, son dessein fut bientôt pénétré.

Trahison du Gouverneur d'Ozaca découverte.

Nous avons vû que le jeune Empereur avoit fait rebâtir magnifiquement le Temple du *Daïbods*, non point à Nara, où il avoit été en dernier lieu, mais auprès de Meaco. Com-

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

me il devoit assister à la Dédicace de cet Edifice, le Cubo-Sama crut l'occasion favorable, pour se rendre Maitre d'Ozaca, & marcha avec une promptitude extreme : ayant fait courir le bruit que son dessein étoit d'accompagner sa Majesté a Méaco, & de lui faire cortège dans une occasion de cet éclat; mais Fide-Jory ne prit point le change, & resta dans sa Place. Cette résolution surprit son Ennemi, mais ne le déconcerta point; il fit dire à Iquinocami, qui commandoit toujours dans Ozaca, qu'il avoit une affaire de conséquence à lui communiquer, & ce Seigneur l'étant venu trouver, il affecta de lui faire en public de grandes plaintes contre l'Empereur, qui ayant fait fondre une Cloche d'une grandeur extraordinaire, y avoit mis des Inscriptions, qui lui étoient injurieuses. Il le prit ensuite en particulier, & après lui avoir fait confidence de son véritable dessein, il l'assura qu'il devoit tout se promettre de sa reconnoissance, s'il lui livroit Ozaca. Il sçavoit bien qu'il ne risquoit rien en s'ouvrant ainsi à un Homme, dont il connoissoit de longue main le cœur double & interessé, & qui lui avoit de grandes obligations. En effet Iquinocami lui promit tout, & se hâta d'aller exécuter sa trahison. Par malheur pour lui il ne sçut pas assez se déguiser, on entra en défiance contre lui, & on étoit sur le point de l'arrêter, lorsqu'il en eut le vent; il se sauva secretement, & alla trouver le Cubo-Sama.

Le Cubo-Sama assiége Ozaca.

Ce Prince vit bien alors qu'il n'y avoit plus à dissimuler, & le perfide Iquinocami lui ayant donné avis que la Forteresse d'Ozaca étoit dépourvûe de vivres & de munitions, il man-

De J. C. 1614.

De Syn-Mu. 2274.

da a son Fils de le venir joindre à Meaco avec le plus de Troupes, qu'il en pourroit lever: mais comme il se passa du tems, avant que cette jonction pût se faire, l'Empereur en profita pour fournir sa Place de tout ce qui étoit nécessaire à une longue défense. Enfin le vingt-quatriéme de Décembre l'Armée Ennemie forte de deux cent mille Hommes, campa à la vûe d'Ozaca C'étoit sans contredit la meilleure Place du Japon; elle étoit inaccessible du côté de la Riviere, qui l'environnoit presque entierement; & du côté de Terre, elle avoit de bons Bastions avec des Tranchées, soutenuës de Redoutes, qui couvroient une grande Esplanade, où une Armée entiere pouvoit être rangée en bataille. J'ai dit ailleurs qu'au-delà du Fleuve le feu Empereur Tayco-Sama avoit bâti une seconde Ville plus grande & plus magnifique que la premiere; mais comme elle n'étoit pas assez fortifiée, & qu'il auroit fallu trop de monde pour la défendre, Fide-Jory l'avoit brûlée. La Citadelle avantageusement située sur une hauteur avoit trois enceintes de murailles d'une épaisseur prodigieuse, & chacune avoit un Fossé très profond. Du milieu de cette Citadelle il s'en élevoit une autre, dont le centre étoit une Pyramide en forme de Donjon extrêmement élevée, & de laquelle on pouvoit battre la Ville de toutes parts.

Il leve le siége; paix simulée.

Les premieres attaques furent très-vives, & les Assiégeants donnerent coup sur coup plusieurs assauts, mais ils furent toujours repoussés avec perte. Sept semaines entieres se passerent sans qu'ils eussent pû gagner un pouce de terrein; ils furent même battus dans toutes

De J. C. 1615.
De Syn-Mu, 2275.

les sorties, ce qui joint à la famine, à la rigueur de la saison, & aux maladies, qui se mirent dans leur Camp, leur firent perdre plus de trente mille Hommes de leurs meilleures Troupes. Quelques Auteurs disent que le Cubo-Sama avoit des intelligences dans la Ville, mais qu'elles furent découvertes, & les Auteurs punis : d'autres assurent avec plus de vraisemblance, qu'il feignit d'en avoir pour se tirer d'affaire par un accommodement. Ce qui est certain, c'est que le mauvais succès de ce Siége décrédita extrêmement ses Armes, & comme la renommée, qui se déclare ordinairement contre les Malheureux, augmente toujours le mal, le bruit se répandit dans toutes les Provinces, qu'il avoit été contraint de lever honteusement le Siége, après avoir été entierement défait, & que son Parti étoit sans ressource. Quoiqu'il en soit, la Paix fut concluë, les deux Princes la signerent de leur sang, & jurerent sur tout ce qu'ils estimoient plus respectable dans la Religion de l'Empire, d'en observer exactement toutes les conditions. Fide-Jory fut très-fidele à son serment, mais son Tuteur, qui ne croyoit point aux Dieux du Japon, ne vouloit que gagner du tems; & l'on fut bientôt informé qu'il faisoit partout de grandes levées de Troupes; & qu'il remplissoit ses Magasins.

Fait singulier rapporté par les Hollandois. & ce qu'on en doit penser.

Si nous en croyons les Mémoires des Hollandois, il arriva alors à Ozaca une chose, qui dut faire beaucoup de bruit dans le Japon, & que l'Auteur cite, comme un exemple de la fidélité des Femmes Japonnoises envers

De J. C. 1615.

De Syn-Mu. 2275.

leurs Maris. Le Roi de Buygen (a) ayant pris le parti du Cubo-Sama, avoit laissé la Reine son Epouse & ses Enfants a Ozaca : l'Empereur qui en fut informé, donna ordre qu'on les lui amenât dans la Forteresse, espérant sans doute que de tels orages engageroient au moins Jecundono à demeurer neutre. La Princesse refusa de sortir de chez elle, & écrivit à l'Empereur un Billet en ces termes : « Seigneur, je suis une Femme sous la puissance » du Roi mon Epoux, comme il est sous la » vôtre : donnez-lui vos ordres, afin qu'il » me donne les siens, & que par-là il me mette » en état de vous obéir. » L'Empereur insista, & menaça la Reine de la faire brûler dans sa Maison, si elle persistoit dans son refus : mais elle tint bon, & déclara qu'elle étoit résolue à tout. Comme elle vit qu'on se disposoit a lui faire violence, elle entra dans sa Chambre avec ses Enfants, sa Nourrice, & celles de ses Femmes, qui ne voulurent point la quitter ; fit mettre tout autour du bois, & de la poudre à Canon ; écrivit son Testament de sa propre main, & quelques Vers tragiques, les remit à un Gentilhomme fidéle, qui étoit a son service, & lui ordonna que, dès qu'il verroit la flamme sortir de sa Chambre, il partît pour les porter au Roi son Seigneur. Elle fit ensuite mettre le feu aux poudres, & fut bientôt réduite en cendres avec tous ceux, qui étoient avec elle. Nous avons vû ailleurs que Jecundono étant Roi de Tango avoit perdu sa premiere Femme par une aventure assez sem-

(a) La Relation Hollandoise l'appelle Roi de COCURA ; cette Ville étoit la Capitale du Buygen.

De J. C. 1615.
De Syn-Mu. 2275.

blable; ce qui donne tout lieu de soupçonner que cette catastrophe de la Reine de Buygen pourroit bien être la même que celle de la Reine Grace de Tango; d'autant plus que, comme je l'ai déja remarqué, les Hollandois, qui n'ont sçu ces faits historiques, que par le rapport de gens, dont ils n'entendoient pas bien la langue, les ont souvent défigurés de maniere à n'être pas reconnoissables.

Indiscrétion de quelques Religieux, & ses suites.

Cependant sur les premieres nouvelles du mauvais succès de l'entreprise du Cubo-Sama, quelques Missionnaires; qui se tenoient cachés à Nangazaqui, croyant n'avoir plus rien à craindre de ce Prince, recommencerent à se montrer en public, & firent leurs fonctions avec aussi peu de ménagement, que s'ils eussent été au milieu de Manille, excepté qu'ils ne reprirent point l'habit de leur Ordre. Comme leur exemple ne fut pas imité de tous, un peu de mauvaise humeur se mêla avec leur zèle, & ils s'échapperent jusqu'a taxer la discrétion des autres de fausse prudence & de lâcheté; mais ils eurent bientôt lieu de reconnoître qu'ils s'étoient trop pressés. On apprit à Surunga ce qui se passoit à Nangazaqui, & le Roi d'Arima, qui tenoit la Ville de Sacai pour le Cubo-Sama, en fut aussi instruit d'abord. Le Cubo-Sama dissimula son ressentiment, parce qu'ayant parmi ses grands Vassaux plusieurs Chrétiens, il ne voulut pas les chagriner, de peu d'affoiblir son parti: mais Safioye, qui n'étoit pas retenu par les mêmes considérations, manda à GONZOCO (a) son Neveu, qu'il avoit laissé a Nangazaqui pour

(a) Ou GONROCO.

De J. C. 1615.

De Syn-Mu. 2275.

y commander pendant ſon abſence, & aux principaux Magiſtrats de cette Ville, qu'il iroit bientôt apprendre aux Chrétiens que le Cubo-Sama étoit encore en état de ſe faire obéïr, & que s'il trouvoit un ſeul Miſſionnaire dans ſon Gouvernement, il feroit raſer la Ville, & en paſſeroit les Habitants au fil de l'Epée. Ces menaces eurent leur effet, tous les Religieux furent obligés de ſortir de Nangazaqui, où il ne leur fut pas ſitôt poſſible de rentrer, & ce fut tout le fruit, qu'on retira de cet éclat, qui n'étoit bon à rien, que le Cubo-Sama n'oublia jamais, & qui cauſa des maux infinis à la Religion.

Le Chriſtianiſme ne laiſſa pourtant point de profiter en pluſieurs endroits de la conjoncture des tems pour réparer ſes pertes, ſi l'on peut s'exprimer ainſi ſur le grand nombre de ſes Enfants, qu'elle avoit envoyés au Ciel par la voye du Martyre. Mais cet heureux calme, cauſé par la violente agitation de tout l'Empire, & par la néceſſité, où étoient les Puiſſances de donner toute leur attention à des affaires, qui les intéreſſoient davantage, ne fut pas de durée.

La Guerre recommence entre l'Empereur & le Cubo-Sama. Les Chrétiens prennent le parti du premier.

Les grands préparatifs, que faiſoit le Cubo-Sama, ne pouvant être diſſimulés, ni colorés d'aucun prétexte, on en vint bientôt à une rupture ouverte, & la Guerre fut déclarée dans les formes. L'Empereur, ſoit qu'il craignît toujours quelque trahiſon dans Ozaca, ou qu'il crût qu'il ne lui convenoit pas de s'en tenir à une ſimple défenſive, parut le premier en Campagne à la tête d'une Armée de deux cent mille Hommes, compoſée en partie de Chrétiens, dont on voyoit dans tous

les quartiers les Enſeignes ornées des ſacrés Noms de Jeſus & de Marie, & quelques-unes même de celui du Protecteur de l'Eſpagne. Ce fut là encore une indiſcrétion, dont le Cubo-Sama fit dans la ſuite porter la peine à ceux mêmes, qui y avoient eu moins de part. Des cinq Généraux, qui commandoient ſous les ordres du jeune Monarque, deux étoient Chrétiens; l'un ſe nommoit Jean ACASCIAMON, je n'ai pas trouvé le nom de l'autre. L'Armée du Cubo-Sama étoit plus nombreuſe d'un tiers, mais on y voyoit beaucoup moins de vieilles Troupes. Enfin tout le Japon ſe remua pour vuider une querelle, dont la déciſion devoit rendre pour longtems le calme à cet Empire, continuellement déchiré de Guerres inteſtines depuis tant de ſiécles.

De J. C. 1615.

De Syn-Mu. 2275.

La Ville de Sacai eſt brulée, ſquelques avantages de part & d'autre.

Sacai s'étoit tout récemment déclaré pour l'Empereur, & le Roi d'Arima avoit été contraint d'en ſortir, mais il y avoit pratiqué des intelligences, qui furent fatales à cette grande Ville. Fide-Jory, qui en fut informé, la fit raſer & brûler, & il traita de la même maniere tous les lieux, d'où ſon Ennemi pouvoit tirer des proviſions, ou qui pouvoient ſervir à faire ſubſiſter ſes Troupes. Sur la fin de Mai le Cubo-Sama s'approcha d'Ozaca, après avoir paſſé ſans oppoſition ſur le Pont de Sceta, qu'on avoit négligé de couper, ce qui fut une faute irréparable. Les Impériaux eurent pourtant bientôt leur revanche; ils battirent les Rebelles en pluſieurs rencontres; mais les deux Armées étoient trop nombreuſes pour pouvoir ſubſiſter longtems dans un Pays, qu'elles avoient ruiné à l'envi. D'ailleurs il étoit également de l'intérêt de l'un & de l'au-

De J.C. 1615.

De Syn-Mu. 2275.

Victoire du Cubo Sama.

tre Prince, que la Guerre ne traînât pas en langueur. On se chercha donc, & le troisiéme de Juin les deux Concurrens se trouverent en présence à la vûë d'Ozaca, & rangerent sur le champ leurs Armées en bataille.

L'Empereur ne doutoit point de la Victoire, & il avoit tout lieu de s'en flatter. Il s'en falloit bien que le Cubo-Sama fût aussi rassuré; la seule nécessité le forçoit à combattre, & il comptoit si peu de vaincre, qu'avant la Bataille il fit promettre, dit-on, à son Fils, & à ses principaux Officiers, que s'il avoit du pire, ils lui couperoient la tête, & ne souffriroient pas qu'il tombât vif au pouvoir de Fide-Jory; ne craignant point de faire paroître par cette précaution, & qu'il se fioit peu à ses Troupes, & qu'il n'avoit pas assez de courage, pour se donner lui-même la mort. Comme rien ne séparoit les deux Armées, & que l'ardeur Japonnoise ne permet pas de se retrancher à la vûe de l'Ennemi, on en vint d'abord aux mains. La premiere charge se fit avec un acharnement, qu'on ne voit, que dans les Guerres Civiles, & l'Armée du Cubo-Sama y fut fort maltraitée. Ses premiers rangs furent enfoncés, le désordre se communiqua au centre, & ce Prince n'étoit plus soutenu que par son désespoir, lorsque par un de ces revers de fortune, que toute la prudence humaine ne sçauroit parer, les choses changerent de face en un moment.

L'Empereur, après avoir donné ses ordres pour la Bataille, étoit rentré dans Ozaca, pour tenir cette Ville & sa nombreuse Garnison dans le devoir par sa présence. SANANDONO, qui avoit le principal commandement dans

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

l'Armée, voyant la Victoire comme certaine, se crut obligé d'en déférer la gloire à son Maître, & lui dépêcha un Officier, pour le prier de venir achever de vaincre. Fide-Jory sortit sur le champ d'Ozaca, on le vit bientôt aux premiers rangs, & les Troupes reprenant une nouvelle vigueur à la vûe de leur Souverain, firent des efforts, qui alloient lui assurer la Couronne, lorsque tout à coup Ozaca parut en feu. Il y avoit été mis par ceux-là mêmes, à qui l'Empereur avoit confié la Forteresse, & que le Cubo-Sama avoit trouvé moyen de corrompre. Ce Prince avoit bien compté que Fide-Jory ne manqueroit pas d'y courir dans le moment, pour mettre en sûreté sa Famille & ses Trésors, & c'est ce qui arriva en effet. Une partie des Troupes le suivit, l'autre crut que l'Ennemi étoit dans la Ville, & craignit de se trouver entre deux feux; le désordre devint bientôt général, & les Armes tomberent des mains de cette grande Armée, qui non seulement cessa de pousser un Ennemi plus qu'à demi vaincu, mais ne fit pas même la moindre résistance.

Le Cubo Sama étoit trop habile Homme, pour ne pas profiter de l'imprudence de son Rival, & pour ne pas seconder la fortune, qui se montroit si favorable. Il lui fut aisé de défaire des Gens, qui ne se défendoient point, & qui paroissoient comme frappés de la foudre. Il en fit un carnage horrible, & il passa pour constant, qu'il étoit demeuré cent mille Hommes sur le champ de Bataille. Ce qui est vrai, c'est que le nombre des corps, qu'on jetta dans la Riviere, fut si grand, qu'elle déborda jusqu'à trois milles de chaque côté. La

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

plus grande partie des Fuyards avoit tourné du côté de Meaco ; mais ils trouverent les passages gardés. Le Cubo-Sama craignant que le déseſpoir ne les obligeat à tourner tête, & qu'ils ne vendiſſent cherement leur vie, envoya promptement un ordre de les laiſſer paſſer ; mais il les fit ſuivre, & à meſure qu'ils ſe débanderent, on donna ſur eux, de ſorte que très-peu échapperent.

La Ville d'Ozaca est brûlée avec confusion horrible.

D'autre part Ozaca avoit ouvert ſes Portes, & l'infortuné Iide-Jory eut bien de la peine à ſe ſauver avec un petit nombre de Seigneurs qui ne le quitterent point. Comme on vouloit s'aſſurer de ſa Perſonne, & qu'il n'avoit point été reconnu, à peine étoit-il ſorti de la Ville, qu'on en ferma les Portes, & que tout ce qui parut ennemi, fut paſſé au fil de l'Epée, ſans diſtinction d'âge, de condition, ni de ſexe. Quand le Soldat vainqueur fut las de tuer, il ſe mit à piller ; mais le feu, que perſonne ne ſongeoit à éteindre, gagna ſi vite, qu'en moins de quatre ou cinq heures cette grande Ville fut preſque toute réduite en cendres. Jamais on ne vit un plus horrible ſpectacle : on ne diſtinguoit plus les Partis, un Ennemi commun obligeoit tout le Monde à fuir, & on ne ſçavoit de quel côté tourner. Les Bleſſés, les Vieillards, les Femmes & les Enfants, qui ne pouvoient pas s'aider, jettoient des cris affreux, & un grand nombre d'entre les Victorieux, que leur avarice, ou leur lubricité avoient trop longtems retenus dans les lieux, où ils avoient trouvé de quoi ſatisfaire leur paſſion, & leur cupidité, ſe virent inveſtis par les flammes, ſans pouvoir s'en dégager. Tous les Tréſors de l'Empereur furent conſumés

& l'on voyoit, comme autrefois à Corynthe, les plus précieux Métaux fondus & mélés ensemble, couler dans les ruës les plus proches du Palais.

De J. C. 1615.

De Syn-Mu. 2275.

Danger, que courent deux Missionnaires. Belle action de plusieurs Chrétiennes.

On a sçu tout ce détail par les Peres Balthazar de TORREZ & Jean-Baptiste PORRO Jésuites, qui étoient dans Ozaca & dans la Maison de Jean Acasciamon pendant la Bataille. Il s'en fallut même fort peu qu'ils ne fussent la proye des flammes, ou du Soldat Vainqueur; surtout le Pere de Torrez, que quelques Catéchumenes prierent de ne point les abandonner, qu'il ne leur eût conféré le Baptême. S'étant enfin sauvé, comme avoit déja fait son Compagnon, il donna dans plusieurs Partis Ennemis, dont l'un le mit tout nu: il fit deux lieuës en cet état, marchant toujours sur des corps morts, & entendant de toutes parts des Gens, qui crioient qu'on l'arrêtât. Le Pere Porro avoit passé au travers des flammes, dont il demeura tout noirci, & courut d'ailleurs les mêmes risques, que le Pere de Torrez. Presque tous les Fidéles d'Ozaca, qui étoient en très-grand nombre, bre, périrent dans cette fatale journée; mais on assure que les Filles & les Femmes Chrétiennes firent des choses incroyables pour sauver leur honneur. La Fille du malheureux Acasciamon, lequel avoit été tué dans la déroute, se distingua entre toutes les autres d'une maniere si héroïque, que le Cubo-Sama ayant été averti du danger, où elle étoit malgré sa résistance, la fit délivrer des mains d'un impudique, qui l'avoit déja liée à un poteau, pour la deshonorer; & ce Prince, après avoir

De J. C. 1615.

De Syn-Mu. 2275.

donné de grands éloges à sa vertu, lui accorda la vie & la liberté.

Courage d'un Fils naturel de l'Empereur.

L'Empereur avoit un Fils naturel âgé de sept ans, qui fut présenté au Vainqueur avec d'autres Prisonniers de marque. Cet Enfant parut devant le Cubo-Sama avec une contenance, qui ne se sentoit point de sa situation présente, & qui passoit de beaucoup son âge; il eut même, dit-on, le courage de lui reprocher son usurpation, & l'on ajoûte qu'il se fendit ensuite le ventre. Le Cubo-Sama n'étoit pas Homme à s'embarasser de ces reproches; on prétend même, qu'ayant vû tomber l'Enfant à ses pieds, il demanda froidement, de quoi avoit servi à Fide-Jory sa dévotion envers les Dieux, & quelle récompense il avoit reçû de tant de Temples, qu'il avoit bâtis en leur honneur? *Pour moi*, continua-t-il, *je n'ai jamais dépensé un sol pour toutes les Divinitez, qu'on adore dans l'Empire, & me voici le Maître absolu de tout le Japon.* Il parla ensuite des Chrétiens, invectiva contre eux, & jura qu'il se ressentiroit de la maniere, dont ils s'étoient déclarés pour son Ennemi. Quelques Auteurs ont avancé néanmoins que la considération des services de ceux, qui avoient combattu pour lui, lui fit dire un jour qu'il avoit cru jusques-là que tous les Chrétiens étoient ses Ennemis, mais qu'il étoit désabusé.

Ce que devint ce Prince.

Il est vraisemblable, qu'il s'exprima de l'une & l'autre maniere, suivant les Personnes, à qui il parloit; & il est certain qu'il avoit encore des ménagements à garder avec ceux, qui s'étoient attachés à lui. Il n'étoit

pas tout-à-fait ſans inquiétude de la part de l'Empereur, dont il ignoroit encore la deſtinée ; mais cela dura peu. La précaution, qu'il prit d'abord après ſa Victoire, de faire démolir toutes les Fortereſſes, où Fide-Jory pouvoit ſe retirer, obligea ce malheureux Prince a ſortir du Japon, ou à ſe tenir dans quelque lieu obſcur, où il finit ſes jours. Kœmpfer paroît perſuadé qu'il prit le premier de ces deux Partis, & qu'il paſſa à la Chine ; mais il l'a cru apparemment ſur quelque Tradition, qui n'avoit point d'autre fondement, que des bruits populaires, car aucun des Auteurs contemporains n'a rien dit ſur cela de bien précis. Quelques Mémoires portent que le Cubo-Sama fit démanteler juſqu'à quatre cents Places fortes, ce qui n'eſt pas aiſé à croire, preſque toutes les Villes du Japon étant dès-lors, comme elles le ſont aujourd'hui, ſans murailles, & ſans aucune défenſe ; à moins qu'on ne veüille mettre au nombre des Places fortes les Châteaux des Seigneurs particuliers, qui en ce tems-là étoient en aſſez grand nombre dans toutes les Provinces.

Extrémité ; où ſont réduits les Miſſionnaires.

A peu près dans le même tems il parut un Edit Impérial, portant que quiconque ſeroit convaincu d'avoir donné retraite aux Docteurs des Chrétiens, ſeroit mis à mort ſans rémiſſion avec toute ſa Famille. Cet Edit fut ſuivi de recherches très-exactes, & les Miſſionnaires, pour ne pas expoſer les Fidéles, qui malgré les défenſes s'empreſſoient à les recueillir, crurent devoir un peu céder à la premiere impétuoſité de ce Torrent, & ſe retirerent dans les Forêts, & juſques dans les

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

antres des plus inaccessibles Montagnes. Le Pere de Torrez, dont nous venons de parler, & le Pere Jérôme de Angelis, tomberent même entre les mains des Emissaires de l'Empereur, mais ils furent délivrés par un Gentilhomme Chrétien, qui se rencontra heureusement sur leur chemin, lorsqu'on les conduisoit en prison. Ils n'avoient pas encore fourni toute la carriere de leur Apostolat, & leur Martyre ne fût que différé.

Ferveur admirable des Chrétiens.

Il falloit que la ferveur des Chrétiens eût alors quelque chose de bien merveilleux, puisque la consolation, qu'elle causoit a leurs Pasteurs, non-seulement faisoit disparoître les rigueurs de la vie dure, qu'ils étoient obligés de mener, mais que, si on les en croit eux-mêmes, ils vivoient plus contents, qu'aux heureux jours de la plus grande liberté du Christianisme. Leurs Lettres sont remplies de traits capables de convaincre ceux, qui sçavent quelle douceur on goûte en souffrant pour Dieu, qu'ils parloient sincerement. Le Pere François EUGENII raconte dans une des siennes, qu'étant arrivé un jour sur la cime d'une Montagne fort haute, pour visiter un bon Vieillard, qui s'y étoit réfugié avec sa Femme, il les trouva l'un & l'autre dans l'état, où Saint Antoine rencontra Saint Paul, premier Hermite, c'est-à-dire, dans un dénuëment entier de toutes choses, ne tenant plus à la Terre, & uniquement occupés de la contemplation des Véritez éternelles; que les ayant fortifiés & animés par la participation des Sacrements, ils moururent tous deux le jour suivant en priant Dieu, & sans qu'il parût en eux le moindre signe de maladie;

comme s'ils n'eussent attendu, que ce sacré Viatique, pour entreprendre le grand passage du tems à l'Eternité.

Le même Missionnaire parle aussi d'un Enfant de sept à huit ans, qui portoit le nom de Jacques, & dont il ne fait point difficulté de dire, qu'à cet âge il étoit peut-être le Chrétien le plus ferme dans sa croyance, & le plus courageux, qui fût alors au Japon, & qu'il sembloit avoir été choisi de Dieu, pour faire connoître aux Idolâtres que ce qu'ils admiroient si fort dans les Fidéles, étoit l'effet d'une vertu plus qu'humaine. Ce merveilleux Enfant donnoit tous les jours une heure & demie à la contemplation des Souffrances du Sauveur des Hommes, & Dieu s'y communiquoit à lui d'une maniere ineffable. Il y puisoit surtout une ardeur pour le Martyre, qui le mettoit souvent hors de lui-même: il ne pouvoit parler d'autre chose, il y révoit toute les nuits, & lorsqu'à son réveil il voyoit évanoüir ce qui l'avoit si agréablement occupé pendant son sommeil, il répandoit un torrent de larmes. Des Gardes vinrent un jour pour arrêter son Pere & sa Mere; le Pére ne se trouva point; la Mere, qui étoit malade au lit, se leva, se présenta pour être conduite en prison, & offrit son Fils à la place de son Mari. Les Gardes, qui crurent avoir bon marché d'un Enfant de cet âge, lui firent de grandes menaces, pour l'obliger à renoncer au Dieu des Chrétiens, mais il leur montra un désir si sincere & si vif de souffrir pour son Dieu, qu'après s'être regardés quelque tems les uns les autres, ils le laisserent avec sa Mere, & allerent rendre

De J. C. 1615.

De Syn-Mu. 2275.

compte au Magiſtrat de ce qu'ils venoient de voir. Celui-ci voulut s'inſtruire par lui-même d'une choſe, qui lui paroiſſoit un conte ; il ſe transſporta au logis, où étoit cet Enfant, & trouva qu'on ne lui en avoit pas encore aſſez dit. Il ne put ſe réſoudre à pouſſer les choſes plus loin, mais il ſe donnoit de tems en tems le plaiſir de paſſer devant la Maiſon ; il appelloit l'Enfant, prenoit un air courroucé, & le menaçoit des plus grands ſupplices, pour voir ſa contenance aſſurée, & pour l'entendre parler du bonheur d'un Chrétien, qui meurt pour ſon Dieu.

Une Femme de Condition ne fit pas moins paroître de courage dans une occaſion toute pareille. Les promeſſes les plus flatteuſes, & les menaces les plus capables d'effrayer ayant été inutilement employées, pour ébranler ſa conſtance, on lui dit qu'on alloit l'envoyer dans un endroit, où elle payeroit de ſa Tète ſon obſtination & ſa déſobéïſſance aux ordres de l'Empereur, & on amena en effet un Cheval pour l'y conduire : elle répondit qu'elle étoit prête à partir, mais qu'elle vouloit faire le Voyage à pied, & comme il convenoit à une perſonne condamnée à la mort. Celui, à qui elle parloit, ſe choqua, ou fit ſemblant de ſe choquer de ce diſcours, & lui dit qu'il alloit la faire mettre toute nuë : elle frémit d'abord à cette menace ; néanmoins s'étant un peu recueïllie, elle dit qu'on pouvoit lui faire tous les affronts, qu'on voudroit ; qu'elle en ſeroit plus ſemblable à ſon divin Sauveur, qui étoit mort tout nud ſur une Croix ; mais qu'elle ſeroit encore plus contente, ſi, après l'avoir dépoüillée de ſes habits, on lui arra-

De J. C. 1615.

De Syn-Mu. 2275.

choit encore la peau. Le Président vit bien qu'il n'y avoit rien a gagner avec cette Héroine, il ne jugea pas a propos de se commettre davantage avec elle, & se contenta de confisquer ses biens, & de l'envoyer en exil, ce qui la mortifia infiniment.

Mort du Cubo-Sama.

Pendant toute cette année, & les premiers mois de la suivante, l'Empereur & les Princes particuliers ne furent pas fort occupés des Chrétiens; la Révolution, qui venoit d'arriver, & qui ne pouvoit manquer de faire bien des mécontents: les grands changements, qui suivent toujours dans cet Empire la chûte d'un Souverain: tout cela attiroit toute l'attention de la plûpart de ceux, qui auroient pû inquiéter les Fidéles, mais ceux-ci ne doutoient nullement que la Persécution ne recommençât bientôt plus vivement que jamais, & qu'elle ne devînt générale. L'Empereur étoit extraordinairement aigri, & le Prince son Fils n'avoit déja que trop montré jusqu'où pouvoit le porter sa haine contre le Christianisme, en sorte qu'on en étoit presque réduit à souhaiter qu'il ne montât pas sitôt sur le Trône, quelque chose qu'on eût à apprèhender de son Pere. Il y monta pourtant cette même année 1616. Le Cubo-Sama ne voyant plus d'Ennemi en Campagne, & persuadé que Fide-Jory étoit, ou mort, ou hors du Japon, ou du moins absolument hors d'état de causer le moindre mouvement dans l'Empire, donna ses ordres pour rétablir la Ville de Sacai, après quoi il licencia la plus grande partie de ses Troupes, & se retira à Surunga, où étoient ses Trésors, dont il ne s'éloignoit, que le moins qu'il pouvoit: car le goût de

De J. C. 1615.

De Syn-Mu. 2275.

thésauriser, qui ne lui étoit venu d'abord que par le besoin, où il prévoyoit bien qu'il se trouveroit d'argent, pour s'assurer l'Empire, étoit passé dans lui en une véritable passion. Il mourut dans cette Ville vers le commencement de Juin, mais on n'en sçait pas précisément le jour, parce que sa mort fut tenuë quelque tems fort secrette.

Ses dernieres volontés au sujet des Chrétiens. Son apothéose.

Il ne recommanda rien plus expressément à son Fils en mourant, que d'arracher de ses Etats jusqu'à la racine de la Religion Chrétienne, & de tenir surtout la main à ce qu'il n'y restât aucun Docteur Européen. Il marqua pour le lieu de sa sépulture la cime d'une Montagne appellée *Nitquo*, située dans la Province de Couzuqui, à trois journées de Jedo. C'est une des plus hautes du Japon, & elle étoit célébre par un Temple, où il se faisoit un grand concours de Pélerins. Ce Prince, qui vouloit être Dieu après sa mort, quoiqu'il eût affecté de n'en reconnoître aucun pendant sa vie, se flattoit de partager les hommages du Peuple avec l'Idole, qu'on adoroit en ce lieu, & le Xogun-Sama y fit effectivement porter son corps avec une pompe extraordinaire. Il lui fit ensuite bâtir un Temple beaucoup plus somptueux, que l'ancien, & n'oublia rien pour rendre auguste la Cérémonie de son Apothéose.

Son caractere, ses bonnes & ses mauvaises qualités.

Dans la vérité ce Prince avoit de grandes qualitez, & fut un des plus habiles Politiques, que le Japon ait peut-être jamais eus. Il n'étoit pas regardé comme un grand Homme de guerre, ce qui dans l'esprit d'une Nation Guerriere fut une tache pour sa réputation ; mais il avoit dans l'étenduë & la fécondité

de ſon génie des reſſources, qui le firent réuſſir dans toutes ſes Entrepriſes militaires. Le défaut, qu'on lui a le plus reproché; fut ſon avarice; car pour ce qui eſt de ſon uſurpation, outre que dans le fonds il ne dépouil a que le Fils d'un Uſurpateur, tout odieux qu'eſt ce crime en lui-même, & qu'il fut dans la maniere, dont ce Prince renverſa du Trône un jeune Empereur, qui lui avoit été confié; qui ne ſçait que la plûpart des Hommes mépriſent la vertu malheureuſe, & canoniſent les plus grands forfaits, quand la fortune les a couronnés? Pour ce qui eſt de la conduite, qu'il tint à l'égard des Chrétiens les dernieres années de ſa vie, il eſt vrai de dire qu'il ſe laiſſa trop aiſément prévenir contre eux; qu'il ſuivit trop tôt ſa haine, & qu'il ſe mit en danger d'en être la victime. Il étoit d'ailleurs d'un Prince auſſi éclairé que lui, de ſçavoir démêler dans tout ce qu'on lui diſoit des prétendus deſſeins des Eſpagnols ſur le Japon, ce qu'il y avoit de frivole & d'inſenſé dans ce Projet, que la jalouſie du Commerce, des intérêts de Nation, les intrigues & les indiſcrétions, de quelques Particuliers avoient fait imaginer. Mais n'eſt-ce point trop exiger d'un Homme tout occupé à envahir une Couronne, & que ſon âge avancé & ſon caractere d'eſprit rendoient de jour en jour plus défiant & plus ombrageux? Il ſeroit peut-être revenu de ſes préventions, lorſqu'il ſe vit ſans Concurrent, & tout le Japon réuni à ſes pieds, ſi les Chrétiens ne s'étoient pas trop ouvertement déclarés contre lui, & ne l'avoient pas mis a deux doigts de ſa perte.

De J. C. 1616.

De Syn-Mu. 2276.

De J. C. 1616.

De Syn Mu. 2276.

Enfin ſi ce Prince jouit peu du fruit de ſ
Victoire, il eut du moins en mourant au mi
lieu des lauriers, qu'il venoit de cueillir, l
conſolation de laiſſer le Trône Impérial au
aſſuré à ſa Famille, que s'il l'eût reçu pa
une ſucceſſion légitime d'une longue ſui
d'Ayeux, & dans la plus profonde paix, do
le Japon eût peut-être joui depuis les pre
miers tems de ſa Monarchie. C'eſt cette mê
me Famille, qui l'occupoit encore à la fi
du dernier ſiécle, depuis lequel tems nou
n'avons rien appris de ce qui s'eſt paſſé dan
cet Empire; & elle a porté la ſuprême Pui
ſance beaucoup plus loin, ou du moins à u
plus grand éclat, que les premiers Dairys.

Politique de ſes Succeſſeurs.

La politique de ces Princes a été de ten
les Roix particuliers & tous les Grands Va
ſaux dans une ſi grande dépendance, & d
les affoiblir à tel point, qu'il ne leur eſt pa
poſſible de cauſer le moindre trouble dan
l'Etat. Mais ces Souverains ſi abſolus & ſi pa
ſibles ſe garantiront-ils toujours des abus &
des excès, qui ont renverſé tant de Monar
chies beaucoup plus puiſſantes? Le faſte &
la molleſſe, qui ſuivent preſque toujours l'a
bondance & la paix, ne les feront-ils pas dé
générer, & devenir ſemblables à ces Idole
de Prince, qu'on a ſi ſouvent vû encenſe
d'une main, & renverſer de l'autre; & leu
trop grande ſécurité ne les livrera-t-elle poin
entre les mains d'un Ennemi, dont elle fera
toute la force? C'eſt ce que le tems ſeul pour
ra nous apprendre, & ce que l'expérience
conſtante de tous les ſiécles précédents doit leu
faire appréhender. Il eſt vrai qu'on ne peu
porter plus loin la précaution, qu'on la por-





Fauxbourg de Sinagawa

Dheulland Sculp.

te présentement au Japon, pour écarter tout ce qui pourroit altérer la constitution de l'Etat. L'Empereur, qui tient sa Cour à Jedo, oblige tous les Grands d'y laisser leurs Familles & leurs Trésors comme en ôtage; il les dépouille de leurs Etats, ou change leurs Domaines, quand il le juge à propos: & l'on peut dire que les Princes & les Seigneurs les plus puissants sont les plus soumis de ses Sujets, & les plus dépendants de ses volontez souveraines. Il habite un Palais au milieu d'un Château, qui est la plus forte Place de son Empire, & dont on sera peut-être bien aise de voir ici la description avec celle de la Ville Impériale, où il est situé: les voici l'une & l'autre telles, que le plus moderne des Ecrivains du Japon (*a*) nous les a laissées. La sincérité, avec laquelle il avouë qu'il ne lui a pas été possible de nous les donner plus exactes, est sans doute le meilleur garant de ce qu'il en dit. J'y ajoûterai ce que j'ai pû tirer de plus sûr de quelques autres Mémoires, & je tâcherai d'y mettre un peu plus d'ordre, qu'on n'en trouve dans l'Auteur Allemand.

Situation & description de Jedo. Le nombre de ses Habitants.

Jedo est la Capitale du Royaume de MUSASI. Sa situation est par les 35. dégrés 32. minutes de latitude Septentrionnale, dans une grande plaine fort agréable, au fond d'une Baye extrêmement poissonneuse, mais basse, & dont le fond est de vase, ou plutôt d'une argile vaseuse; de sorte que les Navires Japonnois, qui ne tirent pas beaucoup d'eau, ne sçauroient approcher de la Ville plus près qu'une lieuë, ce qui n'est pas un défaut dans

(*a*) Kœmpfer.

De J. C. 1616.

De Syn-Mu. 2276.

le systême du Gouvernement présent, lequel ne permet à aucun Navire étranger de mouiller dans le Port, & ne souffre point que les Sujets de l'Empire en construisent d'assez grands & d'assez forts, pour entreprendre de naviger en haute Mer.

Cette grande Ville n'est point fermée de murailles, mais elle est environnée de bons fossés, & coupée en plusieurs endroits de canaux larges & profonds, tous également relevés sur les deux bords de Remparts, sur lesquels on a planté des allées d'arbres, qui lui donnent un air champêtre, lequel ne gâte rien, & fait, surtout de loin, un très bel effet. Ces Remparts sont fermés du côté du Château avec des portes assez bien fortifiées, pour éviter la surprise, & soutenir un coup de main. Une jolie Riviere, qui a sa source au couchant de la Ville, la traverse d'un bout à l'autre, & se décharge dans le Port par cinq embouchures, dont chacune a son nom particulier, & un Pont d'une structure magnifique. Le principal de ces Ponts est celui, qu'on appelle NIPONBAS, c'est-à-dire, le *Pont du Japon*, d'où j'ai déja dit que l'on compte les distances de toutes les grandes routes

Le nombre des Habitants de Jedo est incroyable ; la seule Cour de l'Empereur peupleroit une grande Ville, ce qui n'a rien que de vraisemblable, si l'on considere ce que je viens de dire, que tous les Roix, Princes, Gouverneurs, & autres Grands de l'Empire, y ont leurs Familles, & qu'eux mêmes ne peuvent s'en absenter plus de six mois de l'année pour vaquer à leurs affaires domestiques ; & au gouvernement de leurs Etats, ou des

Places

De J. C. 1616.

De Syn-Mu. 2276.

Places, qui leur ſont confiées. Au reſte, on ne remarque point à Jedo cette régularité dans la diſtribution des ruës, des quartiers & des Places, qui ſe voit dans la plûpart des autres Villes du Japon; ce qui vient de ce qu'elle n'eſt parvenuë que par dégrés à ce point de grandeur & de magnificence, où elle eſt aujourd'hui. Il eſt vrai que comme elle a ſouffert pluſieurs incendies, & de grands tremblements de Terre, à meſure qu'on a rebâti les quartiers, qui avoient été renverſés, ou conſumés par les flammes, on a eu ſoin d'y aligner les ruës, & pour peu que l'on continuë dans la ſuite d'avoir la même attention, elle ſera avec le tems auſſi réguliere, que toutes les autres.

Les Maiſons des Particuliers n'y ſont, ni plus hautes qu'ailleurs, ni plus grandes; les matériaux en ſont les mêmes, & chacune a comme celles de Méaco, une cuve toujours pleine d'eau ſur le toît, avec tous les inſtrument néceſſaires pour ſe garantir du feu; mais on n'a pas toujours le tems de s'en ſervir. On voit à Jedo un très-grand nombre de Monaſteres, qui ne différent des Maiſons des Particuliers, qu'en ce qu'ils ſont bâtis dans les plus beaux Quartiers, & le plus ſouvent ſur des endroits élevés, avec de magnifiques eſcaliers de pierre pour y monter. D'ailleurs la plûpart ſont accompagnés de petites Chapelles, qui les font aiſément remarquer. Le nombre de ces Chapelles, & celui des Temples égalent celui des Dieux, qu'on adore dans l'Empire, & pluſieurs ſont d'une richeſſe & d'une magnificence ſurprenante. Les Palais des Grands n'ont qu'un étage, & l'on n'y

De J. C. 1616.

De Syn-Mu. 2276.

voit point ces Tours ſuperbes, qui relevent ſi fort les Palais & les Châteaux des Provinces, parce qu'elles ſont des marques de domaine, & que dans une Ville, où réſide le Souverain, nul autre que lui n'a aucun domaine. A cela près tous ces Palais ont quelque choſe de grand. Ils ſont iſolés & diſtingués des Maiſons ordinaires par de vaſtes cours, & de grandes portes, auſquelles on monte par des Eſcaliers forts ornés & couverts d'un beau vernis,

Son Commerce.

On ne voit en aucun autre endroit de l'Empire plus de Marchands & d'Ouvriers de toutes les ſortes, que dans cette Capitale, à cauſe du grand abord, qui s'y fait de toutes les Provinces, ſoit par Terre, ſoit par Mer. Quant à ſon Gouvernement particulier, & à la Police, qui s'y obſerve, on n'a pas eu ſoin de nous en inſtruire, & il y a bien de l'apparence, qu'ils ne different point, ou different peu de ce qui ſe pratique dans les autres Villes Impériales. Quand on vient de Méaco à Jedo, on entre par un Fauxbourg, qui a deux lieuës de long, & qui conſiſte dans une ruë aſſez irréguliere, entre la Mer, qu'on laiſſe à droite, & une Montagne, ou plutôt une eſpéce de côteau, ſur lequel ſont bâtis pluſieurs Temples. Quelques-uns ſont fort grands; tous ſont dans la plus agréable ſituation du monde, & l'on y va par des ſentiers aſſez étroits. Ce Fauxbourg eſt diviſé en deux parties égales, mais la ſéparation ne ſe remarqueroit point, ſi l'on n'en étoit averti. Ce n'eſt qu'une Hôtellerie agréablement placée ſur le bord de la Mer, d'où l'on découvre en plein la Ville & le Port, & ce point de vuë

eſt ſi charmant, qu'on y vient de Jedo exprès pour en jouir. La premiere partie du Fauxbourg, c'eſt-a-dire, celle, qui eſt la plus éloignée de la Ville, ſe nomme SINAGAWA, du nom d'une Riviere, qui la traverſe.

Son Château.

Le Château eſt preſque au milieu de la Ville : ſa figure eſt irréguliere, tirant ſur la ronde, & il a environ cinq lieuës Japonnoiſes de circuit. (*a*) Il eſt compoſé de trois enceintes, dont le Palais Impérial occupe le centre; la premiere environne la ſeconde avec de grands Jardins & une partie du Palais, lequel eſt flanqué de deux autres Châteaux beaucoup plus petits, que chacune des trois enceintes, mais très-bien fortifiés. Pour ce qui eſt de la défenſe des trois enceintes, elle conſiſte en une bonne muraille, un foſſé profond avec des Pont-levis, & des Portes capables de réſiſtance, où il y a de nombreux corps de gardes. Tout ce Château eſt coupé, comme la Ville, de canaux, qui ſervent également à la commodité, & à l'agrément de ce beau lieu. Mais je crois devoir avertir que le plan, qu'on en trouvera ici, n'a pas été levé avec toute la juſteſſe, qui auroit été à déſirer; le Voyageur, à qui nous en ſommes redevables, n'ayant pas eu, dit-il, toute la liberté d'examiner cette Place, n'ayant pas été ſatisfait des Plans, que les Japonnois, peu verſés dans ce travail, en ont tracés, & n'ayant pas cru qu'il lui fût permis d'y ſuppléer d'imagination.

Le Palais de l'Empereur.

C'eſt dans la premiere enceinte, que la plûpart des Princes de la Maiſon Impériale ont leurs Hôtels : la ſeconde eſt occupée par

(*a*) C'eſt à-dire, trois lieuës Eſpagnoles.

De J. C
1616.

De Syn-Mu.
2276.

les Conseillers d'Etat, les grands Officiers de la Couronne, & généralement tous ceux, que leurs emplois approchent le plus près de la personne du Monarque. Quoique cette seconde enceinte soit la plus petite des trois, la Garde y est néanmoins plus forte que dans la premiere. Le Palais de l'Empereur, qui occupe toute la troisiéme, est sur un terrein plus élevé que les deux autres. C'étoit anciennement une colline, dont on a applani le sommet ; on l'a environnée d'une muraille forte & très-épaisse de pierres de taille, flanquée de Bastions, qui approchent assez des nôtres, & fortifiée d'un Terre-plein, sur lequel on a bâti, autant pour l'ornement, que pour la défense, plusieurs Edifices de la forme d'un quarré long, & des guérites en maniere de Tours à plusieurs étages.

Tout ce qui compose le Palais Impérial est d'une solidité extraordinaire, bâti de pierres d'une grosseur énorme, posées les unes sur les autres sans ciment, ce qui les met plus en état de résister aux tremblements de Terre. Il y a dans le centre une Tour à plusieurs étages d'une hauteur surprenante. Chaque étage a son toit selon la coûtume, & tout l'édifice est d'une beauté & d'une richesse, qui passe tout ce qu'on en peut dire. Tous les Bâtiments ont aussi leurs Toits recourbés avec des Dragons dorés à tous les angles, ce qui produit un très-bel effet. Le Palais n'a qu'un étage, ce qui ne l'empêche pas d'être assez haut. Il est très-vaste, on y voit de longues galeries, & des Chambres spacieuses, que l'on agrandit, ou rétrécit avec des Paravents, de la maniere, que nous avons dit, en par-

De J. C. 1616.
De Syn-Mu. 2276.

tant des maisons particulieres. Les façades des Corps de logis, & l'intérieur des Appartements sont d'une beauté exquise dans le goût de l'Architecture Japonnoise : les Platfonds, les Solives, les Piliers sont de Cedre, de Camphre, & de ce beau bois de *Jesery* dont les veines forment naturellement des fleurs, & d'autres figures très-variées. En quelques endroits on se contente d'y jetter une simple couche de vernis clair ; en d'autres tout est vernissé en plein, & ciselé avec art ; c'est apparemment suivant la nature du bois, qui y est employé. Les bas reliefs sont des oiseaux, des feüillages, & des branches d'arbres fort proprement dorées, & bien travaillées. Le plancher est partout couvert de belles nattes blanches, avec un bord, ou une frange d'or ; mais dans tous les Appartements, où l'on a la liberté d'aller, il n'y a aucun Meuble.

Kœmpfer se récrie ici avec force contre Montanus, (*a*) qui en parlant de l'Appartement de l'Empereur, dit : » La face est un » grand Pavillon flanqué de deux autres tout » pareils ; ils sont tous trois à neuf étages, » & finissent en pyramides, au haut desquels » sont deux gros Dauphins couverts de pla- » ques d'or. La Salle d'Audience, qui est » soutenuë de grosses Colomnes dorées, est » vis-à-vis du Pavillon, qui sert de face à ce » magnifique édifice ; le platfond est de lames » d'or, où sont tracées des figures & des pay- » sages ; la couverture même en est, & tout » y paroit enchanté. C'est-là qu'est assis l'Em-

(*a*) *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les Empereurs du Japon.*

De J. C. 1616.

De Syn-Mu. 2276.

» pereur ſur un Trône tout rayonnant d'or » & de pierreries, ſoit qu'il donne Audience » aux Ambaſſadeurs étrangers, ſoit qu'il re- » çoive les hommages des Rois & des Prin- » ces de ſon Empire. Un peu à côté de cette » Salle ſont les Appartements des Femmes, » qui ne ſont gueres moins ſuperbes. J'avoue qu'il me paroît que ce récit ne s'accorde pas en tout avec ce que nous avons rapporté de la maniere de bâtir uſitée de tout tems au Japon; mais il ne s'enſuit pas que le Thrône tout rayonnant d'or & de pierreries ſoit abſolument une des fables de l'Auteur des Ambaſſades mémorables, & ſi l'on ne voyoit plus rien de ſemblable au tems de Kœmpfer, il faut ſe ſouvenir que quelques années auparavant le Palais de Jedo avoit été brûlé.

Ses Souterrains. Ses Jardins.

On prétend que ce Palais, tel qu'il eſt aujourd'hui, a un Appartement ſouterrain, dont le platfond ſoutient un grand Réſervoir d'eau, & où l'Empereur ſe réfugie, quand il tonne. On aſſûre que l'eau rompt tellement le bruit du Tonnere, qu'on ne l'y entend point du tout: il paroît au moins qu'on n'a rien à craindre en ce lieu des effets de la foudre. On a auſſi ménagé au même endroit deux Chambres, où ſont les Tréſors du Monarque, & où de bonnes portes de fer, & des toits de cuivre les mettent à couvert des voleurs & du feu. Les Jardins ſont encore plus élevés que le Palais; de beaux vergers bien entretenus y forment une variété admirable, & la vûe y eſt terminée par un Boſquet charmant, planté ſur la cime d'une petite colline. On n'y voit point d'autres arbres, que des Planes, mais il y en a de deux eſpeces; l'une eſt dans ſa

De J. C. 1616.

De Syn-Mu-22, 6.

beauté au Printems, & l'autre en Automne. Leurs feüilles étoilées, & mêlées de jaune, de verd & de rouge, forment un coup d'œil, qui surprend. Les deux petits Châteaux, dont j'ai parlé, sont du même côté, & n'ont aucun ornement extérieur; mais ils sont extrèmement forts, les murs en sont très-exhaussés, & de larges fossez, où l'on a conduit l'eau de la grande Riviere, les environnent de toutes parts. C'est dans ces Châteaux, qu'on éleve les Enfants de l'Empereur. Après cette petite digression, je reprends le fil de mon Histoire.

Les Chrétiens se flattent d'une vaine espérance.

Non seulement les Chrétiens à la faveur de la Guerre Civile avoient un peu repris haleine, mais les espérances, que les premiers succès de l'Empereur Fide-Jory leur avoit fait concevoir d'un Gouvernement plus favorable pour la Religion, quoiqu'assez peu fondées, avoient considérablement augmenté leur nombre, la défaite de ce Prince infortuné ne les avoit pas même découragés, & le Peuple, qui aime à se flatter, se persuada longtems que Fide-Jory s'étoit refugié dans les Etats de quelqu'un de ses Vassaux, & s'attendoit à le voir reparoître à la mort du Cubo-Sama. Bien des gens s'imaginoient aussi que plusieurs des plus puissants Princes de l'Empire, qui se voyoient sans emploi, sans credit, & la plûpart même sans biens, ne manqueroient pas l'occasion de se joindre à leur Empereur, s'il se remontroit, d'autant plus qu'on ne regardoit pas le Xogun-Sama comme un Ennemi fort redoutable, Mais toutes ces idées flatteuses s'évanoüirent, dès qu'on vit le nouvel Empereur monter sur le Thrône sans obstacle.

De J. C. 1616.

De Syn-Mu, 2276.

Edit contre le Christianisme. Conduite des Missionnaires.

D'ailleurs Fide-Jory ne parut point, & la tranquillité de l'Etat produisit le renouvellement d'une persécution, qui n'a fini, qu'avec l'extinction du Christianisme dans l'Empire.

Elle fut annoncée par un nouvel Edit de proscription beaucoup plus formel que tous les précédents, & accompagné de menaces si terribles, qu'elles firent tomber bien des Fidéles, surtout dans les lieux, où ils se trouvoient destitués de Pasteurs : voici l'occasion qui attira ce nouvel orage. Il y avoit alors au Japon trente-trois Jésuites, seize Religieux des trois Ordres de Saint Augustin, de Saint Dominique & de Saint François, & sept Prêtres Séculiers, avec un très-grand nombre d'excellents Catéchistes, qui dans la situation, où se trouvoient les affaires de la Religion, ne travailloient pas moins utilement, que les Missionnaires mêmes. Les Prêtres Séculiers, sept Jésuites, & tous les autres Religieux, excepté un Pere Franciscuain, nommé le Pere de Sainte MARTHE, demeuroient à Nangazaqui, & aux environs ; quelques Jésuites résidoient dans les autres Villes Impériales, où ils avoient encore de bons Protecteurs ; le reste parcouroit les Provinces, & se tenoit à portée d'accourir d'abord, où leur présence pouvoit être plus necessaire.

Tous ceux qui étoient à Nangazaqui, étoient vêtus à la Portugaise, & il leur étoit d'autant plus facile de se soustraire aux recherches des Officiers de l'Empereur, & des Espions du Gouverneur sous ce déguisement, qu'on ne les pouvoit pas distinguer des Marchands de cette Nation, lesquels avoient toute liberté de

rester dans la Ville. Ceux qui étoient dans le centre de l'Empire ; avoient pris l'habit, que les Japonnois portent, quand ils ont renoncé au Monde, & qui consiste dans une longue robe, sans armes, & la tête rasée : ceux qui avoient pénétré dans le Nord & aux autres extrèmitez de l'Empire, étoient vêtus à la Japonnoise, les uns d'une maniere, & les autres d'une autre, suivant qu'ils vouloient communiquer, ou avec les Grands, ou avec le Peuple. Ces précautions donnoient a tous le moyen d'avancer l'œuvre de Dieu, & de conserver le bien, qui étoit fait ; mais ce calme, qui étoit en partie le fruit de cette façon d'agir, fit juger a quelques-uns qu'ils pouvoient exercer plus librement leurs fonctions : ils reprirent l'Habit de leur Ordre, & recommencerent à prêcher en public.

Le Prince d'Omura est chargé d'en faire a recherche.

L'Empereur, que nos Relations continuent à nommer Xogun-Sama, quoique selon toutes les apparences il ait pris celui du Cubo-Sama aussi-tôt après la mort de son Pere, fut bientôt informé de cet éclat, & sur le champ il envoya ordre au Prince d'Omura de faire arrêter tout ce qu'il pourroit découvrir de Prêtres & de Religieux dans cette partie du Ximo, qui portoit autrefois le nom de Figen. Ce Prince étoit BARTHELEMI Fils & Successeur du malheureux Sanche, lequel n'ayant pû, ni par autorité, ni par la voye de la persuasion l'engager à sacrifier aux Idoles, étoit enfin venu à bout de lui persuader d'obéïr à tous les ordres, qu'il recevroit de la Cour Impériale, pour agir contre les Chrétiens. Ainsi l'on vit ce Prince aveugle, par un mélange monstrueux, & sans exemple peut-être jusqu'à lui, adorer

en secret le même Dieu, qu'il persécutoit ouvertement dans la personne de ses Ministres.

De J. C. 1617.

De Syn-Mu. 2277.

Martyre d'un Franciscain & d'un Jesuite.

Ses diligences ne furent pas inutiles, le Pere Pierre de L'ASCENSION Franciscain Espagnol fut arrêté sur les Terres du Prince d'Isafay; & quelque tems après le Pere Jean-Baptiste TAVORA DE MACHADO, Jésuite Portugais, ayant été envoyé aux Isles de Gotto par ses Supérieurs, se mit en chemin, malgré les avis, quil eut qu'on le suivoit. Le vent contraire le fit relâcher, & l'obligea de prendre un détour par le Firando, d'où le trajet à Gotto est fort aisé; mais à peine fut-il arrivé dans le premier de ces deux Royaumes, qu'un jeune Homme, dont il ne se défioit point, le découvrit aux Emissaires du Prince d'Omura. Il fut saisi dans le tems, qu'il achevoit d'entendre une Confession, & conduit à la Prison d'Omura, où il trouva le Pere de l'Ascension, dont il étoit ami particulier. Il y entra le vingt-neuviéme d'Avril 1617. & le vingt-deuxiéme de Mai lui & son Compagnon furent décapités dans la Place publique d'Omura.

Zèle peu mesuré de deux autres Religieux, & les suites.

Le Prince d'Omura ne manqua point de faire beaucoup valoir auprès de l'Empereur ces premiers succès de son zele; mais il en eut bientôt honte lui-même, & ne put se résoudre à continuer ses recherches; d'autant plus qu'on avoit assuré à Gonzoco, devenu Gouverneur de Nangazaqui à la place du Roi d'Arima son Oncle, lequel commandoit toujours à Sacai, qu'il ne restoit plus ni Prêtre, ni Religieux dans son Gouvernement. Mais le zele plus vif que prudent de deux Mission-

De J. C. 1617.
De Syn-Mu. 2277.

naires l'engagea bientôt à changer une seconde fois de conduite. Il apprit que le Pere Alphonse NAVARETTE Dominicain, & le Pere Ferdinand de Saint JOSEPH Augustin, parcouroient le Pays revêtus de l'Habit de leurs Ordres, & qu'ils étoient suivis d'un grand nombre de Chrétiens, & il reçut en même tems une Lettre de ces deux Religieux, adressée à son Pere & à lui, toute remplie de reproches sur leur infidélité, & sur la mort des Peres de Machado & de l'Ascension. On les y exhortoit à une prompte & sincere pénitence, & on les menaçoit des peines de l'Enfer, s'ils différoient de recourir à la miséricorde du Seigneur.

On ne peut dire le mal, que produisit cette démarche. Dans les actes du Martyre de ces deux Religieux, qui étoient véritablement d'une vertu éminente, & d'un zele, qui ne voyoit point d'obstacles, quand il s'agissoit de gagner des ames à Dieu, on a prétendu prouver qu'ils avoient agi en cette rencontre par inspiration divine. Je sçai que l'Eglise a reconnu que des Saints avoient été poussés par l'Esprit de Dieu à faire des choses, que toutes les régles de la prudence sembloient condamner; mais on pourroit douter que jamais cela ait eu lieu dans des occasions, où de pareilles actions pouvoient avoir des suites aussi funestes au Christianisme, qu'en eut celle-ci. On voit encore dans ces mêmes Actes que le motif, qui engagea les deux Religieux à en user comme ils firent, fut que les Chrétiens étoient étrangement scandalisés de voir les Ouvriers de l'Evangile se cacher & se retirer des lieux, où ils craignoient d'être découverts, disant qu'il faisoit beau entendre des Personnes de leur ca-

De J. C. 1617.

De Syn Mu. 2277.

ractere relever si fort le bonheur de ceux, qui donnent leur vie pour Jesus-Christ, tandis qu'eux-mêmes ne négligeoient aucune précaution pour se soustraire à la mort ; que dans la primitive Eglise les Evêques & les Prêtres étoient les premiers à signer la foi de leur sang, mais qu'au Japon les Pasteurs laissoient tomber tout le poids de la persécution sur leurs oüailles, & les abandonnoient sans défense aux Loups, pour se mettre eux-mêmes en sûreté.

Ce qu'il y eut de pis, fut que des Missionnaires mêmes sembloient autoriser ces discours, au lieu d'instruire un Peuple naturellement porté a un héroïsme outré, des régles de sagesse & de discrétion, que le Sauveur a tracées a ses Disciples, en leur disant : *Lorsqu'on vous persécutera dans une Ville, fuyez dans une autre* (a). Regles, que tous les Successeurs des Apôtres ont suivies, aussi bien que les Apôtres mêmes ; surtout quand ils ont fondé de nouvelles Eglises, & qui consistent à se comporter avec prudence, avec modération, avec tous les égards dûs aux Puissances, quand le service de Dieu n'y est point intéressé ; à se défier d'un zèle impétueux & précipité, dont les pernicieux effets sont souvent sans remede ; & à se souvenir que le but, que doit se proposer un Homme Apostolique, n'est pas précisément de mourir pour Dieu, quoiqu'il doive toujours être dans la disposition de se sacrifier pour le Troupeau commis à ses soins ; & que s'il peut envisager le Martyre comme la récompense de son Apostolat, il

(a) Matth. 10. 23.

ne lui eſt pas permis, hors certains cas particuliers, d'y contribuer lui-même directement.

Je ſuis très-perſuadé que l'erreur, dont je parle, fut uniquement dans l'eſprit, & ne paſſa point juſqu'au cœur : on crut voir un grand ſcandale dans ce qui étoit l'effet d'une prudence toute Evangélique de la part de ces grands Hommes, que nous verrons bientôt ſouffrir de ſi bonne grace les plus horribles tourments pour la cauſe de Dieu ; & l'on ſe crut obligé de paſſer par-deſſus les régles ordinaires pour le lever ; ſans conſidérer qu'on réaliſoit ce ſcandale, en voulant y remédier. Le Pere Navarrette, dans une de ſes Lettres inſérée au Procès, qui a été fait pour ſa Canoniſation, aſſure qu'il ne lui étoit pas libre de parler & d'agir autrement, qu'il fit alors; d'où l'on peut conclure que Dieu, qui permet quelquefois de grands péchés, qui ſont la cauſe de la perte de bien des Ames, & cela pour des raiſons, qui ne ſont connuës que de lui, peut bien auſſi permettre pour les mêmes fins des indiſcrétions, qui ne ſoient pas coupables, & que les Saints prennent quelquefois pour inſpiration ce qui ne l'eſt pas.

Ce qui eſt certain, c'eſt que les Hiſtoriens Dominicains nous repréſentent ce ſaint Religieux comme un Homme intrépide, infatigable, grand zélateur des Ames, & d'une ardeur incroyable pour le Martyre. Une de ſes plus ordinaires occupations étoit d'aller ramaſſer les Enfants, que leurs Parents expoſoient dans les ruës, faute de les pouvoir nourrir, il les faiſoit élever par des Chrétiens charitables & il en mit un très-grand

De J. C. 1617.

De Syn-Mu. 2277.

nombre dans le Ciel, en les baptiſant, lorſqu'il les trouvoit prêts à expirer. Il apprit un jour qu'on devoit brûler dans une Place publique quantité de Chapelets, d'*Agnus Dei*, & d'autres choſes ſemblables, qui avoient été ſaiſies chez des Chrétiens, & que des Femmes étoient condamnées à être expoſées toutes nuës dans le même endroit, ſi elles ne vouloient pas renoncer au Chriſtianiſme : il y courut auſſitôt, parla aux Exécuteurs de ces ordres impies & barbares avec beaucoup de liberté, & voyant que ceux-ci ne tenoient aucun compte de ſon diſcours, il ſe jetta au milieu du feu pour en tirer ce qu'on y avoit déja mis. Alors les Soldats commencerent à le charger à grands coups de bâtons, & de tiſons allumés ; il fut dangereuſement bleſſé à la Tête, & il alloit être aſſommé, ſi un Gentilhomme Chrétien ne l'eût tiré malgré lui des mains de ces furieux, & ne l'eût mené par force dans ſon logis.

Le Pere Ferdinand D'AYALA, appellé communément le Pere de Saint JOSEPH, étoit auſſi un Religieux d'une vertu éminente : ſa douceur, ſa charité, ſon zéle l'avoient rendu extrêmement cher à tout le Monde, & D. Louis Serqueyra Evêque du Japon avoit eu juſqu'à ſa mort une tendreſſe particuliere & une véritable eſtime pour lui. En 1614. quoiqu'il fût expreſſément compris dans l'Edit de banniſſement, il acheta une Barque, trouva le moyen de ſortir ſecretement du Port de Nangazaqui, & parcourut déguiſé toutes les Côtes voiſines, où il conſola beaucoup les Fidéles, que le départ de leurs Paſteurs avoit conſternés. Peu de tems après, comme il ſe

trouva seul de son Ordre au Japon, il se joignit au Pere Navarrette, le prit pour son Directeur, lui fit vœu d'obéissance, & lui fut toujours depuis aussi soumis, que s'il avoit été le dernier de ses Inférieurs. Ainsi on ne vit jamais deux Hommes d'un caractere d'esprit plus différent, agir plus de concert, la douceur de l'un, sa docilité, & la dépendance à laquelle il s'étoit volontairement assujetti, le rendant susceptible de toutes les impressions de l'autre, que son zéle boüillant, actif, entreprenant portoit souvent au-delà des bornes. Ce qu'ils avoient de commun, étoit la droiture de leurs intentions, & de ne consulter qu'eux-mêmes, & ceux, qui pensoient comme eux sur les moyens de parvenir au but, qu'ils se proposoient.

Ces deux Missionnaires, qui étoient devenus inséparables, n'eurent donc pas plutôt appris la glorieuse mort des Peres de l'Ascension & de Machado, que saisis d'une sainte jalousie pour un sort, qui depuis longtems faisoit l'unique objet de leurs vœux, ils conçurent le dessein de sortir de leur retraite. Avant que de l'exécuter, ils voulurent s'assurer de la volonté du Ciel, ils redoublerent à cette fin leurs prieres & leurs austéritez, & ils eurent plusieurs conférences sur le même sujet avec tout ce qu'ils pûrent assembler de Religieux de Saint Dominique. Tous les ayant, dit-on, confirmés dans leur résolution, ils se revêtirent de l'Habit de leurs Ordres, & parcoururent en prêchant tout le Pays circonvoisin. Ils inspirerent sans peine le même desir, dont ils étoient animés pour le Martyre, à la plûpart de ceux, qui les entendi-

De J. C. 1617.

De Syn-Mu 2277.

rent, & une très-grande multitude de Fidéles se mit à leur suite. Dieu sembla même d'abord benir leur Entreprise, ils firent plusieurs conversions, & regagnerent à Jesus-Christ quelques Apostats. Ces premiers succès leur donnerent de grandes espérances, mais elles durerent peu. Le Prince d'Omura, dans les Etats duquel se faisoit tout ce fracas, en fut allarmé, & comprit que, s'il n'usoit de diligence pour le faire cesser, on lui en pourroit faire un crime à la Cour de l'Empereur. Il envoya des Gardes pour arrêter les deux Missionnaires, qui, sur les premiers avis, qu'ils en eurent, se déguiserent : mais peu de tems après, soit qu'ils désespérassent d'échapper malgré cette précaution, ou qu'ils se repentissent de l'avoir prise, ils se remontrerent avec leurs Habits, & allerent même se présenter à ceux, qui les cherchoient Ils furent arrêtés & liés : tous les Chrétiens, qui les accompagnoient, comptoient bien d'avoir part à leurs chaînes; mais quelque instance, qu'ils en fissent, on les obligea de retourner chez eux. Le Prince d'Omura ne cherchoit pas à faire des Martyrs, mais il ne voyoit point que, par la conduite, qu'il tenoit, il ruinoit la Religion Chrétienne, & ne servoit point son Souverain.

Leur Martyre.

Quelques jours après les deux Religieux, & un Gentilhomme nommé Leon TONACA, qui avoit été pris avec le Pere de Machado, à qui il servoit de Catéchiste, furent conduits à une Isle voisine, (a) pour y être dé-

(1) Un Auteur Dominicain dit que cette Isle & plusieurs des environs s'appelloient les Isles de TACAXIMA, autrement les Isles *des Epines*.

De J. C. 1617.
De Syn Mu. 2277.

capités ; mais les Chrétiens y étant passés en foule, on les transporta dans une autre plus éloignée, après qu'on eut pris de bonnes mesures, pour empêcher qu'on ne les y suivît, & ils y furent exécutés le premier jour de Juin. Les Corps des deux premiers Martyrs avoient été mis en un lieu, d'où il n'avoit pas été possible aux Fidéles de les enlever, mais on n'avoit pû empêcher qu'ils n'y allassent pour les révérer, & la Princesse Marine d'Omura s'étoit acquittée des premieres de ce devoir de piété. Le Prince son Neveu lui en fit de grands reproches, mais elle les reçut de maniere à lui ôter l'envie de lui en faire de pareils. Elle lui déclara même qu'elle vouloit être jointe aux premiers Martyrs, qui mourroient par son ordre. Pour arrêter ce concours, les deux saints Corps des premiers furent portés dans l'Isle, où s'étoit faite la derniere Exécution : on mit ensuite ceux des quatre Religieux dans deux caisses, & celui de Leon Tonaca dans une troisiéme. On remplit ces caisses de grosses pierres, & on les jetta à la Mer. Les Chrétiens furent néanmoins assez heureux, pour en pêcher une, où étoient les Reliques des Peres de l'Ascension & de saint Joseph, & les mirent en lieu sûr. L'Isle, que les trois derniers Martyrs avoient arrosée de leur sang, devint le terme d'un Pélerinage, & le Sabre, qui avoit été l'Instrument de leur Martyre, fut acheté cent cinquante écus par les Peres de S. Dominique ; & porté à Manille.

Autres Martyrs. Ferveur peu mesurée

Au commencement d'Octobre (*a*) de la

(*a*) Le Martyrologe de l'Ordre de Saint François.

De J. C. 1617.

De Syn-Mu. 2277.

même année, le Pere Thomas de ZUMARRAGA Dominicain fut arrêté, & le Pere APOLLINAIRE, Commissaire Général des Peres de Saint François, qui avoit été pris à Arima, où il étoit accouru au secours des Fidéles, eut la Tête tranchée dans la petite Isle de TACABUCO avec quinze ou seize Chrétiens de Nangazaqui, condamnés à la mort pour avoir retiré chez eux des Missionnaires, & s'en être vantés. Alors, non-seulement on jettoit à la Mer les Corps des Martyrs, mais on cachoit même souvent aux Fidéles le lieu de leur supplice. Ils tâchoient de s'en consoler en conservant précieusement tout ce qui avoit été à l'usage de ces illustres Confesseurs; on se contentoit aussi souvent de tourmenter, ou de mutiler ceux, qui se déclaroient plus ouvertement; car la plûpart des Seigneurs, qui commandoient dans le Ximo, & en particulier le Gouverneur de Nangazaqui, ne songeoient qu'a empêcher, ou à prévenir les éclats, & l'occasion étoit belle d'augmenter le Royaume de Dieu, si l'on avoit sçû en profiter; mais il régnoit depuis quelque tems dans cette Chrétienté un esprit de ferveur, que la prudence ne régloit point assez, & le grand nombre des Ouvriers Evangéliques avoient plus à craindre de la part des Fidéles, qui se scandalisoient des plus sages ménagements, que de celle des Persécuteurs mêmes, parce que tous ne parloient pas le même langage, & ne tenoient pas la même conduite. Tous vouloient sincé-

des Chrétiens; & ce que les Missionnaires avoient à en souffrir.

marque ce Martyre au trente-uniéme de Mai; les Histoires du Japon paroissent néanmoins le faire postérieur à celui des Peres Navarette & de Saint Joseph, qui n'arriva que le premier Juin.

De J. C. 1617.

De Syn-Mu. 2277.

rement le bien ; d'ailleurs le point d'héroïsme, auquel étoient montés les Chrétiens, leur faisoit faire tous les jours des actions, qui étonnoient les Idolatres, & leur donnoient une grande idée du Christianisme. C'étoit surtout quelque chose de fort édifiant, que de voir l'empressement des Meres & des Epouses à panser les playes de leurs Enfants & de leurs Maris, qu'on leur renvoyoit souvent dans un état affreux. C'étoit à qui témoigneroit plus de vénération pour ces Reliques vivantes, & à qui leur rendroit plus de services : les pauvres Parents de ceux, qui étoient morts pour la Foi, devenoient bientôt riches par la charité des Fidéles, & un Martyr dans une Famille étoit un titre, qui la rendoit illustre, & faisoit rechercher son alliance.

L'année suivante 1618. le quatorzieme d'Août, le Pere Jean de SAINTE MARTHE (*a*), qui avoit été Commissaire des Peres de S. François, fut décapité à Meaco, coupé par morceaux, & jetté à la voirie. Ce saint Religieux avoit travaillé longtems, & avec beaucoup de succès dans la Principauté d'Omura ; mais ayant écrit au Prince une Lettre très-vive sur son procédé à l'égard des Chrétiens, il en reçut un ordre de sortir des Terres de son Domaine, il refusa d'obéir, & pour l'y contraindre, le Prince envoya sa Lettre à Safioye Roi d'Arima, qui le fit prendre & conduire dans les Prisons de Méaco, où il souffrit beau-

(*a*) L'Auteur du Martyrologe Franciscain l'appelle Jean de Sainte MARIE, & marque dans une Note qu'il le croit le même, que d'autres Auteurs appellent le Pere de Sainte MARTHE. Vading met son Martyre en 1606. Il y a toute apparence qu'il se trompe.

De J. C. 1617.

De Syn-Mu. 2277.

coup, & où il fit quantité de converſions. Il gagna même l'eſtime du Gouverneur de cette Capitale, qui, pour lui ſauver la vie, voulut le faire ſortir du Japon; mais le fervent Religieux, qui craignoit de perdre la Palme du Martyre, lui fit dire qu'il s'échapperoit des mains de ceux, qu'il chargeroit de le conduire, & recommenceroit à prêcher comme auparavant; de ſorte que ce Seigneur, pour ne pas s'attirer des reproches de la Cour, ſe vit comme forcé de le faire mourir. Le cruel Safioye avoit déja reçu le juſte châtiment de tous les maux, qu'il avoit faits à l'Egliſe. Il étoit mort à Sacai au commencement de cette même année, & ſa fin fut digne d'un Tyran. Son ſang ſe corrompit, & le rendit infecte à un point, que perſonne ne pouvoit plus approcher de lui.

Ferveur & Sainteté des Exilés de Tſugaru.

Le Canton de Tſugaru, où nous avons vû qu'on avoit exilé un grand nombre de Perſonnes de Condition, ſe peuploit encore de jour en jour de Chrétiens de tout âge & de tout ſexe, qu'on y envoyoit de toutes les Provinces de l'Empire; & leur ferveur croiſſoit à meſure qu'ils ſe multiplioient. Ils étoient preſque nuds, & ſeroient bientôt morts de froid, & des autres miſeres, qu'ils enduroient, ſans les ſecours, que leurs Freres avoient ſoin de leur faire tenir de tems en tems. Les Peres Jérôme de Angelis, Diego Carvailho, & Jacques Yuki, Jéſuites, qui ont été tous trois Martyrs, les ſecouroient ſpirituellement avec des dangers & des fatigues extrêmes, mais dont ils ſe croyoient bien dédommagés par la conſolation, qu'ils reſſentoient à la vûë de ces véritables Chrétiens, dont la patience & la

De J. C. 1618.
De Syn-Mu. 2278.

sainteté faisoient l'admiration des Infidéles mêmes, & le plus bel ornement de cette Eglise. Tout le tems, que leur laissoit libre la nécessité, où ils étoient, de pourvoir par eux-mêmes à leur subsistance, ils le donnoient à la priere, & ils ajoûtoient des jeunes tres-rigoureux & de rudes pénitences aux incommodités d'une vie si pénible d'elle-même. Je trouve dans mes Mémoires que six d'entre ces illustres Confesseurs furent brûlés vifs, mais on ne dit point à quelle occasion, ni en quel tems. De ce nombre étoient deux Femmes, dont l'une n'avoit pas été condamnée avec les autres, mais ne voulut pas être séparée de son Mari, qui étoit compris dans la Sentence. Nous verrons dans la suite que la plûpart de ceux, qui restoient de cette glorieuse Troupe, signerent aussi leur Foi de leur sang.

Le Royaume de Chicugen fut alors un de ceux, où le feu de la Persécution fit de plus grands ravages, & l'on assure que deux ans auparavant Dieu en avoit averti les Fidéles par un prodige fort singulier. Ils avoient élevé sur le sommet d'une Montagne une très-belle Croix, au pied de laquelle ils s'assembloient faute d'Eglise, pour leurs Exercices de piété. Au commencement de l'année 1616. elle fut abattuë, & le Samedi Saint suivant on apperçut au même endroit un grand feu, du milieu duquel s'élevoit dans l'air une Croix toute semblable à celle, qui avoit été renversée, mais si brillante, que de plus d'une lieuë on lisoit sans peine les caracteres de l'Inscription. Ce Phénomene dura deux heures, & fut vû des Idolâtres, aussi-bien que des Fidéles. Jecundono Roi de Buygen fit aussi des Mar-

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 2278.

tyrs, & l'on en compta cette même année jusqu'à trente-six en différents Quartiers de ses Etats : mais le fort de la tempête tomba sur Nangazaqui.

Le Gouverneur de Nangazaqui fait de grandes recherches de Missionnaires.

Gonzoco, depuis qu'il étoit devenu Gouverneur de cette importante Place, n'avoit pas fort inquiété les Chrétiens; il s'avisa enfin, ou il eut ordre de la Cour de faire visiter toutes les Maisons des Particuliers, pour voir, si l'on n'y trouveroit point quelques Missionnaires cachés, & pour y dresser une liste de tous ceux, qui faisoient profession du Christianisme. Un des Officiers, qu'il avoit chargés de cette Commission, entrant un jour chez un Bourgeois, se mit à crier de toute sa force qu'on lui apportat du papier, pour écrire les noms de ceux, qui ne vouloient pas obéir aux Edits de l'Empereur. Aussitôt une petite Fille de huit ans lui en apporta avec de l'encre & un Pinceau, & le pria de l'inscrire la premiere : sa Mere, qui l'entendit, vint aussi se présenter, & lui demanda la même grace; & comme l'Officier sortoit sans faire de plus amples informations, la Mere courut après lui portant son Fils entre ses bras, & dès qu'elle l'eut joint; *Monsieur*, lui dit-elle, *j'avois oublié cet Enfant, obligez-moi de prendre aussi son nom.* Cette recherche remplit en peu de jours toutes les Prisons de Nangazaqui & d'Omura; & ce qui fut infiniment sensible aux Fidéles, ce furent deux Apostats, qui se distinguoient le plus en cette occasion. L'un se nommoit Antoine TOAN, & l'autre Jean FRIZO.

Fureur & fin tragique d'un Apostat.

Le premier étoit un Homme de néant, & tant qu'il étoit demeuré dans la bassesse de la

condition, où il étoit né, il avoit eu une conduite fort réguliere. Les Missionnaires, qui ne l'avoient pas assez étudié, le mirent en voye de s'avancer, & la prospérité le pervertit, ou le fit mieux connoître. Devenu un des Lieutenants du Gouverneur de Nangazaqui, il ne fut pas longtems sans abjurer le Christianisme: ensuite n'étant plus retenu par le frein de la Religion, il se porta aux plus grands excès; il fit enfin profession ouverte de l'Athéïsme. Alors il se déclara publiquement l'Ennemi des Prédicateurs de l'Evangile, & fut un de ceux, qui contribuerent davantage à inspirer au feu Empereur, & à Safioye Gouverneur de Nangazaqui, cette haine irréconciliable contre la Religion Chrétienne, dont nous avons vû les funestes effets. Il haïssoit les Jésuites, à qui il devoit tout; & comme il vit que quelques Personnes venuës des Philippines n'étoient pas bien disposées en leur faveur, il se joignit à eux, se contrefit assez pour les tromper plus aisément, les servit de son crédit & de sa plume, & fut l'Auteur d'une bonne partie de ces Ecrits scandaleux, dont nous avons dit que l'Ancien & le Nouveau Monde avoient été inondés. Cela fait, il leva tout-à-fait le masque, mais dès lors il ne fut plus si fort à craindre, & le Ciel ne différa pas longtems à en faire un exemple.

De J.C. 1618.

De Syn-Mu. 2279.

Un autre Apostat lui succede.

Après la mort de Safioye, son Protecteur, Jean Feizo, aussi mauvais Chrétien que lui dans le fond, mais qui se ménageoit encore avec les Missionnaires, entreprit de le supplanter, & fit un Voyage à Jedo, pour l'accuser du crime d'Etat. Toan, qui se sentoit

De J. C. 1618.

De Syn - Mu. 2278.

coupable, & qui n'avoit plus de Patron, eſpéra de ſe tirer d'affaire aux dépens des Fidéles; il en entreprit la recherche, s'appliqua ſurtout à découvrir les Miſſionnaires, & par le moyen de deux Apoſtats comme lui, dont l'un avoit été Catéchiſte, & l'autre avoit porté un Habit de Religieux, il fut informé de la retraite de pluſieurs Miſſionnaires, dont il envoya une liſte à la Cour. Le Pere Matthieu de Couros, Provincial des Jéſuites, le Pere Charles Spinola, Procureur Général de la Miſſion, & le Pere Jean-Baptiſte de Baëta, Recteur du Collége de Nangazaqui, étoient à la tête de cette Liſte, où l'on ne voyoit que des Jéſuites. Toan ajoûta que Feizo ne l'avoit accuſé, que pour avoir ſa Place, & pour être plus en état de favoriſer les Chrétiens, & que pour lui, tout ſon crime étoit ſon zéle à faire exécuter les Edits de l'Empereur contre une Religion, à laquelle il avoit renoncé, dès qu'il avoit vû qu'elle n'étoit pas agréable à ſon Souverain.

Le Conſeil Impérial reçut avec joye les notices, que Toan lui donnoit touchant les Miſſionnaires; mais il ne prit point le change ſur ce qui regardoit perſonnellement ce Scélérat. Il fut cité à comparoître, & interrogé juridiquement ſur pluſieurs malverſations, dont on l'avoit chargé; ſur l'argent, qu'il avoit détourné de la Caiſſe des Droits de Nangazaqui, & ſur quatre cents Soldats, qu'il avoit envoyés au ſecours de Fide-Jory ſous la conduite d'un de ſes Fils. Il demeura ſans replique aux deux premiers articles, & rejetta le troiſiéme ſur les Miſſionnaires. Cette réponſe ne le juſtifioit point, & on lui ôta ſon

Emploi:

Emploi : on lui permit néanmoins de retourner à Nangazaqui, où à peine fut-il arrivé, que ses Parents & ses Amis excitérent une espéce de soulévement contre les Jésuites, les accusant d'être les Auteurs de la disgrace d'un Homme, qui, bien qu'en apparence opposé à la Religion Chrétienne, lui rendoit, disoient-ils, sous main des services essentiels.

De J. C. 1618.

De Syn-Mu. 2278.

Sa fin malheureuse.

Quelque tems après on lui signifia un Arrêt de Bannissement, mais il ne fut point exécuté, parce qu'il fut suivi de près d'une Sentence, qui condamnoit Toan à avoir la Tête tranchée, avec ses Enfants, qui l'avoient imité dans son Apostasie. Ce qu'il y eut de singulier, & ce qui fut une preuve sensible que c'étoit la Justice divine, qui poursuivoit ce Malheureux, c'est que le seul André TOCUAN, l'aîné de ses Fils, lequel étoit resté fidéle à Dieu, ne fut point compris dans sa disgrace Nous le verrons bientôt mourir pour une meilleure cause, & en meilleure compagnie. Mais il est bon d'avertir ici que dans la Relation de son Martyre on trouve le nom de son Pere à la place du sien, ce qui est une méprise manifeste, puisqu'il a été prouvé juridiquement à Manille, que Toan avoit été décapité pour ses crimes, & n'avoit donné à la mort aucun signe de répentir, au lieu que Tocuan fut brûlé vif pour la Foi avec Leonard KIMURA, & Dominique GEORGE, dont nous parlerons bientôt.

Apostasie de Feizo.

Cependant Feizo avoit obtenu l'Emploi, dont on avoit dépouillé Toan, & il y a bien de l'apparence qu'il l'avoit acheté au prix de sa Religion. Ce qui est certain, c'est qu'à son départ de Jedo on lui signifia, aussi bien qu au

De J. C. 1618.

De Syn-Mu. 2278.

Gouverneur de Nangazaqui, qu'ils payeroient de leur Tête la moindre connivence, dont ils seroient convaincus, en ce qui regardoit les Docteurs Etrangers ; & qu'ils arriverent l'un & l'autre dans le Ximo bien résolus d'y exterminer le Christianisme. Tout ce que Feizo crut devoir à son honneur, & peut-être à un reste d'estime, qu'il conservoit pour une Religion, que le seul intérêt lui avoit fait abandonner, ce fut d'avertir en secret le Pere de Couros, que l'unique moyen, qui lui restoit de sauver sa vie & celle de ses Religieux, étoit de s'embarquer avec eux sur le premier Navire, qui partiroit du Japon, & de prendre garde qu'aucun d'eux n'y remît jamais le pied. Le Provincial répondit à celui, qui lui porta ce message, que Feizo le connoissoit mal, s'il le croyoit capable d'une pareille lâcheté ; & l'Apostat ayant reçu cette réponse, déclara qu'il se tenoit désormais quitte de tout ce que son amitié pour les Peres exigeoit de lui, & qu'on ne devoit pas trouver mauvais qu'il fît le devoir de sa Charge.

Plusieurs Chretiens sont brûlés vifs.

Conzoco, qui n'avoit pas les mêmes raisons de ménager les Missionnaires, ni les Chrétiens, alla aussi plus vîte, & commença par faire brûler vifs tous ceux, qui se trouverent dans les Prisons de Nangazaqui. De ce nombre étoient plusieurs petits Enfants, que leur âge ne garantit point d'un si horrible supplice, & une Femme enceinte, dont le Gouverneur ne voulut pas qu'on attendît les couches. Cette Exécution, & les terribles menaces, dont elle fut accompagnée, répandirent partout la terreur. A la vérité le grand nombre des Fidéles étoit encore dans sa pre-

miere ferveur, mais l'esprit de division avoit un peu ralenti dans plusieurs cette charité sublime, & cette ardeur pure du Martyre, que les Japonnois avoient jusques-là regardé comme un attribut presque inséparable du Christianisme. C'est assez l'effet ordinaire des dispositions extrêmes, où la Nature domine toujours, de ne pouvoir regagner le juste milieu, en quoi consiste la véritable vertu. La Grace n'est point promise pour aller au-delà des bornes; & de l'excès de la présomption à celui de la défiance & du découragement, le chemin est bien court, & le passage infiniment glissant.

De J. C. 1618.

De Syn-Mu. 2278.

Plusieurs Missionnaires sont arrêtés.

Gonzoco souhaitoit fort d'avoir en sa puissance les Peres de Couros & Spinola, & il n'épargna rien pour découvrir leur retraite. Il réüssit enfin à l'égard de ce dernier. Le Pere Spinola fut arrêté dans la Maison d'un Portugais nommé Dominique George, avec le Frere Ambroise FERNANDEZ, son Compagnon ordinaire. On les conduisit d'abord chez le Gouverneur, où le Pere Ange ORSUCCI Dominicain, & un autre Religieux du même Ordre; dont je n'ai pû sçavoir le nom, furent aussi amenés peu d'heures après. On les laissa toute la nuit & le jour suivant dans une Chambre ouverte à tous les vents, si étroitement liés, qu'ils ne pouvoient s'aider en rien. Sur le soir du second jour, quelques Domestiques de Gonzoco eurent pitié d'eux, lâcherent un peu les cordes, & permirent à plusieurs Chrétiens de les visiter. Les Serviteurs de Dieu en confesserent quelques-uns, & même des principaux Officiers du Gouverneur.

De J.C. 1618.

De Syn Mu. 2278.

Ce qui se passe entre le P. Spinola & Feizo.

Le troisiéme jour, qui étoit un Samedi, ils subirent le premier interrogatoire; après quoi le Pere Spinola voulut profiter de quelques moments, où il se rencontra seul avec Gonzoco, pour lui parler du Royaume de Dieu, mais il trouva un cœur inaccessible à toutes les impressions de la Grace. Gonzoco de son côté tenta inutilement de tirer du saint Homme & des Compagnons de ses chaînes quelques lumieres touchant la retraite des Missionnaires, & il les fit ensuite conduire dans la Prison de SUZUTA, près d'Omura, où peu de mois auparavant on avoit renfermé un Religieux de Saint Dominique, un de Saint François, & quelques Séculiers. La raison pour laquelle Gonzoco ne laissa point ces Religieux dans les Prisons de Nangazaqui, fut la crainte qu'il ne s'y fit un trop grand concours des Fidéles, dont en effet les Prisonniers trouverent les chemins bordés jusqu'à Suzura.

Chute de plusieurs Chrétiens trompés par le Gouverneur de Nangazaqui.

Le Pere Sébastien VIEYRA, qui exerçoit alors parmi les Jésuites l'Office de Visiteur de la Chine & du Japon, & le Pere Christophe FERREYRA son Sécrétaire, étoient dans la Maison attenante à celle de Dominique George, lorsque le Pere Spinola fut arrêté dans celle-ci. Il n'y avoit pas de prudence à y demeurer plus longtems, mais la difficulté étoit de trouver une autre retraite: ils furent quelque tems à errer de côté & d'autre, ne trouvant de sûreté nulle part; & l'Hyver étant survenu, on ne peut dire combien ils eurent à souffrir. Cependant Gonzoco fit assembler les principaux Habitants de Nangazaqui, Portugais, Japonnois, & Chinois, leur déclara les intentions de l'Empereur, leur dit que Sa Ma-

jesté ne seroit plus retenuë par aucune considération, & vouloit, à quelque prix que ce fût, exterminer le Christianisme de ses Etats: il leur exagéra les malheurs, qu'ils alloient attirer sur leur Ville, s'ils persistoient dans leur obstination: il leur parla avec un air de bonté, qui lui étoit assez naturel: il laissa même échapper quelques larmes, qu'une tendre compassion sembloit lui arracher des yeux; enfin il se retourna & se replia en tant de manieres, qu'il vint à bout de faire signer à quelques-uns un Ecrit, par lequel ils s'obligeoient, non-seulement à ne retirer chez eux aucun Missionnaire, mais à déclarer même ceux, qui les retireroient, & cela sur la parole expresse; qu'il leur donna de ne point faire d'autre mal aux Prêtres & aux Religieux, qui seroient découverts, que de les embarquer pour les Indes.

De J. C. 1618.

De Syn-Mu, 2278.

Il y en eut d'autres, qui à la persuasion de Feizo, lequel vouloit qu'on le crût sincérement Chrétien, se mirent dans l'esprit que les Prédicateurs de l'Evangile feroient prudemment, & rendroient un véritable service à la Religion, s'ils s'éloignoient pour quelque tems, puisqu'on ne demandoit que cela, pour faire cesser la Persécution, & ils allerent jusqu'à dire hautement, que si ces Peres refusoient de se rendre à une si juste demande, on pourroient les regarder comme des Perturbateurs du repos public, & des Broüillons, qui empêchoient qu'on ne donnât la paix à l'Eglise, & comme tels les dénoncer aux Magistrats. Foibles Brebis, qui ne s'appercevoient pas que les Loups ne vouloient les engager à se priver elles-mêmes de leurs Pasteurs, que

Mauvais discours de quelques-uns.

De J. C. 1618.

De Syn-Mu. 2278.

pour éloigner d'eux tous ceux, qui les empêchoient de les dévorer! Mais le plus grand nombre eut horreur de ces propositions séduisantes, dont ils reconnurent aisément l'artifice, & gémirent sur un aveuglement, qu'ils prévoyoient devoir bientôt dégénérer en une véritable Apostasie.

Quelques Auteurs ont avancé que le nouvel Evêque du Japon Dom Diego VALENS, étoit alors caché a Nangazaqui, mais ils se sont certainement trompés. Ce Prélat ne fut sacré à Lisbonne, que le troisiéme Dimanche du Carême de cette année 1618. & ne partit que quelque tems après pour Macao, d'où il ne sortit point jusqu'a sa mort. Sur ces entrefaites Gonzoco, qui se disposoit à aller à la Cour de Jedo pour le commencement de l'année, fit afficher à Nangazaqui une déclaration, par laquelle il promettoit cent cinquante écus à quiconque dénonceroit un Assassin, un Incendiaire, ou un Prêtre Chrétien; & supposé que le dénonciateur fût coupable d'avoir logé chez lui un de ces derniers, il l'assuroit de sa grace, & de celle de neuf de ses plus proches voisins; ce qui prouve que dès-lors les voisins étoient responsables les uns pour les autres en ce qui concernoit l'affaire des Chrétiens, & que la retraite donnée aux Ministres de l'Evangile étoit mise au nombre des crimes capitaux: l'argent étoit suspendu dans une bourse auprès de l'affiche, & gardé par un Soldat.

L'Idolatrie introduite à Nangazaqui.

Le zele de ce Gouverneur ne l'empêcha pourtant point d'être assez mal reçû de l'Empereur, qui lui reprocha sa négligence à purger le Ximo des Docteurs Etrangers, & le menaça

de tout le poids de son indignation, s'il apprenoit encore qu'il y en fût demeuré un seul. Il n'en falloit pas davantage pour obliger Gonroco à se porter aux dernieres extrêmitez ; il retourna dans son Gouvernement bien résolu de ne plus garder aucunes mesures ; mais comme il étoit naturellement ennemi des violences, il jugea qu'il devoit commencer par instruire les Peuples, nés Chrétiens pour la plûpart, des principes de la Religion Japonnoise, dons ils n'avoient aucune connoissance, & pour cet effet il fit venir à Nangazaqui des Bonzes de toutes les Sectes ; il leur fit bâtir des Monasteres & des Temples, & ce fut alors, qu'on vit pour la premiere fois l'idolâtrie publiquement introduite dans une Ville, que les Chrétiens avoient fondée, & qui devoit au Christianisme tout son éclat & toutes ses richesses. Il y restoit encore quelques Eglises Chrétiennes sur pied, le Gouverneur les fit abattre, après quoi il tourna toutes ses pensées a la recherche des Missionnaires.

De J. C. 1618.

De Syn-Mu. 2278.

Histoire & apostasie d'un Prêtre Japonnois.

Le premier, qui tomba entre ses mains, fut un jeune Prêtre Japonnois, que les uns nomment Thomas ARAQUI, & les autres, Pierre ANTOINE, apparemment parce que pour se mieux déguiser il prenoit tantôt un nom,& tantôt un autre. Il avoit voyagé en Europe ; & avoit fait ses études à Rome, où il avoit reçu les Ordres sacrés Il y avoit même acquis une grande réputation de vertu, & l'on ne douta point en le voyant partir pour retourner au Japon, qu'il ne rendît de très-grands services à sa Patrie dans les tems fâcheux, où se trouvoit cette Eglise. Mais a peine

De J. C. 1618.

De Syn-Mu 2278.

fut-il arrivé à Macao, où il resta quelque tems, qu'on s'apperçut qu'il cherchoit à rendre odieux auprès de ceux de ses Compatriotes, qu'il y trouva, plusieurs Ministres de l'Evangile, en leur disant qu'il avoit appris à Madrid que des Religieux d'un certain Ordre, qu'il nommoit, faisoient tous leurs efforts pour engager le Roi d'Espagne à entreprendre la Conquête du Japon, & que les Jésuites seuls s'y opposoient de toutes leurs forces. A la vérité il n'y avoit rien là, qui dût rendre encore suspecte la Religion de cet Ecclésiastique : les Japonnois Chrétiens n'avoient point perdu, en recevant le Baptême, les sentiments, que la Nature & la raison leur inspiroient pour le lieu de leur naissance, & il est bien pardonnable à un bon Citoyen d'être allarmé sur le péril de sa Patrie. D'ailleurs ce que disoit Araqui n'étoit que trop fondé, mais il y avoit bien de l'imprudence & de l'étourderie à tenir de tels discours devant toutes sortes de personnes, & dans des circonstances, où ils pouvoient avoir les plus funestes suites pour la Religion.

Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'à son arrivée à Nangazaqui il continua à parler sur le même ton, & qu'il ne fut pas longtems sans faire soupçonner qu'il y étoit poussé par un autre motif, que celui de son zele pour sa Patrie. Il se portoit néanmoins toujours pour Missionnaire, & se tenoit caché avec soin ; mais la dissolution de ses mœurs annonçoit encore plus une Apostasie prochaine, que son aigreur & ses préventions contre la Nation Espagnole. Enfin il fut pris, & trouva moyen de s'échapper ; mais ayant sçu qu'une

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 2278.

Femme étoit à son sujet en péril de sa vie, il se découvrit lui-même, & se constitua Prisonnier. Action héroïque, s'il conservoit encore la Foi dans son cœur, ce que la suite a rendu fort douteux. Quoiqu'il en soit, il fut conduit dans la Prison de Suzura, & fut reçu des autres Prisonniers au chant des Hymnes & des Cantiques.

Il est vrai que cette joye dura peu; Pierre Antoine parut d'abord si mélancolique & si chagrin, que les Compagnons de sa captivité augurerent mal de sa persévérance. Il justifia bientôt toutes leurs craintes: au bout de trois semaines il envoya au Gouverneur de Nangazaqui un Ecrit de sa main, par lequel il déclaroit qu'il renonçoit au Christianisme, & demandoit d'être mis en liberté. Cette premiere démarche n'ayant pas eu son effet aussi promptement, qu'il l'avoit espéré, il fit une seconde déclaration plus formelle, & Gonzoco l'ayant reçuë, la rendit publique. Le Prêtre Apostat fut ensuite élargi, & donna les noms de tous les Missionnaires, qu'il connoissoit, & de tous ceux, qui avoient accoûtumé de les retirer. Il n'eut pas de honte après cela de se montrer avec son Habit Ecclésiastique, & d'aller en cet Equipage à Jedo, où il promit de fournir de bons Mémoires contre les Religieux Etrangers. Il y fut méprisé, mais sa perfidie n'en fut pas moins funeste à la Religion. Il rendit aussi de fort mauvais services à Antoine Toan, qui n'étoit encore qu'exilé, & ce fut lui principalement, qui attira à ce Malheureux la Sentence de mort, qui fut bientôt après portée contre lui.

De J. C. 1619.

De Syn Mu 2279.

Deux Jésuites Japonnois sont arrêtés.

Quelque tems auparavant on avoit arrêté à Firoxima deux Hommes, qu'on ne connoissoit point pour ce qu'ils étoient, & que peu de Gens de cette Contrée sçavoient être deux des plus illustres Ouvriers, qu'eut alors la Chrétienté du Japon. C'étoit le Pere Antoine ISCIDA PINTO, & Leonard KIMURA, tous deux Jésuites Japonnois, & voici à quelle occasion ils furent saisis par les Gardes du Roi de Bungo. J'ai dit que parmi les Lieutenants Généraux de l'infortuné Fidé-Jory: il y en avoit deux qui étoient Chrétiens, dont l'un, nommé Jean Acasciamon, avoit péri à la Bataille d'Ozaca: ses Enfants s'étoient sauvés à l'exception d'une de ses Filles, nommée REINE, à qui nous avons vû que sa vertu avoit procuré la liberté & la vie. On avoit inutilement cherché les autres, & tout ce qu'on en avoit pû découvrir, c'est que les Jésuites en avoient retiré un, l'avoient fait mettre en lieu sûr, & l'entretenoient autant bien, que leurs facultez le leur pouvoient permettre. Comme on épioit toutes les occasions de s'éclaircir sur ce qu'ils étoient devenus, on eut quelques soupçons sur les deux Missionnaires, qu'on regardoit comme des Chrétiens du commun, & on s'assura de leurs personnes.

Ce que l'un d'eux eut à souffrir dans la Prison.

Dés qu'ils se virent Prisonniers, ils déclarerent qui ils étoient, mais ils protesterent qu'ils n'avoient nulle connoissance de ce qu'on vouloit sçavoir d'eux. Ils ne persuaderent point, & l'on crut qu'à force de mauvais traitements on les obligeroit à parler. On commença par les séparer; Kimura fut envoyé dans les Pri-

De J. C. 1618.

De Syn-Mu. 2278.

ſons de Nangazaqui, le Pere Iſcida fut renfermé dans celles de Firoxima, où pendant deux mois on lui fit ſouffrir tout ce qu'on put imaginer, pour abattre ſa conſtance. Un colier de fer lui tenoit le cou ſi ſerré, qu'il ne pouvoit preſque pas changer de poſture. Il fut enſuite jetté dans un cachot obſcur, & dont le plancher étoit ſi bas, qu'il lui falloit même baiſſer la Tête étant aſſis. Un bout du plancher lui ſervoit de lit, & la nourriture, qu'on lui donnoit, étoit ſi dégoûtante, que la ſeule néceſſité la lui pouvoit rendre ſupportable: à peine même ſuffiſoit-elle pour le ſoutenir. C'étoit avec une extrême répugnance, que le Roi de Bungo en uſoit de la ſorte, car il ne haïſſoit point la Religion Chrétienne, & il y a tout lieu de croire que c'étoit ce même Taydono Roi de Bungo & d'Aqui, & Seigneur de Firoxima, dont nous avons rapporté dans le Livre précédent quelques traits, qui faiſoient voir ſa modération, & ſon eſtime pour le Chriſtianiſme: mais ſon Priſonnier s'étoit découvert trop publiquement, & il auroit couru trop de riſques, en le relâchant, ou même en adouciſſant les rigueurs de ſa Priſon.

L'autre fait de grandes converſions dans la ſienne.

Leonard Kimura ne fut pas plus épargné dans celle de Nangazaqui. Cette Ville lui avoit donné la naiſſance, & il avoit été élevé au Collége d'Arima. Ses Etudes finies, il s'attacha aux Peres de la Compagnie en qualité de Catéchiſte, & après avoir exercé longtems ce ſaint emploi avec beaucoup de zéle & de ſuccès, il prit la ſoutane de Jéſuite à l'âge de vingt-ſept ans. Quoiqu'il eût toute la capacité néceſſaire pour être promû aux Ordres ſa-

De J. C. 1619.
De Syn Mu 2279.

crés, il voulut par humilité demeurer dans le rang de simple Laïc, ce qui n'empécha point qu'on ne l'occupât toujours dans les fonctions du Ministere Evangélique, qui pouvoient convenir à son état. Aussi avoit-il pour cela de grands talents, un esprit vif, un jugement solide, une vertu héroïque, & une connoissance exacte de nos divins Mysteres. Personne au Japon n'étoit plus au fait des différentes Sectes, qui régnoient dans l'Empire, & ne parloit mieux sa Langue maternelle. Il étoit naturellement éloquent, & par la maniere insinuante, dont il entroit dans les cœurs, il achevoit ordinairement de gagner ceux, que la force de ses raisons avoient ébranlés.

Il ne fut pas plûtôt dans sa Prison, qu'il la convertit en une Maison de Prieres, où jour & nuit on chantoit les loüanges du Seigneur, & où tous les exercices étoient aussi réglés, qu'ils l'auroient pû être dans un Maison Religieuse. L'inhumanité, dont on usoit envers lui, ne satisfaisoit pas encore la faim, qu'il avoit des souffrances, & il y ajoûtoit de très-grandes austérités. La seule pensée que le Martyre ne pouvoit plus lui manquer, le mettoit hors de lui-même, & Loüis MARTINEZ DE FIGUEREDO, qui étoit alors Commandant des Portugais à Nangazaqui, & qui le visitoit souvent, a rendu juridiquement témoignage, dans les informations, qui furent faites après la mort du Serviteur de Dieu par l'autorité Apostolique pour sa Canonisation, que plusieurs fois, il lui avoit vû prendre avec les mains des Charbons de feu, & s'écrier dans un transport de joye, dont il ne paroissoit point le maître: *Voici ce qui doit réduire mon*

corps en cendres pour la confession du Nom de JESUS-CHRIST *: Est-il au Monde un plus grand bonheur que le mien ?* Tant de vertus ne pouvoient pas demeurer sans fruit, ni un si grand zele sans action : & l'on voit par les mêmes Actes, dont je viens de parler, que Kimura baptisa dans la Prison jusqu'à quatre-vingt-seize Idolâtres.

De J. C. 1619.

De Syn-Mu- 2279.

Son interrogatoire. Il est condamné au feu.

Tout ceci se passoit dans l'absence de Gonzoco, & pendant le dernier voyage de ce Gouverneur à la Cour Impériale. Il ne fut pas plutôt de retour à Nangazaqui, que quatre des Compagnons de prison de Kimura, parmi lesquels étoient André Tocuan, Fils du malheureux Antoine Toan, & Dominique George, l'Hôte du Pere Spinola, furent avertis qu'ils étoient condamnés à être brûlés vifs. Les deux autres se nommoient Jean XOUM, & Côme TAQUEA. Il n'étoit point fait mention du Missionnaire dans la Sentence ; néanmoins la nuit, qui précéda l'Exécution, tandis que le Saint Religieux animoit ces illustres Confesseurs à la constance, on vint lui dire qu'il y avoit cinq Buchers dressés dans la Place ; & qu'on en remarquoit un plus élevé que les autres. Alors transporté de joye, *C'est pour moi, mes Freres*, s'écria-t'il, *c'est pour moi, que ce Bucher est destiné : Dieu de mon ame, ne souffrez pas que mon espérance soit vaine.* En effet le lendemain de grand matin on le fit comparoître avec les quatre autres, & il sortit de Prison en chantant le Cantique du *Saint* Vieillard *Siméon.* Lorsqu'il fut en présence de Gonzoco, ce Gouverneur lui demanda s'il étoit Jésuite ? » Vous » n'en sçauriez douter, Seigneur, répondit-il ;

De J. C. 1619.

De Syn Mu 2279.

» vous pouvez vous ſouvenir que j'ai eu plu-
» ſieurs fois l'honneur de paroître devant
» vous revêtu de l'Habit de ma Religion.
» Pourquoi donc, reprit le Gouverneur, êtes-
» vous demeuré au Japon malgré les Edits
» du Prince ? C'eſt, repartit le Miſſionnaire
» pour y annoncer la Loi de Dieu, & tandis
» qu'il me reſtera un ſouffle de vie, rien ne
» m'empêchera de prêcher Jéſus-Chriſt cru-
» cifié pour le ſalut des Hommes. Hé bien,
» repriqua Gonzoco, vous ſerez donc brûlé
» vif aujourd'hui comme Prédicateur de vo-
» tre Secte.

Son Martyre ; il ſe couronne de Charbons ardents.

A ces mots le Saint Religieux ſe tournant vers l'Aſſemblée avec un viſage épanoüi : *Vous m'êtes tous témoins*, dit-il, *que je ſuis condamné à mort en qualité de Miniſtre du Dieu vivant ;* ce qu'il fut bien aiſe de faire remarquer, parce qu'ayant été empriſonné pour un autre ſujet, il craignoit qu'on ne prît le change ſur le motif de ſa condamnation. Il adreſſa enſuite la parole à ſes quatre Compagnons, & leur fit un exhortation vive & pathétique, qu'il finit en leur recommandant de remercier Dieu de la grace, qu'il leur faiſoit. Puis ayant apperçu quelques Renégats parmi les Aſſiſtants, il leur parla d'une maniere très-forte, & avec une liberté vraiment Evangelique, ſur l'énormité de leur crime, & le terrible châtiment, qui les attendoit, ſi par un prompt repentir ils ne ſe hâtoient de déſarmer le Ciel. On ne lui laiſſa pas le tems d'en dire davantage, & il fut ſur l'heure même conduit au ſupplice, dont l'appareil avoit quelque choſe d'affreux.

Sa joye redoubla à cette vûë, mais ce fut

De J. C. 1619.

De Syn-Mu. 2279.

encore toute autre chose au milieu des flammes. Le feu sacré, qui embrasoit son cœur, lui faisoit trouver celui, qui consumoit son corps, comme une douce rosée, ainsi qu'il s'exprimoit lui-même, & jusqu'à la fin il protesta qu'il ne sentoit aucune douleur. Ses liens s'étant rompus, on le vit, à l'exemple de l'illustre Vierge Marie Magdeleine Mondo, se couronner de Charbons ardents, & quelques moments après il expira doucement, & alla recevoir dans le Ciel la récompense, qui étoit dûe à son invincible courage. Ses Compagnons eurent aussi le bonheur de consommer leur Sacrifice, sans avoir donné la moindre marque de foiblesse. Ce Martyre arriva le dix-huitiéme de Novembre.

Ferveur des Chrétiens. Extrémité, où sont réduits les Missionnaires.

Les Mémoires de cette année s'étendent fort sur la ferveur des Chrétiens, sur les prieres, les jeûnes & les austéritez, qui se faisoient partout, pour appaiser la colere du Ciel, & sur la surprise toujours nouvelle, que causoit aux Idolâtres un courage où ils ne voyoient rien de naturel. Les Meres, qui avoient des Enfants à la mammelle, ne leur donnoient du lait qu'une fois le jour, dans l'espérance que Dieu se laisseroit fléchir par l'abstinence & par les larmes de ces innocentes Créatures, & rendroit enfin la paix à son Eglise. Un des Auteurs de ces Mémoires mandoit au Général de la Compagnie, qu'il ne falloit plus demander combien les Jésuites avoient de Maisons dans ces Isles; mais combien ils y occupoient de Prisons; ceux, qui n'étoient pas encore tombés entre les mains des Persécuteurs, n'habitant plus que les antres des Bêtes fauves, & les creux des Rochers, où ils étoient

De J. C. 1619.

De Syn-Mu. 2279.

moins en liberté, & souffroient bien autant que ceux, qui languissoient dans les plus ténébreux Cachots.

Onze Chrétiens décapités à Nangazaqui.

Neuf jours après l'exécution, dont je viens de parler, onze Chrétiens furent décapités à Nangazaqui, & de ce nombre étoit un Vincent Kimura, de la même Famille que Léonard. Toutes les autres parties du Ximo fumoient aussi du feu de la Persécution; on ne voyoit que des Troupes de vingt & de trente Chrétiens, que l'on conduisoit au supplice. Les Peres & les Meres faisoient avec joye le sacrifice de leurs Enfants; les Femmes, comme autant de *Natalies*, exhortoient leurs Epoux à se montrer dignes du nom, qu'ils portoient, & les personnes les plus délicates surmontant la foiblesse du sexe & de l'âge, couroient aux Echaffauts & aux Buchers avec la même ardeur, qu'on a ordinairement pour éviter la mort. D'autre part c'étoit à qui des Princes, des Seigneurs particuliers, & des Gouverneurs, montreroit plus de zele pour l'exécution des ordres du Souverain, par leur empressement à découvrir les Missionnaires, & par la cruauté des supplices, qu'ils inventoient pour effrayer les Fidéles. L'Empereur lui-même dans un voyage, qu'il venoit de faire à Meaco & à Fucimi, leur en avoit donné l'exemple, & ils le suivirent à l'envi.

L'Empereur condamne au feu cinquante Chrétiens. Particularitez de leur Martyre.

Ce Prince, en arrivant à Meaco, apprit que les Prisons étoient pleines de Chrétiens; il ordonna sur le champ que sans aucune distinction d'âge, ni de sexe, ils fussent tous brûlés vifs; il ne voulut pas même permettre de différer le supplice d'une Dame de qua-

lité, qui étoit toute prête d'accoucher, jusqu'à ce qu'elle fut délivrée. INGANDONO, Gouverneur de cette Capitale, étoit l'Homme du Monde le plus doux & le plus modéré; il eût bien souhaité de pouvoir au moins changer le genre de leur mort, qui lui paroissoit inhumain, mais il y alloit de sa Tête de le prendre sur lui; il n'osa même le proposer, & il obéït: il procura d'ailleurs aux Martyrs tous les soulagements, dont il put s'aviser. Le jour marqué pour l'exécution étant venu, on fit entrer tous les Confesseurs dans une Cour, où ils furent liés; on les conduisit ensuite dans la Place publique, où ils trouverent neuf Charettes, sur lesquelles on les fit monter, les Hommes dans la premiere & la derniere, les Femmes & les Enfants, dont quelques-uns étoient encore à la mammelle, dans celles du milieu. Comme tous les Grands de l'Empire s'étoient rendus à Méaco, pour rendre leurs hommages au Dairy, après que l'Empereur se fut acquitté le premier de ce devoir, cette Capitale se trouvoit remplie d'un nombre infini de gens de toutes conditions, & il se fit un concours incroyable pour voir un spectacle, qui étoit encore nouveau pour plusieurs.

Un Trompette alloit devant, & à chaque bout de rue publioit que l'Empereur avoit condamné ces gens-là au feu, parce qu'ils étoient Chrétiens. Les Martyrs de leur côté ajoûtoient: *Il est vrai, nous allons mourir pour celui, qui a lui-même donné sa vie pour nous*, & de tems en tems ils s'écrioient tous ensemble, *Vive Jesus*. Ils disoient ensuite des choses si tendres, & témoignoient un conten-

De J. C. 1619.

De Syn-Mu 2279.

tement si parfait, que les Assistants ne pouvoient retenir leurs larmes. On leur fit traverser une bonne partie de la Ville, & le Peuple les suivoit en foule. Un morne silence régnoit par tout, & n'étoit interrompu, que par quelques soupirs & par quelques cris, que la compassion faisoit pousser de tems en tems: mais l'action d'une Femme, faillit à exciter un véritable tumulte. On la vit tout-à-coup fendre la presse, comme si elle eût eu quelque chose de conséquence a dire à l'Officier, qui conduisoit la marche; arrivée auprès des Martyrs, elle s'approcha d'une des Charettes, où il y avoit quelques Femmes de Condition, & fondant en larmes, elles les supplia de se souvenir d'elles auprès du Seigneur, quand elles seroient avec lui dans son Royaume. Les Gardes lui demanderent si elle étoit Chrétienne? *Oui, sans doute*, répondit-elle, *je la suis & la serai jusqu'à la mort:* elle s'attendoit que cette réponse lui vaudroit la palme du Martyre; mais l'Officier craignit que, s'il l'arrêtoit, d'autres ne suivissent son exemple, & il la fit retirer par force.

Les Buchers étoient dressés dans une Place du Fauxbourg de Fucimi; les Confesseurs y étant arrivés, apperçurent des Croix plantées, autour desquelles on avoit fait de grands amas de bois; leur joye redoubla à cette vûe, & ils la firent paroître par leur promptitude à sauter en bas des Charettes. On les lia deux à deux à chaque Croix par le milieu du corps, & la face tournée l'un contre l'autre. Les Hommes étoient ensemble, & les Femmes de même; mais les plus petits Enfants étoient à côté de leurs Meres. Dès que cela fut fait, on ap-

procha le bois, & on le diſpoſa de telle ſorte par l'ordre du Gouverneur, que les Patients fuſſent d'abord étouffés par la fumée. Tandis que les Bourreaux étoient occupés à ce travail, quelques Chrétiens eurent le courage de porter un peu d'eau aux Confeſſeurs, qui ſouffroient beaucoup de la ſoif, & le Préſident ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir. Enfin on mit le feu au bois; & en moins de rien la flâme, précédée d'une fumée épaiſſe, gagna partout.

La fumée s'étant diſſipée, & la nuit étant ſurvenue, on vit diſtinctement les Martyrs, qui les yeux élevés vers le Ciel, & le corps immobile, ſembloient goûter au milieu de cette fournaiſe ardente toutes les joyes du Paradis. Quelque tems après on les entendit, qui chantoient tous enſemble les loüanges du Seigneur, ce qui joint aux cris des Aſſiſtants, & aux hurlements des Bourreaux, formoit un bruit confus, qui inſpiroit tantôt la terreur, & tantôt la compaſſion; mais ce qui attendrit juſqu'aux plus inſenſibles, ce fut de voir les pauvres Meres, qui toutes occupées de leurs Enfants, ſembloient oublier leurs propres douleurs, pour ſoulager celles de ces petits Innocents, leur paſſant continuellement la main ſur le viſage, afin de leur diminuer le ſentiment du feu: les careſſant, les baiſant, eſſuyant leurs larmes, étouffant leurs cris, & les encourageant par les paroles les plus tendres à ſouffrir quelques moments un ſupplice qui alloit finir, & qui leur procureroit un bonheur ſans bornes & ſans fin. Ils expirerent enfin tous les uns après les autres, & à meſure qu'ils rendoient l'Ame, les ſoupirs

& les ſanglots redoubloient dans l'Aſſemblée.

De J. C. 1619.

De Syn-Mu. 2279

Hiſtoire de quelques-uns de ces Martyrs.

Les plus conſidérables de cette illuſtre & nombreuſe Troupe de Confeſſeurs, étoient Jean *Faximoto Tafioye*, un des plus riches Seigneurs de la Cour Impériale, & ſa Femme, celle-là même, dont le cruel Empereur n'avoit pas voulu qu'on attendît les couches pour la faire mourir : ils avoient ſix Enfants ; l'Aîné des garçons fut ſauvé malgré le Pere & la Mere, qui avoient fort ſouhaité pouvoir ſe préſenter devant la Cour céleſte avec toute leur Famille. Les cinq autres étoient deux Filles de douze & de trois ans ; & trois Garçons d'onze, de huit, & de ſix : tous ſe montrerent juſqu'au dernier ſoupir dignes de tels Parents. Après leur mort on trouva la plus petite des Filles tellement collée contre le ſein de ſa Mere, que ces deux corps ſembloient n'en faire qu'un. On raconte auſſi d'une jeune Dame de cette même Troupe, qui avoit reçû au Baptême le nom de *Monique* ; que ſa Sœur l'ayant un jour apperçuë, qui prenoit entre ſes mains un fer tout rouge de feu, & lui en ayant demandé la raiſon, elle répondit qu'elle ſe diſpoſoit au Martyre ; qu'elle étoit déja venuë à bout de vaincre la faim, & qu'elle eſpéroit d'en faire autant du feu.

Merveille opérée après leur mort. Honneur que leur Martyre fit à la Religion.

Tous étant expirés, on fut ſurpris de les voir dans la même poſture, où on les avoit mis, le viſage ſerein, & les yeux doucement tournés vers le Ciel. Quantité de gens voulurent s'aſſûrer d'une choſe ſi admirable ; & comme il y en avoit de toutes les Provinces du Japon, la gloire de la Religion Chrétienne

De J. C. 1619.
De Syn-Mu, 2279.

se répandit à leur retour chez eux, d'une extrémité de l'Empire a l'autre. Les Payens étoient les premiers a publier la puissance du vrai Dieu, & plusieurs assurent que le jour même de cette grande exécution ils avoient vû en l'air une lumiere, qui avoit la forme d'une Etoile chevelue, & que la flame, qui s'élevoit du Bucher, n'étoit point noire a l'ordinaire, mais blanche & presque transparente.

Vers le même tems on brûla vif à Fucimi un jeune Homme d'environ trente ans, qui se nommoit Ignage FUCIEMON, & qui s'étoit disposé par une vie pleine de vertus a une une mort si précieuse. On ne gardoit plus nulle part aucune mesure avec les Fidéles, de quelque rang qu'ils fussent: les Prédicateurs de l'Evangile se virent bientôt par-là réduits à manquer du nécessaire, & à ne pouvoir plus entrer dans aucune Maison, sans exposer tous ceux, qui y demeuroient, & tous les Voisins, a un danger manifeste de mourir dans les plus horribles supplices: leurs Têtes étoient à prix, & tant de Personnes n'avoient point d'autre occupation, que de les rechercher, qu il est surprenant qu'au bout d'un mois il en restât un seul dans tout le Japon. A voir cependant avec quel empressement on y accouroit de toutes les parties de l'Inde, on eût dit dit que tout l'Empire tendoit les bras aux Prédicateurs de la Foi, & qu'il n'y manquoit que des Ouvriers, pour recueillir une moisson sûre & abondante.

Les Fidéles sont accusés d'avoir mis le feu à la Ville

Au mois de Mai de l'année suivante, le feu fut mis par deux fois à plusieurs quartiers de Meaco; comme on fut longtems sans pou-

De J. C. 1619.

De Syn-Mu. 2279.

de Meaco & justifiés.

voir découvrir les auteurs de cette incendie, les Chrétiens en furent accusés & traités, comme s'ils eussent été convaincus. On croit aisément coupables ceux, qu'on a intérêt de persécuter, parce qu'on est bien aise de se justifier à soi-même les maux, qu'on leur fait. On mutina donc la Populace contre les Fidéles, & ce fut une espéce de miracle, que dans le premier tumulte ils n'eussent pas été tous égorgés. Les uns se cacherent, d'autres s'exilerent volontairement: quelques-uns furent assez foibles pour sauver leur vie aux dépens de leur foi. Enfin au bout de six semaines on sçut que les incendiaires étoient des Voleurs, qui à la faveur de la confusion inévitable dans ces sortes d'accidents, s'étoient réunis pour piller les Maisons des Riches; ils furent pris & exécutés, & l'on rendit justice aux Chrétiens, mais il étoit un peu tard: cette triste aventure les avoit presque tous dispersés, & cette Eglise, auparavant si nombreuse & si florissante, fut dès-lors réduite a très-peu de chose, & ne se rétablit point.

Deux Princes d'Omura meurent Apostats.

Cependant le malheureux Sanche Prince d'Omura étoit mort, sans donner le moindre signe de repentir. Le Prince Barthélemi son Fils & son Successeur vérifia bientôt qu'on ne peut servir deux Maîtres, & que, quand après avoir voulu essayer ce monstrueux mélange, on se trouve forcé de prendre un parti, on choisit toujours mal. Il avoit cru pouvoir concilier ce qu'il devoit à Dieu, avec ce que l'Empereur exigeoit de lui, c'est-à-dire, son ambition & son intérêt avec sa Religion; il sentit bientôt l'incompatibilité de ces deux services, & l'inconséquence d'une telle conduite; &

comme les ménagements, qu'il avoit voulu garder entre Jesus-Christ & ceux, qui avoient entrepris de ruiner son culte, l'avoient rendu indigne du service de Dieu, & faisoient bien voir qu'il ne connoissoit pas le prix des Trésors célestes, on ne fut pas étonné du parti qu'il prit. Il renonça donc publiquement au Christianisme, & ne se contenta plus de rechercher les Chrétiens pour les emprisonner; il n'eut pas honte de verser leur sang, mais le Ciel ne différa pas à le lui redemander. Il en avoit encore les mains soüillées, lorsqu'il fut cité au Tribunal du Souverain Juge. Il mourut cette même année 1620. âgé de vingt-cinq ans, & avec lui fut éteinte la race de l'illustre Sumitanda, mais dont les Succcesseurs avoient dégénéré de la vertu du premier Prince Chrétien du Japon.

Fin du quatorziéme Livre & du quatriéme Volume.



TABLE
DES MATIERES
DU QUATRIE'ME VOLUME.

A.

Amacusa.

B.

E.

G.

L.

P.

Q.

R.

S

T.

V. U.

X.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres du quatriéme Volume.

ERRATA

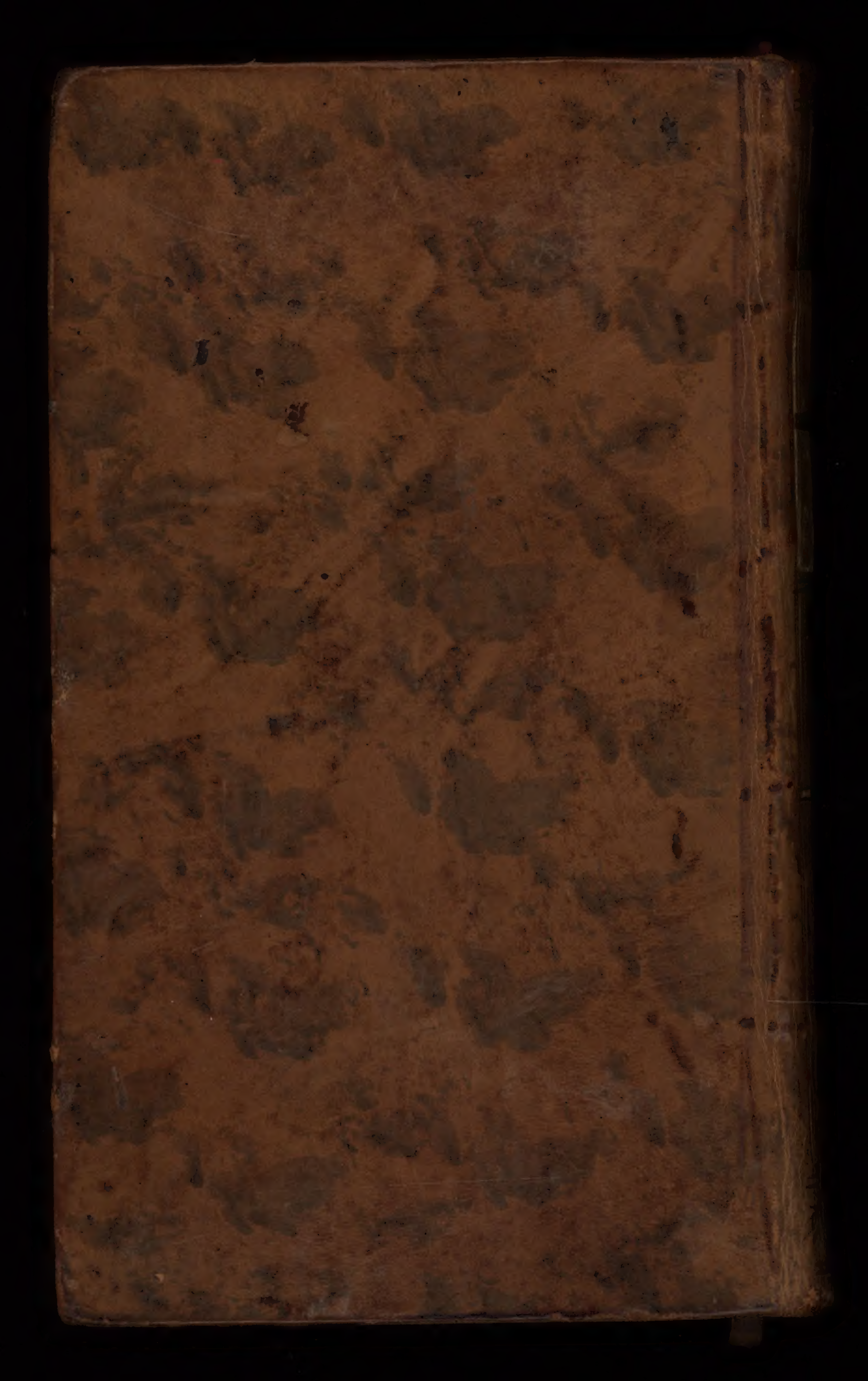
Du quatriéme Volume.

PAGE 10. ligne 4. le Page, *lisez* le Pape.
Page 12. ligne 2. Serquieyra, *lisez* Serqueyra.
Page 43. ligne 26 ne pouvoit-on pas se moquer, *lisez* pouvoit-on ne pas se moquer?
Page 51. ligne 25. prodla *lisez* Prodi-
Page 56. ligne 32. Idoles, *lisez* Idolatres.
Ppge 129. ligne 2. trouvée. *lisez* trouvé.
Page 157. ligne 33. ce qu'etoit, *lisez* ce qui étoit.
Page 194. ligne antepénultiéme, sujet n'être pas content. *lisez* de n'être pas content.
Page 213. ligne pénultiéme, chercher *lisez* rechercher.
Page 224 ligne pénultiéme frire, *lisez* faire.
Page 251. ligne 16, se confia, *lisez* le vendit.
Page 270. ligne 21 des affaires, *lisez* les affaires.
Page 278. ligne 10 cette Eglise, *lisez* l'Eglise du Japon.
Page 416 ligne 31. de peu. *lisez* de peur.
Page 433. ligne 22. instrument *lisez* instruments.
Page 436. ligne 5. la plus petite des trois, *lisez* soit plus petite.
Page 470. ligne 11. reprique *lisez* replique.
Page 476. souhaité pouvoir. *lisez* de pouvoir,










HISTOI
DU
JAPON
TOM IV